



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

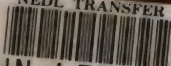
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NEDL TRANSFER



HN 6927 L

KC 18 238(2)



HARVARD UNIVERSITY.

LIBRARY OF THE

French Department,

SEVER HALL.

GIFT OF  
JAMES HAZEN HYDE,

(Class of 1898.)

~~April, 1896~~

28 Oct., 1898.











**BIBLIOTHEQUE**  
**FRANÇOISE.**  
***TOME SECOND.***

OXFORD, 11.07



○  
BIBLIOTHEQUE  
FRANÇOISE,  
O U  
HISTOIRE  
DE LA

LITTERATURE FRANÇOISE.

Dans laquelle on montre l'utilité que l'on peut  
retirer des Livres publiés en François depuis  
l'origine de l'Imprimerie , pour la connoissan-  
ce des Belles Lettres , de l'Histoire , des Scien-  
ces & des Arts ;

*Et où l'on rapporte les Jugemens des critiques sur  
les principaux ouvrages en chaque genre  
écrits dans la même Langue.*

Par M. l'Abbé GOUJET , Chanoine de  
S. Jacques de l'Hôpital.

TOME SECONDE.



A PARIS, RUE S. JACQUES.

Chez { PIERRE-JEAN MARIETTE , aux  
Colonnes d'Hercules.  
HYPPOLITTE-LOUIS GUERIN , à  
Saint Thomas d'Aquin.

---

M. DCC. XL.

*Avec Approbation & Privilège du Roy.*

KC18238(2)

28 Oct. 1898.

Harvard University,  
French Dept. Library.

Gift of  
James Hazen Hyde.  
(Class of 1898.)





BIBLIOTHEQUE  
FRANÇOISE,  
O U

HISTOIRE DE LA LITTERATURE  
FRANÇOISE,

SUITE DE LA SECONDE PARTIE.

Des Livres qui traitent de la Rhétorique,  
ou de l'Art de l'Eloquence.

---

CHAPITRE III.

*Des écrits François sur l'Eloquence  
en général.*



'ELOQUENCE François a été  
longtems parmi nous dans un  
état déplorable, depuis même  
le renouvellement des lettres.

Notre langue avoit des Grammairiens  
qui faisoient ce qu'ils pouvoient pour la

*Tome II.*

A

L'ELO-  
QUENCE  
EN GENE-  
RAL.

rendre plus exacte, plus pure, plus naturelle, mais elle avoit peu d'Orateurs qui en connussent, & qui en fissent sentir l'harmonie, & qui l'enrichissent d'expressions nobles, de tours heureux, d'images grandes & convenables à la majesté qu'elle a acquise depuis. On lisoit peu les anciens, parce qu'on étoit peu en état de les entendre, & par conséquent de les goûter. Aussi ne fut-ce qu'assés avant dans le dix-septième siècle que l'on commença, comme vous l'avez vû, à traduire les anciens rhéteurs Grecs & Romains. Encore, si l'on en excepte la rhétorique d'Aristote, & celle de Cicéron, qui furent assés bien traduites, personne ne s'étoit avisé, avant M. Despréaux, à traduire Longin: & à l'égard de Quintilien, M. l'abbé Gédoin doit être regardé proprement comme son premier traducteur, le travail de l'abbé de Pure étant trop imparfait pour être de quelque considération. Pour ce qui est des pièces faites de génie, elles étoient si mauvaises, il y a un siècle & demi, qu'on ne peut en supporter aujourd'hui la lecture. Il y a moins de tems encore, qu'on ne pouvoit citer parmi nous une véritable pièce d'éloquence, ni personne à qui l'on pût justement donner le nom d'o-

rateur , & cela , encore moins parmi les prédicateurs , « qui ont de plus grands « avantages pour devenir éloquens , que « parmi les Avocats à qui la chose est plus « difficile. » C'est ce que dit M. du Vair , Garde des Sceaux , & premier Président au Parlement de Provence, dans son *Traité de l'éloquence Françoisé , & des raisons pourquoi elle est demeurée si basse* , imprimé en 1614.

L'ELO-  
QUENCE  
EN GENE-  
RAL.

En quoi pouvoit-on dire que manquaissent ceux dont parle ce Magistrat ? On les vit d'abord s'étudier à épurer notre langue ; & ils parvinrent à avoir quelque naïveté dans leur style : mais ils n'avoient ni douceur , ni agrément. Ils corrigèrent ensuite ce défaut par l'étude & par l'imitation des anciens , dont la diction est pleine de charmes ; & néanmoins en se formant sur ces modèles , ils n'en prirent ni la force , ni l'élévation , ni le talent de dire des choses nouvelles & de les bien dire. C'étoit , dit M. du Vair , le défaut de M. de Pibrac ; outre que son style étoit enflé de citations , quoiqu'on y voie de la douceur & des graces. On doit même le considérer comme le premier qui a introduit la véritable éloquence au barreau. Barnabé Brisson , qui fut Avocat général avant que d'être Pré-

Gib. jugem.  
des Sav. t. 2.  
p. 385. 386.

A ij

fidement, donna encore plus que lui de ce goût d'érudition inutile. Il aimoit mieux paroître savant qu'éloquent ; & qui est un grand défaut dans l'art oratoire ; & il avoit d'ailleurs l'action très-mauvaise. Cependant ses discours étoient ornés & suivis, lors-même qu'il ne se préparoit pas. Il devoit ces avantages à son travail ; on excusa son mauvais goût ; mais on l'imita, & par conséquent on le fit durer, au lieu de s'appliquer à le bannir.

M. Despeisses montra beaucoup de zèle pour parvenir à la gloire d'orateur, mais toute son application se borna à bien parler notre langue : il n'alla pas plus loin. M. Verforis faisoit aussi des dissertations de droit, plutôt que des pièces d'éloquence. M. Mangot soutint tant qu'il vécut, la haute idée que l'on avoit conçûe de son mérite, quoiqu'il manquât d'art & de soin. Peut-être eût-il corrigé ces défauts, si la mort ne l'eût pas enlevé à la fleur de son âge. M. du Vair ne dit rien de M. Marion, ni de M. Servin. Le premier avoit, dit-on, cette partie, *qu'en discourant, il persuadoit fort ; & qu'il n'é-mouroit pas moins lorsqu'il mettoit par écrit.* A l'égard de ceux dont parle M. du Vair, il dit en général, que si l'éloquence ne



consistoit que dans la clarté & dans la pureté du style, dans l'élégance & dans la naïveté, il avoüeroit que les François avoient déjà égalé les Grecs & les Latins. Mais, ajoute-t'il, il faut de plus l'élévation ou la noblesse; la force ou les mouvemens; la variété du style, non-seulement pour les différentes causes, mais aussi pour les diverses parties d'un même discours.

Ces défauts que M. du Vair connoissoit bien, & qu'il vouloit tâcher de faire éviter, le portèrent donc à faire le Traité de l'éloquence François, dont nous parlons. Il y examine les raisons pourquoi elle est restée si basse; & il en trouve trois principales. « La première, le défaut des grandes affaires, & en même-tems celui d'une juste récompense. » La seconde, le peu d'attachement de la noblesse François pour cette étude. » Ce fut, en effet, l'application que les plus grands des Romains avoient pour l'éloquence, qui la fit fleurir dans cette république. « La troisième, la difficulté de l'art qui demande tant de talens, & tant d'exercices pour le faire valoir. » Il s'étend beaucoup sur ces trois raisons, & ensuite il vient aux moyens de remédier à ces inconvéniens.

L'unique , selon lui , ou du moins le principal , c'est d'appplanir le chemin de l'éloquence ; ce qui se peut faire & par de bons préceptes , & par l'examen des plus excellens modèles. M. du Vair s'arrête au dernier parti ; & il nous propose en François les deux fameuses harangues d'Eschine & de Demosthene , avec celle de Ciceron en faveur de Milon. Il en fait une analyse exacte , il entre dans tout le détail des beautés , & ainsi il donne des préceptes & des exemples tout à la fois. Sa traduction passe encore pour belle dans l'esprit de quelques-uns , malgré beaucoup d'expressions surannées.

Son Traité n'est proprement qu'une préface qu'il a voulu faire servir à cette traduction : mais en paroissant vouloir éviter la voie des préceptes , il y revient en effet. Car on ne peut qualifier autrement cette analyse ou ces avis qu'il nous donne sur ces harangues , & les réflexions qu'il veut que nous y fassions. Ce sont réellement des regles & des principes que nous devons nous prescrire dans la composition : principes excellens , & dignes de leur Auteur. Aussi étoit-ce un homme de bon goût , qui avoit beaucoup de littérature , un grand sens , de belles connoissances , un jugement soli-

de, un grand amour pour la véritable éloquence qu'il connoissoit parfaitement. C'est le jugement qu'en ont porté la plupart des critiques. Et ce jugement est d'autant mieux fondé, qu'il est aisé de s'appercevoir par la lecture de son ouvrage, qu'il y fait entrer beaucoup de choses que Cicéron, Longin, & l'Auteur du dialogue sur les orateurs, avoient dites, ou à l'avantage de l'éloquence, ou sur les difficultés d'y parvenir, ou sur les causes qui la font dégénérer. Tout ce traité mérite d'être lu. J'aime cet éloge qu'il fait des anciens orateurs.

On voit, dit-il, dans leurs discours, une force extraordinaire de raisonnement, une suite & un ordre qui charment; chaque chose mise en son jour, sans trop de brièveté ni d'étendue; des pensées pleines de sens, qui ont le suc, & en même-tems la vigueur de la philosophie, sous l'air néanmoins & avec la couleur des pensées qu'on puise dans le sens commun: elles y servent tantôt de preuves, & tantôt de conclusion, sans être ni trop rares, ni trop fréquentes. L'exorde, la narration, la preuve, la réfutation, la peroraison y ont les qualités que toutes ces parties doivent avoir. Il y a beaucoup de discernement dans le choix

A iiiij

des mots, beaucoup d'art dans leur arrangement ; de telle sorte pourtant qu'on trouve partout une juste modération , & toutes les bienséances que l'on peut désirer. On ne voit point, ajoute-t'il , que ces grands hommes usent de trop de métaphores , ou qu'ils négligent les mots propres & consacrés : ils ne sont pas toujours dans l'amplification , ni toujours dans les ornemens. Ils sont naturels , ils ne forcent rien ; ils laissent couler toutes choses par les voies les plus aisées , les répétitions de mots sont des *recharges* dans leurs ouvrages ; les allusions y portent coup ; la variété y regne ; il n'y a point d'affectation ; la structure y est telle , qu'elle ne laisse rien d'obscur dans la phrase ; les membres & les périodes y ont une juste longueur : toutes ces choses ensemble y conspirent à former comme un beau corps , qui a de la force & de l'embonpoint , avec un beau teint , & une couleur agréable.

Par la comparaison que M. du Vair fait des orateurs de son siècle , avec ceux dont il donne un portrait si magnifique , on voit combien les premiers étoient encore éloignés de la perfection de ceux-ci. M. de la Motte le Vayer qui publia vingt-quatre ans après ( en 1638. ) ses

*Confidérations sur l'éloquence Françoisé*, qu'il adressa à M. le Cardinal de Richelieu, dit que depuis M. du Vair, on ne pouvoit nier sans injustice, qu'on ne se fût avancé de quelques pas : mais il convient aussi qu'on ne pouvoit encore prétendre aller de pair avec ces grands hommes, que M. du Vair louë dans son Traité. Il en excepte un point sur lequel il prétend que les modernes avoient de son tems égalé les anciens, c'est l'harmonie des périodes. Pour le nombre, dit-il, & pour le son, notre langue a depuis peu reçu tant de graces, qu'il n'y a guères de périodes mieux digerées, ni plus agréablement tournées dans Demosthene & dans Cicéron, que celles de quelques-uns de nos Ecrivains, qui ont si bien réussi, qu'on ne peut porter plus haut une partie si importante de l'éloquence.

Ouv. de la  
Motte le  
Vayer t. 1.  
p. 436. 437.

On retrouve dans ce traité de M. le Vayer, les mêmes principes & les mêmes regles, que dans l'écrit de M. du Vair ; on y voit la même estime pour les anciens, le même zèle pour exciter les François à les lire & à les prendre pour modèles. Tout ce qu'il dit sur les mots, les périodes, le corps du discours est rempli de réflexions fort judicieuses. Ce ne sont point de vieilles rapsodies, com-

Vign. Marv.  
t. 2 p. 328.  
édit. de 1725

me l'en accuse un critique moderne souvent trop hardi dans les jugemens qu'il porte. On ne peut nier que l'Auteur n'y débite du sien une infinité de bonnes choses, ni qu'il n'y mêle beaucoup de sel & d'esprit. S'il y fait entrer aussi bien des choses d'emprunt, & plusieurs qui ne sont pas choisies avec assez de discernement, il n'en est pas moins vrai que la lecture de tout son ouvrage ne soit très-utile, & qu'elle ne plaise encore à de bons connoisseurs.

Les meilleurs écrits de ceux qui ont commencé à composer l'Académie Française, ne sont pas moins négligés par le plus grand nombre, que ceux de M. le Vayer : cependant l'on tombe d'accord, que cette illustre compagnie n'a jamais été mieux remplie que dans son origine. Il ne faut point juger d'un ouvrage par le plus ou le moins des lecteurs qu'il peut avoir : si tel écrit autrefois lû avec avidité, devient dans la suite presque négligé, cela vient souvent d'un dégoût général de ce qui n'a pas la grace de la nouveauté. Bayle, aussi bon connoisseur que le critique que je viens de citer, dit des ouvrages de M. le Vayer, que l'esprit & l'érudition y marchent de compagnie. L'esprit, ajoute-t'il, y paroîtroit, sans



doute , beaucoup plus , s'il alloit seul ; les autorités & les citations qui l'accompagnent , l'offusquent souvent ; mais en quelques endroits , il tire son plus grand brillant de l'application heureuse d'une pensée étrangere.

Ce goût pour les citations dominoit assés du tems de M. le Vayer , quoiqu'il fût méprisé par d'autres. Il se disoit sur ce sujet des choses pompeuses pour & contre ; mais , dit M. le Vayer , peu convaincantes. Il y paroît , ajoute-t'il , un point fixe , qui est , *qu'on peut citer*. Cela est même nécessaire quelquefois , mais rarement. Une citation à propos a de la force ou de l'agrément. Elle montre la modestie de l'orateur , qui ne veut point s'attribuer ce qui n'est pas de lui. Elle donne en même-tems l'air d'un homme bien élevé , qui est en commerce avec les honnêtes gens de tous les siècles : & les lecteurs qui sont aussi leurs délices de la lecture des anciens , sont ravis de les voir en quelque sorte *ressuscités*. Telle est l'idée que M. le Vayer avoit des citations. M. Bayle trouve que c'est en faire un peu trop de cas , & cependant on sçait combien il les estimoit lui-même : son dictionnaire critique en particulier , en est rempli.

L'ELO-  
QUENCE  
EN GENE-  
RAL.

C'étoit aussi le goût de l'Auteur anonyme qui donna en 1666. à Lyon, un petit volume in-12. intitulé: *Le parterre de la rhétorique Françoisse, émaillé de toutes les plus belles fleurs de l'éloquence qui se rencontrent dans les orateurs, tant anciens que modernes.* Mais ce livre aussi ridicule en lui-même que son titre, ne mérite pas d'être lû.

Cet anonyme, & M. le Vayer, estimoient beaucoup Balzac, & ils avoient raison. J'ai dis ailleurs, que celui-ci s'étoit entendu nommer presque tout d'une voix le plus éloquent des mortels, & que depuis on l'a toujours appelé le pere de la langue Françoisse, le maître & le modèle des grands hommes qui l'ont suivi; & je n'ai rien dis de trop, selon Sorel, qui en a fait l'apologie dans sa bibliothèque Françoisse, & plus encore selon un critique moderne, que je mets beaucoup au-dessus de Sorel pour l'esprit, la délicatesse du goût, & la connoissance de notre langue. Le beau génie, s'écrie ce critique, le grand Ecrivain que Balzac! Que notre langue est riche dans ses ouvrages! Quelle pureté, quelle netteté, quelle force de style! Quel nombre & quelle harmonie! Quelle noblesse de pensées & d'expressions!

Essais sur  
divers sujets  
de littér. &  
de mor. par  
l'abbé Tru-  
blet, 2. édit.  
pag. 150. &  
suiv.

Quelle fécondité de tours ! Il n'est pas égal par tout, il s'en faut bien ; mais il est par tout également travaillé, également soigné. Capable d'égaliser les plus grands sujets pour la majesté de son style, il ne sçait pas toujours se proportionner aux sujets communs & ordinaires. Sublime hors de propos, il est enflé : ses expressions magnifiques deviennent gigantesques, faute d'être à leur place. Pour les faire paroître dans toute leur beauté, il faudroit les employer à d'autres usages plus dignes d'elles : on trouveroit dans ses lettres des modèles de la plus haute éloquence : on y recueilleroit de quoi composer le discours le plus soutenu & le plus pompeux.

L'ELO-  
QUENCE  
EN GENE-  
RAL.

Le même critique ajoute qu'il a sçu joindre dans son style la délicatesse à la force ; & qu'il est plein de traits qui ne feroient point deshonneur à M. de Fontenelle. Mais il convient que comme souvent il est grand jusqu'à être guindé, quelquefois aussi la délicatesse va jusqu'à l'affectation, qu'il n'a point l'air simple & naturel, & surtout la justesse du style qui caractérise l'illustre Académicien que je viens de nommer. Ce sont, sans doute, ces défauts qui l'ont fait tomber : car le critique, son apologiste, que j'ai cité,

avouë qu'il n'a presque plus de lecteurs que parmi ceux qui lisent tout ce qui a eu quelque sorte de réputation, qui veulent connoître le caractère & le génie des principaux Ecrivains de chaque siècle, &, s'il est permis de s'exprimer de la sorte, étudier l'histoire des révolutions de l'esprit humain dans les différens âges. Le monde poli ignore presque aujourd'hui ces ouvrages, dont il faisoit autrefois ses délices. Il demanderoit volontiers si l'on avoit du goût à l'Hôtel de Ramboüillet; & peut-être qu'il en sera de Balzac comme de Ronfard, & de quelques autres Auteurs que la France a vû naître au renouvellement des lettres dont le nom seul passera à la posterité.

Il ne conviendrait pas, au reste, quelque estime que l'on puisse faire de Balzac, de le mettre entre les mains des jeunes gens qui commencent. A un certain âge, l'esprit n'est pas assés avancé pour en sentir toutes les beautés, le goût n'est pas assés formé pour en sentir les défauts. Balzac pense beaucoup & finement, & par-là, n'est pas à la portée de toute sorte d'esprits. Il prodigue l'antithèse & l'hiperbole; c'est son défaut essentiel: mais cet excès même charmeroit de jeunes gens. Ils chercheroient à l'imiter; &

malheureusement ils n'auroient que trop de facilité à y réussir par la vivacité de leur imagination.

L'ELO-  
QUENCE  
EN GENE-  
RAL.

Après les considérations sur l'éloquence par M. de la Motte le Vayer, il faut passer aux *Réflexions sur l'usage de l'éloquence de ce tems en général*, par le pere Rapin, Jésuite. Plusieurs critiques les ont trouvé savantes & solides; & il y en a plusieurs, en effet, qui méritent ces deux qualités, outre celle d'être assez bien écrites, qui convient à toutes. Ce que l'Auteur dit en particulier sur les causes de la chute de l'éloquence, est fort judicieux. Il les rapporte au peu de liberté qu'ont les orateurs, à la modicité des récompenses qu'ils espèrent, à la multitude des affaires qui les accablent, au peu de soin qu'ils prennent de s'instruire, au défaut de génie, à la fuite du travail. J'estime beaucoup ce qu'il ajoute, que nous devons nous faire une méditation perpétuelle d'Aristote; étudier la nature, c'est-à-dire les mœurs & le caractère des hommes; tendre toujours à une éloquence naturelle; apprendre à nous borner; composer souvent; connoître notre génie, cultiver la prononciation, nous rendre l'esprit juste, plutôt par la lecture des bons Livres & par

Gib. jugem<sup>t</sup>  
sur les rhét.  
t. 3. p. 188.

L'ELO-  
QUENCE  
EN GENE-  
RAL.

une rhétorique bien entendue, que par une dialectique pointilleuse, dont l'usage ne sert qu'à affoiblir & à dessécher le discours. Enfin, il a raison de dire qu'il faut cacher l'art & dissimuler quelquefois nos forces, pour produire des effets surprenans. Sur tous ces points, & sur beaucoup d'autres, le pere Rapin dit des choses parfaitement belles.

Mais ces beautés, selon M. Gibert, sont mêlées avec beaucoup de défauts essentiels. Selon ce critique qui avoit lû avec bien de l'attention l'écrit dont il parle, & qui est en état d'en bien juger, le pere Rapin applique mal un grand nombre de passages d'Auteurs qu'il cite; & en cela il montre plus son érudition que la justesse de son esprit. Il rapporte mal plusieurs faits, plusieurs de ses idées sont fausses. Il confond les grands ornemens de l'éloquence avec les antitheses, les épithètes, les faux brillans. Il distingue mal le sublime dont parle Longin, avec ce qui n'a que l'apparence du vrai sublime. Selon lui, je parle du pere Rapin, « ce grand » air qu'enseigne Longin, touche moins » qu'il n'éblouit & qu'il n'étonne, comme cet ancien rhéteur l'avouë, dit-il, » lui-même, parce qu'il n'entre pas dans » les sentimens de ceux à qui il parle. »



Ainsi décide le pere Rapin. Mais on lui demanderoit volontiers s'il a lû Longin. Ce n'est point *un grand air* qu'enseigne ce rhéteur, mais une grandeur solide ; & comme il la fait consister quelquefois dans une vigueur noble, dans une force invincible, ce n'est pas parler juste, que de dire qu'elle touche moins qu'elle n'éblouit, ou qu'elle n'étonne.

L'ELO-  
QUENCE  
EN GENE-  
RAL.

Il ne faut pas décider si hardiment, que c'est ce que Longin avouë lui-même : cet Auteur dit expressément que le sublime, à proprement parler, ne persuade point, mais qu'il ravit, qu'il transporte, qu'il produit une certaine admiration mêlée d'étonnement & de surprise, qui est toute autre chose que de plaire seulement & de persuader. Rien donc de plus opposé que les idées de Longin & celles du pere Rapin. Le premier met l'effet du sublime fort au-dessus de la simple persuasion, le deuxième le lui fait mettre fort au-dessous. A entendre le Jesuite, Longin fait consister le sublime dans de grandes expressions qui ne seroient pas accompagnées de grands sentimens : ce qui est fort éloigné de la pensée de cet ancien rhéteur, qui, à la vérité, fait dépendre quelquefois le sublime de la noblesse de l'expression, mais

en y supposant toujours la pensée & les sentimens convenables. M. Gibert fait encore d'autres reproches au pere Rapin, ce qui n'empêche pas que l'on ne puisse profiter beaucoup des réflexions de ce Jesuite. Quand on a lû les anciens, on reconnoît aisément en quoi il ne s'accorde point avec eux, & ce que l'on ne doit pas adopter dans ses jugemens.

*La maniere de bien penser dans les ouvrages d'esprit*, par le pere Bouhours, confrere du pere Rapin, est encore un de ces Livres qu'il ne faut point négliger sur la matiere dont il s'agit ici. Il n'est pas difficile d'y reconnoître l'Auteur des entretiens d'Ariste & d'Eugene. On y trouve la même forme, la même politesse, & un recueil bien fait des plus beaux endroits des meilleurs Auteurs. L'objet de cet ouvrage est différent de celui de la logique, ou l'art de penser de MM. Arnauld & Nicole. Le pere Bouhours ne s'est pas proposé dans son Livre, comme on le fait dans celui de ces deux célèbres Ecrivains, d'apprendre à former des raisonnemens avec toute l'exactitude que demande la raison aidée de réflexions & de préceptes. Il n'a eu pour but, que les jugemens ingénieux qui s'appellent pensées en matiere d'ou-

ouvrages d'esprit. Ainsi l'un regardec l'exacte raison, l'autre le bon goût & le bel esprit. Il est cependant aisé de voir que le pere Bouhours a profité de l'Art de penser, qu'il s'en est approprié plusieurs réflexions, & plusieurs raisonnemens, quoique pour dépaîser, sans doute, le lecteur, & l'empêcher de reconnoître les sources où il a puisé, il parle quelquefois assés mal de quelques autres ouvrages de M. Nicole, & en particulier des Essais de morale, qui ont toujours paru hors d'atteinte à une critique raisonnable.

---

L'Elo-  
QUENCE  
EN GENE-  
RAL.

Ce qu'il y a, au reste, de plus estimable dans l'ouvrage du pere Bouhours, est le recueil qu'il y a fait entrer des beaux endroits des meilleurs Auteurs. Mais ce recueil même n'est pas parfait. On y trouve souvent des pensées plus brillantes que solides, & de grands éloges donnés à des faillies qui sentent plus le bel esprit, qu'elles ne sont judicieuses. Il y a d'ailleurs un autre défaut : c'est que sur un grand nombre d'exemples que l'Auteur rapporte, il se contente de dire qu'ils plaisent, sans montrer pourquoi ils plaisent. Son autorité n'étant point infaillible, il devoit, ce semble, l'appuyer sur de bonnes raisons. Aussi tous ses lecteurs ne sont-ils pas toujours

de son goût. Beaucoup de pensées qui lui plaisent, qu'il approuve, qu'il loue, ne sont pas aussi bien reçues par les autres. On n'a pas trouvé non plus assés de justesse dans plusieurs de ses idées, comme dans celle qu'il donne de la délicatesse, qu'il fait consister *dans le mystere qu'une pensée présente à l'esprit, & que l'esprit se plaît à développer.* Il y a telle pensée qui n'est délicate, que parce qu'il a fallu de la finesse d'esprit pour la produire, quoiqu'elle ne laisse aucun mystere. Il peut aussi y avoir des raisonnemens qui aient le même caractère. D'autres ont encore trouvé dans cet ouvrage du pere Bouhours des retours sur lui-même trop marqués, & une trop grande attention à faire connoître ses propres qualités dans la peinture avantageuse qu'il fait de ses interlocuteurs. Avec tous ces défauts, il faut avouer qu'il y a une telle abondance de jolies choses entassées dans ce livre, qu'il ne paroît fait que pour l'imagination & pour les oreilles, & que l'on y est comme ébloui par la variété des objets. Mais peut-être n'est-ce pas encore faire l'éloge de l'ouvrage. Ce qu'il y a de sûr, c'est que quoique l'on puisse le lire avec beaucoup d'utilité, il n'est pas moins certain que l'Auteur a promis plus.

qu'il n'a donné , lorsqu'il a dit que c'é-  
toit en même-tems une rhétorique &  
une logique. Il y a un peu de l'une &  
un peu de l'autre : mais il faudroit assu-  
rément bien d'autres secours pour deve-  
nir bon Logicien & bon Rhétoricien.

L'ELO-  
QUENCE  
EN GENE-  
RAL.

Cet ouvrage du pere Bouhours a eu le même sort , que ses entretiens d'Ariste & d'Eugene , il a beaucoup été loué , & plus encore critiqué. Dès 1688. l'Auteur se mit en devoir de faire face aux premières attaques , en écrivant sur ce sujet quatre *Lettres à une Dame de province*. Les louanges excessives qu'il y donne à son livre , firent douter à ceux qui ne connoissoient pas le pere Bouhours , que ces lettres fussent de lui. Mais cette prévention ne tarda pas à se dissiper ; & lui-même contribua en plusieurs occasions à la faire tomber , en parlant aussi de ce nouvel ouvrage avec un zèle & une tendresse de pere. Il ne put pas cependant réussir à arrêter les critiques.

En 1689. un anonyme donna à Paris chés d'Houry , six lettres , sous le titre de *Sentimens de Cléarque , sur les dialogues d'Eudoxe & de Philante , & sur les lettres à une Dame de province*. M. Gibert dans ses jugemens sur les rhéteurs , & le pere Nicéron dans ses mémoires , n'ont point

parlé de cette critique. L'Auteur s'y montre homme d'esprit & de bon goût : il censure le style de *la maniere de penser*, le choix de plusieurs exemples, beaucoup de réflexions, l'application que le pere Bouhours en fait à quelques Auteurs & à de certains ouvrages. Il attaque aussi un grand nombre de ses idées, où il ne voit rien de juste ; & dans toute cette critique, je n'ai rien remarqué qui ne fût sensé & judicieux.

Il n'y a pas cependant autant de délicatesse, que dans les *Sentimens de Cléanthe*, sur les *Entretiens d'Ariste & d'Eugene* ; mais pour le fond, il n'y a guères moins à profiter. Dans la cinquième lettre, l'Auteur venge fort bien quelques célèbres Ecrivains, contre qui le pere Bouhours s'étoit déchaîné sans raison, & il fait voir qu'il n'étoit point au fait ni de leurs sentimens, ni même de leurs ouvrages, si l'on n'aime mieux dire que ce Jesuite a voulu en imposer par le ton décisif qu'il prend, & la hardiesse avec laquelle il décide ce qu'il n'entend point, ou ce qu'il ne veut point entendre. C'est le reproche que lui fait l'Auteur des *sentimens de Cléarque*, imprimés, comme je l'ai dit, à Paris même, avec approbation & privilège. La sixième lettre du

cenſeur eſt contre les quatre lettres à une Dame de province ; & le jugement qu'il en porte, n'eſt nullement flateur.

L'ELO-  
QUENCE  
EN GÉNÉ-  
RAL.

Le pere Bouhours trouva ſur ſon ouvrage des contradicteurs en Italie même. Le Marquis Jean-Joſeph Orſi qui a fait tant d'honneur aux lettres, le cenſura vivement en 1703. dans ſes *Confidérations ſur la maniere de bien penſer du pere Bouhours*, diviſées en ſix dialogues. Le Comte François Montani voulut prendre la déſenſe du Jeſuite, & s'attira pluſieurs réponſes. En 1706. on donna en particulier trois lettres ſous le nom du Docteur Pierre-François Bottazoni, dont deux ſont certainement de M. Orſi. Les Jeſuites dans leurs mémoires de Trévoux des mois de Février & ſuivans de l'année 1705. en parlant des *confidérations* du Marquis, prirent la déſenſe du pere Bouhours dans les endroits où ils le crurent mal attaqué, ce qui engagea M. Orſi à écrire encore ſur ce ſujet quatre lettres qu'il adreſſa à Madame Dacier ; & les mêmes Auteurs des mémoires de Trévoux, convinrent dans leur Journal d'Avril 1706. que ces lettres étoient extrêmement belles, & qu'elles brilloient de cette délicateſſe & de cette vivacité que donne, diſent-ils, à un Auteur ingénieux

L'ELO-  
QUENCE  
EN GENE-  
RAL.

*la passion de défendre ses ouvrages. Si vous* sçavés assés bien la langue Italienne pour en connoître l'élégance & les finesses, je vous conseille de lire ces différens écrits du Marquis Orsi, en les comparant avec les extraits des mémoires de Trévoux que j'ai cités, & en ne séparant point cette lecture, de celle de l'ouvrage même du pere Bouhours & des sentimens de Cléarque.

Le Jesuite dans son Livre, fait au moins honneur aux modernes de ce qu'ils ont de bon, & quoiqu'il paroisse avoir peu profité des anciens, il montre assés bien en quelques endroits, en quoi ses contemporains les égaloient ou en approchoient. En cela bien différent d'un autre Auteur, qui a écrit quelques années après lui sur *les beautés de l'ancienne éloquence opposées aux affectations des modernes.*

Cet Ecrivain qui s'est caché sous le nom de Boissimon, & dont l'ouvrage a paru en 1698. est un censeur outré, un critique de mauvais goût, qui parle d'un art qu'il paroît entendre mal. Il prétend, entr'autres, que l'éloquence moderne n'est qu'une éloquence d'apparat, fade, pleine de mauvais pathétique, où il y a beaucoup plus d'agréable que de solide.

Ma is



Mais ce qui est fade & d'un mauvais pathétique, peut-il jamais être agréable ? Il ajoute que notre éloquence est un scrupuleux arrangement de paroles inutiles & harmonieuses ; un tourbillon d'étrincelles, que la vanité étale, & qu'une curiosité passagère admire ; un amas de fleurs sous lesquelles la vérité se perd souvent. Je conviens que ces caractères peuvent être, au moins en partie, ceux des discours de quelques-uns de nos orateurs. Mais la satire de l'Auteur tombe sur le général, & en cela il est, ou un mauvais juge, ou un critique de mauvaise humeur. Il ne connoît pas mieux notre style, puisqu'il prétend qu'il y manque ce naturel qui doit être, dit-il, regardé comme l'ame de l'éloquence, & le fondement du beau.

L'ÉLO-  
QUENCE  
EN GENE-  
RAL.

A cette décision & à plusieurs autres, on diroit que le sieur de Boissimon n'a jamais lû que nos plus méprisables Ecrivains, & qu'il n'a formé son goût que sur eux. Ce qui confirmeroit ce jugement, c'est qu'il dit ailleurs, « qu'il y a un ordre bas & servile qui sent son pédant & son rhéteur, quoiqu'après tout il soit fort utile & digne même de louange dans un orateur. » Un homme capable d'une décision si absurde, est-il

L'ELO-  
QUENCE  
EN GENE-  
RAL.

en état de nous parler des *beautés & des affectations de l'éloquence* ? Quoi de plus contraire au bon sens, que de regarder comme *fort utile & digne de louange un ordre bas & servile, un ordre qui sent son pédant & son rhéteur* ? Cependant dans un ouvrage d'environ trois cens pages, tout est de même caractère, citations, idées, raisonnemens ; sans compter les bévûes & les ignorances dans lesquelles l'Auteur est tombé, & qu'il me paroît inutile de relever ici.

Si l'on ne trouve pas tous les mêmes vices dans *les agrémens du langage réduits à leurs principes*, que M. de Gamaches, Chanoine régulier de sainte Croix de la Bretonnerie, publia en 1718. il y manque encore beaucoup de justesse dans les idées. Ce seroit, sans doute, quelque chose de fort utile, que de bien développer les principes d'un art qu'on sent mieux, & peut-être qu'on exécute mieux qu'on ne le sçauroit exprimer, & dont il est vrai de dire, que ceux qui nous en ont donné les exemples, ou ont négligé, ou ont craint de nous en donner les préceptes. Le but de l'Auteur est de faire l'un & l'autre. C'est par des réflexions dogmatiques, qu'il veut nous faire part de ses découvertes. Mais, selon de bons

Eur. Sav.  
Avril 1719.  
art. 2.

critiques , on ne doit pas trop compter sur la certitude de ses préceptes ; la plupart de ses principes sont peu justes ; & il est souvent tombé dans des défauts contraires aux agrémens dont il nous donne des leçons.

Selon cet Auteur , l'élocution a toutes les graces qu'elle peut avoir , quand elle est nette , vive & brillante. Un discours est agréable , quand on y trouve la netteté , la vivacité , le brillant. Il croit que c'est dans la réunion de ces trois qualités que consistent les agrémens du langage , & il traite de chacune dans les trois parties de son livre. Selon ce principe , il faut dire que tout discours à qui il manque une de ces trois qualités ne peut être agréable , & c'est , en effet , la conclusion que tire M. de Gamaches. Il y a cependant plusieurs styles qui sont agréables , sans renfermer ces trois qualités. Le style épistolaire , par exemple , peut plaire sans brillant ; le style didactique ou dogmatique , qui est celui de l'Auteur , n'en a pas besoin non plus pour être agréable. Et s'il veut soutenir qu'il y a de l'agrément dans son langage , il faudra qu'il convienne qu'un style peut donc être agréable sans vivacité & sans brillant.

L'ÉLO-  
QUENCE  
EN GENE-  
RAL.

Il y a longtems qu'on cherche ce que c'est que le *nombre* en matiere de langage. L'Auteur prétend nous l'enseigner. Le nombre, dit-il, est le rapport sensible des parties du discours, rangées selon l'ordre que demande la netteté du style. Selon lui, il suffit qu'un discours soit net, pour qu'il soit harmonieux. Combien d'Auteurs trouveroit-on, dont le discours est net, sans qu'il soit harmonieux ? N'y en a-t'il pas aussi chés qui l'harmonie ne suppose pas la netteté ? Balzac en est un exemple. Tous les rhéteurs conviennent que la prose admet, aussi-bien que la poésie, le nombre & la mesure, qui sont des qualités absolument indépendantes de la netteté : mais elle doit varier l'un & l'autre suivant le différent assemblage de ses mots, suivant ses diverses pensées, selon le genre d'écrire qu'elle embrasse, & même selon la maniere dont elle le traite. Dans la seconde partie de son ouvrage, l'abbé de Gamaches donne les préceptes qui peuvent servir à rendre le style plus vif. Il bannit avec raison les jeux de mots, pros-crits déjà depuis longtems. En parlant des figures oratoires, il prend occasion de dispenser à son gré la louange & la critique à MM. de Fontenelle, de Saçy,

& de la Motthe. Il a raison de remarquer que pour animer les descriptions & les narrations, souvent on doit supposer que l'on voit ce que l'on raconte, ou ce que l'on décrit, & que par-là l'image devient plus vive. Il veut que dans la poésie on accommode parfaitement l'allégorie au sens propre ; & ne pardonne pas à l'allusion qui s'éloigne un peu des idées ordinaires. Ces vers de Malherbe, que tout le monde sçait, & qui nous expriment si bien la nécessité de mourir, lui déplaisent. A-t'il raison ? bien des gens de bon goût n'en conviendront pas.

Le brillant fait le sujet de la troisième partie de son livre. Il y pose ce principe, que ce qui rend l'élocution brillante, c'est ce qui dans le discours sert à mettre l'esprit en défaut, & à lui causer une sorte de surprise, qui lui donne le moyen de se rendre attentif, sans qu'il lui en coûte aucun effort : c'est ce que font, ajoute-t'il, le tour, les traits, les pensées. Les critiques que j'ai cités plus haut, disent sur cela, qu'il semble au contraire que ce soit l'effort que fait l'esprit pour comprendre une pensée, qui la lui fait saisir avec plus de plaisir. Mais ils conviennent qu'il faut que cet effort soit modéré ; car s'il est trop violent,

L'ELO-  
QUENCE  
EN GENE-  
RAL.

Europ. sav.  
Avril 1719.  
art. 2.

l'esprit se lasse , & la pensée paroît ou obscure , ou trop recherchée ; s'il est médiocre , la pensée est languissante ou diffuse. Il y auroit plusieurs autres défauts à reprendre dans cet ouvrage de M. de Gamaches. Mais aussi il faut convenir qu'il y a de grandes beautés , surtout dans la troisième partie qui est remplie des plus beaux endroits de nos meilleurs Écrivains. Il seroit à souhaiter que les règles fussent aussi claires & aussi justes , que les exemples sont agréables à lire. Mais il est plus aisé de connoître qu'une chose plaît , que d'expliquer pourquoi elle plaît.

Voici encore un autre ouvrage , qui avec de grandes beautés renferme de grands défauts. Ce sont les *Dialogues sur l'éloquence* , ouvrage posthume de M. de Fenelon , Archevêque de Cambrai , qui a paru la même année 1718. Si l'on n'en juge que par la préface , qui est de M. Baudouin , Chanoine de saint Michel , près de Laval , il faut dire avec l'éditeur , que cet ouvrage étoit nécessaire : Que les anciens & les modernes avoient bien traité l'éloquence avec différentes vûes & en différentes manières , en Dialecticiens , en Grammairiens , en Poètes ; mais qu'il nous manquoit un homme qui eût traité cette science en philosophe , &

en philosophe chrétien, & que feu M. l'Archevêque de Cambrai nous le fait trouver dans ces dialogues qu'il a laissés. Cependant tous les critiques n'en ont pas tout-à-fait jugé si favorablement.

L'ELO-  
QUENCE  
EN GENE-  
RAL.

On avouë qu'il y a dans ces dialogues beaucoup d'observations & de réflexions utiles, exprimées avec cette légèreté de style qui fait plaisir. Mais plus il y a d'agrémens, plus la séduction est à craindre, moins on est en garde contre ce que cet ouvrage renferme de contraire au progrès & à la perfection de l'éloquence. C'est ce qui a engagé M. Gibert à faire remarquer plusieurs des défauts qui se trouvent dans ces dialogues, & les réflexions qu'il fait sur cela, dans ses jugemens des Savans sur les Maîtres d'éloquence, méritent d'être lûës. Il observe, entr'autres, que l'Auteur & l'éditeur s'attachent à décrier ce qu'ils font briller par tout, sçavoir *le bel esprit*, plus aisé peut-être à décrier qu'à connoître, mais encore plus facile souvent à connoître qu'à éviter. M. de Fenelon a cependant raison, en effet, de le blâmer : il nuit aux meilleures dispositions, & il jette sur ceux qui ont l'esprit pesant, le plus choquant des ridicules. Mais il ne faut pas tomber dans le défaut que l'on reprend.

T. 3. p. 477  
& suiv.

B iij

Ce qui excuse M. de Fenelon, c'est qu'il est certain que ses dialogues étoient un fruit de sa jeunesse. Peut-être, dit M. Gibert, font-ils une preuve, que de bonne heure il avoit envie de se rendre utile : n'en font-ils pas aussi une de son bon goût, en ce qu'il les a supprimés pendant sa vie, & cela sans doute, après y avoir bien pensé ? Je le répète cependant, & M. Gibert en convient aussi, il y a beaucoup de choses bonnes & utiles dans cet ouvrage.

Rien de plus sage que ce qu'il entreprend en particulier de prouver ; qu'on ne doit employer l'éloquence que pour porter les hommes à la vertu ; que le désir de plaire, de s'élever, de se faire de la réputation, n'est point un motif qu'on doive écouter ; qu'il ne faut parler que pour instruire ; ne louer un héros que pour apprendre ses vertus au peuple, que pour l'exciter à les imiter, que pour montrer que la gloire & la vertu sont inséparables. Il y a beaucoup de traits semblables dans ces dialogues. Et à l'égard des principes qui ne regardent que l'art de l'éloquence, quoiqu'il y en ait de vicieux, il y en a aussi de vrais, de certains, de solides. Vous démêlerés facilement les uns des autres, en lisant cet



ouvrage avec réflexion, & surtout en y joignant la longue, mais judicieuse critique que M. Gibert en a faite. La lettre de M. de Fenelon à l'Académie Française, qui est à la suite de ces dialogues, mérite d'être lûe plus d'une fois. J'ai déjà eu occasion de vous en parler. Il y a quelques taches, mais elles sont légères, selon moi, & en petit nombre.

L'ELO-  
QUENCE  
EN GENE-  
RAL.

Il y a moins de brillant, mais en général plus de justesse dans ce que M. de Croufaz a écrit sur l'éloquence, que dans les dialogues de M. de Fenelon. Ce célèbre philosophe, aujourd'hui Conseiller des ambassades du Roi de Suede, & membre des Académies des Sciences de Paris & de Bourdeaux, donna en 1714. un *Traité du beau*, où il entreprend de montrer ce que l'on nomme ainsi par des exemples tirés de la plûpart des Arts & des Sciences. Ce Traité fut réimprimé avec beaucoup d'augmentations en 1724. & cette nouvelle édition fut reçûe avec encore plus d'applaudissement que la première, qui avoit déjà été fort goûtée par ceux qui aiment les ouvrages de raisonnement. Mon dessein n'est pas d'ajouter aux éloges qu'on lui a donnés, & qu'il mérite. Je veux seulement vous faire remarquer, que l'onzième chapitre

B v

tout entier , qui est le premier du deuxième volume dans l'édition de 1724. traite de la beauté de l'éloquence.

L'Auteur entreprend d'abord de prouver qu'il y a dans cet art différentes espèces qui aboutissent à l'unité , & que par conséquent il y a une beauté véritable. Cicéron ne voioit rien dans l'éloquence de si digne d'admiration , que la variété des caractères qui distinguent si bien les ouvrages des orateurs , qui par des routes différentes & également belles , sont pourtant arrivés au même but , & ont obtenu le même prix. La beauté de l'éloquence , dit M. de Croufaz , se trouve encore établie sur sa convenance avec sa destination : le langage est établi pour l'utilité des hommes ; par conséquent , quand on parle , il faut avoir en vûe de faire passer dans l'esprit des autres des idées justes , & des sentimens raisonnables. Les ornemens qui ne servent qu'à pallier les erreurs , s'attirent le mépris de ceux qui ont du goût pour la vérité , dès qu'ils ont dissipé le faux éclat qui les avoit éblouis. La vérité est essentielle à l'éloquence , dont la beauté dépend de la convenance des ornemens d'un discours , avec le mérite de la pensée qu'on veut embellir.

La beauté des fictions mêmes consiste dans une vérité *hypothétique*, c'est-à-dire dans la liaison exacte d'un sujet qu'on suppose avec tout ce qu'on en dit ; c'est cette vérité qui fait le mérite des fables & des prosopopées. Elle se doit trouver, dit notre philosophe, jusques dans les romans & dans les contes des Fées. M. de Croufaz parle de la beauté des figures, de celle de l'ordre & des transpositions, de celle des divisions, de l'unité qui doit être entre l'orateur & ses auditeurs, de la prononciation, du choix des mots, &c. Si l'aptitude des moyens à conduire au but auquel on les destine, dit-il, est une beauté réelle, tout ce qui est propre à rendre le langage plus instructif, doit être beau. Il faut donc employer des termes propres, qui excitent dans l'esprit d'un auditeur les idées qu'on y veut exciter, & rien au-delà ; des termes utiles qui ne l'arrêtent point, des constructions approuvées qui ne lui causent point d'embarras : il faut se servir d'un style coulant & varié, qu'il faut varier encore par le geste & la prononciation, quand on parle en public.

Notre orateur philosophe entre dans un grand détail sur les ornemens du discours, & il applique ses regles à diffé-

B vj

L'ELO-  
QUENCE  
EN GENE-  
RAL.

rentes pièces qui n'ont pour but que d'amuser , comme l'épigramme , la satire , le sonnet , &c. Il passe ensuite à l'éloquence dont la fin est d'émouvoir les passions. Ce qu'on dit dans cette vûë est beau , quand il y a une convenance entre les émotions qu'on veut exciter , & les expressions qu'on emploie. S'agit-il d'éclairer ? il faut ménager l'attention , & lui laisser toute sa liberté : mais pour agiter un cœur , il faut le surprendre , car c'est de la surprise que les passions tirent une grande partie de leur force : il ne faut pas lui donner le tems de se reconnoître ; il faut l'ébranler par les figures de rhétorique les plus propres à l'émouvoir , sans cependant les rendre tellement outrées , qu'elles puissent faire perdre de vûë la vérité. Le grand art consiste à bien imiter la nature. Tout ce qu'on met en œuvre pour faire naître des passions , doit être dans celui qui parle , l'effet de ces mêmes passions qu'il veut faire naître.

M. de Croufaz admet des synonymes , c'est-à-dire , qu'il croit que la même idée revient sous plusieurs signes ; & il prétend que ces synonymes servent à donner au discours , ou plus de force , ou plus de douceur , ou plus de cadence ,

suivant les besoins. Il veut que le style L'ELO-  
QUENCE  
EN GENE-  
RAL.  
soit varié, suivant les matieres, les cir-  
constances, les différentes vûes qu'on se  
propose, les diverses faces sous lesquelles  
on considère un sujet, le génie de  
celui avec qui on traite. Un homme, dit-  
il, qui écriroit toujours pompeusement,  
ne sçauroit manquer d'ennuier. Il faut  
pourtant que ces diversités aient l'air de  
partir d'une seule source. C'est par cette  
raison, ajoute-t'il, qu'un ouvrage tout  
rempli de citations, à moins qu'il ne soit  
écrit sur un sujet qui l'exige nécessaire-  
ment, ne peut plaire qu'à ceux qui se  
sont gâtés le goût, par l'habitude de ne  
rien faire d'eux-mêmes, & de tout tirer  
d'ailleurs.

Je ne veux pas vous donner une plus  
longue analyse de ce chapitre, ou de ce  
discours sur l'éloquence, pour ne pas  
vous ôter le plaisir de le lire en entier.  
Vous y trouverez un peu de métaphysi-  
que : mais il faut se souvenir que c'est  
un philosophe qui écrit sur l'éloquence,  
& qui sçait tout ramener à la raison &  
au sentiment. Les principes m'ont paru  
bons, & clairement exposés. Rien n'est  
plus propre que ce chapitre, dit un cri-  
tique, à inspirer de l'amour pour la belle  
maniere d'exprimer ses pensées. Ce qu'il

Le Clerc ;  
bibliot. anc.  
& mod. t. 2.  
art. 7.

dit sur les *pointes*, sur l'hyperbole, sur la clarté & la brièveté du discours, m'a paru excellent. Le style de tout ce traité est aussi plus travaillé & plus poli, que celui des autres ouvrages de l'Auteur ; même que celui de sa logique, dont je vous parlerai ailleurs.

Pag. 135.  
& suiv.

On voit par les éloges qu'il donne à l'éloquence, qu'il la regarde comme un des liens de la société civile : & c'étoit aussi le sentiment de feu M. Fléchier, Evêque de Nîmes. Cet illustre Prélat, ce grand orateur, a développé cette pensée dans un discours qui se trouve parmi ses œuvres mêlées, où il montre fort bien, quoiqu'en trop peu de mots, que c'est l'éloquence qui a jetté les premiers fondemens de cette société civile. Et en cela, il n'a fait proprement qu'expliquer l'idée qu'en avoient les anciens rhéteurs, qui, lorsqu'ils ont voulu définir l'art de bien dire, & lui donner son véritable nom, l'ont appelé l'art de persuader les peuples, la science civile, & la première cause des sociétés. Ce n'est pas, dit M. Fléchier, que la prudence n'ait eu part à ces premiers établissemens : mais cette vertu, ajoute-t'il, quelque puissance qu'elle ait, ne sçauroit être victorieuse, si elle ne se fert des forces du discours,

elle a beau inspirer de beaux desseins, si le discours ne les prononce : elle a beau conseiller, si le discours ne fait exécuter : elle a beau se proposer de grandes choses, si le discours n'agit pour elle. C'est ce qui a fait dire à Horace, que l'éloquence de Mercure a jetté les premiers fondemens de la vie civile. Non que l'art de l'éloquence fût connu dans ces premiers siècles : mais il y avoit déjà une éloquence sincere qui parloit sans beaucoup de soin, qui sçavoit dire les grandes choses sans déguisement, qui étoit née avec l'esprit de l'homme, & qui pouvoit convaincre, sans se servir de nos inventions persuasives.

Ce que M. de Croufaz dit avec une certaine étendue dans le chapitre que j'ai cité, le pere Castel, Jésuite, le répète en partie, dans ses *Réflexions sur la nature & la source du sublime dans le discours, sur le vrai philosophique du discours poétique, & sur l'analogie qui est la clef des découvertes*. C'est le titre de ses réflexions, que l'on trouve dans les mémoires pour l'histoire des Sciences & des beaux Arts. Mais les idées de l'Auteur n'y sont pas assez développées : il promet beaucoup de choses, & à peine en ébauche-t'il quelques-unes. Ce sont les réflexions

L'ÉLO-  
QUENCE  
EN GENE-  
RAL.

Mois d'Oct.  
1733. art. 774

d'un géomettre qui paroît mieux connoître ce qui est du ressort des mathématiques, que ce qui constituë l'essence, le caractère, & les qualités de l'éloquence & de la poésie. J'admet cette pensée de M. Despréaux qu'il répète, que rien n'est beau que le vrai, que le vrai seul est aimable, & les exemples qu'il rapporte, pour prouver une vérité qui est évidente par elle-même, & que personne ne conteste, me paroissent assés inutiles.

C'est cependant à cette espece de commentaire, que se bornent presque uniquement ses réflexions. J'en excepte l'apologie qu'il fait de Lucain. La plupart des critiques trouvent ce poëte enflé & outré. Le pere Castel insinuë qu'il n'est peut-être, au contraire, que *trop élevé & trop sublime*. Mais n'est-ce pas dire à peu près la même chose? Etre élevé, être sublime : ce sont de bonnes qualités : mais ce qui excède l'un & l'autre, ne tombe-t'il pas dans l'ensfure & dans l'outré? Le pere Castel promet de découvrir la source & la nature du sublime, & quand on a lû ses réflexions, on est aussi peu au fait que si l'on n'avoit rien lû. Méprisai-je donc ce petit écrit? Non : il y a des pensées vraies, des réflexions utiles, mais j'y cherche presque toujours inutilement ce



que l'Auteur promet, & ce que je comptois de trouver sur sa parole.

L'ELO-

QUENCE  
EN GENE-  
RAL.

Aucun des modernes, après les réflexions de M. Despréaux sur Longin, n'a parlé de cette matière, je veux dire du sublime, avec plus d'étendue, que M. Silvain, Avocat au Parlement de Paris. Le pere Rapin, Jésuite, avoit donné en 1686, un *Traité du grand ou du sublime dans les mœurs, & dans les différentes conditions des hommes*. Mais c'est beaucoup moins un ouvrage didactique, qu'un recueil d'éloges de M. de Lamoignon de Bâville, Conseiller d'Etat, à qui ce traité est adressé, de M. le premier Président de Lamoignon, de M. de Turenne, de M. le Prince de Condé, & du feu Roi Louis XIV. L'ouvrage de M. Silvain, au contraire, est un Livre de préceptes, & de réflexions confirmées par des exemples tirés de nos meilleurs Ecrivains.

Quoiqu'il n'ait paru qu'en 1732. il est adressé à M. Despréaux, parce qu'en effet, l'Auteur en avoit fait la première ébauche pendant la vie de ce célèbre Ecrivain, & que son intention étoit de le lui dédier. M. Silvain songeoit d'abord à faire quelques remarques sur divers endroits de Longin. Elles ne devoient point être purement grammaticales,

Mém. de  
Trév. Oct.  
1733. art. 81.  
Journ. des  
Sav. Mars &  
Juill. 1733.

ni seulement pour servir à l'intelligence du texte Grec, comme celles de MM. Dacier & Boivin. Il embrassa bien davantage : il osa juger les jugemens de cet admirable rhéteur, & décider de la justesse de ses décisions. Un tel projet l'obligea de remonter aux sources du sublime, & de faire un nouveau traité ; en sorte que ce qui étoit d'abord son premier objet, ne fait que la plus petite & la moins estimable des trois parties dont son ouvrage est composé.

Dans la première, il entreprend de faire voir ce que c'est que le sublime & ses différentes especes. Dans la seconde, il examine les choses dans lesquelles le sublime ne consiste pas, & dans lesquelles plusieurs le font consister. Il s'attache principalement dans la troisième, à relever les méprises & les contradictions qu'il s'est imaginé de voir dans Longin. Il contredit même la définition que ce rhéteur donne du sublime, sçavoir, que *c'est ce qui enleve, transporte, entraîne, & prétend que c'est plutôt un éloge qu'une définition du sublime.* Il définit donc celui-ci, *un discours d'un tour extraordinaire, qui, par les plus nobles images, & par les plus grands sentimens, dont il fait sentir toute la noblesse par ce tour même*

*l'expression , élève l'ame au-dessus de ses idées ordinaires de grandeur , & qui , la portant tout à coup avec admiration , à ce qu'il y a de plus élevé dans la nature , la ravit , & lui donne une haute idée d'elle-même. Il dit que le sublime est un discours , & il le dit pour distinguer le sublime dont il parle d'avec celui des mœurs qui est tout entier dans les mœurs , dans les actions héroïques , & dans les plus nobles mouvemens du cœur considérés en eux-mêmes ; & dont le pere Rapin traite dans l'écrit dont j'ai dit un mot plus haut.*

M. Silvain ne borne pas cependant le sublime aux paroles , quoiqu'il l'appelle un discours , il déclare qu'il est tout à la fois , & dans les choses , & dans les paroles choisies & tournées d'une certaine maniere. Par ce qu'il appelle *un tour extraordinaire* ; il entend aussi un tour vif & animé , mais d'une vivacité singuliere & propre à cette espece de discours. Et de sa définition il suit , que le sublime doit toujours présenter à l'esprit quelque chose de grand , & le présenter dans toute la magnificence possible. Quoiqu'il soit unique & indivisible en lui-même ; néanmoins , si on considère la diversité des objets qui lui servent de matiere , on peut le diviser en deux especes. Car la

L'ELO-  
QUENCE  
EN GENE-  
RAL.

vraie grandeur ne peut se trouver que dans les choses extérieures à l'homme, ou dans les sentimens de son ame. L'expression des premiers objets d'une manière proportionnée à leur nature, fait ce que l'Auteur appelle *le sublime des images* : les seconds dévoilés dans toute leur noblesse, font *le sublime des sentimens*. L'Auteur donne des exemples choisis de l'une & l'autre espèce. Il n'oublie pas le passage de la Genèse, dont Longin a senti tout le merveilleux ; & l'on voit par ce qu'il en dit, qu'il approuve M. Despréaux d'avoir vengé le sublime de ce passage, contre ceux qui n'y trouvoient rien que de commun & d'ordinaire. Le pere Castel est sur cela du même sentiment que M. Despréaux.

Quand M. Silvain vient à parler du sublime des sentimens, il ne donne plus simplement des préceptes d'éloquence, il traite des points de morale fort utiles, & les traite bien. C'est ce qu'il y a de plus neuf dans son ouvrage, & la partie qui mérite peut-être le plus l'attention du lecteur. En général l'Auteur y établit solidement que des sentimens nobles & réellement sublimes, doivent être fondés sur la vertu ; & qu'ils procedent d'une ame élevée par la noblesse de ses vûes,

tant au-dessus des foiblesses ordinaires au reste des hommes , qu'au-dessus des passions , & mêmes des vertus communes : ce qu'il prouve encore par quantité d'exemples , dont la lecture n'est pas moins agréable qu'utile. Tous ses portraits sont fort bien touchés.

L'ELO-  
QUENCE  
EN GENE-  
RAL.

Au second livre où l'Auteur examine les choses dans lesquelles le sublime ne consiste pas , & dans lesquelles plusieurs le font consister , il relève ceux qui le confondent avec le grand , avec la perfection du discours , avec les raisonnemens de conviction , avec le patétique , avec tout discours véhément & éloquent , sur la vertu & le vrai bien , enfin avec le style sublime. Mais tous les raisonnement qu'il fait sur cela , ne paroissent pas également justes. Dès la première partie de son ouvrage , il prétend qu'on ne doit pas reconnoître de sublime dans quelques exemples qu'il rapporte , & dans lesquels il est bien difficile de n'en pas trouver. Par exemple , dans ce passage où David dit : « J'ai vû l'impie dans la gloire , & plus élevé que les cédres ; » j'ai repassé , & il n'étoit plus : je n'ai pas même trouvé le lieu où il étoit ; » M. Silvain dit que ce passage ne lui paroît pas sublime ; & pourquoi ? La raison

qu'il en apporte, paroît un peu singulière. C'est, dit-il, que cet endroit étonne & effraie plus qu'il n'élève l'ame. Je croirois, au contraire, qu'il élève infiniment l'ame, en lui représentant d'une manière si vive le néant des grandeurs humaines, & la faisant remonter par-là au souverain Etre. Ce que notre Auteur ajoute, pour justifier la différence qu'il veut qu'on mette entre ce qui étonne & ce qui se fait admirer, ne trouvera pas, sans doute, moins de contradicteurs. Il dit que l'admiration est toujours accompagnée de joie & de plaisir; que l'étonnement au contraire abbat, & est suivi de crainte, & par conséquent de tristesse. Dans combien d'occasions ne sent-on pas le contraire?

Mém. de  
Trév. O&  
1733.

M. Silvain s'étonne encore beaucoup que quelques-uns confondent *le grand* & *le sublime*. Mais, disent sur cela de bons critiques, quand la différence entre les deux seroit très-réelle, si elle est difficile à remarquer, il n'y a pas sujet de se tant étonner. Or, selon l'Auteur même, elle n'est pas fort sensible. Après avoir tâché de la découvrir par des règles dont plusieurs ne sont point sûres, il est obligé d'avouer que ce n'est pas une chose aisée de faire ce discernement,

que cela appartient plutôt au goût & au sentiment , qu'au raisonnement & aux regles de l'art. Les exemples peuvent y aider : mais que sçait-on si ceux que l'on donne pour sublimes , ne paroîtront pas simplement grands à quelques lecteurs ou auditeurs , & si ceux que l'on ne donne que pour grands , ne seront point sublimes au jugement des autres. M. Silvain le craint lui-même des exemples qu'il produit , mais il prétend que quand la chose arriveroit , cela ne feroit rien contre son sentiment. Cela prouveroit du moins , qu'il est bien pardonnable de ne pas voir cette opposition si délicate entre le grand & le sublime.

L'ELO-  
QUENCE  
EN GENE-  
RAL.

L'Auteur réussit mieux à montrer la différence qui est entre la perfection du discours & le sublime, M. de la Bruyère croioit que tout ouvrage étoit sublime , dès qu'il étoit parfait dans son espèce. Mais s'il est certain d'un côté que tout ouvrage d'esprit , de quelque genre qu'il soit , est capable de cette perfection , il ne l'est pas moins que quelques-uns ne comportent pas le sublime , ou que s'il s'y en trouvoit des traits , ce seroit en quelque sorte par hazard. La perfection sera dans des épigrammes , dans des fables , dans des éclogues , dans des let-

tres familières & badines, si elles sont bien écrites, si elles ont le caractère qui leur convient ; souvent si le sublime s'y trouvoit, il gâteroit l'ouvrage.

Le patétique, selon M. Silvain, lorsqu'il est bien touché, n'a ni noblesse, ni sublimité. Sa raison est, qu'il consiste uniquement dans le mouvement des passions ; & qu'en cela il n'y a rien que de bas & de rampant, par conséquent rien qui soit plus éloigné de ce qui doit faire l'objet du sublime. Mais en ce point, M. Silvain est bien opposé à ceux qui ont traité ce sujet avant lui. Longin & M. Despréaux son illustre traducteur, n'étoient pas certainement de cette opinion. Ils auroient, sans doute, également, & contesté le principe que l'on avance, & modifié la conséquence que l'on en tire. Il est vrai que notre Auteur, par une suite de ses principes, contredit Longin, & qu'il lui dispute dans son troisième livre, la sublimité de presque tous les passages qu'il cite. Il prétend même que cet ancien rhéteur est plein de méprises & de contradictions, & que de cinquante exemples qu'il cite, à la réserve de trois ou quatre, il n'y en a aucun de sublime. Encore une fois, ce n'étoit point sûrement l'avis de M. Despréaux, bon



bon juge en cette matiere. Il y a même lieu de douter, s'il eût consenti à en abandonner trois ou quatre à la censure. Il avoit déjà défendu contre les détracteurs de l'antiquité, quelques-uns de ceux qui sont attaqués ici le plus violemment. Il auroit aussi blâmé la définition du sublime que l'on nous donne : il l'eût trouvée vicieuse, puisqu'elle n'embrasse point tant de beaux traits cités par le rhéteur Grec, non plus que d'autres qu'il a produits.

L'ELO-  
QUENCE  
EN GENE-  
RAL.

Ces traits, en effet, ont paru entièrement sublimes à tout ce qu'il y a eu dans l'antiquité d'esprits plus pénétrants & plus judicieux ; ils ont semblé tels dans la traduction inimitable de M. Despréaux, à ce que le dernier siècle a produit de plus éclairé. Il faut donc qu'ils soient véritablement sublimes. Ceux qui ont de la peine à convenir d'une chose avouée si généralement par tous les connoisseurs, doivent se défier de leur opinion particulière ; & ils sont intéressés par honneur à ne la produire qu'avec une extrême réserve. Ce sont autant de leçons que M. Despréaux avoit déjà données à son ancien adversaire M. Perrault, il auroit pu les répéter au nouveau critique, dont l'ouvrage cependant est rempli de tant de

*Tome II.*

C

beautés, de tant de réflexions solides, d'un si grand nombre d'exemples bien choisis, qu'il mérite assurément d'être lû.

Le jugement peu favorable que l'Auteur porte de Longin, est encore contredit par le célèbre M. Rollin, dont l'autorité sur ce point, quand elle ne feroit point soutenuë de tant d'autres, devoit encore l'emporter sur celle de M. Silvain. Comme vous ne pouvés vous dispenser de lire ce que cet illustre professeur roial a écrit sur cette matiere, dans le tome deuxième de sa *Maniere d'enseigner & d'étudier les belles lettres*, je crois qu'il est inutile de vous rapporter ce qu'il en dit. C'est dans l'article second du troisiéme livre de son ouvrage, qui commence le deuxième volume. Je dis plus : il faut lire ce troisiéme livre tout entier : les leçons des grands maîtres ne doivent point être ignorées, quoiqu'on ne soit pas toujours obligé d'adopter tous leurs préceptes. J'ai hésité même, si je n'ajouterois pas cette partie de l'ouvrage de M. Rollin à nos rhétoriques Françoises : car il y traite de tout ce qui en fait le capital. Mais comme une partie de ses réflexions & de ses avis ne regarde aussi que l'éloquence en général, j'ai mieux aimé vous en parler ici. On n'y trouve rien de neuf,

mais tout y est exprimé avec une élégance, une netteté, & pour l'ordinaire, une précision, qui charment le lecteur.

L'ELO-  
QUENCE  
EN GENE-  
RAL.

Ce n'est pas, au reste, sans raison, que je viens de vous dire que l'on n'est pas toujours obligé de suivre tous les préceptes des plus grands maîtres. Quelques nourris qu'ils soient, comme M. Rollin, dans la lecture & dans l'étude des anciens, quelque bien versés qu'ils soient comme lui, dans le sujet qu'ils entreprennent de traiter, ils ne sont point infallibles; ils peuvent se tromper, & les erreurs des grands hommes n'en sont pas moins des erreurs. Or, si l'on en croit M. Gibert, autre rhéteur dont l'habileté n'est ignorée de personne, ces erreurs ne sont pas en petit nombre dans ce que M. Rollin a écrit sur l'éloquence dans le livre dont il s'agit. Il est vrai que celui-ci a pour lui de grands préjugés, le succès de l'ouvrage, la réputation de l'Auteur, l'étendue de son mérite. M. Gibert a senti tout cela : mais sacrifiant tout à l'amour de la vérité & du bien public, il a cru que ces considérations jointes même à celle d'être confrère de M. Rollin, & son ancien ami, ne devoient point le détourner d'écrire contre son ouvrage. C'est par ce seul motif

qu'il a fait sur son livre des *observations* qu'il a adressés à M. Rollin lui-même, & qu'il a cru devoir rendre publiques en 1727. Il y rend justice au zèle, à la piété, à l'esprit délicat, & aux lumières de l'Auteur célèbre qu'il attaque, & il ne propose la plupart de ses objections, qu'avec une politesse & une modestie qui plaît d'autant plus, que c'est l'ouvrage d'un Maître contre un Maître.

Je vous conseille donc de lire ces *observations* de M. Gibert, mais en les comparant avec l'ouvrage même sur lequel elles sont faites. Peut-être trouverés-vous qu'ils ne sont pas aussi éloignés l'un de l'autre de sentimens, que l'on pourroit le croire d'abord. Dès le commencement on voit qu'ils s'accordent sur la définition générale du goût; ils avoient l'un & l'autre, que c'est un sentiment que nous apportons en naissant, qui nous fait désirer & connoître le beau; qu'il se trouve souvent dans ceux-mêmes qui n'ont point d'étude; que les préceptes le réveillent & l'animent, que la lecture le nourrit, que l'expérience & l'exercice le fortifient & le perfectionnent. Mais M. Gibert reproche à M. Rollin de n'avoir point donné les regles du goût, & d'avoir soumis celui-ci au caprice, lorsqu'il

fait dire à Cicéron , que l'orateur doit former son style sur le goût de ceux qui l'écoutent, au lieu que , selon M. Gibert, Cicéron a seulement voulu dire qu'ils ne doivent s'y régler, que lorsque leur goût est bon. Il est vrai que M. Rollin n'a point fait de chapitre exprès pour donner les regles du bon goût; mais la plupart des réflexions qu'il fait sur cela, tendent à le former. À l'égard du passage de Cicéron , ne pourroit-on pas dire qu'il ne s'y agit pas du goût, & que le sens est seulement, qu'un orateur se règle, & doit se régler sur la sage disposition des auditeurs (a)?

On pourroit, ce semble, concilier encore facilement les deux illustres antagonistes en plusieurs autres points, en chacun desquels l'un voit la chose sous un jour , & l'autre sous un autre jour. Par exemple, disent sur cela les Auteurs des mémoires de Trévoux , quand M. Rollin fait consister l'éloquence dans une rapide simplicité , & que d'un autre côté il la met dans le sublime ; la simplicité & le sublime ne sont-ils pas opposés , demande M. Gibert ? Oüi, ils le sont dans une opinion commune , qui attri-

Or. 17:17.  
art. 89.

(a) *Semper oratorum eloquentiæ moderatrix fuit auditorum prudentia.*

che le sublime à ce qui est de grand & d'étonnant : mais ils ne le sont point dans l'opinion, qui fait consister le sublime dans une subite & vive impression qui se fait dans l'ame, laquelle se produit aussi souvent par un style ou une expression simple, que par un style très-élevé.

M. Rollin a avancé que pour enseigner l'éloquence, il valoit mieux proposer des exemples, que de multiplier les regles, & que d'accabler l'esprit de préceptes. Aussi son livre est-il un recueil des plus beaux traits d'éloquence, & des plus parfaits exemples. M. Gibert soutient qu'à l'égard des jeunes gens il faut un corps de préceptes, expliqués par des exemples très-courts. Mais chacun convient qu'il faut des préceptes & des exemples : & en cela ils sont d'accord : il ne s'agira que du plus ou du moins des uns & des autres ; ce qui ne paroît pas devoir faire la matiere d'une dispute bien sérieuse. Il en est de même de plusieurs autres articles, comme de celui où il s'agit des motifs d'apprendre le Grec. L'un propose les siens, l'autre en propose de différens : mais tous deux conviennent de la grande utilité de sçavoir bien cette langue.

M. Gibert a cependant raison de re-

procher à M. Rollin de conseiller comme de bons ouvrages, la lecture des dialogues sur l'éloquence attribués à feu M. de Fenelon, les réflexions du pere Rapin sur le même sujet, le traité de la maniere de bien penser, du pere Bouhours, sans avertir des erreurs & des faux raisonnemens qui se trouvent dans ces ouvrages; de citer aussi trop fréquemment Seneque, qui n'est point assurément un modèle à suivre, quoique son style ne soit pas toujours puéril, précieux & affecté.

---

L'ELO-  
QUENCE  
EN GENE-  
RAL.

Ce que dit M. Gibert, exposé encore au commencement de l'article XI. touchant la vraie idée de l'atticisme, mérite d'être lû & médité. Cet endroit, & beaucoup d'autres, font voir combien ce savant professeur est versé dans la lecture des anciens rhéteurs, & avec quel courage & quelle application il a étudié la spéculation & les regles de l'art qu'il enseigne.

Quoiqu'il y ait un grand nombre de bonnes observations dans cette critique, M. Rollin qui crut n'y voir presque que de faux raisonnemens, & des méprises sur des sujets peu interressans pour le public, & qui étoit d'ailleurs occupé pour l'utilité de ce même public, à des tra-

C iiij

vanx qu'il jugeoit plus importans , & dont les fruits nous sont , en effet , si utiles , se contenta de répondre au volume de M. Gibert de 476. pages , par une lettre qui n'en contient que vingt & une , & qui est écrite avec beaucoup de délicatesse. On juge bien que M. Gibert ne dût pas en être content. Il repliqua par une autre lettre de 26. pages , qui parut en 1727. dans laquelle il donne un précis de ses observations , fait quelques nouveaux reproches à son adversaire , & confirme par de nouveaux raisonnemens plusieurs de ceux qu'il lui avoit déjà faits. Voilà où en est demeurée cette dispute , qui n'a pas laissé que d'avoir son utilité en donnant lieu aux contendans , & surtout à M. Gibert , de faire beaucoup de réflexions solides sur l'éloquence.

J'ai entendu dire à ce dernier , qu'il approuvoit la bonne intention de l'Auteur du *Discours sur l'éloquence , avec des réflexions préliminaires sur le même sujet* , ouvrage d'un jeune Etranger , imprimé in-12. à Paris , chés Etienne , en 1723. mais qu'il n'estimoit pas assés son ouvrage pour en regarder la lecture , comme nécessaire , surtout aux jeunes gens. Ce n'est pas que l'Auteur n'y traite à peu



près tout ce qui regarde l'éloquence; mais outre, qu'il manque de méthode, il y établit plusieurs principes, que l'on ne doit point suivre dans la pratique. C'est le fruit de l'application & du bon goût de l'Auteur, mais un fruit précoce, qui avec le tems auroit eu plus de suc & d'agrément. Voici l'idée que les Auteurs des mémoires de Trévoux en donnent, à laquelle je mêlerai quelques réflexions.

L'ÉLO-  
QUENCE  
EN GENE-  
RAL.

Mém. de  
Déc. 1723.

La préface de l'Auteur, disent-ils, est courte : elle roule 1°. sur le dessein qu'il a d'enchaîner les préceptes qu'il donne, par des liaisons & des transitions avantageuses, qui excluent les chapitres & les articles, dont on se sert pour l'ordinaire, lorsqu'on écrit didactiquement. 2°. Sur les allégories, les comparaisons, & les descriptions oratoires qu'il emploie, pour ne point tomber dans la sécheresse de ceux qui se mêlent de faire des additions de règles, pour une manière aussi hasardeuse que celle de l'éloquence.

Le troisième motif de l'Auteur est de donner à connoître qu'il tâche, autant qu'il peut, de représenter les choses par les choses mêmes, sans toutefois les approfondir. Néanmoins il a recours à leurs propriétés pour les mieux désigner, il

il découvre la connexion qu'elles semblent avoir avec d'autres qu'on peut leur comparer, il fait voir la disposition qui se trouve entr'elles & celles qu'on pourroit leur opposer.

Les réflexions préliminaires qui commencent l'ouvrage, & qui sont presque aussi étendues que le *discours*, sont tirées de l'art même; elles regardent en partie la disposition & la composition de l'Orateur; & j'en ai trouvé de fort sensées. C'est proprement un recueil de pensées diverses sur ce sujet, prises des meilleurs Ecrivains, quoique l'on n'en cite aucun. Cependant l'Auteur blâme vivement ceux qui copient les pensées d'autrui. Voici ses paroles :

Pag. xiv.

» Il y a, dit-il, un défaut considéra-  
» ble, ordinaire à certaines personnes  
» qui ont la démangeaison de parler ou  
» d'écrire, sans sçavoir ce que c'est que  
» de bien parler & de bien écrire. Com-  
» me elles ont peu d'étude & d'expé-  
» rience, elles sont obligées de copier les  
» autres, & de remplir leurs écrits de  
» larcins littéraires. Loin de puiser la na-  
» ture dans ses sources, elles ne les con-  
» noissent pas : encore moins font-elles  
» réflexion qu'on perd le goût en copiant  
» les autres ; parce que l'on étouffe ce

que l'on a de génie , & qu'en se pa-  
 rant des productions d'autrui , plus on  
 avance dans la composition , plus on  
 a de créanciers , qui tôt ou tard répé-  
 tent leur bien , & obligent le plagiai-  
 re à faire banqueroute à l'éloquence. Il  
 faut donc se garder , ajoute l'Auteur ,  
 de copier les pensées d'autrui , à moins  
 que par une heureuse & adroite imi-  
 tation , on ne trouve le secret de se les  
 rendre propres. »

L'ELO-  
 QUENCE  
 EN GENE-  
 RAL.

C'est ce que notre Auteur a tâché de  
 faire , & il faut avouer que , pour l'ordi-  
 naire , il a assés bien réussi. On voit au  
 moins par le recueil de ses pensées , qu'il  
 avoit fait d'excellentes lectures dans un  
 âge où tant d'autres ne se plaisent qu'à  
 des lectures frivoles , ou qui ne sont  
 que de pur amusement , & qu'il a eu  
 assés de goût & de discernement , pour  
 ne faire choix que des réflexions qui  
 pourroient lui être utiles dans la suite  
 de ses études.

Son discours sur l'éloquence qui suit  
 ses pensées détachées , montre encore le  
 même goût & le même discernement ;  
 c'est un précis des remarques que l'Au-  
 teur a faites sur les anciens & les moder-  
 nes. Peut-être devoit-il se contenter de  
 les conserver pour son propre usage ; sans

en faire part au public, ces remarques n'ayant presque rien de nouveau, que de se trouver recueillies dans un petit volume.

Son dessein principal dans ce discours, est de donner des instructions & des éclaircissémens sur l'éloquence. Cependant il ne laisse pas d'entrer dans un détail particulier des parties de l'art oratoire, d'insister sur les vertus, les passions & les vices, de développer les différens styles du discours selon les différens objets, de parler de l'harmonie & de ses propriétés, & des figures dont on se sert pour l'ordinaire, soit dans les harangues, soit dans les plaidoiers & dans les panegyriques. Car il embrasse tout : il a voulu instruire l'orateur sacré, comme le profane, le prédicateur, l'orateur du barreau, & l'Académicien même.

Il finit par la peroraison, après avoir dit deux mots de la mémoire, aussi-bien que de la prononciation, exposé les qualités de l'orateur, & lui avoir indiqué les défauts qu'il doit éviter.

Cet ouvrage est dédié au Roi actuellement regnant. L'Auteur montre dans son épître dédicatoire, un cœur plein de gratitude ; il y explique les obligations qu'il a à la famille Roiale, & particulie-

rement à Sa Majesté, dont il est, ou au moins, dont il étoit alors pensionnaire. Cet Auteur se nomme Jean-Baptiste Yan Kosky, & se dit de la famille des Paléologues. On trouve son histoire dans un *Voyage aux échelles du Levant*, par le feu sieur Paul Lucas, imprimé à Paris in-12. en 1714. chés Simart.

L'ELO-  
QUENCE  
EN GENE-  
RAL.

Ce voyageur nous déclare, qu'on lui dit à Constantinople, que le pere de notre Auteur étoit originaire de Pologne, & d'une famille distinguée; qu'il avoit été pris par les Turcs dans une guerre que les Polonois avoient soutenüe contr'eux, & qu'étant mort après deux ans d'esclavage, son fils avoit été destiné pour servir au Serrail, lorsqu'il seroit dans un âge plus avancé. Paul Lucas ajoute, que ce fut lui-même qui l'enleva, & l'amena en France, où, en effet, il a été élevé chés les Jesuites du College de Louïs le Grand. C'est-là où il a pris les premieres teintures des lettres, & où il s'est perfectionné. Son premier essai, quelque imparfait qu'il soit, faisoit esperer des ouvrages plus utiles: je ne sçache point cependant, que l'Auteur ait rien produit depuis.

Je ne mettrai point son discours sur l'éloquence en parallèle, avec celui que

L'ELO-  
QUENCE  
EN GENE-  
RAL.

M. l'abbé d'Olivet prononça sur le même sujet dans l'Académie Française, le 25. d'Août 1735. & qui a été imprimé l'année suivante avec sa traduction des Philippiques de Demosthene, & des Catilinaires de Cicéron, in-12. à Paris, chés Gandoüin. Ce discours de M. l'abbé d'Olivet, quoique beaucoup plus court que celui du sieur Yan Kosky, plaît beaucoup plus par la délicatesse du style, & par la justesse & la solidité des réflexions.

Observ. sur  
les écrits  
mod. to. 4.  
p. 323. &c.

Comme l'année 1735. étoit l'année séculaire de l'Académie, l'orateur en a pris l'occasion de rappeler les illustres Ecrivains en prose du siècle Académique, qui méritoit bien d'être pareillement célébré envers par quelque Pindare moderne. L'Académicien jugeant du déclin de l'éloquence par les discours des Candidats, en recherche les causes: il ne l'attribuë ni au défaut d'esprit, ni à l'émulation, mais au mauvais goût des jeunes Orateurs, qui dédaignent de prendre pour guide la saine antiquité. Pour les éclairer utilement, il trace une idée de la vraie éloquence: & voici un précis de ce qu'il dit.

La première loi de l'orateur, est de parler purement. Qui ne croiroit qu'elle est inviolablement gardée dans une nation fertile en bons Ecrivains? Cepen-

dant les jeunes Orateurs , quoique fidèles aux regles de la grammaire , man-  
 quent souvent à la pureté de style , qui rejette absolument tout ce qui n'est pas  
 François , c'est-à-dire , toute maniere de parler qui n'est pas autorisée par l'usage.

L'ELO-  
 QUENCE  
 EN GENE-  
 RAL.

Or , n'est-ce pas aujourd'hui le caprice « des particuliers , ajoute M. d'Olivet , « qui s'érige en législateur ; qui attache « de nouvelles idées aux mots anciens ; « qui chaque jour nous fait des phrases « nouvelles ; & jamais à cet égard la li- « cence fût-elle plus marquée ? » La nouveauté des expressions, nécessaire lorsqu'il s'agit de parler pour la première fois d'une chose inconnue , ne peut avoir de charmes que pour la paresse & pour la vanité de l'Ecrivain. « Quant à la vanité , dit « notre Auteur , inutilement lui donne- « rions-nous des conseils : le neuf a pour « elle trop d'attraits : laissons-lui donc un « ridicule de plus. » Mais à ceux qui croient faire des mots par besoin , il conseille d'attendre que l'imagination secondée de la mémoire leur offre l'expression vraie qui avoit paru les fuir.

A la pureté du style , il faut joindre la clarté ; mais dans un tel degré qu'il soit impossible , quand on le voudroit , de ne nous pas entendre. « Rien , selon «

L'ELO-  
QUENCE  
EN GENE-  
RAL.

» l'Académicien , ne seroit plus capable  
» de porter un coup mortel à l'éloquen-  
» ce, que l'imitation de ce verbiage im-  
» posteur qui a dans Paris , & ses maî-  
» tres & ses partisans. Avec un tissu d'ex-  
» pressions , la plupart Françoises , mais  
» qui cessent de l'être par la maniere  
» dont elles sont rapprochées, ces gens-là  
» trouvent le secret de parler à un lec-  
» teur oisif , sans lui rien dire. Et c'est ;  
» en effet , parce qu'ils n'ont rien à dire  
» qu'ils ont recours à ce jargon , & à ces  
» phrases découfûës, qui suffiroient pour  
» gâter les plus solides ouvrages , mais  
» qui font , au contraire , le mérite des  
» leurs. »

*Ibid. ut si.  
præ.*

M. l'abbé d'Olivet expose ensuite en peu de mots ce qui rend un discours véritablement éloquent, mais il le fait, selon M. l'abbé des Fontaines , avec une précision si mâle & si rigide, qu'il faudroit le copier pour vous représenter ses idées. Rien de plus solide , que ce qu'il dit sur l'élocution , cette partie si essentielle de l'éloquence , qui décide du rang des Orateurs , du bon & du mauvais goût. Mais en même-tems il ne faut rien faire , observe-t'il , pour l'amour des mots , les mots eux-mêmes aiant été inventés en faveur des choses. « Voilà ce-



pendant, poursuit M. l'abbé d'Olivet, «  
 l'écueil ordinaire de ceux qui entrent «  
 aujourd'hui dans la carrière de l'élo- «  
 quence. Pour embellir une pensée, ils «  
 la fardent; & au lieu de l'éclaircir, ils «  
 l'obscurcissent. Une chose qui en seroit «  
 plus intelligible, si elle n'étoit dite «  
 qu'une seule fois, ils la redisent de cent «  
 façons. Ils enveloppent dans un grand «  
 circuit de paroles étudiées, ce qui pour- «  
 roit se dire tout uniment. Ils nous dé- «  
 roberont la naïveté du mot propre, par «  
 les épithètes dont ils le chargent. Rien «  
 de naturel ne leur paroît assez simple, «  
 assez délicat. Ce qu'un autre eût pu di- «  
 re comme eux, c'est pour eux du tri- «  
 vial. Il leur faut du léger, du poëti- «  
 que, du guindé. Mais surtout rien de «  
 trop clair; car ils aiment qu'on les de- «  
 vine, & ils se croient enfin parvenus à «  
 être spirituels, quand on a besoin d'es- «  
 prit pour les entendre. »

On ne peut peindre avec plus de feu  
 & de vérité ces petits esprits frivoles,  
 partisans déclarés du style fin & énigma-  
 tique. Comme l'harmonie est encore  
 l'objet de leurs froides dissertations, &  
 qu'ils lui disputent sa réalité, sous pré-  
 texte qu'ils ne peuvent en donner une  
 idée précise, M. l'abbé d'Olivet leur ré-

L'ÉLO-  
 QUENCE  
 EN GENE-  
 RAL.

pond, que ce qui est de goût & de sentiment, ne doit être défini. Il ajoute :  
 » on demandoit à un ancien philosophe  
 » (c'étoit Aristote) *qu'est-ce que la beauté ?*  
 » Une définition ne lui eût pas coûté  
 » beaucoup. Mais pour toute réponse :  
 » *laissons*, dit-il, *laissons faire cette ques-*  
 » *tion à des aveugles.* De même, lorsqu'on  
 » nous demande ce que c'est que l'har-  
 » monie, laissons faire cette question, à  
 » des sourds; & trop généreux pour in-  
 » sultier à leur disgrâce, plaignons-les de  
 » ce qu'ils sont mal organisés. »

Pour juger du plaisir délicat que la nature a mise dans l'arrangement des mots, l'orateur en appelle à l'émotion agréable que produit la poésie de Malherbe, de Racine & de Despréaux. On ne peut pas dire que la rime seule opere ce miracle. Jamais on n'accusa Chapelain d'avoir mal rimé ses vers, ou d'avoir violé les regles de la versification. Il y a donc indépendamment de la rime & de la mesure, une harmonie réelle, qui se varie par la différence des idées que l'oreille doit peindre à l'esprit. M. l'abbé d'Olivet examine d'où résulte cette harmonie dans notre langue, & fait sur cela des réflexions très-sensées, qu'il faut lire dans son discours, où il a rassemblé

ce que les maîtres de l'éloquence ont écrit de plus solide. Il faut néanmoins observer, comme l'Auteur des observations sur les écrits modernes l'a remarqué, que M. l'abbé d'Olivet n'a pas prétendu faire croire que l'éloquence est tombée parmi nous. Il ne s'agit dans son discours, que de celle des aspirans aux prix Académiques, dont la plupart tombent dans les défauts que l'orateur a un si juste sujet de reprendre. La vraie éloquence n'a jamais été plus florissante, surtout au barreau, qu'elle l'est de nos jours.

L'ÉLO-  
QUENCE  
EN GENE-  
RAL.

Un endroit de cet excellent discours, a donné lieu à une querelle littéraire qui a produit plusieurs écrits concernant l'éloquence, qui ont paru en 1737. & 1738. & dans quelques-uns desquels il y a certainement plus de vivacité, que le sujet ne le demandoit. Voici une idée de cette dispute. Si vous voulés en sçavoir davantage, je vais vous indiquer les pièces du procès.

Entr'autres réflexions, M. l'abbé d'Olivet rapporte celle-ci de l'orateur Romain : « J'aime, disoit Cicéron, que souvent l'auditeur s'écrie, cela est bien : « mais je n'aime pas à entendre dire trop souvent, cela est beau. Pourquoi ? ajou- »

*Bene & præ-  
clare, quam-  
vis nobis sæ-  
pe dicatur ;  
bellè & se-  
rius, nimium  
sæpe nolo.  
Cic. de orat.  
l. 3. c. 25,*

L'ÉLO-  
QUENCE  
EN GENE-  
RAL.

Lettre de  
M. l'abbé  
Destrées à  
M. l'abbé  
d'Olivet p.  
6.

» te M. d'Olivet ? parce que les grandes  
» figures excitent dans l'ame de l'audi-  
» teur un plaisir trop vif, &c. »

Au mois d'Avril 1737. M. l'abbé Destrées qui nous fait espérer une traduction de ce qu'Hermogene a écrit sur la rhétorique, écrivit aux Auteurs des *observations sur les écrits modernes*, une lettre au sujet d'un petit ouvrage *sur le goût*, que M. Rémond de saint Mard venoit de publier, & où M. Destrées avoit remarqué entr'autres choses, un endroit qui ne lui avoit pas paru exact. Il s'agissoit du bon & du beau dans les ouvrages d'esprit. M. Rémond semble donner la préférence à celui-ci sur l'autre. L'Auteur de la lettre qui est insérée dans le tome huitième des observations, page 322. se servit contre la décision de M. Rémond, de la traduction du passage cité de Cicéron, telle qu'on la lit dans le discours de M. l'abbé d'Olivet sur l'éloquence. La lettre tomba entre les mains de M. Crévier, célèbre professeur de rhétorique au College de Beauvais. Il trouva que dans le passage en question, l'on n'avoit pas rendu fidèlement la pensée de l'orateur Romain. Il prit la plume, & refusa la traduction à la fin d'une lettre adressée en 1737. à M. l'abbé

T. 9. pag.  
32. & suiv.

des Fontaines, qui l'inséra dans ses observations sur les écrits des modernes. Il prétend que *Bellé*, signifie *joliment*, & qu'étant joint avec *festive*, le sens en est encore déterminé d'une façon plus certaine. Selon lui, il falloit traduire : j'aime que souvent l'auditeur s'écrie, « voilà qui est bon ; voilà qui est beau : « mais je n'aime pas entendre trop souvent ; que cela est joli ! que cela est agréablement pensé ! » D'où il conclut que l'on trouveroit dans ce passage la condamnation de ce style, dont l'ingénieux & l'enjoüé font tout le mérite, & qui par cet endroit-là même, s'écarte presque en tout du beau naturel.

L'ELO-  
QUENCE  
EN GENE-  
RAL,

Les *observateurs* en rendant compte de cette lettre, disculperent l'abbé Destrées, en faisant remarquer qu'il avoit été trompé par la traduction fautive que M. l'abbé d'Olivet avoit faite, disent-ils, du passage Latin. Voilà ce qui engagea la querelle. M. d'Olivet défendit sérieusement & avec vivacité sa version, dans une lettre de douze pages in-12. datée du 3. Juillet 1737, & adressée à M. le Président Bouhier, l'un des hommes de notre siècle, qui se connoît le mieux en belle littérature. Il y conteste aussi la conclusion de M. Crévier que je viens

de rapporter , & fait voir en peu de mots , que cet illustre professeur n'auroit pas raison , s'il prétendoit , qu'il n'y a point de style qui tire son mérite , & un vrai mérite , de l'ingénieux & de l'enjoué , ou que l'ingénieux & l'enjoué ne peuvent jamais se trouver avec le beau naturel.

Après avoir lû ces écrits , j'ai cru que l'on pouvoit en conclure d'une part , que M. l'abbé d'Olivet n'a point attaqué le fond de la doctrine de Cicéron ; & de l'autre , que ce célèbre Académicien ne diffère , à proprement parler , de M. Crévier , que dans la maniere de l'exprimer en François. Cependant cette dispute a engagé le professeur à publier un discours Latin qu'il a prononcé dans son College le premier jour d'Octobre 1737. & dans lequel il se propose de faire voir l'extrême différence qu'il y a entre le style joli & charmant , l'ingénieux & la belle éloquence. Je ne m'étends pas sur ce discours , parce qu'il est écrit en Latin.

Quoique selon tous les critiques qui en ont parlé , le bon goût en soit l'ame , un anonyme en a fait une vive censure dans un écrit qui a paru en 1738. & qui est intitulé , *Lettre d'un Provincial sur un*

*discours Latin de M. Crévier.* Ce censeur prétend que le professeur n'a pas exposé avec clarté le sujet qu'il vouloit traiter, & qu'il a donné des preuves obscures, inutiles & peu concluantes. Il lui reproche encore de ne pas parler Latin avec toute la pureté & l'exactitude qu'on doit exiger d'un rhéteur. Ces accusations sont graves : mais quant au fonds de la question, ce n'est guères qu'une dispute de mots : le censeur ramenant tout au goût du siècle de Cicéron, entend par *bellum & festivum*, le genre ingénieux, enjoué, gracieux, agréable, mais sans affectation & employé à propos. Le professeur, au contraire, faisant allusion au mauvais goût de quelques Ecrivains modernes, donne le nom de *bellum & festivum*, au style fardé, peigné, hérissé d'épithètes brillantes, à l'ingénieux déplacé. Ainsi tous les deux raisonnent bien, en admettant leur dictionnaire. Mais ce que l'on peut reprocher au censeur, c'est qu'avec les réflexions excellentes qu'il fait dans sa lettre, il n'y regne pas assez d'équité, on y trouve des répétitions fatigantes, & des idées qui ne sont pas assez démêlées, dans un style quelquefois embarrassé ; & qu'il y paroît même quelque envie de rabaisser son adversaire.

L'ELO-  
QUENCE  
EN GENE-  
RAL.

RÉFLEX. sur  
les ouvr. de  
littér. to. 5.  
p. 223.

L'ELO-  
QUENCE  
EN GENE-  
RAL,

Le quatrième chapitre du tome premier des *Mémoires pour servir à l'histoire de l'esprit humain*, ou du *Traité de l'opinion*, par M. Gibert Charles le Gendre, Marquis de saint-Aubin sur Loire, traite aussi de l'éloquence. Mais il ne faut pas y chercher des préceptes sur cet art. Je suis même surpris d'y en trouver quelques-uns que l'Auteur répète d'après les anciens, son *opinion* étant, que l'éloquence est moins un art qu'une *espece de talent*, dont les principes ne sont nullement fixes ni uniformes, qui en a même très-souvent d'opposés suivant les personnes, les pais & les conjonctures; en un mot un art, si l'on veut, mais qui consiste bien plus dans l'opinion, que dans des regles certaines. C'est contredire ouvertement les idées que l'on a eûes dans tous les tems sur l'éloquence, & celles de tous, ou presque tous les Auteurs qui en ont écrit. Je ne suis pas plus satisfait des raisons sur lesquelles M. de saint-Aubin appuie son opinion. Que l'on ait trouvé des taches dans Demosthene & dans Cicéron, que ces deux grands Orateurs aient été loués par les uns, & blâmés par les autres, que l'on ait souvent abusé du talent de la parole, & que l'on puisse toujours en abu-

ser,



fer, je ne vois pas que l'on doive en conclure, que l'éloquence n'a point de regles fixes, qu'elle dépend du caprice & de l'opinion, &c. J'excuse l'Auteur sur ce que ce sont plus les préjugés d'autrui qu'il rapporte, que ses propres sentimens; mais je ne puis m'empêcher de dire qu'il me paroît plus nuisible qu'utile, de ne mettre sous les yeux des jeunes gens surtout, que les opinions bizarres de quelques Ecrivains, dont les sentimens ne feront jamais loi. Qui est-ce qui ignoroit, d'ailleurs, qu'il n'y a point de science, point d'art, point de profession, qui n'ait ses côtés louables ou méprisables selon qu'on l'envisage, par ce qu'il a de bon en lui-même, ou par l'abus que l'on en fait, ou que l'on peut en faire?

L'ELO-  
QUENCE  
EN GENE-  
RAL.

Il y a une vraie, & une fausse élo-  
quence, dit M. de Callieres; & il y a  
deux sortes d'esprits qui mettent l'un  
& l'autre en œuvre. Il y en a qui s'at-  
tachent autant, & plus, à l'intelligen-  
ce de la maniere dont ils parlent, qu'à  
la maniere dont ils en parlent; qui  
mettent toute leur adresse à bien trai-  
ter leur sujet, plutôt qu'à l'embellir.  
Mais il y en a d'autres qui se bornant  
à la superficie, sont tous occupés des

Du bel es-  
prit, p. 212.  
& suiv.

» manieres, & des moiens de les rendre  
 » agréables. Ils ont moins de soin de  
 » pénétrer leur sujet, que de le parer ;  
 » moins de découvrir ce qu'il est, que  
 » de le déguiser pour le faire paroître co  
 » qu'il n'est pas,

» On connoitra fort aisément, ajoute  
 » M. de Callieres, la différence de ces  
 » sortes d'éloquence, si on jette les yeux  
 » sur leurs fins principales. La vraie élo-  
 » quence en a trois, qui sont d'instrui-  
 » re, de plaire & de persuader... La fauf-  
 » se en a aussi trois, qui sont d'ébloüir,  
 » de toucher & de surprendre. Elles dif-  
 » fèrent absolument, & dans le fond,  
 » & dans les manieres ; car quoiqu'il  
 » semble qu'elles peuvent souvent éga-  
 » lement plaire & persuader ; il y a pour-  
 » tant cette différence, que l'une est pour  
 » le plaisir des sens & de l'imagination,  
 » & l'autre pour le plaisir de l'esprit ; l'u-  
 » ne persuade par raison, & l'autre en-  
 » traîne par impression, & parce qu'el-  
 » les ne parviennent l'une & l'autre à  
 » leurs fins, qu'en s'attachant à bien ima-  
 » giner, & à bien dépeindre ; l'une ne  
 » le fait qu'après avoir rapporté ce qu'el-  
 » le imagine, à ce qu'elle conçoit, &  
 » comparé les images gravées dans le  
 » cerveau, avec les idées claires de l'es-

prit ; au lieu que l'autre soumet tout «  
 au rapport des sens, & n'en juge que «  
 par la fantaisie. » Ainsi parlent tous ceux  
 qui connoissent bien l'éloquence. Je con-  
 seille de lire le chapitre entier du traité  
 de M. de Callieres, d'où j'ai tiré les pa-  
 roles que je viens de rapporter : c'est le  
 traité *du bel esprit ; où sont examinés les*  
*sentimens qu'on en a d'ordinaire dans le*  
*monde* : volume in-12. imprimé à Paris,  
 chés Anisson, en 1695.

L'ÉLO-  
 QUENCE  
 EN GENE-  
 RAL.

On ne sçauroit trop, par exemple,  
 méditer ces belles paroles de ce judicieux  
 Ecrivain. « Qui dit éloquent, ce sont é-  
 ses expressions, dit un homme qui pro-  
 duit des pensées justes sur le sujet qu'il «  
 traite ; qui trouve les raisons propres «  
 & particulieres à ce qu'il avance, & qui «  
 a l'adresse & le talent de les exposer «  
 aux autres d'une maniere vive, mais «  
 claire & simple. Car un discours, ajou-  
 te-t'il, n'a de vrais ornemens, que ceux «  
 qu'il tire de la justesse des pensées qui «  
 le composent, de la solidité des raisons «  
 qui le soutiennent, & de la maniere «  
 naturelle dont on le tourne. »

Par-là, dit-il encore, on exclut de la «  
 vraie éloquence ces vains ornemens qui «  
 la défigurent ; comme cette diversité de «  
 pensées vagues & générales, ces rai- «

D ij

» sons foibles & éloignées , tant de digressions inutiles , de figures outrées , de comparaisons forcées , en un mot , ces grands galimatias qui consistent à parler beaucoup & à ne rien dire. »

---

## CHAPITRE IV.

### *Des écrits sur l'éloquence du Barreau.*

**P**ERSONNE ne doute que l'éloquence ne soit nécessaire au barreau. Elle sert à y mettre la vérité dans son jour ; elle donne plus de force aux raisonnemens que l'on emploie pour la défendre ; elle les fait mieux goûter ; elle acquiert aux preuves même les plus sensibles un nouvel éclat ; elle leur donne en quelque sorte plus de poids. Nos premiers Avocats qui se sont acquis de la réputation, ont senti la nécessité de cet art, & s'en sont servi avec autant d'avantage, que le goût de leur siècle pouvoit le comporter. Je vous ai parlé dans le deuxième chapitre du caractère de l'éloquence de quelques-uns des plus célèbres , & j'aurai lieu de m'étendre plus au long sur ce sujet , lorsque je vous parlerai de nos orateurs François. Un principe certain , c'est que les Avocats , comme tous ceux qui s'appliquent à l'élo-

quence , devroient commencer par se nourrir de la lecture des rhétoriques d'Aristote , de Cicéron & de Quintilien , étudier le traité du sublime de Longin , & se familiariser avec les discours de Demosthène , & de Cicéron.

---

---

L'ÉLO-  
QUENCE  
DU BAR-  
REAU.

Parmi les modernes qui ont écrit sur l'éloquence , il y en a peu qui aient traité de celle du barreau en particulier ; mais dans ce peu l'on trouve de fort bons préceptes que l'on ne doit point négliger. J'ai déjà eu occasion de parler du *Traité de l'éloquence Française , & des raisons pourquoi elle est demeurée si basse*, par M. du Vair , Garde des Sceaux. L'idée avantageuse que tous ceux qui ont lû ce traité en ont donnée , doit inspirer du goût pour sa lecture. Les plaintes qu'il y fait de l'éloquence affectée , ou trop chargée d'érudition , de quelques Orateurs de son tems, Gabriel Guéret , célèbre Avocat au Parlement de Paris , connu par un assés grand nombre d'ouvrages fort estimés , les reprend aussi dans ses *Entretiens sur l'éloquence de la chaire & du barreau*, qui parurent en 1666.

M. Guéret n'est pas cependant exact , lorsqu'il répond à cette question , *si l'Avocat a droit de se servir du pathétique*. Il ne veut pas qu'on l'emploie , & en fait

L'ELO-  
QUENCE  
DU BAR-  
REAU.

Gib. jugem.  
des Sav. t. 3.  
p. 85. 86.

un caractère distinctif de l'éloquence des Sophistes. Cette éloquence, dit-on, emploie la douceur, la violence, le pathétique, & l'harmonie des périodes. Elle a tantôt bouleversé la Grece par les Philippiques de Demosthene, & tantôt l'Empire Romain par celles de Cicéron. Mais la véritable éloquence n'emploie-t-elle pas aussi tout ce que l'on reproche à celle des Sophistes, & ne sçait-elle pas en faire un bon usage ? Si l'éloquence des Philippiques de l'orateur Grec & de l'orateur Romain, est une fausse éloquence, il n'y en eut jamais de vraie : & s'il en faut employer quelque-une au barreau quand la cause que l'on soutient le demande, c'est celle-là, quand même on supposeroit, ce qui n'est pas, que Demosthene & Cicéron étoient des séditeurs. Un homme de ce caractère peut être très-éloquent, & son éloquence peut être digne d'imitation, quoique l'on doive éviter l'usage qu'il en fait.

Le même Auteur se fonde sur Aristote, pour exclure du barreau l'usage du pathétique. Il prétend que la doctrine de ce philosophe est, que l'art d'exciter les passions est étranger aux plaidoiés & à la profession d'Avocat ; que de l'employer, c'est corrompre le Juge, & fausser, pour

ainsi dire, la regle; & enfin, que l'aréopage l'avoit défendu. Mais il est certain qu'Aristote n'a condamné que l'abus des passions, & que la défense de l'aréopage étoit impraticable. Aristote, d'ailleurs, n'a point dit que les passions sont étrangères à l'art ou à la profession d'orateur, mais *à ce qui est à prouver*; comme il n'a point dit que l'orateur doit être homme de bien, mais seulement que le discours doit donner cette idée de lui.

L'ÉLO-  
QUENCE  
DU BAR-  
REAU.

Dans le dialogue sur l'usage des citations dans les plaidoiés, M. Gueret fait remarquer que les anciens ont été fort réservés à citer dans leurs harangues, & qu'ils n'ont presque jamais cité qu'à propos. Il ajoute, que l'usage des citations s'introduisit au Palais par l'envie de plaire à M. le premier Président de Thou qui les aimoit, & pour imiter M. Brissou qui citoit beaucoup. Cela alloit si loin, que tel débitant ses propres pensées, les attribuoit avec éloge à Tertullien ou à S. Augustin, qu'il n'avoit jamais lû. L'avis de M. Gueret est, qu'il faut peu de citations, qu'elles doivent être justes, utiles & nécessaires: qu'il ne faut point commencer par une citation; qu'il n'en faut point dans la peroraison; que leur place est dans la confirmation; qu'il ne

faut point citer en une langue étrangère, si ce n'est qu'il s'agisse d'un texte ou d'une loi décisive. Efforçons-nous, dit-il, de rendre Françoises toutes les graces Greeques & Latines, & travaillons à l'embellissement de notre langue, comme les Latins travailloient à l'ornement de la leur.

Dans la comparaison que notre Auteur fait du Prédicateur avec l'Avocat, il reconnoît que le premier a quelque avantage du côté de la fin; il se propose le salut des ames. Sa maniere est riche; il a de plus fortes passions à exciter, ou du moins de plus durables: il parle quelquefois devant les Rois, & cela pour les reprendre. Il lui faut beaucoup d'attention, d'art, de ménagement, de force & de courage. Mais en faut-il moins, quand il s'agit de défendre la vie & l'honneur d'un citoien, devant un Tribunal souverain, dans une question nouvelle, dans la crainte d'être interrompu par le juge, ou d'être relevé par un redoutable adversaire?

C'est par cette raison, que le sieur le Gras qui traite aussi de l'éloquence du barreau dans la préface de sa rhétorique Françoisé, dont j'ai déjà parlé, dit que cette éloquence est la plus importante,



& la plus difficile à acquérir. Elle est, dit-il, la plus importante, parce qu'elle n'a pas pour but la satisfaction des auditeurs, comme celle des panégyriques, mais l'honneur de la victoire & la gloire du triomphe. Or, personne ne peut révoquer en doute qu'il ne soit plus important, plus utile & plus glorieux d'employer l'éloquence à vaincre, qu'à donner du plaisir. L'Auteur n'exclut pas cependant celui-ci : il convient même qu'il faut plaire, afin de mieux instruire, & que l'instruction est absolument nécessaire, parce qu'on ne doit pas tenter de vaincre la volonté, sans avoir auparavant éclairé l'esprit. Ce qui donne donc du plaisir dans une éloquence victorieuse, ne doit être considéré que comme un moyen qui sert à obtenir la victoire : en sorte que l'Auteur a raison de conclure que l'éloquence victorieuse renferme toutes les autres. Telle étoit l'éloquence de Demosthene & de Cicéron. Aussi Quintilien dit-il du dernier, qu'il savoit si adroitement mêler l'art d'instruire les Juges, de leur plaire, & de gagner leurs bonnes grâces, avec celui de les émouvoir par la solidité de ses raisons, & les passions qu'il excitoit dans leur ame, qu'encore qu'il les forçât de :

---

L'ÉLO-  
QUENCE  
DU BAR-  
REAU.

L'ÉLO-  
QUENCE  
DU BAR-  
REAU.

lui donner la victoire, il sembloit qu'ils la lui accordassent volontairement, & qu'ils ne fissent que le suivre, quoiqu'il les entraînat.

M. le Gras dit, que si l'on ne voioit pas regner de son tems au barreau une éloquence de ce caractère, cela procedoit de plusieurs causes. La premiere, dit-il, est qu'on ne s'applique pas à l'éloquence de la même maniere qu'ont fait ceux, qui de leur tems avoient mis celle du barreau en un si haut degré de splendeur. Les anciens Orateurs apprenoient la rhétorique plusieurs années & sous plusieurs maîtres : ce qu'il prouve par un détail des soins que Cicéron, Quintilien & quelques autres se sont donnés, pour l'apprendre : & ce détail mérite d'être lû. La seconde cause, selon lui, est qu'on n'enseigne pas à présent les bons préceptes d'éloquence. Mais je crois que ce reproche étoit injuste, même dans le tems où il écrivoit. On conseilloit, dès-lors, & avant lui, de s'appliquer à la lecture des anciens rhéteurs que j'ai nommés, on les expliquoit, on faisoit connoître la solidité de leurs principes, & l'on recommandoit de les suivre. Le Maître, Patru, & plusieurs autres connoissoient les bons préceptes, & on les

trouvoit déjà dans plusieurs écrits, qui étoient entre les mains de tout le monde.

L'ÉLO-  
QUENCE  
DU BAR-  
REAU.

La troisième cause que l'Auteur rapporte de la différence de l'éloquence de notre barreau, d'avec celle des anciens, a quelque chose d'un peu mieux fondé. Les anciens, dit-il, ne faisoient rien apprendre à ceux que l'on formoit à l'éloquence, qui ne fût capable de contribuer à ce dessein. C'est pour cela que Cicéron ne vouloit pas que ceux qui aspiraient à l'éloquence, s'appliquassent ni à la philosophie des Stoïciens, ni à celle des Epicuriens, quoique ces philosophes parlaient, selon lui, judicieusement & avec art, parce que ne s'attachant qu'aux règles de la dialectique, dès qu'ils sortoient de la dispute, on decouvroit qu'ils étoient pauvres & dépourvus des forces du discours. Mais Cicéron vouloit que les orateurs, ou ceux qui désiroient de le devenir, s'attachassent à la philosophie de Platon & d'Aristote, à cause de l'élévation des pensées du premier, de son abondance, & de la douceur de son style, que le raisonnement de l'autre est subtil & pressant, & que ces philosophes, comme tous les autres Académiques & Péripatéticiens, joignent à la

D vj

doctrine , & aux préceptes nécessaires pour bien raisonner , l'agrément & l'abondance , qui rendent l'éloquence belle & digne d'admiration. M. le Gras trouve donc que l'on se conduit autrement aujourd'hui , & que c'est ce qui met , selon lui , tant de différence entre l'éloquence des anciens & la nôtre. Dans nos écoles , dit-il , on ne se contente pas de ne donner que des préceptes d'éloquence très-foibles , il semble encore qu'on ait dessein d'y enseigner tout ce que la jeunesse y va apprendre d'une manière la plus propre à empêcher qu'elle ne se forme à l'éloquence.

La preuve qu'il en apporte est , que sur les questions que l'on traite dans la philosophie des écoles , on ne s'explique qu'avec un style hideux & barbare , & que cette philosophie pèche en la matière & en la forme : qu'un homme qui veut devenir orateur , doit s'affranchir de cette manière de disputer subtile & serrée , parce qu'étant né pour la multitude , son devoir n'est pas seulement d'instruire celle-ci , mais encore de l'émouvoir ; qu'il doit plaire d'ailleurs pour instruire , ce qu'il ne peut faire s'il ne sçait point s'affranchir de ce genre simple , subtil & serré de la dispute. Il ajoute ,

que sans condamner la théologie scholastique , il est certain que l'expérience apprend que les Orateurs sacrés qui s'y sont livrés , sont toujours les moins goûtés , & par conséquent les moins utiles.

L'ELO-  
QUENCE  
DU BAR-  
REAU.

Pour démontrer encore la nécessité de l'éloquence au barreau , M. le Gras dit que les loix , quelques sages qu'elles soient en elles-mêmes , ont encore besoin pour se soutenir , du secours de la rhétorique. Les loix , dit-il , le droit , & les coutumes , sont contestées , ou ne le sont pas. Si elles ne sont pas contestées , il est vrai qu'elles n'en ont pas besoin , parce qu'il ne faut point aller au barreau. Mais si elles sont contestées entre plusieurs contendans , il faut nécessairement que l'un & l'autre aient recours à la force de l'éloquence. Les jurisconsultes même , ajoute-t'il , en ont besoin , lorsque leurs opinions sont contestées. Les loix , dit Quintilien , sont impuissantes , lorsqu'elles sont destituées de la force de l'orateur. Ajoutons qu'il y a de la différence entre sçavoir le droit , & sçavoir discourir du droit. Sçavoir le droit simplement , comme Cicéron dit que Scévola en étoit instruit , c'est le sçavoir comme une histoire. Mais sçavoir l'art du droit , c'est être en état de l'interpréter , de le

L'ÉLO-  
QUENCE  
DU BAR-  
REAU.

défendre, de l'éclaircir, de s'en servir, & d'en tirer des conséquences, comme faisoit Servius : & c'est ce qui ne se peut faire sans la connoissance & la pratique des regles de la rhétorique, qui contient les préceptes de la dialectique, aussi-bien que ceux de l'éloquence.

Un étranger, Georges Mackenze, Avocat du Roi en Ecosse, qui écrivoit peu de tems après le sieur le Gras, parle plus avantageusement que ce dernier de l'éloquence de nos Avocats François. Il y reconnoît les caractères de celle des Romains ; mais il y blâme les citations trop fréquentes des peres. Il veut des preuves, & non de l'érudition. Cette érudition est, en effet, un défaut dont on s'est enfin corrigé. Il blâme les jeunes gens qui croient s'avilir en traitant le fait, & se jettent dans des questions qui les écartent. C'est, selon lui, montrer peu de jugement, & faire seulement parade de beaucoup de lecture. Ce n'est pas, dit-il, le brillant & le coloris qui font l'excellence d'un portrait, c'est le naturel & la ressemblance. Il y a d'excellens préceptes dans l'ouvrage de cet étranger. En voici quelques-uns que M. Gibert rapporte dans l'analyse qu'il en a faite : car Mackenze a écrit en Latin.

Gib. ut su-  
pra, p. 145.

La richesse du style, dit-il, convient plus à l'Avocat que la sécheresse ; & cependant il doit être plus ou moins concis selon les circonstances. L'orateur qui a bien compris une affaire, doit voir d'abord ce qu'il peut fournir de lui-même, avant que de consulter ses Auteurs, autrement il devient stérile. Il doit écrire & polir ses discours à loisir, quoiqu'il ne doive pas s'affujettir à les apprendre mot à mot. Sa propre persuasion & son amour pour ses cliens, sont une grande source d'éloquence. Les exordes sont ridicules au barreau, si ce n'est dans les grandes causes. Ils le sont même alors, à moins qu'on ne les tire du fond du sujet. La narration doit être vive : la bonne foi doit y paroître : tout doit y être sensible. Avant que de passer à la preuve, il faut écarter tout ce qui est étranger à la question. Si on n'avoit affaire qu'à un Juge, il ne faudroit peut-être qu'une sorte d'argumens. La diversité des esprits demande des preuves de plusieurs sortes. Je prens d'abord mon adversaire à la gorge, dit un orateur dans Pline ; & moi, dit Pline, qui ne sçais pas où est cette gorge, je porte des coups partout pour la rencontrer. La forme syllogistique convient rarement à l'orateur. Il faut

---

L'ELO-  
QUENCE  
DU BAR-  
REAU.

pour cela qu'il ait quelque preuve éclatante à mettre dans un beau jour. L'esprit & la force consistent dans l'arrangement, chacun s'en fait un à sa mode. Il y faut suivre la nature. Elle apprend à commencer par les raisons qui jettent plus de lumière. De-là elle conduit aux loix & aux autorités, & enfin aux inconveniens du contraire. Il faut par tout soutenir l'attention du Juge. La peroraison demande la confiance, la vivacité, les mouvemens, la force, l'amplification.

Voilà une partie des préceptes de M. Mackenze, sur l'éloquence du barreau. Son ouvrage qui a paru en 1681. mérite d'être lû en entier par ceux qui entendent la langue dans laquelle il est écrit : pour vous, vous pouvez vous contenter de l'exacte analyse faite par M. Gibert.

Je joindrois à cette analyse, la seconde partie des réflexions du pere Rapin, Jésuite, sur l'éloquence. Cet Auteur y traite de l'éloquence du barreau, & il y parle avec assés de justesse des défauts qui peuvent se rencontrer dans cette éloquence, & des caracteres qu'elle doit avoir. Mais il a tort de se plaindre, que les Avocats n'ont plus de belles causes à traiter. L'expérience journaliere montre le contraire. J'ajoute, que quand il seroit vrai même



qu'ils n'en auroient plus, ils ne laisseroient pas d'être Orateurs, selon Quintilien, s'ils traitoient comme il faut celles qu'ils ont. Il dit en un autre endroit, qu'il y a quelquefois dans l'éloquence des coups extraordinaires de l'art, qui surprennent & qui font des effets imprévus : & il a raison ; mais l'exemple qu'il en apporte est mal appliqué. Il le tire du Brutus de Cicéron.

L'ÉLO-  
QUENCE  
DU BAR-  
REAU.  
Réflex. n<sup>o</sup>.

Tel est celui, dit-il, d'un certain Canus Rufus, qui étant accusé avec assés de véhémence par Sisenna, s'écria d'une voix animée & touchante, je suis pris dans un piège, Messieurs, si vous ne me secourés. Cet aveu, poursuit le pere Rapin, de la crainte qu'il avoit d'être surpris, & la protection qu'il demanda à ses Juges, les toucha si fort, qu'ils lui devinrent favorables. Il n'y a ici qu'une petite difficulté, c'est que Cicéron ne dit point ce que le pere Rapin lui fait dire. Voici le fait. Rufus étoit un accusateur de profession, & il accusoit un jour un homme nommé Chritilius qui prit Sisenna pour son Avocat. Celui-ci se servoit volontiers de mots extraordinaires & inutiles : il en employa un dans cette occasion, pour signifier des accusations frivoles ; l'accusateur relève ce mot barba-

L'ÉLO-  
QUENCE  
DU BAR-  
REAU.

Gib. jugem.  
des Sav. t. 1.  
p. 318.

re ; & s'écriant , on me tend des pièges ; Messieurs , si vous ne me secourés , il fit , pour ainsi dire , l'anatomie de ce mot , ce qui fit éclater de rire.

Ainsi , selon la remarque d'un critique , le pere Rapin nous donne en cette occasion l'accusateur pour l'accusé ; l'Avocat de l'accusé pour l'accusateur. La chose consiste dans un mot inusité qui fut relevé à propos , & il la fait consister dans une plainte fort touchante. Il fait d'une crainte ironique , une crainte sérieuse ; d'un éclat de rire , un mouvement de pitié ; & d'une petite plaisanterie , *un comp extraordinaire d'éloquence , d'une grande pénétration , & où peu d'Orateurs réussissent*. Que dire sur cela de ce pere ? ajoute le critique que je viens de citer : à peu près ce que Quintilien a dit de Seneque : il seroit à souhaiter qu'avec son génie & ses talens , il eût plus d'exactitude.

Il y a plus de justesse dans ce que dit le pere Rapin , que rien ne gâte davantage l'éloquence du barreau , que ces embarras de lieux communs dont on charge les plaidoiés , & dont on grossit ces entrées du discours , qui n'ont aucune proportion avec ses autres parties , & qui ne servent qu'à lasser la patience des Juges , & à les dégoûter de ce qui pour-

roit être bon dans le reste. Que c'est un goût de jeune homme de vouloir briller dans tout ce qu'on dit : que la véritable éloquence ne recherche point ce vain éclat, qui n'est propre qu'à ébloüir l'esprit. On veut aller au cœur, dit le pere Rapin, dès qu'on a quelque raison de bon sens : parce qu'on ne persuade bien l'esprit que par ce qui touche le cœur. On se méprend toujours quand on veut trop plaire. Cet Avocat qui contoit plus sur un passage de Seneque pour défendre sa cause, que sur une bonne raison, se trompoit fort. Les passages brillans n'ont aucune force pour persuader : ils ne servent tout au plus qu'à réveiller l'esprit des Juges, quand il est fatigué. Il y a plusieurs autres réflexions du pere Rapin fort judicieuses sur cette matiere. Je ne les rapporte pas : il faut les voir dans son écrit, qui n'est pas d'ailleurs assez long pour ennuyer.

Celui de M. Rollin a plus d'étendue, & me paroît aussi plus utile. Il fait partie du deuxième tome de son excellent Traité de la maniere d'enseigner & d'étudier les belles lettres. Mais il y rapporte plus d'exemples que de préceptes. Ce sont de longs extraits d'endroits choisis de Demosthene & de Ciceron, parce

L'ELO-  
QUENCE  
DU BAR-  
REAU.

qu'il régarde ces deux Orateurs comme des modèles parfaits de l'éloquence que l'on doit suivre au barreau. Tous deux, dit-il, excelloient dans les trois genres d'écrire, comme y doit exceller tout homme véritablement excellent. Ils sçavoient, selon la diversité des matieres, diversifier leur style : quelquefois simples & tranquilles dans de petites causes ou dans des récits : ailleurs vifs & subtiles, quand il falloit prouver & presser ; souvent élevés & sublimes, quand la grandeur des affaires le demandoit. Le conseil donc, le plus sage, ajoute M. Rollin, que l'on puisse donner aux jeunes gens qui se destinent au barreau, est de prendre pour modèle du style qu'ils y doivent suivre, le fond solide de Demosthene orné & embelli par les graces de Ciceron ; auxquelles, si nous en croions Quintilien, il n'y a rien à ajouter, si ce n'est, peut-être, dit-il, de faire entrer un peu plus de pensées dans le discours.

C'est encore par l'exemple de ces deux anciens Orateurs, que M. Rollin montre par quels moiens les jeunes gens peuvent se préparer à la plaidoirie. Il entre sur cela dans un détail qui plaît en instruisant, & il en tire des préceptes &

des regles de conduite aussi sages & aussi utiles. Il veut qu'avant tout , ils se forment une grande idée de l'emploi qu'ils embrassent. Que par une suite naturelle de cette premiere réflexion , ils s'y préparent avec soin , & qu'ils s'efforcent de suivre , au moins de loin , le zèle & l'ardeur infatigable de Demosthene & de Cicéron. Je sçai , dit-il , que le fond de génie est la premiere qualité & la plus nécessaire pour un Avocat : mais je sçai aussi que le travail peut beaucoup. Il est comme une seconde nature ; & s'il ne donne pas l'esprit à qui en manque tout-à-fait , au moins il le redresse , il le polit , il l'augmente , il le fait valoir. Il exige qu'un Avocat acquiere une grande connoissance des loix ; des différentes coutumes , de la jurisprudence ancienne & nouvelle. Prétendre , selon lui , être en état de plaider sans ce secours , c'est vouloir élever un édifice sans avoir posé de fondement.

Comme c'est le talent de la parole qui fait l'orateur , qu'elle est l'instrument commun qui le met en état de faire usage de tout le reste , M. Rollin demande que l'on puise la rhétorique dans les sources mêmes , que l'on consulte d'habiles maîtres , qu'on lise avec grand soin les

L'ÉLO-  
QUENCE  
DU BAR-  
REAU,

anciens & les modernes , qu'on s'exerce beaucoup dans la composition & dans la traduction , que l'on fasse une étude particulière de sa langue. Tels furent les exercices que Cicéron crut nécessaires pour devenir habile orateur ; & ce sont les mêmes que M. Rollin conseille à ceux qui entrent dans la même carrière. Il se plaint que l'action & la prononciation soient ce qui est le plus négligé : & cependant , dit-il , c'est ce qui contribue davantage au succès de la parole. Cette éloquence extérieure qui est à la portée de tous les auditeurs , parce qu'elle ne parle qu'aux sens , a quelque chose de si séduisant & de si capable d'ébloûir , que souvent elle tient lieu de mérite , & met un Avocat médiocre au-dessus des plus habiles. Il convient que l'usage du barreau est le meilleur maître pour les jeunes Avocats , & le plus capable de les former : mais il ne veut pas que l'on commence par y plaider , au moins souvent. On y entend assidûment les grands Orateurs , on étudie leur génie , on observe leurs manières , on est attentif au jugement qu'en portent les connoisseurs ; & l'on tâche ainsi de profiter également , & de leurs perfections & de leurs défauts.

Je ne rapporte rien de ce que M. Rol-

lin' dit des mœurs de l'Avocat. Cet article ne fait point à mon sujet. Mais on ne peut trop le lire, ni avec trop d'attention. Il veut de la probité, du désintéressement, de la délicatesse dans le choix des causes, de la sagesse & de la modération en plaidant, une sage émulation éloignée d'une basse jalousie; & il seroit à souhaiter que les regles & les préceptes qu'il donne sur tout cela, fussent suivis avec l'exactitude la plus scrupuleuse. Il y auroit encore plus de solide gloire à s'y conformer sans réserve, qu'à briller par son génie & par les caracteres d'une belle éloquence.

L'ÉLO-  
QUENCE  
DU BAR-  
REAU.

Quoiqu'il y ait un plus grand nombre de préceptes dans le traité de *l'éloquence de la chaire & du barreau, selon les principes les plus solides de la rhétorique sacrée & profane*, par M. l'abbé de Bretteville, que dans celui de M. Rollin sur l'éloquence du Barreau, cependant on peut dire également de l'ouvrage de cet abbé comme de celui du dernier, qu'il instruit mieux par les exemples qu'il allégué, que par les regles qu'il prescrit. Son livre est, en effet, rempli de ces exemples. Il semble n'avoir pour but que l'éloquence de la chaire & celle du barreau, cependant on peut regarder son ouvrage com-

me une rhétorique à peu près complète ; mais où l'on voit bien que l'Auteur n'avoit pas mis la dernière main. Il le divise en cinq livres. Il traite dans le premier de la recherche des moyens de persuader , ou de l'invention , qui est la première partie de la rhétorique ; & il s'étend beaucoup sur ce qu'on appelle les lieux oratoires , & l'usage qu'on doit en faire. La disposition du discours , fait le sujet du second livre. Il parle au long de l'élocution dans le troisième. Le quatrième est sur les passions. Dans le cinquième , il entre dans un assez grand détail sur ce qu'il appelle l'éloquence du geste & de la voix. Tout ce qu'il dit dans les quatre premiers livres , se trouve assez communément dans les autres rhétoriques , & quelquefois avec moins de défauts. Voici un précis de sa doctrine sur l'éloquence du barreau.

Il dit 1°. que les loix sont la source la plus commune , où les Orateurs du barreau puisent des moyens de persuader , puisque c'est sur elles que roulent le droit & la justice. Les loix naturelles , divines & humaines ; les loix anciennes & nouvelles ; les loix païennes & chrétiennes ; les loix étrangères & celles du Roiaume , leur servent selon les sujets dont ils parlent.



lent. Car quoique les loix anciennes ou étrangères n'aient pas une grande autorité, cependant, comme la raison est de tout pays & de tout tems, l'on peut tirer avantage de ces loix pour favoriser son droit & sa cause. L'Auteur examine comment il faut s'y prendre pour profiter de cet avantage, & je ne vois rien que de juste dans ce qu'il dit.

L'ELO-  
QUENCE  
DU BAR-  
REAU.

Secondement, parlant de l'exorde, il dit, après Cicéron, que le style en doit être plein de gravité, & renfermer tout ce qui peut contribuer à la dignité du discours; parce que l'orateur doit s'attacher surtout à prévenir le jugement de l'auditeur en sa faveur. Mais l'art, dit-il, doit y être fort caché; il en faut bannir les ornemens trop recherchés; de peur que l'on ne soupçonne l'orateur de vouloir tromper ceux à qui il parle par une éloquence artificieuse, ce qui diminueroit la créance qu'on doit avoir en lui. 3°. Que la proposition doit être une exposition nuë, simple, courte & naturelle du sujet que l'on doit traiter: qu'à l'égard des divisions justes & régulières, elles sont assés peu en usage dans le barreau; parce que, comme il ne s'agit ordinairement que de plusieurs faits particuliers dont on prouve les uns, & l'on

*Tome II.*

E

L'ELO-  
QUENCE  
DU BAR-  
REAU,

refute les autres, la division des plaidoiers ne consiste qu'à prouver ce qui fait pour la cause, & à réfuter ce qui y est contraire. Que la narration est ce qui domine le plus dans les plaidoiers; & que comme elle peut être quelquefois rampante & ennuyeuse, à cause des sujets frivoles & de peu de conséquence, il faut se servir de tout l'art pour la relever, & la rendre éloquente & agréable. Quand on craint qu'elle soit ennuyeuse, il faut la rendre la plus courte que l'on pourra, retranchant toutes les circonstances inutiles, & ne choisissant que ce qui pourra donner le plaisir de la surprise: & pour empêcher qu'elle ne devienne rampante, on doit employer les plus vives & les plus sublimes figures de l'éloquence, pour donner un tour extraordinaire aux faits que l'on raconte.

En troisième lieu, sur la preuve, ou la confirmation du discours, qui n'est autre que la preuve des parties de la division, & un arrangement naturel des raisons, dans un ordre qui serve à persuader, M. l'abbé de Bretteville dit que cette confirmation consiste en trois choses: dans la preuve du droit de sa cause, dans la réfutation des objections & des faits contraires, dans les répliques que l'on fait aux moiens des parties adverses. Que

la peroraison , ou la conclusion du discours , doit renfermer tout le grand & tout le sublime de l'éloquence ; & que l'on peut dire que c'est dans la peroraison , que l'on connoît parfaitement l'orateur. C'est-là qu'il ramasse tout ce qu'il y a de plus fort , de plus vif , & de plus pathétique pour remuer le cœur & pour l'enlever. Voilà le précis de ce que Monsieur de Bretteville dit dans les deux premiers livres de son ouvrage sur l'éloquence du barreau. Il donne encore sur ce sujet plusieurs bons préceptes dans le troisième , où il s'agit de l'élocution , & où il traite de chacune des figures de l'éloquence en particulier : mais ce qu'il dit , comme j'en ai déjà averti , se trouve presque dans toutes les autres rhétoriques.

Le quatrième livre où il ne s'agit que des passions , a en général moins de rapport à l'éloquence , qu'à la morale. Je dis en général , car selon la remarque de M. Gibert , il ne faut pas croire que notre Auteur ne donne que des sermons sur les passions. Il donne encore des préceptes ; & quoiqu'il ne suive ni la division , ni la manière d'Aristote , il ne laisse pas que de dire sur ce sujet plusieurs choses estimables. Sa méthode a beaucoup de bon ,

L'ÉLO-  
QUENCE  
DU BAR-  
REAU.

Jugem. des  
Sav. t. 3. p.  
262. 263.

L'ÉLO-  
QUENCE  
DU BAR-  
REAU,

& les moïens qu'il propose pour tou-  
cher le cœur, rentrent très-souvent dans  
les principes du philosophe.

Il avance cependant un principe qui  
n'est point exact; lorsqu'il dit que l'élo-  
quence du barreau a pour fin particu-  
lière de persuader l'esprit: car il est certain  
qu'elle n'a pas moins besoin de remuer  
le cœur; & que sans cela avec de bon-  
nes raisons un orateur n'intéresse pas as-  
sés, & risque de ne pas entraîner les  
suffrages en sa faveur. Demosthene &  
Cicéron ne se sont pas contentés de par-  
ler à l'esprit: ils auroient cru, avec rai-  
son, n'avoir fait que la moitié du che-  
min: encore est-ce peut-être même trop  
dire. Je ne parle point du cinquième li-  
vre où il s'agit de l'action de l'orateur;  
j'aurai occasion d'en dire quelque chose  
ailleurs.

J'ai déjà observé que l'Auteur appuie  
tous ses préceptes par des exemples, &  
ce n'est pas la moindre partie de son ou-  
vrage. On lui a reproché, cependant,  
qu'ils sont quelquefois trop longs, & de  
ce qu'il ne les tire presque que de MM.  
le Maître & Patru, qui, selon quelques  
critiques, ne peuvent servir de modèle  
aujourd'hui, *que l'éloquence du barreau  
n'est plus si fleurie.* Ce que l'on peut dire

Hist. des ou-  
vrages des  
Sav. Juin  
1689.

En faveur de M. de Bretteville, c'est que tous les exemples qu'il rapporte, ne sont pas du caractère de ceux qu'on lui a reprochés ; & qu'à l'égard de ceux qui sont de ce genre, ils ne laissent pas, selon les principes des plus grands maîtres, d'avoir lieu dans une rhétorique. Beaucoup de ces ornemens d'ailleurs, pour n'être pas convenables dans un discours qu'on doit prononcer, peuvent l'être dans un autre qui ne sera fait que pour être lû.

L'ELO-  
QUENCE  
DU BAR-  
REAU.

L'ouvrage de l'abbé de Bretteville, est un volume in-12. qui a été imprimé à Paris, chés Thierry, en 1689. après la mort de l'Auteur. Si on le lit, il faut accompagner cette lecture de l'analyse que M. Gibert en a donnée dans ses jugemens des Savans sur les maîtres d'éloquence. Cette analyse est en même-tems une critique fort judicieuse.

Je porte le même jugement des remarques qu'il fait sur un discours de François-Pierre Gillet, Avocat au Parlement de Paris, qui se trouve dans le recueil de ses plaidoiers & autres œuvres, imprimé à la fin du siècle dernier, & réimprimé avec des augmentations en 1718. Ce *Discours* est sur le génie de la langue Françoisise & la maniere de traduire, & contient aussi quelques regles pour l'élo-

L'ELO-  
QUENCE  
DU BAR-  
REAU.

*quence, & quelques réflexions sur l'usage de notre barreau, comparé à celui de l'ancienne Rome.* Ces réflexions qui composent la plus grande partie de ce discours, ne doivent point être négligées. Les regles que l'Auteur nous y donne sur l'éloquence, se réduisent à demander la netteté dans le discours, le naturel dans les pensées, & la naïveté dans le style; & c'est aussi en cela particulièrement, que M. Gillet fait consister le génie de notre langue. « Il ajoute, cependant, qu'elle ne cede point à la langue Latine en richesse, en noblesse, en abondance; qu'elle est délicate, modeste, naïve, harmonieuse, élégante, nombreuse sans enflure, majestueuse sans faste, libre sans indécence, simple sans bassesse, fleurie sans fard, exacte sans contrainte, douce sans mollesse, abondante sans barbarie, énergique sans rudesse. » Il prétend que les ouvrages des modernes ne sont pas moins estimables que ceux des anciens; & que si ces premiers ne plaisent pas quelquefois, on en doit attribuer la faute aux Auteurs, & non à la langue. Il conseille néanmoins de se former sur ces grands modèles, dont les ouvrages sont confirmés dans leur réputation depuis tant de

Eur. Sav.  
Mai 1719.  
p. 66. 67.

siècles. Il croit qu'un moien d'y parvenir, est de s'exercer à la traduction; que par-là on entre mieux dans le génie des Auteurs.

L'ÉLO-  
QUENCE  
DU BAR-  
REAU.

En loüant la langue Françoisë, M. Gillet ne rend pas justice à l'Université de Paris: selon lui, elle prétend que les Auteurs François *doivent baisser par tout le pavillon devant le Grec & le Latin*. Il la connoît mal, & cependant il s'échauffe sur ce point, comme s'il avoit des monstres à combattre. L'Université n'a certainement pas désavoué M. Gibert, lorsque ce célèbre professeur a répondu à M. Gillet dans un ouvrage imprimé, que tous ceux qui sont équitables avoient qu'on ne doit point dans sa jeunesse, étudier ni estimer tellement les langues mortes, qu'on néglige sa propre langue: que loin, en effet, de la négliger on a même pour maxime, qu'il ne faut étudier les langues étrangères, que pour polir, perfectionner & enrichir la sienne. Il faut lire tout cet endroit de l'ouvrage de M. Gibert.

Jugem. des  
Sav. tom. 3.  
p. 269.

En parlant de l'éloquence du barreau, M. Gillet se plaint des bornes étroites de la carrière que ce même barreau offre à ceux qui le suivent. L'abondance & la dignité des paroles semblent, selon lui,

E iiij

L'ELO-  
QUENCE  
DU BAR-  
REAU.

avoir cédé la place à la sterilité & à la barbarie de la chicane. On envie à l'orateur les moindres ornemens qu'il emploie pour faire valoir un sujet aride & ennuyeux; & l'on ne peut se proposer pour récompense en plaidant, qu'un gain flatteur, ou une estime dénuée des avantages que l'éloquence apporte dans tous les autres états. Mais les plaidoiers de M. Gillet sont peu propres à prouver la justice de ces plaintes: il est aisé de voir en les lisant, qu'on ne l'a point resserré dans des bornes trop étroites, & qu'on ne lui a point envié l'abondance des ornemens. Il se contredit même sur l'article: car d'un côté il prétend qu'il ne faut pas s'en prendre aux Avocats, si leurs pièces d'éloquence n'égulent point celles des anciens; & de l'autre, qu'on peut comparer les ouvrages du tems avec ceux de Demosthene & de Cicéron.

*Ibid. ut supra, P. 274.*

Il faut l'avouer, dit à cette occasion M. Gibert, il y a eu de mauvais Orateurs autrefois, comme il y en a aujourd'hui; & il se fait à présent d'excellentes pièces, comme il s'en faisoit autrefois. M. Gillet n'a pas plus de raison de se plaindre du défaut de liberté; il y en a encore assés: il y a des matieres susceptibles des plus grands ornemens; & la gloire de bien dire, surtout dans une



cause, tient lieu de tout à un orateur qui ne se conduit que par des vûës élevées. Il est vrai que l'usage de notre barreau, pour me servir des termes de M. Gillet, ne souffre point qu'un homme y parle avec l'autorité d'un Avocat consulaire qui plaidoit dans une république & devant des Juges qui étoient tous, ou ses inférieurs, ou ses égaux.

L'ELO-  
QUENCE  
DU BAR-  
REAU.

Mais ce qu'il ajoute, est-il vrai ? que l'on n'y souffre pas non plus ces brillans, ces ornemens, ces grandes manieres que l'on trouve dans les plaidoiers de Demosthene & de Cicéron ; que les Juges n'en donnent pas la liberté, & que les matieres n'en sont pas susceptibles. L'expérience prouve, ce semble, le contraire à l'égard des deux premiers articles ; & pour ce qui est du troisiéme, s'il y a des matieres qui ne sont pas susceptibles de ces ornemens, &c il y en a aussi qui le sont, & nos habiles Avocats savent bien le faire sentir, quand ils sont chargés de pareilles causes. Au reste, plusieurs des défauts que l'on a reprochés à M. Gillet dans son discours, ne se trouvent plus, ou sont moindres dans la nouvelle édition : mais il y en a encore plusieurs qu'il ne regarde pas comme tels, & qu'il défend ; ce qui a donné occasion à M. Gibert de

E v

soutenir sa critique, & de répondre aux nouvelles objections de M. Gillet.

Je ne parle point ici du discours de feu M. Terrasson sur la profession d'Avocat. C'est un écrit plein d'esprit & d'éloquence, c'est l'éloge le plus beau & le plus agréable que l'on puisse faire de cette profession : mais ce n'est point un discours didactique, qui contienne des regles & des préceptes. J'en parlerai dans l'article des Orateurs & des pièces d'éloquence.

M. de Merville, Avocat au Parlement de Paris, emploie aussi tout le deuxième chapitre de son Livre, intitulé : *Regles pour former un Avocat* (a), à parler de la noblesse & des prérogatives de cette profession : mais il ne se borne pas à ce sujet : après avoir parlé de l'éloquence en général, & en avoir montré les avantages, il examine quelle doit être la science d'un Avocat, & entre ensuite dans le détail de tout ce qui doit composer un bon plaidoyer, & des talens extérieurs de l'Avocat. Cet ouvrage est en forme de regles ou de maximes ; & j'en ai peu

(a) Regles pour former un Avocat, tirées des plus fameux Auteurs, tant anciens que modernes, dédiées à MM. les Avocats au Parlement in-12. à Paris, chés Jollet, 1711.

trouvé qui ne soient solides & judicieuses : un peu plus de précision , & dans quelques-unes plus de clarté , n'y eussent pas nui.

L'ELO-  
QUENCE  
DU BAR-  
REAU.

L'Auteur fait consister l'éloquence du barreau dans quatre choses , d'abord dans la science , secondement à bien composer , 3<sup>o</sup>. à bien prononcer , & en dernier lieu à posséder des vertus que doit avoir un Avocat. Il ne dit rien absolument de nouveau ; mais ce qu'il dit est un précis de ce que l'on trouve de meilleur dans les autres écrits faits sur cette matiere. Je crois cependant qu'il étend trop loin la science qu'il exige d'un Avocat , lorsqu'il veut qu'il sçache l'histoire sainte & profane , qu'il lise les Peres de l'Eglise , qu'il connoisse tout ce qui s'appelle belles lettres. Pourroit-il avoir assés de loisir pour faire une étude si vaste ? L'Auteur se contredit aussi en quelques endroits. Ici il veut que l'on mette de l'érudition dans les plaidiers , & il la blâme ailleurs. Là il exige que l'on accepte les petites causes comme les grandes , & ici il conseille de se charger rarement des premieres. Il y a encore quelques autres défauts dans son ouvrage , qu'un lecteur attentif appercevra aisément.

Quoique l'on trouve moins de précep-  
E vj

tes sur l'éloquence du barreau, dans les lettres sur les Avocats imprimées à la fin de 1733. que dans le petit ouvrage de M. de Merville, je conseille cependant de les lire, ou au moins de les parcourir. Cet écrit est peu connu. C'est un petit in-12. que l'on feint avoir été imprimé à Londres, & qui consiste en deux *Lettres, ou dissertations, où l'on fait voir que la profession d'Avocat est la plus belle de toutes les professions : & où l'on examine si les Juges qui président aux Audiences, peuvent légitimement interrompre les Avocats lorsqu'ils plaident.*

L'anonyme adresse la première lettre à son fils, sous prétexte de l'engager à embrasser la profession d'Avocat. Mais il est aisé de voir que son but principal est de relever l'ordre des Avocats, & de rendre leur profession respectable à ces *petits geries de tous états qui*, ainsi qu'il le dit lui-même, *par une sotte vanité, ou par des sentimens jaloux, & pour se dédommager en quelque sorte d'un mérite qu'ils n'ont point, & qu'ils voudroient pourtant avoir, osent manquer de ménagement pour les Avocats, & affecter des airs altiers à leur égard.*

Je ne sçai qui sont ceux de qui l'anonyme se plaint. Quoiqu'il en soit, pour les mettre dans leur tort, il s'attache à

prouver, 1°. d'après Godefroi, que n'y L'ÉLO-  
 aiant point de différence entre l'Avocat QUENCE  
 & l'homme de bien, la profession d'A- DU BAR-  
 vocat remplie avec équité, est un che- REAU.  
 min sûr pour aller au ciel. On peut en  
 dire autant de toute condition légitime,  
 quand on s'y conduit selon les vrais prin-  
 cipes du christianisme. 2°. Que si l'on  
 considère les honneurs de la terre, il n'y  
 a point de profession plus honorable par-  
 mi les hommes que celle d'Avocat, soit  
 par rapport à la noblesse, soit par rap-  
 port à l'utilité de ses fonctions. L'Auteur  
 apporte plusieurs raisons pour prouver  
 cette proposition, que l'on regardera,  
 sans doute, comme outrée; & joignant  
 aux raisons les exemples comme plus  
 sensibles, il examine plus particulière-  
 ment & plus au long ces deux points;  
 sçavoir, les honneurs & les privilèges  
 accordés de tout tems aux Avocats; &  
 la maniere dont ceux-ci maintiennent  
 leurs honneurs & leurs privilèges.

Il repasse donc en revûe les honneurs  
 & les privilèges que l'on a accordés dans  
 tous les siècles 1°. aux orateurs d'Athe-  
 nes, 2°. aux orateurs Romains; & enfin  
 aux orateurs François. Il s'étend beau-  
 coup plus sur ces derniers; & prenant  
 de-là occasion de parcourir les différentes

conditions les plus honorables des hommes en France, comme celles de l'église, de l'épée & de la robe. il fait ce qu'il peut, pour prouver qu'il n'y en a point qui ne donne lieu de redoubler d'admiration pour la profession d'Avocat ; & pour montrer qu'on en a toujours eu la plus noble idée. En suivant ce plan, l'Auteur conduit par degré son lecteur jusqu'aux pieds du trône. Il étale ensuite les moïens qu'emploient les Avocats pour maintenir leurs honneurs & leurs privilèges. On peut voir dans son écrit les idées quelquefois un peu singulières qu'il expose sur ce sujet.

Je ne dirai rien de la deuxième lettre qui paroît adressée au fils d'un Président au Parlement. On peut bien croire que l'Auteur n'est pas d'humeur à approuver que l'on interrompe les Avocats lorsqu'ils plaident, soit pour les avertir de finir, soit en allant aux opinions, avant qu'ils aient cessé de parler. Il prétend même que par de semblables interruptions ; le Juge qui préside, blesse tout à la fois les règles de la bienséance, & les devoirs de son état, de la religion, de la justice. C'est ce qu'il tâche de prouver par raisonnemens, par autorités, & par des exemples, tant anciens que modernes.

Au reste, il y a dans ces deux lettres beaucoup de traits historiques & d'anecdotes qu'on lira avec plaisir. Il y a aussi de tems en tems des traits critiques & bien hardis. Mais l'Auteur cite ses garants.

L'ELO-  
QUENCE  
DU BAR-  
REAU.

Cet écrit devenu rare, fut attribué dès qu'il parut à M. François-Bernard Cocquard, Avocat au Parlement de Dijon, dont on a plusieurs autres petits ouvrages de prose & de vers dans le *Mercure de France*, & ailleurs. C'est sûrement sans raison, que l'anonyme qui y a répondu, a cru y reconnoître un autre Avocat, sur le compte duquel il raconte peu charitablement des aventures qui ne conviennent nullement à M. Cocquard. Cette réponse qui est une brochure de vingt-trois pages in-12. que l'on attribue à un Conseiller de Paris, est intitulée : *Réponse d'un fils à son pere, sur deux lettres qui parurent en 1733. au sujet de la profession d'Avocat*. Cet anonyme cherche à rabaisser cette profession, surtout par rapport aux honoraires.



## CHAPITRE V.

*Des écrits sur l'Eloquence de la Chaire.*

L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

**L**Es mêmes raisons qui prouvent la nécessité de l'éloquence pour le barreau, montrent que cet art est pareillement nécessaire pour la chaire, c'est-à-dire, aux prédicateurs chargés d'enseigner au peuple les vérités évangéliques, de leur en inspirer de l'amour, de les exhorter à les pratiquer, & de combattre les vices & toutes les passions qui s'opposent à cette pratique. Si le droit n'étoit jamais contesté, il ne faudroit point d'orateur pour le venger contre ceux qui le violent, ni pour défendre ceux à qui l'on fait injustice par ce violence. Il ne faudroit point non plus de prédicateur, si les maximes chrétiennes & les vérités évangéliques étoient également reçues & pratiquées par les chrétiens. Il suffiroit d'avoir une fois éclairé l'esprit, en enseignant ce que l'on doit croire & pratiquer. Mais parce que ces vérités sont souvent contestées, parce qu'il est rare de trouver des hommes af-



ses fidèles pour ne point s'en écarter, parce que l'esprit est souvent rempli de ténèbres, & le cœur plein de corruption, malgré même l'évidence des devoirs que l'on a à pratiquer, il faut dissiper ces illusions, attaquer ces vices, combattre ces passions, vaincre toute résistance, & cela par les moïens mêmes dont l'orateur se sert pour vaincre son adversaire & triompher de lui.

L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

C'est pourquoi S. Augustin qui donne des préceptes pour la prédication dans son quatrième livre de la doctrine chrétienne, s'y conforme à ceux que les anciens Orateurs ont donnés pour le barreau ; parce que leurs préceptes peuvent s'appliquer à toute sorte de sujets & de matières. Il soutient même au commencement de ce livre, que cet art est nécessaire à la défense des vérités catholiques. Ce qui montre que c'est avec justice que la rhétorique a été honorée par les anciens du titre de Reine des autres sciences, puisqu'elle sert même à celle du salut. Saint Augustin dans le même ouvrage que je viens de citer, distingue deux choses dans l'orateur chrétien, ce qu'il dit, & comment il le dit ; le fond des choses mêmes, & la manière de les traiter : & tout ce que ce saint Docteur

Le Gras,  
préf. de la  
rhétor. Fr.

dit sur ce sujet, surtout dans le quatrième livre, mérite d'être lu.

Nous avons de cet ouvrage deux traductions Françoises, qui vous mettent en état de le lire, & d'en profiter : l'une en 1636. & l'autre en 1701. Je ne vous conseille pas la première. Elle est presque barbare, inintelligible en plusieurs endroits, & le traducteur souvent n'approche pas de la pensée de son Auteur. Il faut se servir de la seconde traduction, qui est exacte, fidèle & élégante, & enrichie en plusieurs endroits de notes utiles. On la doit, non à M. Dubois, de l'Académie Françoisé, comme la plupart le croient ; mais à feu M. Joseph-François Bourgoin de Villefore. C'est un in-8°. imprimé à Paris chés Coignard.

S. Augustin ne fait, au reste, qu'ébaucher la matière ; c'est parmi les modernes, qu'il faut chercher des traités complets sur ce sujet. Si la rhétorique ecclésiastique d'Augustin Valerio, Evêque de Verone, écrite en latin, & imprimée pour la première fois en 1574. étoit traduite en François, il faudroit en conseiller la lecture. C'est une bonne *Rhétorique du prédicateur*, propre, & à corriger ceux qui manqueroient dans leur ministère, & à former ceux qui veulent se rendre capa-

bles de prêcher. Au défaut d'une traduction, il est bon de lire l'analyse que M. Gibert a donnée de cet ouvrage.

Valerio a suivi la doctrine d'Aristote de Cicéron, & de S. Augustin. Il traite fort solidement dans son premier livre la matiere des prédications, & fait connoître les abus dans lesquels on peut tomber en traitant les plus grands sujets. Il ne veut point qu'on louë trop les vivans, ni qu'on suive sans réserve ce que les païens ont prescrit touchant l'amplification, quoique, si on les entend bien, ils ne disent de l'amplification, que ce qu'il en dit lui-même. Il explique la dialectique par des exemples tirés de l'Ecriture & des Peres. Il ne veut, comme Aristote, que l'enthymême & l'exemple dans les preuves qu'emploie l'orateur. Il traite au long des mouvemens ou des passions dans son second livre. Il demande que le prédicateur soit intérieurement touché; & pour cela, qu'il soit bien plein de son sujet, qu'il lise les discours forts & pathétiques, tels que sont les livres des Prophètes, & qu'il invoque l'Esprit saint, sans lequel on ne peut rien. Il réfute les Stoïciens qui ne vouloient point de passions; & il fait voir que la source de tous les bons mouvemens dans le discours.

L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

Gib. jugem.  
des Sav. t. 2.

ne peuvent être que l'amour de Dieu, l'amour réglé de soi-même, & l'amour du prochain. Il entre dans le détail de tout ce qui distingue les hommes, pour nous apprendre à leur parler d'une manière qui leur soit propre.

Dans le troisième livre, il s'agit de l'élocution. Il en montre d'abord l'importance, ensuite les défauts où les prédicateurs peuvent tomber, par un manque d'esprit, de prudence, ou d'habileté. Il demande la pureté du langage, & plus encore la clarté, un usage raisonnable des métaphores & des autres figures, sans trop s'assujettir aux nombres du discours. Il ne s'amuse point à faire le dénombrement des figures, il veut qu'on les apprenne par l'usage, & renvoie à ceux qui en ont parlé. Il en fournit cependant des exemples, qu'il tire de l'Ecriture ou des Peres. M. Gibert ajoute, qu'il touche en maître tout ce qui est capable d'orner ou de fortifier la diction, & qu'il le touche toujours d'une manière convenable au ministère de l'Evangile. Il va même jusqu'à dire, que ce n'est pas sans raison qu'on a présenté cette rhétorique comme un ouvrage du caractère de ceux de Thucydide, c'est-à-dire, comme un ouvrage où le nombre des

pensées égale celui des mots. Valério l'entreprit à la sollicitation de S. Charles Borromée, son ami, qu'il alloit souvent visiter à Milan. Je ne sçai pourquoi l'Auteur de l'épître dédicatoire dit, que les préceptes ordinaires ne peuvent servir à la prédication : car non-seulement il se trompe, il est aussi contraire tout à la fois, & à son Auteur & à lui-même, puisqu'il établit le mérite de Valério sur ce qu'il a suivi les préceptes d'Aristote.

L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

L'ouvrage de l'Evêque de Verone se trouve quelquefois joint à la rhétorique ecclésiastique de Louïs de Grenade, Dominiquain, dont Nicolas-Joseph Binet nous a donné le siècle dernier une traduction Françoisse. Cet écrit de Grenade méritoit, en effet, de paroître en notre langue : & le sieur Binet a tâché de rendre sa traduction la plus nette & la plus juste, & en même-tems la plus facile & la plus agréable qu'il lui a été possible, afin qu'elle pût être lûe avec plaisir & avec profit. Son style auroit pu cependant être plus correct; & je ne sçai pourquoi il a laissé en Latin les exemples que son Auteur rapporte. Pour faire connoître à ceux qui ignorent la langue Latine, s'ils sont bien ou mal appliqués, il devoit aussi nous les donner en François,

L'ÉLO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

Cette rhétorique de Grenade parut d'abord à Lisbonne en 1576. & depuis on en a fait plusieurs autres éditions. On la regarde comme le chef-d'œuvre de l'Auteur. Selon son traducteur, il n'en a point fait qui soit si instructif en son genre, ni mieux écrit; il ne s'en voit point qui renferme un si grand nombre de choses, eu égard à son étendue, qui donne tant de préceptes pour l'éloquence chrétienne, ni qui soit plus capable de servir, non-seulement de règle, mais de modèle. Tout y est éclairci & expliqué par des exemples pris de l'Ecriture sainte & des Peres de l'Eglise, si bien choisis, si pleins de pensées justes & solides, qu'ils sont infiniment estimables en eux-mêmes, indépendamment du bel ordre dans lequel ils sont placés. C'est, en un mot, une rhétorique entière & vraiment chrétienne, également bien conçue & bien exécutée, où les mystères de l'art sont non-seulement découverts, mais exposés dans le plus beau jour. Voilà une partie des louanges que le traducteur de Grenade donne à son Auteur; & il est certain qu'il exagère peu.

Glb. jugem.  
des Sav. t. 2.  
pag. 286.  
& suiv.

Grenade se propose de traiter de l'invention, de la disposition, de l'élocution, enfin de la prononciation du ser-

non. Parlant de l'invention, il renvoie l'explication des lieux à la dialectique; mais il veut qu'avant que de se livrer à la prédication, on ait fait une étude particulière de l'Ecriture, entendu les meilleurs prédicateurs, fait de bonnes collections. Il donne de fort bonnes regles pour l'action & la diction, de même que sur l'usage des passions: & il tire ces regles des Auteurs profanes, parce qu'il n'y a point d'autre rhétorique que celle qu'ils ont laissée. Mais ses exemples, il les prend la plupart dans les Prophètes & dans les Peres. Il en rapporte un grand nombre, parce qu'il écrivoit pour des lecteurs raisonnables, & que son sentiment étoit qu'une personne qui a déjà quelque âge, s'instruit mieux par l'étude & l'imitation des discours éloquens, que par des préceptes. En traitant de la preuve dans le second livre, il dit beaucoup de choses qui regardent les expressions & les ornemens: & il fait à cette occasion deux observations qui lui sont propres.

L'une est, qu'au lieu que l'Avocat s'élève du particulier au général, ce qu'on appelle monter de l'hypothese à la these, à cause qu'il veut établir les faits sur des maximes; le prédicateur, au contrai-

L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE,

---

L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

re, descend du général au particulier, ou de la these à l'hypothese, parce qu'il veut des détails. L'autre observation est, que les sentences conviennent plus à la chaire qu'au barreau, par la raison qu'il s'y agit de la conduite de la vie. Il s'étend beaucoup dans le quatrième livre sur la narration, les sens figurés de l'Ecriture, & les diverses especes de sermons. Il traite aussi avec soin de la diversité des styles, & sur cela il suit les principes de S. Augustin qui avoit suivi Cicéron. Sa doctrine sur les passions, est presque en tout conforme à celle d'Aristote, qu'il regarde comme le premier Maître, tant sur le témoignage de Cicéron, que sur la lecture qu'il avoit faite lui-même de ce philosophe.

Les deux points sur lesquels Grenade s'étend davantage, sont les figures & la prononciation. Il marque l'importance de l'action, & pose pour principe que la prononciation doit être exacte, claire, ornée; & que cela dépend de la bonté, de la force, de la beauté & de la douceur de la voix. Il faut, dit-il, la regler de manière qu'elle convienne au sujet, à l'exposition, à l'amplification, au raisonnement, aux passions. Il parle ensuite du geste, dont il montre les défauts, aussi,



ussi-bien que ceux de l'action. Pour bien comprendre le véritable mérite de Grenade dans sa rhétorique, dit le traducteur de cet ouvrage, il faut considérer que la théorie en ces sortes de choses est plus aisée que la pratique ; & que

L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

Avis du trad.  
P. 9.

Il y a du mérite à bien juger, il y en a, sans doute, encore plus à mériter l'estime de ceux qui jugent bien : ce qui ne doit pas s'entendre seulement de ceux qui ne sont que spectateurs des travaux de l'esprit, mais de ceux encore qui entrent dans la lice. Il n'est rien de plus ordinaire alors, que de pécher contre ses propres principes ; & l'on remarque, en effet, très-souvent, que ceux qui sont le mieux instruits de l'art, sont les moins exacts à le suivre, soit qu'ils manquent de capacité pour en faire une juste application, soit qu'ils aiment mieux s'abandonner à leur esprit, que de se laisser conduire par leur jugement.

C'est cependant, ajoute M. Binet, ce qu'on ne trouve point dans Grenade. On voit au contraire, dit-il, dans tous ses ouvrages, que si l'on vouloit écrire ou parler sur les matières qu'il y traite, il faudroit s'y prendre avec la même adresse, & user des mêmes tours de pensées & d'expressions, afin de joindre l'a-

*Tome II.*

F

gréable à l'utile, & de plaire comme lui en instruisant. Ce sont ces qualités qui ont fait rechercher les sermons de ce Dominicain avec tant d'ardeur, qu'ils ont été traduits en plus de neuf langues. Mais ce qui est encore plus estimable, c'est que l'Auteur fut aussi modeste qu'éclairé. Catherine, Reine de Portugal, & mere du Roi Sebastien, le nomma à l'archevêché de Bragues, & Sixte V. voulut l'élever au Cardinalat : mais il refusa l'une & l'autre dignité.

Barthelemi Keckerman, de Dantzic, professeur en Hébreu à Heidelberg, & depuis professeur de philosophie, fit aussi imprimer en 1600. une rhétorique ecclésiastique en deux livres, où il paroît avoir beaucoup profité de celle de Grenade. En 1648. Dom Simplicien Gody, religieux Bénédictin de l'Ordre de Cluny, donna pareillement *le chemin de l'éloquence sacrée*. Ces deux Auteurs, l'un & l'autre très-estimables, n'ont écrit qu'en Latin, mais M. Gibert a donné des analyses de leurs ouvrages, qui suffisent pour donner une juste idée de leur mérite & de leur doctrine. J'en dis autant des trois derniers livres du Palais de l'éloquence du pere Caussin, Jesuite, c'est-à-dire du quatorzième, du quinzième & du sei-

zième livre, qui ne traitent que de l'éloquence de la chaire. Il est bon de ne point négliger l'idée que M. Gibert donne de ces écrits & de leurs Auteurs, à la fin du tome second de ses jugemens des Savans sur les Maîtres d'éloquence, & au commencement du troisième.

L'ÉLO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

Il parle aussi en peu de mots de François Panigarola, de l'Ordre des Freres Mineurs, qui fut ensuite élevé à l'Episcopat, & dont un Auteur moderne a dit, qu'il a mis la réforme dans l'éloquence de la chaire; sans doute, parce que le dessein & le but de ses ouvrages sont de former un parfait prédicateur. Mais à en juger par le seul de ces ouvrages que je connoisse avoir été traduit en François, cet Auteur seroit fort peu du goût de notre nation, surtout aujourd'hui. Je ne trouve rien, en effet, que de très-commun, & de fort sec dans son traité de la *maniere de composer & de bien faire un sermon*, qui est l'ouvrage dont je veux parler, & dont la traduction qui n'a point été connue de M. Gibert, fut imprimée à Paris en 1624. Les préceptes y sont même exposés d'une manière assez obscure, & entremêlés de moralités souvent triviales. La seconde partie, où il prétend donner un art sûr &

*Gadius de  
scrip. non  
ecclesiast.*

L'ÉLO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

facile pour avoir une mémoire locale & artificielle, est pleine d'idées chimériques & souvent ridicules.

J'ai lû sur cet Auteur Italien, quelques particularités qui font connoître son caractère, & que l'on ne sera pas fâché de sçavoir. Elles sont dans un ouvrage du sieur de Laval, rare & peu connu, intitulé : *Des prédicateurs qui affectent le bien dire.*

Je les rapporterai dans les propres termes de cet Auteur. « Il me sou-  
vient, dit-il, d'avoir en mes jeunes  
ans pratiqué fort familièrement le Pa-  
nigarola, qui est mort depuis Evêque  
d'Ast. Il m'a raconté lui-même que s'é-  
tant fait Cordelier, il se mit à prêcher  
en sa langue Italienne, où il étoit fort  
disert. Le feu Pape Pie V. aiant ouï  
faire un grand cas du beau langage de  
ce nouveau prédicateur, l'envoie que-  
rir à Rome, le fait monter en chaire;  
& l'aiant ouï frizer & mignarder son  
langage, colorer son discours des plus  
belles peintures de l'humanité, bref,  
faire l'orateur de tout point, lui dit  
(en Italien :) ceux qui te disent que tu  
es un grand prédicateur, te trompent,  
mon fils ; & je te dis que tu pourras  
peut-être réussir, pourvu que tu ailles

Pag. 197.  
du recueil de  
traduct. de  
quelques ou-  
vrages des  
Feres, 1620.  
in 8°.

à Paris étudier autrement que tu n'as « fait ; & quand tu y seras , réduis-toi à « ne pas ouvrir la bouche de trois ans « pour parler en public ; autrement tu ne « feras rien. Il vint donc à Paris , ajoute « de Laval ; mais la Reine Catherine , « mere des Rois , le fit prêcher devant « elle l'an 1571. & puis M. le Cardinal « Urfin qui vint Légat en France la mê- « me année , le voulut oïir. De-là , s'é- « tant mis en vogue à la Cour , amou- « reuse de nouveautés , il s'en alla à An- « vers , où les nations le mirent en chai- « re un carême entier , & lui firent de « beaux présens , avec lesquels il s'en re- « vint en France l'année 1572. où il fut « connu n'avoir guères autre fond que « du langage. Mais son esprit clair & re- « levé , lui acquit depuis par un diligent « étude , l'érudition qui parut après en « lui , quand il fut à Paris du tems de la « ligue , à ce que disent ceux qui l'ont « oïi. »

Il y a plus à profiter que dans l'ou-  
vrage de Panigarola dont je viens de  
parler , dans un petit Livre imprimé à  
Roüen en 1628. sous le titre d'*Aydes à  
la prédication* , & dont l'Auteur étoit un  
bon Prêtre , qui paroît avoir eu du zèle  
& assés de lumieres pour son tems. Ce

L'ÉLO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

n'est point assurément un rhéteur : il ne se vante point d'avoir étudié ni Aristote, ni Cicéron : mais il paroît qu'il avoit étudié l'écriture & les canons, & c'est principalement de ces deux sources qu'il tire le peu de regles qu'il donne sur la maniere de prêcher. Il y joint le petit traité sur le même sujet de S. François de Salles, Evêque de Genève, intitulé : *Avis aux prédicateurs*, & qui dans le recueil des ouvrages de ce saint Prélat, forme la trente-unième lettre du livre premier de ses Epîtres spirituelles, & plusieurs autres opuscules qui tendent au même but. M. Hallier, & les autres Docteurs qui ont approuvé ce recueil, en font un grand éloge ; & je ne doute pas qu'il n'ait pu être de quelque utilité en son tems. Mais nous avons eu depuis sur la même matiere des ouvrages plus solides, plus profonds, & mieux digérés ; & dont il est bon au moins que vous aies une idée.

Je commence par les *Entretiens sur l'éloquence de la chaire & du barreau*. C'est un ouvrage du célèbre Gabriel Gueret, Avocat au Parlement de Paris, qui fut imprimé en 1666. Je vous en ai déjà parlé dans l'article des écrits qui regardent l'éloquence du barreau. Sur cel-

A Paris in  
12. chés Gui-  
gnard.

le de la chaire, l'Auteur examine deux choses ; la première, si le prédicateur doit être éloquent : la seconde, si l'éloquence de la chaire est plus difficile à acquérir que celle du barreau. Il semble que la première question ne devoit point être proposée. Doutoit-on alors si le prédicateur doit être éloquent ? Mais voici le fondement de cette demande. C'est, dit un des interlocuteurs, qu'on ne voioit alors dans la chaire qu'une éloquence effeminée, qui n'apportoit que des discours fleuris, & des périodes nombrueuses. On ne s'écrie qu'aux faux brillans, dit un autre, & l'on suit un prédicateur, plutôt que tel autre ; parce qu'il donne un tour délicat à ses pensées, que son langage est poli, qu'il s'insinue adroitement dans les esprits, & qu'il a les avantages du geste & de la voix : en sorte qu'un homme qui ne se mêleroit que d'instruire, & qui ne travailleroit point à plaire, seroit à peine écouté.

Si c'étoit-là le génie de ceux qui vivoient dans le tems où M. Gueret écrivoit, on avoit tort, sans doute de s'y livrer : mais il ne s'ensuit pas pour cela qu'on doive traiter de fausse une éloquence agréable, qui a de la douceur, de la force, du pathétique, de l'harmonie, de la voix

L'ÉLO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

& d'agiste. Saint Augustin n'auroit point conclu que tout cela est dangereux, par la raison qu'on n'écouterait point un prédicateur qui ne se mêleroit que d'instruire. C'est un mal de ne point écouter celui qui ne veut qu'instruire : mais peut-on condamner celui qui emploie une éloquence qui plaît, & qui a tous les autres caractères que l'on vient de décrire ? Ce n'est point être *malade d'une fausse rhétorique*, ainsi que s'exprime M. Gueret, que de trouver bonne celle dont il s'agit ; & l'abus qu'en peut faire celui qui la met en usage, & celui qui écoute un tel orateur, ne doit pas retomber sur l'art même. C'est la connoître mal que de l'appeller, avec le même Auteur, une éloquence de Sophistes, d'autant plus dangereuse qu'elle est agréable. Il n'y a donc point assés d'exactitude dans ce que l'on dit ici sur l'éloquence de la chaire, quoique l'on convienne à la fin de l'Entretien, que le prédicateur doit être éloquent, & que l'on démente en partie dans la conclusion, ce que l'on avoit dit dans la suite du dialogue.

A l'égard de la seconde question, si l'éloquence de la chaire est plus difficile à acquérir que celle du barreau, toutes choses bien débattues, l'un des interlo-



cuteurs prononce, qu'il s'en faut peu que le Prédicateur & l'Avocat ne soient égaux en tout ; que cependant les désagrémens qui se rencontrent dans l'action du dernier, & cette replique à laquelle il doit être toujours prêt, rendent, selon lui, sa profession plus difficile que celle du prédicateur. Mais il faut avouer, continuë-t'il, autant à l'avantage des prédicateurs que des Avocats, que leur art est si vaste, & qu'il demande tant de qualités rares & extraordinaires, que c'est un miracle de la nature, quand il se trouve un homme qui le possède dans sa perfection. Il pouvoit ajouter, dit M. Gibert, que dans la prédication, c'est aussi un miracle de la grace.

L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

Jugem. des  
Sav. to. 3.  
pag 80.

Ces Entretiens de M. Gueret sont écrits avec délicatesse, il y regne beaucoup de politesse, d'agrément & de vivacité. On sent que tous les interlocuteurs, ou plutôt celui qui les fait parler, sont gens d'esprit, d'étude, & d'expérience, quoiqu'on y trouve quelques préjugés, & un défaut de justesse en plusieurs endroits. La *dissertation d'éloquence* adressée à Madame du Menillet Bochart, qui termine le volume de ces Entretiens, est peu de chose. C'est une espèce de plainte que fait l'Auteur sur la disette de

bons Orateurs , & une censure de ceux qui préfèrent l'érudition à l'art de bien dire.

En 1662. environ quatre ans avant l'impression de ces Entretiens , Jean de Soudier, Ecuyer, sieur de Richesource , avoit donné au public un petit Livre sous le titre d'*Idee de la rhétorique des prédicateurs*, qui fut fort goûté alors , & que les jeunes ecclésiastiques surtout recherchoient avec empressement. L'Auteur s'acqueroit chaque jour de la réputation par les conférences publiques qu'il faisoit plusieurs fois la semaine sur l'éloquence , & où il se trouvoit beaucoup de jeunes gens qui se destinoient , ou à l'Eglise, ou au Barreau. Ces assemblées étoient connues sous le titre d'Académie des Orateurs, & le sieur de Richesource prenoit le titre de *Moderateur* de cette Académie.

Je trouve dans un avis imprimé au nom de cette Académie , & adressé aux gens d'esprit , un détail de ce qui faisoit l'objet de ces assemblées , & qui n'en donne pas , selon moi , une grande idée.

» Toutes les matinées de chaque semaine , y est-il dit , mais seulement durant » trois mois , on enseigne l'art de bien » dire du simple sens commun , par le-

quel on entre en conversation avec les « ~~plus~~ savans du College. L'après-dînée « L'Elo-  
des Lundis se tiennent les conférences « QUENCE  
philosophiques oratoires sur des pro- « DE LA  
blèmes ou questions choisies , curieu- « CHAIRE.  
ses , utiles & divertissantes , traitées «  
pour & contre , à la façon des plai- «  
doiers , avec leur décision. Les Mercr- «  
dis après-dîné , sont pour les home- «  
lies ; ainsi que les Vendredis , dans l'ex- «  
position des Evangiles courans , en fa- «  
veur des ecclesiastiques. L'après-dînée «  
de chaque Samedi est pour la critique «  
en rectification des plus beaux endroits «  
de nos plus célèbres Auteurs , selon les «  
douze disciplines oratoires. »

Voilà , comme on voit bien des pro-  
messes ; mais elles sont exposées d'une  
maniere si embarrassée , & exprimées  
d'un style si mauvais , qu'il ne paroît pas  
que l'Auteur fût bien propre à former  
de bons Orateurs , & que l'on peut ju-  
ger , au contraire , qu'il étoit plus capa-  
ble de gâter le goût , que de le former.  
Sa rhétorique des prédicateurs fut néan-  
moins , comme je l'ai dis , recherchée  
avec avidité ; & l'Auteur pour satis-  
faire à cet empressement , augmenta cet  
ouvrage d'un grand nombre de réflé-  
xions & d'exemples ; le dédia à Mon-

L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

In-11, à Pa-  
ris, à l'Acad.  
des Orateurs,  
Place Dau-  
phine, à la  
Renommée.

sieur de Harlay, Archevêque de Paris, & le publia de nouveau en 1673. sous le titre de *l'Eloquence de la chaire, ou la rhétorique des prédicateurs; c'est-à-dire, la manière de bien prêcher & de bien panégyriser, avec celle de bien parler, de l'artifice, de la force, & de la beauté du sermon & du panégyrique.*

Pour moi, je suis surpris qu'un seul homme de bon sens ait pu lire cet ouvrage, si ce n'est pour y connoître le ridicule de l'Auteur. Il est plein de raisonnemens pitoyables; d'exemples mal appliqués, de définitions peu justes, de préceptes quelquefois sensés, souvent faux, & presque toujours exposés d'une manière obscure, & en des termes barbares ou rampans. Par exemple, dans les *Maximes générales pour la conduite des jeunes prédicateurs dans l'acte de l'invention*, voici la seconde maxime: « De toutes les choses qui contribuent le plus à la bonté de la découverte, ou de l'invention des pensées, que nous avons dessein de découvrir; à la fermeté de l'impression que nous voulons faire dans la mémoire, de celles que nous avons découvertes, & qui conviennent le mieux au sujet que nous avons à traiter, il n'y en a point qui y con-

tribué davantage que la quiétude, le «  
 rems, le lien, l'écriture qui est propre «  
 pour fixer & attacher, pour ainsi dire, «  
 les pensées qui pourroient s'échapper «  
 ou fatiguer l'imagination & la mémoi- «  
 re du prédicateur, dans la chaleur & «  
 dans l'acte de la méditation. » Dans la  
 troisième maxime, il dit : « qu'il n'y «  
 a rien qui contribué davantage à la «  
 naissance des passions, & des mouve- «  
 mens de l'ame, que l'invention des «  
 pensées, des ornemens & des curiosi- «  
 tés du discours, & de leur disposition. »  
 Quel galimatias ! Presque tout ce qu'il  
 dit est du même goût. Sur chaque ma-  
 xime, comme sur chaque définition, il  
 fait un long commentaire presque aussi  
 obscur que le texte ; il y mêle le sacré &  
 le profane, souvent sans ordre & sans  
 choix. Cependant il a eu soin de recuei-  
 lir à la tête de son Livre, les éloges en  
 vers François, que différens Auteurs en  
 ont faits ; & ce qui me surprend, c'est  
 d'y trouver ce *Madrigal* de feu M. Flé-  
 chier :

L'ELO-  
 QUENCE  
 DE LA  
 CHAIRE.

Tes écrits pleins de gravité,  
 D'appas, de grace & de beauté,  
 Etalent ce que l'art a de plus magnifique :  
 Et ta savante rhétorique  
 Sçait donner à l'Eglise aussi-bien qu'au Palais,

L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

Des Orateurs parfaits.

Cette éloquence non pareille  
Que ton livre fait voir avec tant d'appareil,  
Donne aux prédicateurs un secret sans pareil,  
De gagner les cœurs par l'oreille.

On demanderoit volontiers si M. Fléchien avoit lu l'ouvrage dont il parle si avantageusement, ou s'il a voulu faire un éloge sérieux.

En finissant son ouvrage, le sieur de Richesource fait une énumération des différentes qualités qu'il trouvoit dans les prédicateurs de son tems. Il donne, par exemple, la délicatesse seule à M. Bossuet, la profondeur à l'abbé Biroat, la netteté à l'abbé de Cassagne, l'inflexion à Dom Jérôme, la cadence au pere Senaut, &c. De pareils jugemens ne montrent-ils pas beaucoup de bon goût dans l'Auteur? Je ne pense pas plus avantageusement de son petit écrit intitulé, *L'homiliaste évangélique*, qu'il publia en 1687. Ce seroit perdre le tems, que de lire de pareils ouvrages.

Je ne juge pas plus favorablement de *L'art de bien dire, ou les Topiques Françaises*, par le même Auteur, petit volume in-8°. qui parut en 1662. C'est un composé mal digéré, & aussi mal exprimé, de préceptes de grammaire & de

logique. On voit au commencement, que l'Académie de l'Auteur portoit alors le titre pompeux d'Académie des belles lettres, apparemment, parce qu'il tenoit alors des conférences sur la littérature. Son érudition étoit cependant fort mince ; & à en juger du moins par ses ouvrages, ne pourroit-on pas dire de ceux qui le consultoient, ce que Virgile dit de ceux qui alloient inutilement consulter la Sybille :

L'ÉLO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

*Inconsulti abeunt, sedemque odere Sybilla.*

Je ne dirai qu'un mot du *Traité de l'excellence & de la pratique de la chaire*, imprimé à Paris chés Olivier de Varennes en 1675. in-12. Ce n'est pas proprement un traité de l'éloquence. L'Auteur supposant son orateur bon rhétoricien, se contente de faire sur toutes les matieres qui regardent le prédicateur, des réflexions qui peuvent être fort utiles à ceux qui veulent prêcher l'Evangile avec édification & avec fruit. Mais son style est sans feu & sans énergie.

Les réflexions du pere Rapin sur l'éloquence de la chaire, qui font la troisième & la plus longue partie de ses *Réflexions sur l'usage de l'éloquence de ce tems*, sont écrites d'un style plus net, plus po-

L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

li, & même avec une sorte d'élégance.

On y trouve aussi plusieurs réflexions fort sensées : mais il y a tant d'autres défauts, que la lecture de cet écrit ne peut être que d'une médiocre utilité. Il y a peut-être un peu trop de vivacité dans la manière dont M. Gueret s'exprime sur ce petit ouvrage, dans son ingénieux écrit de *La guerre des Auteurs anciens & modernes*. Mais le jugement qu'il en porte, me paroît cependant exact.

Guerre des  
Aur. P. 144.  
édit. de Pa-  
ris 1671.

» L'on voit bien, dit-il, que l'Auteur  
» n'a fait son livre que pour décharger  
» son chagrin sur nos plus grands Ora-  
» teurs, & particulièrement sur ceux de  
» la chaire... Je n'estime pas, comme  
» lui, qu'on ne puisse trouver que deux  
» excellens prédicateurs en France, &  
» que le pere de Lingendes n'ait jamais  
» eu qu'un second. Il faudroit pour être  
» de ce sentiment, n'avoir point enten-  
» du l'Evêque de Lisieux, ni celui de  
» Sarlat; & sans parler de plusieurs au-  
» tres qui sont encore vivans, il faudroit  
» qu'Ogier n'eut jamais paru, & que les  
» peres de l'Oratoire fussent toujours  
» demeurés dans le silence. Au reste,  
» continuë M. Gueret, il me paroît mer-  
» veilleux sur le chapitre de la morale :  
» Saint Paul a bien manqué de ne nous



en avoir pas appris les différentes es-  
 ces, & il faut demeurer d'accord avec  
 ce galant homme, que jamais prédica-  
 teur ne sera universel, s'il ne fait pro-  
 vision d'une morale de qualité pour la  
 cour, d'une morale bourgeoise pour le  
 peuple, & d'une morale campagnarde  
 pour le villageois: encore n'est-ce pas-  
 là tout: car si ce prédicateur avec sa  
 triple morale, n'a le visage d'un Ana-  
 corete, s'il prétend prêcher avec un  
 teint frais & vermeil, s'il ne se défait  
 de son embonpoint, fut-il le plus  
 grand orateur du monde, ce nouveau  
 rhéteur nous assure qu'il ne fera rien,  
 & que ses paroles se perdront en l'air.  
 Sur ce pied-là, il faut désormais que  
 tous nos prédicateurs deviennent éri-  
 ques; il ne leur sera plus permis de se  
 bien porter; la jaunisse & la maigreur  
 seront deux parties essentielles dans l'é-  
 loquence sacrée; & voilà ce que per-  
 sonne n'avoit enseigné jusqu'à présent.  
 On sent aisément que cette ironie est  
 poussée un peu loin: mais au fond, les  
 défauts qui y donnent lieu, sont réels  
 dans l'écrit du pere Rapin. M. Gueret  
 avoit dit quelques pages au-dessus, que  
 ce Jesuite, d'ailleurs homme d'esprit &  
 d'érudition, *tranchoit un peu trop du Ci-*

L'ELO-  
 QUENCE  
 DE LA  
 CHAIRE.

Pag. 141.

142.

*ceron & du Quintilien, & qu'il s'est avisé*  
de donner des leçons que mille autres  
avant lui avoient enseignées.

Ce dernier reproche, ainsi exprimé  
en termes généraux, ne me paroît pas  
fondé : il est permis d'écrire sur des ma-  
tières déjà traitées, pourvu qu'on le fa-  
sse solidement, & que l'on donne de nou-  
velles vûes, ou un nouveau jour à celles  
qui avoient été proposées. Je blâmerois  
plus volontiers le pere Rapin, de ce que  
ses réflexions sur l'article dont il s'agit,  
étant plutôt des leçons de morale & des  
préceptes de piété, que des préceptes  
de rhétorique, il pouvoit se dispenser  
de traiter un sujet que d'autres que lui  
avoient déjà approfondi.

Gib. jugem.  
des Sav. t. 3.  
pag. 192. &  
suiv.

M. Gibert censure encore d'autres en-  
droits que M. Gueret n'a point repris.  
Il trouve mauvais, par exemple, que le  
pere Rapin ait avancé dans sa douzième  
réflexion, qu'on ne trouve le caractère  
de la rhétorique de la chaire, ni dans  
les anciens, parce qu'ils n'en avoient  
aucune idée; ni dans les modernes, qui  
n'ont copié que les anciens. Premiere-  
ment, répond M. Gibert, le pere Ra-  
pin ne se souvient pas qu'il a dit dans sa  
préface, *Qu'il est à croire que nous aurions  
plus d'excellens Orateurs pour la chaire &*

*pour le barreau, si on étudioit davantage*  
*Demosthene & Ciceron.* Outre cela, on  
 voit par le livre quatrième de la doctri-  
 ne chrétienne de saint Augustin, que ce  
 saint Docteur a trouvé dans les précep-  
 tes de Ciceron de quoi former le style  
 du prédicateur. Ce Saint ajoute deux  
 choses ; l'une, que le prédicateur n'a  
 point d'autres regles à suivre ; l'autre,  
 que son style ne doit point toujours être  
 si grand. Voilà donc un moderne, en  
 quelque sorte, qui copie un ancien, &  
 qui cependant nous donne une juste idée  
 de l'éloquence de la chaire.

L'ELO-  
 QUENCE  
 DE LA  
 CHAIRE.

Notre professeur ne reprend que cet  
 endroit de la douzième réflexion du pe-  
 re Rapin ; & il a raison. Tout ce que ce  
 Jesuite y dit sur le style des Livres saints,  
 sur la nécessité & la maniere de l'imi-  
 ter, est solide & judicieux. Il faut porter  
 le même jugement de la treizième & de  
 la quatorzième réflexion. Dans l'une,  
 l'Auteur recommande la lecture assidue  
 de l'Ecriture, & veut que le prédicateur  
 ait des manieres qui soient à la portée  
 de tout le monde : Dans l'autre, il exige  
 qu'il étudie la morale dans l'Evangile, &  
 dans les Epîtres de S. Paul ; & bannit  
 une morale purement philosophique, &  
 qui ne feroit que d'honnêtes païens. La

quinzième, ajoute M. Gibert, exclut de la chaire les prédicateurs qui ne sçavent y débiter que leur chagrin & leur tempéramment : mais je crains, dit-il, qu'il n'y ait dans cette réflexion quelque parrie du défaut qu'elle condamne. C'est en effet cette réflexion, de même que quelques-unes des suivantes, auxquelles il faut ajouter la vingt-neuvième & la trentième, qui ont donné lieu à M. Gueret de faire au pere Rapin les reproches que j'ai rapportés ; & il est certain que ce Jesuite se seroit fait plus d'honneur, s'il en eût supprimé la plus grande partie : l'esprit de satire & la passion s'y font trop sentir.

Je ne sçai encore, dit M. Gibert, où il a pris ce qu'il dit dans sa vingt-quatrième réflexion, *Que les Apôtres fuioient les lieux où ils réussissoient, pour ne pas succomber à la vanité.* Il nous renvoie, ou au chapitre 2. verset 4. des Actes des Apôtres, ou aux chapitres 2. & 4. des mêmes Actes ; car la citation marginale peut marquer l'un & l'autre ; & dans ces endroits cités il n'est pas dit un mot de ce que le P. Rapin allégué. Je ne sçai même si l'on peut approuver le sens qu'il donne au commencement de la même réflexion à ces paroles de J. C. rapportées par S. Luc chap. 10. v. 18. *Je vois tomber Sa-*

*tan comme un éclair qui sort du ciel.* Selon le pere Rapin , ces paroles veulent dire que J. C. voioit le mauvais esprit se mêler imperceptiblement comme un éclair , dans les secrettes complaisances qu'avoient ses Apôtres de leurs succès. Mais , sans faire remarquer combien cette phrase est louche , que le terme imperceptible s'unit mal à celui d'éclair , il est certain que l'explication du Jesuite est plus mystique que littérale , & que les meilleurs commentateurs ont expliqué ce passage , ou de la chute de Lucifer , lorsqu'il fut exclu du ciel , ou de la captivité où le réduisoit la prédication de l'Evangile , &c. On pourroit reprendre encore plusieurs endroits de ces réflexions du pere Rapin sur l'éloquence de la chaire , que l'on a réimprimé seules en 1718. à Lyon.

L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

Il faut dire de cet écrit , ce. que M. Gibert dit des réflexions du même , sur *l'éloquence des bienfaisances*. En général , c'est un bon écrit , & d'un style assés pur : mais il porte comme les autres livres de son Auteur , des caracteres de son inattention & de sa négligence. J'ajoute , & de ses préjugés. Ces défauts y sont si fréquens , qu'en les lisant , il faut le faire avec beaucoup d'attention , sonder le gué,

Gib. Jugem. -  
des Sav. t. 3.  
p. 196. 197.

& , pour ainsi dire , marcher à tâtons , peser , examiner tout , pour connoître ce qu'il y a de solide dans les préceptes qu'il donne , ce qu'il y a de certain dans les faits qu'il rapporte , ou enfin ce qu'il y a de vrai dans le sens qu'il donne aux Auteurs , lorsqu'il les cite. Peut-être dira-t'on qu'il est plus court de ne les point lire , surtout aiant d'autres ouvrages sur les mêmes matieres qui sont aussi-bien écrits , & qui n'exigent ni les mêmes précautions , ni tant d'attention ; & je ne m'oppose point à ceux qui voudront prendre ce parti : mais je conseillerois au moins de les parcourir. Il n'est pas inutile d'en prendre par soi-même une juste idée.

Vers le même-tems , Gilles du Port , Prêtre , protonotaire Apostolique , & Docteur en droit civil & canon , donna « l'art de prêcher , contenant diver-  
» ses méthodes pour faire des sermons ,  
» des panégyriques , des homélies , des  
» prônes , de grands & petits catéchis-  
» mes , avec une maniere de traiter la  
» controverse selon les regles des saints  
» Peres , & la pratique des plus célèbres  
» prédicateurs. » C'est un volume in-12. imprimé à Paris. M. Gibert ne parle que de la premiere édition qu'il met en 1682.

mais qui fut donnée à la fin de 1674. & il paroît qu'il n'a point connu la seconde corrigée, & augmentée d'un riers, qui parut en 1683. Cet ouvrage, dans l'une & l'autre édition, est divisé en cinq livres. Dans le premier, l'Auteur fait voir l'excellence, les utilités, & la nécessité de la prédication, afin d'en faire concevoir de l'estime & de l'amour : de l'estime, en décrivant son excellence ; & de l'amour en proposant ses utilités. Il discourt ensuite des choses qui rendent le sermon utile. Dans le second livre, il parle de celles qui le rendent agréable. Il traite dans le troisième des parties du sermon, & de la manière de les bien composer. Le quatrième contient quelques méthodes pour faire des sermons, des panégyriques, des homélies, des prônes, des catéchismes, & la manière de traiter la controverse avec fruit. Le cinquième livre est de l'action & des qualités du prédicateur.

Parmi les choses qui rendent le sermon utile, M. du Port met les citations, les raisonnemens, les comparaisons, les paraboles, les exemples ; & entre celles qui le rendent agréable, il place les mots, les périodes, le style & les figures. M. Gibert ne trouve pas cette division bon-

L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

Avertissement de  
l'Auteur.

*Ibid. ut su.  
præ. tom. 3.  
p. 170.*

ne. Les citations , dit-il , les paraboles , les comparaisons , les exemples , ne contribuent pas moins à l'agrément qu'à la force du discours. Il en falloit parler dans les chapitres destinés à donner des regles de la confirmation & de l'élocution. A l'égard des figures , ce sont les premières notions qu'on donne aux élèves de l'éloquence. Il faut en supposer la connoissance dans l'orateur qui se destine à la prédication.

Saint Augustin ne vouloit pas que le prédicateur se mît en peine de ces minuries ; & M. du Port s'étend beaucoup , au contraire , sur cet article , & s'étudie à marquer toutes les figures qui conviennent à chaque partie du sermon. Il descend aussi dans son deuxième livre en des détails peu nécessaires touchant les périodes ; au lieu qu'il n'en dit pas assés sur le style , sur les passions , ni sur le raisonnement : encore le peu qu'il dit sur ce dernier point , est-il tiré de l'art de penser. Il est vrai qu'il ne pouvoit puiser dans une meilleure source , mais il devoit s'étendre davantage.

Dans le troisième livre où M. du Port traite du sermon & de la maniere de le composer , on trouve des préceptes sur l'exorde , sur l'*Ave-Maria* , sur l'introduction ,



duction, la division, la narration, la confirmation, la réfutation, & la peroraison. L'introduction étoit autrefois un deuxième exorde après l'*Ave-Maria*; cet exorde n'est presque plus en usage aujourd'hui. J'ai indiqué la matière du quatrième, & celle du cinquième; celle-ci est plus morale que didactique.

L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

A ranger son sujet comme il falloit, dit M. Gibert, l'Auteur auroit dû commencer par donner une idée des matières que traite l'orateur sacré. Il auroit ensuite montré ce qu'il ne fait voir que dans son quatrième livre, la nécessité qu'il y a de se servir de quelque méthode pour prêcher utilement, la manière de préparer & de disposer un sermon; enfin les parties qu'il faut lui donner. Il auroit encore parlé du style qu'il faut prendre selon les diverses espèces de sermons; les différentes formes qu'on peut donner au discours, ce qui doit en faire le corps, & ce qui en fait l'ornement. C'est la méthode que la nature & la raison semblent prescrire. M. Gibert ajoute, que l'Auteur paroïssoit en sçavoir assez pour lui-même, mais non pas pour instruire les autres; & qu'il est presque par tout superficiel.

Sans prétendre contredire absolument  
Tome II, G

cette censure qui, généralement parlant, est vraie ; j'ai fait remarquer que M. Gibert n'avoit vû que la première édition de l'ouvrage de M. du Port. L'ordre, qu'il blâme, n'est point changé dans la seconde : mais les matières y sont un peu plus approfondies : il y a plus de méthode dans chaque livre : on y trouve de nouvelles preuves, & de nouveaux raisonnemens. Et si M. Gibert a cru pouvoir dire de la première édition, que malgré les défauts qu'il reprend dans cet ouvrage, on ne pouvoit pas dire que ce fût un livre inutile ; il me semble qu'en égard à la seconde édition, on peut dire qu'il est utile, quoiqu'il ne satisfasse pas entièrement. Le style d'ailleurs en est clair & facile ; & l'on sent de plus, que l'Auteur en apprenant les règles de l'éloquence chrétienne, à ceux qui sont dans le dessein de s'appliquer au ministère de la parole de Dieu, ne leur apprend pas moins à devenir saints eux-mêmes, qu'à inspirer la sainteté aux autres. Tout ce que l'Auteur dit dans le cinquième livre sur les qualités nécessaires aux prédicateurs, la science, la piété, l'éloquence, la modestie, la sagesse ou la prudence, enfin sur les avantages de la voix & du geste, me paroît fort raison-

able & très-judicieux. La première édition de son ouvrage avoit paru sous le titre de *la rhétorique Françoisse, contenant les principales regles de la chaire*, & non sous le titre que M. Gibert lui donne.

L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

L'Auteur avoit déjà fait connoître sa piété, & la connoissance qu'il avoit de la morale dans un Livre publié en 1667. & intitulé : *Les excellences, les utilités, & la nécessité de la priere*. Il étoit né à Arles le 6. Juillet 1625. & il entra dans la Congrégation de l'Oratoire à Paris le 2. Juillet 1647. âgé de vingt-deux ans, après avoir étudié en droit. Il enseigna avec succès les humanités au Mans, d'où il fut envoyé à Avignon. C'étoit donc un homme instruit ; & il joignoit d'ailleurs à un esprit vif, un grand amour pour le travail. Il exerça lui-même le ministère de la prédication avec applaudissement ; & dans son livre, il ne fit que raisonner sur ce que la lecture & l'expérience lui avoient appris sur la matière qui en est l'objet. Il sortit de l'Oratoire en 1660. à l'occasion d'un procès, & mourut à Paris le 21. Decembre 1691. Je parlerai ailleurs de son histoire de l'Eglise d'Arles.

Ce que l'Auteur du Journal des Savans dit, en parlant de l'ouvrage de Gil-

Du Lundi  
27. Avril  
1682.

G ij

L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

Avertiss. p.  
1. & 2.

les du Port, que la prédication dépend plutôt des talens naturels que des regles de l'art, quoique celles-ci peuvent être d'une grande utilité pour perfectionner les talens que l'on a reçus de la nature. M. de Hauteville, Prêtre, Docteur en théologie, le répète dans son *Traité intitulé : L'art de prêcher, ou l'idée du parfait prédicateur*, qui fut imprimé à Paris, chez Couterot, la même année que parut la seconde édition de l'ouvrage de M. du Port. M. de Hauteville blâme même en partie ces méthodes données pour former les prédicateurs, parce que « la plupart, selon lui, sont plus appliquées à donner des enseignemens, » pour rendre les discours pompeux & » magnifiques, qu'à apprendre à les rendre solides & raisonnés ; qu'elles s'attachent singulièrement à l'élégance & » au choix des paroles, & à l'arrangement des périodes & des figures, & » peu ou point du tout au choix de la » matière. Leur fin est bonne, ajoute-t'il, & je la loue, puisqu'il est vrai que » l'éloquence est un grand ornement. » Néanmoins si toutes ces fleurs de rhétorique n'étoient pas appliquées sur un » beau fond, ou si le sujet étoit bas, » rampant & mal choisi, il pourroit ar-

river que le discours seroit un corps «  
sans ame, ou une peinture sans corps ; «  
ou , selon le sens de S. Paul , un son «  
d'airain , & une cloche résonante. »

L'ÉLO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

Cette réflexion est juste : mais je ne  
sçai si M. de Hauteville avoit beaucoup  
lû de ces méthodes dont il parle. Pour  
moi , j'ai trouvé dans presque toutes cel-  
les qui ont précédé la sienne , qu'on ne  
s'y applique pas moins à donner des  
préceptes pour rendre les discours soli-  
des, que pour les rendre éloquens. Il  
convient lui-même qu'il a trouvé cet  
avantage dans plusieurs : or , on n'en  
avoit pas encore donné un si grand nom-  
bre quand son ouvrage parut. Mais à  
celles-ci même il fait un reproche un peu  
mieux fondé , c'est que « la plupart «  
étendent si fort leurs préceptes , & que «  
leurs longueurs sont si embarrassantes «  
& si démesurées , qu'elles lassent ceux «  
qui les lisent , & les rebutent même. »  
Il prétend donc donner un ouvrage  
exempt de tous ces défauts ; & sans s'ar-  
rêter aux figures de l'éloquence , donner  
(ce sont ses termes) des regles distinctes  
& faciles , qui puissent servir pour éta-  
blir , diviser , composer , & raisonner une  
matiere de prédication.

Rien de mieux que ce dessein : mais

G ii j

L'Auteur paroît l'abandonner bien-tôt lui-même , puisqu'il dit que son but n'est que de dresser une rhétorique pour un orateur chrétien , & que cette entreprise seroit trop longue. Aussi son ouvrage est-il plutôt, comme il en convient , *l'art de prêcher la doctrine de S. Thomas*, que l'art de prêcher en général. Il le divise en trois parties. La première & la troisième sont en forme de dialogues entre un théologien & un prédicateur. La première partie est fort courte : l'Auteur y examine en peu de mots toutes les parties qui doivent entrer dans un discours , où , comme il s'exprime , *dans un entretien prédicable* ; les conditions de chaque partie ; & les défauts que le prédicateur doit éviter pour les rendre parfaites. Il enseigne ensuite l'art de trouver dans chaque article des questions de la somme de S. Thomas , les huit parties qui forment , selon lui , un discours de prédication selon les regles. Ces huit parties sont l'idée , le sujet , l'insinuation , l'exorde , la transition , la partition , la démonstration , l'épilogue raisonné & moralisé , c'est-à-dire la conclusion. L'Auteur définit & explique chacune de ces parties : & ses définitions me paroissent claires & justes. Il s'arrête peu sur cha-

tune , pour répondre à son but qui n'est pas de donner une rhétorique , & parce qu'en effet ces choses sont très-faciles à entendre.

L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

La seconde partie , qu'il intitule , *l'exemple appliqué* , consiste en huit discours composés selon les regles , & dont le fond est pris des huit articles de la question vingt-troisième de S. Thomas , du traité des attributs de Dieu , où ce saint Docteur développe tout le mystere de la prédestination , c'est-à-dire , sa doctrine sur ce mystere. Chacun de ces huit articles forme donc un discours ou entretien familier , composé & distribué selon les huit parties qui entrent dans le discours , & que j'ai nommées plus haut. L'Auteur prétend que ces huit discours sont suffisans 1°. pour montrer au prédicateur la méthode de composer des sermons & des éloges sur les perfections divines. 2°. Pour lui apprendre comment un orateur chrétien peut parler dans la chaire , des mysteres les plus profonds de notre religion. 3°. Pour lui faire connoître les véritables sentimens de S. Thomas sur le mystere de la prédestination : & il faut avouer que ces discours sont méthodiques , composés suivant les regles posées par l'Auteur , &

G iij

solides pour la doctrine : on les liroit avec plus de plaisir s'ils étoient mieux écrits.

La troisième partie, aussi courte que la première, est encore, comme je l'ai dis, en forme de dialogue. M. de Hautteville y montre *l'art de dilater, étendre & multiplier les conclusions & les preuves de chaque article de S. Thomas, pour les rendre prédicables & méthodiques* : c'est-à-dire, qu'il y donne les regles ordinaires de l'amplification, & qu'il en montre l'usage, en les appliquant aux huit articles qui font la matière des discours de la seconde partie. Il y enseigne en particulier *les lieux communs* pour étendre un sujet sensible, par exemple, cette proposition, *si Jésus-Christ est né selon la chair, dans un tems convenable* : les *lieux communs* pour amplifier un sujet spirituel ; par exemple, *si Dieu est par tout par opération, par conservation, &c. & enfin les lieux communs* pour amplifier toute sorte de sujets. L'Auteur tire d'autant plus volontiers tous ses exemples de S. Thomas, & du traité des attributs de Dieu, qu'il étoit fort versé dans l'étude de ce saint Docteur, & qu'il avoit déjà donné une explication de son *Traité des attributs pour former l'idée de chrétien savant & spirituel*. Cet Auteur paroît avoir eu un esprit juste.



Voici encore un ouvrage sur le même  
 sujet en forme de dialogue. Je parle de **L'ÉLO-**  
*L'art de prêcher la parole de Dieu, conte-* **QUENCE**  
*nant les regles de l'éloquence chrétienne,* **DE LA**  
 volume in-12. imprimé à Paris chés Pralard, **CHAIRE.**  
 en 1687. L'Auteur ne s'est point nom-  
 mé ; mais sa qualité se décele dans son  
 épître dédicatoire à M. Hyacinthe Ser-  
 roni, premier Archevêque d'Alby, & en  
 beaucoup d'endroits de son ouvrage : &  
 l'on sçait, en effet, que nous devons ce  
 livre au pere Marc-Antoine de Foix, Je-  
 suite, de l'illustre maison de Foix, hom-  
 me d'un esprit supérieur, & fort distin-  
 gué dans sa compagnie. Confrere du pe-  
 re Rapin, dès l'entrée de son livre, il  
 prend la défense des réflexions de cet  
 Auteur sur l'éloquence de la chaire, &  
 en tâchant de le laver des reproches que  
 M. Gueret & plusieurs autres lui ont  
 faits, il tombe lui-même dans plusieurs  
 des défauts que ces critiques ont repris.  
 L'ouvrage du P. de Foix est encore mieux  
 écrit, plus solide, plus approfondi ; on  
 y reconnoît l'homme d'esprit, le savant  
 poli, & versé dans la littérature sacrée  
 & profane. Mais il y a trop de répétitions  
 dans son traité, & surtout trop de di-  
 gressions. Je mets de ce nombre sa lon-  
 gue apologie de saint François de Sales.

Pag. 39. &  
 suiv. & pag.  
 89. 90. &c.

qu'il prétend faire passer pour un des plus excellens prédicateurs du siècle dernier, & sur l'éloge duquel il revient plusieurs fois : son discours sur la nécessité & les avantages de la théologie scholastique, qui contient près de quarante pages : & son panégyrique des Casuistes modernes, qui est encore plus long.

Au reste, cet ouvrage est plein d'excellentes réflexions. Il est partagé en quatre livres : dans le premier, l'Auteur s'applique à montrer la nécessité de la logique, c'est-à-dire de l'art de bien raisonner, de la physique, en tant qu'elle fait connoître la nature de l'homme, de la morale & de la théologie, pour l'éloquence chrétienne. Il convient après S. Augustin, dont il louë beaucoup le traité de la doctrine chrétienne, surtout le quatrième livre, & après tous ceux qui ont le mieux écrit sur le même sujet, que les regles de la rhétorique sont très-utiles à nos prédicateurs, & qu'ils doivent sçavoir les principes qu'Aristote & Cicéron ont posés & développés sur cette matiere. Mais il ne nie pas qu'à la faveur d'un génie extraordinairement heureux, & par conséquent rare, on ne puisse se rendre fort éloquent, sans le secours de la rhétorique, par un long exercice, &

par une lecture constante des discours éloquens. Il avouë même avec S. Augustin dans le traité de la doctrine chrétienne, que cette lecture & ces exercices sont toujours plus utiles que les préceptes, à ceux qui sont nés pour l'éloquence. Il apporte en exemple S. François de Sales, qui, selon lui, devoit plus aux libéralités de la nature qu'aux regles de l'art, *son éloquence presque inimitable*, & qu'il regarde non-seulement comme un excellent prédicateur, mais aussi comme un théologien profond, & un casuiste des plus éclairés.

L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

En parlant de la nécessité d'étudier la théologie scholastique, il avance quelques propositions qui ne trouveront pas, sans doute, beaucoup de partisans : celles-ci entr'autres ; que sans cette étude on ne sçauroit presque former des pasteurs, des prédicateurs, & des confes-  
seurs : que cette méthode a rendu la science de l'Eglise moins rebutante, plus aisée à comprendre & à retenir : qu'il n'est pas sûr de s'attacher immédiatement à l'Ecriture & aux saints Peres, sans avoir étudié cette théologie scholastique. Je ne fais point de réflexions sur ces propositions : il suffit de les lire pour en sentir tout le faux, & que la dernière surtout,

P. 53. 56.  
& 58.

tend à condamner l'Eglise qui n'a jamais appuié ses décisions que sur l'écriture & la tradition. S'il n'est pas sûr de s'attacher à l'Ecriture & aux saints Peres, sans l'étude de la théologie scholastique, l'Ecriture & les Peres ne sont donc pas un fondement sûr des décisions dogmatiques : on a donc pu donner des décisions incertaines, avant l'introduction de la théologie de l'école ? Que sera donc devenuë jusques-là l'infailibilité de l'Eglise ? En vérité, l'Auteur a-t'il bien pensé à ce qu'il a écrit ? A l'égard de la première proposition, il l'adoucit & la restreint dans un autre endroit, en convenant que le style obscur & barbare des scholastiques refroidit l'imagination, peut même éteindre ce beau feu que l'éloquence exige, & qui lui est essentiel : d'où il suit, qu'il n'est donc pas vrai que sans l'étude de cette théologie de l'école, on ne peut presque former de prédicateurs. Saint Augustin, S. Chrysostome, & tant d'autres ont été, sans doute, d'excellens prédicateurs, quoiqu'ils n'aient pas connu notre théologie scholastique.

Tout le deuxième livre appartient plus que le premier à la rhétorique ecclésiastique. L'Auteur y prouve fort bien, que l'expérience fait voir que ce qui peut

contribuer le plus à persuader l'auditeur, vient toujours de quelqu'un de ces trois chefs sagement remarqués par Aristote. L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

1°. Des mœurs de celui qui parle, & de la bonne ou méchante idée que le discours peut donner naturellement de la probité de l'orateur. 2°. De la force ou de la foiblesse des preuves qui composent le discours. 3°. De la disposition favorable ou contraire, dans laquelle le discours peut jeter l'esprit & le cœur de l'auditeur. Le pere de Foix ne prétend pas, cependant, que la probité de celui qui parle entre dans l'essence d'un vrai orateur; comme il n'est pas de l'essence d'un bon peintre ou d'un bon sculpteur d'être effectivement homme de bien. Quand il dit donc, que l'orateur chrétien a pour premier devoir de s'autoriser par ses bonnes mœurs & par sa probité, il ne parle que des bonnes mœurs & de la probité, qu'il doit faire paroître en tout son discours, en prenant sur chaque chose les sentimens, les expressions, & les manieres que l'on doit attendre d'un homme grave, plein d'honneur & de vertu. Cette explication est raisonnable : mais l'Auteur l'oublie quand il vient à parler de ceux qui ne prêchent, dit-il, qu'une morale sévère, & qui ne la pratiquent

pas. Car en cet endroit, participant un peu au chagrin reproché au pere Rapin contre ces prédicateurs de morale rigide, il les condamne aussi rigoureusement : & cependant il ne nie pas que sans entrer dans l'examen, si ces prédicateurs ne font, ou ne font pas ce qu'ils disent, *ils ne prennent au moins sur chaque chose en prêchant, les sentimens, les expressions, & les manieres que l'on doit attendre d'un homme grave, plein d'honneur & de vertu.*

Ces autres maximes sont fort justes : Qu'il faut éviter les hyperboles, surtout celles qui sont excessives : Qu'on doit respecter les auditeurs sans flatterie : Que les Grands devroient déclarer eux-mêmes fortement, qu'ils ne veulent point de complimens : Que le prédicateur doit témoigner partout une grande horreur du vice, & un desir sincere de l'inspirer à ceux qui l'écoutent ; éviter toute sorte de railleries, même les plus honnêtes ; & fuir toute peinture du vice, quelque ingénieuse qu'elle soit : Que la prononciation ne doit être ni lente, ni précipitée : Qu'il ne faut jamais faire éclater l'esprit, la mémoire, ou l'artifice du discours, &c.

L'Auteur recommande l'usage fréquent

des sentences. Il dit qu'elles font écouter l'orateur avec estime & respect, lorsqu'elles expriment vivement & précisément les sentimens d'une ame grande & généreuse. Il définit une sentence, après Cicéron dans ses partitions oratoires, une proposition générale conçüe en peu de mots, qui exprime ce qui se fait ou ce qui ne se fait pas, ce qui doit se faire, ou ne peut pas se faire, dans les choses qui regardent la conduite ordinaire des hommes. Mais il exige que chaque sentence ait ces qualités : la brièveté, la clarté de l'expression, & la vérité évidente. Une réflexion morale qui contient plusieurs propositions, ou même plusieurs membres, n'est plus une sentence ; c'est une période, c'est un raisonnement. L'esprit n'y goûte plus le plaisir de la vraie élégance qui consiste à déclarer ou à montrer beaucoup de sens en peu de mots. La clarté & la vérité évidente, sont encore plus essentielles à la sentence : elle ne vaut rien dans notre éloquence chrétienne, si elle n'est si clairement exprimée, & si elle ne paroît d'abord si évidemment véritable, que le peuple qui fait toujours la plus grande partie des auditoires, en conçoive d'abord le sens, & en confesse nécessairement la vérité.

---

L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

Ceux qui donnent des réflexions si raffinées & si déliées, qu'il faut avoir de l'esprit & de l'étude, non-seulement pour en voir, mais encore pour en concevoir le sens, cherchent plus à briller qu'à persuader. Notre Auteur ajoute, que la multitude des sentences ne gâte jamais un sermon moral, pourvû qu'elles soient bonnes & bien placées.

Le pere de Foix emploie une grande partie de son deuxième livre, à parler des citations que l'on peut employer dans un sermon, & de la maniere de les employer. Il abandonne ici sa proposition, qu'il n'est pas sûr de s'attacher immédiatement à l'Ecriture & aux saints Peres, sans avoir étudié la théologie de l'école. Il dit, au contraire, qu'un prédicateur ne sçauroit paroître plus sensiblement prêcher toujours la parole de Dieu & la vraie doctrine de l'Evangile, qu'en faisant parler dans ses sermons le plus souvent qu'il lui est possible, l'Ecriture, les Conciles, les saints Peres, & les Papes. Quand on entend, dit-il, un sermon dont les pensées, les tours, les expressions, & même les paroles, sont prises la plûpart, de ces grandes sources de la divine parole, on ne sçauroit oublier que l'on écoute Dieu en écoutant le pré-



dicateur. Cela se peut faire, ajoute-t'il, sans embarras & fort noblement, pourvû que tous ces passages ne disent rien qui ne soit essentiel au sujet que l'on traite, pourvû qu'ils se rangent & qu'ils se lient si naturellement, qu'ils semblent exprimer plutôt les pensées que le prédicateur a trouvées dans sa matiere, que celles des Auteurs d'où il les a prises : ce qui est facile, quand on a lû un peu longtemps l'Ecriture, les Peres, les décisions des Conciles, en faisant plus de réflexion à ce qu'il y a de solide pour la morale, qu'à ce qu'il y a de brillant.

L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

Notre Auteur ne veut pas que l'on rapporte ces endroits de l'Ecriture & des saints Peres, dans la langue que chacun a employée. Sous prétexte de parler toujours avec l'Ecriture & les Peres, il ne faut pas faire des discours bigarrés de Grec & de Latin. Ce mélange ne fut jamais du goût ni des Peres de l'église, ni des grands Orateurs de l'antiquité. Ils n'ont jamais parlé qu'une seule langue dans leurs discours. Le texte général du sermon & quelques autres textes fort courts que l'on peut rapporter avant la division, ou avant le raisonnement commencé, suffisent. Mais après qu'on est entré dans le raisonnement, je suis très-

persuadé, dit l'Auteur, qu'un prédicateur ne peut insérer dans son discours des textes Latins, sans le rendre d'autant moins touchant, & moins persuasif, que ces textes seront plus fréquens. Je dis des textes Latins ; car pour les Grecs, il y a longtems que personne ne s'avise plus d'en rapporter.

L'usage de rapporter, même assés fréquemment, des textes Latins, est cependant encore assés commun. L'Auteur en convient ; mais il combat cet usage, en tâchant de montrer que c'est une pure perte de tems à l'égard de tous ceux qui n'entendent pas le Latin, & qui sont toujours le plus grand nombre des auditeurs ; que c'est les ennuyer, les rebuiter même, en leur faisant comme autant de reproches de leur ignorance ; que c'est leur occasionner des distractions inévitables, & nuire à l'attention de l'esprit & à l'ardeur de la volonté. Il prétend même que ces passages Latins nuisent à ceux qui les entendent, parce que s'ils n'ont pas de beauté particulière, on s'ennuie d'entendre répéter la même chose en deux façons qui n'ont rien de différent que le langage ; & que s'ils ont quelque beauté particulière, ce ne peut être aucune de ces beautés utiles qui ser-

vent à convaincre ou à toucher plus efficacement : toutes les beautés de cette nature , s'exprimant également bien en toutes les langues un peu cultivées : que d'ailleurs toutes les beautés qui ne servent qu'à plaire , & à faire dire , voilà qui est beau , sont non-seulement inutiles , mais encore très-contraires à la vraie éloquence. Notre Auteur ne dissimule point les raisons qui appuient l'usage des citations ; il les met même dans tout leur jour ; & il répond à chacune. Tout cet article mérite d'être lû.

L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

Il commence le troisième livre , par prouver que l'usage principal que l'on doit faire de l'éloquence , c'est de faire valoir la force des preuves : & pour cela il montre , qu'un orateur ne doit jamais paroître prétendre autre chose , que de prouver par de bonnes raisons : Que quelque difficile qu'il soit de cacher l'artifice de l'éloquence , on y réussiroit avec un peu d'application : Que le moyen le plus assuré & le plus nécessaire pour cacher si parfaitement tout l'artifice du discours , c'est de ne rien dire qui ne prouve clairement & solidement , ce que l'on doit prouver : c'est-à-dire , qu'un orateur ne doit rien avancer , qui ne fasse au moins partie de quelque raison.

nement, ou qui ne serve à le fonder ; ou à lui donner plus de force ou de clarté. Sur cela , notre Auteur prend occasion de montrer comment on peut faire valoir de bonnes raisons en toutes les parties du discours , dans la proposition & dans la division , dans l'exorde qui doit être toujours essentiel au sujet ; dans la déclaration du sujet , qui sert comme de narration : comment il faut se servir des similitudes qui ne prouvent point : combien il importe de faire un bon choix des sujets dont on veut composer des sermons de morale. Le sujet est bien ou mal choisi , dit-il , selon que le prédicateur y voit plus ou moins de vérités solides , capables de toucher l'auditeur , & de lui inspirer quelque bonne résolution. Trop souvent on ne cherche pas tant à dire des choses utiles & touchantes , qu'à débiter des choses extraordinaires & curieuses. C'est abuser de la chaire & du ministère.

L'Auteur ne croit pas que l'on puisse faire des sermons bons & utiles sur la prédestination , l'existence de Dieu , & l'immortalité de l'ame. Saint Augustin pensoit différemment. Combien de sermons très-utiles sur la grace & la prédestination n'a-t'il pas faits à Hippone

même, & devant un peuple sans lettres? Nos plus célèbres Orateurs modernes ont traité aussi ces sujets, & leurs discours sur ces matières, ne sont ni les moins bons, ni les moins utiles. On croira donc encore moins avec notre Auteur, que ces sujets bien traités nuisent à toute sorte de gens, au peuple, aux plus éclairés, aux impies mêmes; car il n'excepte personne. Et ce qui paroît étonnant, c'est qu'après avoir soutenu que ces sujets sont dangereux & nuisibles, il convient tout de suite que ces grandes vérités sont les fondemens, & les premiers principes de toute notre morale, & qu'on ne peut se dispenser de les avancer souvent, comme des vérités indubitables. Pourquoi donc se dispenserait-on de les développer, de les prouver? Je suis beaucoup plus content de tout ce qu'il dit sur la manière de prêcher les mystères, de parler d'un vice ou d'une vertu, sur la nécessité & les bornes du détail. On ne peut suivre trop exactement les principes sur cette matière.

Je passe au quatrième & dernier livre. L'Auteur y donne d'excellentes règles pour les différentes espèces de sermons, & pour les panégyriques. Il s'y attache

L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

---

**L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.**

aussi à montrer que l'éloquence n'a rien de plus essentiel, que de tenir toujours l'auditeur bien disposé du côté de l'esprit & du côté du cœur. Deux choses, selon lui, & selon la vérité, sont nécessaires pour disposer bien l'esprit de l'auditeur : lui rendre l'attention aisée & agréable. On la rend aisée par la clarté du discours, en ne parlant point des choses que le peuple ne peut comprendre ; en s'exprimant avec netteté, en évitant les termes de l'école, & tous les termes des arts, qui ne sont point entendus du peuple : en ne se servant point de mots nouveaux, de phrases précieuses, de termes équivoques, ni de métaphoriques, s'ils ne sont déjà comme naturels, & en évitant toute longueur excessive. On rend l'attention agréable, en mettant dans le discours beaucoup de variété, dans les choses, dans les expressions, dans les figures, dans l'élégance même. Ces réflexions donnent lieu à l'Auteur de s'étendre sur les ornemens du discours, & l'on sent qu'il en parle en homme instruit. Il ne veut point qu'on rejette ces ornemens, mais il convient qu'ils gâtent tout quand ils sont excessifs, trop fréquens, ou trop étendus. Il marque les endroits où ces ornemens doivent paroître

re , & ceux où ils doivent être cachés plus soigneusement. Ce qu'il détaille davantage , est ce qui regarde les affections ou les mouvemens. Il montre quelles sont les affections les plus propres à l'éloquence chrétienne , comment il faut les exciter dans le cœur des auditeurs ; que les mouvemens véhémens ne sont pas bons dans toute sorte de matieres , & que dans celles mêmes où ils sont propres , ils ne doivent pas durer longtems. Il parle ensuite du style & de ses différentes qualités. En un mot , ce quatrième livre renferme tout ce qu'il y a d'essentiel pour l'éloquence de la chaire & pour une rhétorique chrétienne ; & il faut le lire tout entier. L'agrément du style y est accompagné & soutenu d'un grand nombre de réflexions , si solides & si sensées , que cette lecture ne peut que plaire beaucoup en instruisant.

On voit par différens endroits de cet ouvrage , qu'il a été composé plusieurs années avant que de le rendre public. L'Auteur dit dans son épître dédicatoire , qu'il le composa à Alby , ou du moins dans le diocèse. Il s'y donne pour prédicateur lui-même , & pour un homme qui avoit déjà exercé depuis longtems le ministère de la parole. S'il a suivi ce qu'il

L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

y a d'essentiel dans les regles qu'il donne, il a dû être goûté & suivi. Il dit aussi qu'il avoit publié d'autres ouvrages avant que de donner celui-ci. Je ne connois que *l'art d'élever un Prince*, livre excellent, & qui a eu un grand succès: j'en parlerai ailleurs.

Le pere de Foix renvoie souvent à la rhétorique ecclésiastique de Grenade, & il n'en parle jamais qu'avec éloge. L'idée que j'en ai donnée, suffit pour montrer combien son jugement est équitable. D'autres avant lui avoient conseillé la lecture réfléchie de cet ouvrage, comme l'un des meilleurs modèles que l'on peut suivre. C'est ce que je trouve, entre autres, dans *l'Avertissement aux prédicateurs tiré des saints Conciles & des Peres, principalement des instructions du grand S. Charles Borromée*, imprimé en 1650. à Périgueux, par le commandement de M. Philibert Brandon, Evêque de Périgueux. Cet avertissement est un petit écrit in-8<sup>o</sup>. qui contient lui-même d'excellens avis, non-seulement pour la conduite du prédicateur, ce qui fait la plus grande partie de cette instruction, mais aussi pour la maniere de prêcher, & les qualités d'un bon discours.

Dans le chapitre second, l'Auteur est du même



même avis que le pere de Foix , que la connoissance de la physique n'est rien moins qu'inutile à l'orateur , & qu'il peut très-avantageusement se servir des comparaisons prises de l'agriculture , de la vigne , des sémences , du soleil , de la lune , des arbres , des plantes , &c. Il veut de même aussi qu'il soit bon logicien , qu'il ait étudié les préceptes de la rhétorique , & qu'il s'y conforme , mais sans trop faire paroître l'art. Dans le chapitre xi. qui traite du langage du prédicateur , il enseigne pareillement qu'il n'y a presque aucune partie de l'éloquence , qui ne puisse être employée dans la prédication par un homme judicieux , principalement celles qui servent à émouvoir ; & que l'orateur doit avoir bien étudié sa langue avant que d'oser paroître en public.

L'ÉLO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

Tout beau langage , dit-il , se fait « mieux écouter , que celui qui est négli-  
gé , & souillé de mauvais mots & de  
mauvaises phrases ; & c'est pour nous  
mieux exprimer , & pour être mieux  
écoutés , que nous devons nous étu-  
dier à cette partie essentielle de l'élo-  
quence. » Il avoit dit auparavant , que  
c'étoit une chose honteuse que nous  
travaillions si longtems à apprendre  
toute la beauté du Grec & du Latin , &

que jamais nous ne nous appliquions au François. En un mot , je puis dire que l'on trouve en abrégé dans cet avertissement , & comme par forme de maximes , une partie de ce que l'Auteur de *l'art de prêcher la parole de Dieu* , a dit avec beaucoup plus d'étendue.

Vous voies que l'observation des regles de la rhétorique , & la lecture des anciens rhéteurs sont expressement recommandées par presque tous ceux dont j'ai parlé jusqu'à présent ; mais comme tous n'ont pas ni les mêmes idées , ni le même goût , je ne suis pas surpris d'entendre l'abbé Laurent Juillard du Jarry , débiter d'autres maximes dans ses *Sentimens sur l'art de prêcher , avec des réflexions sur les différens caracteres des prédicateurs* , volume in-12. imprimé à Paris , chés Dezallier en 1694. Cet Auteur emploie une grande partie de son livre , à prouver des vérités qui ne sont guères contestées parmi les catholiques , que la vertu de la prédication subsistera toujours dans l'église : Que la parole de Dieu a une vertu indépendante des bonnes ou des mauvaises qualités de ceux qui l'annoncent : Que la prédication est utile , Ainsi je ne m'arrête point à faire l'analyse des preuves que l'Auteur apporte

pour prouver ces vérités. Mais il promet des réflexions sur l'éloquence de la chaire, & c'est sa doctrine sur ce point qu'il est bon d'examiner en peu de mots.

L'ÉLO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

Il faut convenir d'abord, que son ouvrage est moins un recueil de regles ou de préceptes, qu'un composé, pour ainsi dire, des sentimens de son cœur. Mais on y trouve aussi des regles. Tout son cinquième chapitre est une réponse à ceux qui voudroient bannir l'éloquence de la chaire, & qui traitent, dit-il, indifféremment de déclamateurs tous ceux qui ont quelques graces naturelles pour s'expliquer, en exerçant le ministère de la parole. Il leur répond : que non-seulement l'éloquence n'altère ni n'affoiblit point la parole de Dieu, mais qu'elle lui est tellement essentielle, que ceux qui ne sont pas éloquens, ne peuvent pas être appelés prédicateurs. Sa raison est : que la prédication n'est pas une simple exposition des vérités révélées & reconnues, comme le catéchisme : mais que de ces vérités elle en tire d'autres, qu'elle fait voir comme la suite des premières, & qu'elle établit par des raisonnemens, des autorités & des exemples, d'où elle tire des mouvemens, des maximes & des conséquences pour inspirer l'amour de

H ij

la vertu, & la haine du vice, &c. Il ajoute, que toute l'Ecriture sainte confirme cette vérité, que la prédication doit être éloquente, puisqu'on y trouve des exemples de toute sorte d'éloquence, presque à chaque page : que les hommes les plus célèbres, & les plus grands Saints ont aussi fait usage de l'art oratoire, lorsqu'ils ont instruit les peuples.

Pour confirmer davantage cette vérité, l'Auteur dans les chapitres 6. & 7. recueille un assés grand nombre d'expressions sublimes, ou qu'il juge remarquables ; d'images vives & touchantes ; de descriptions, de portraits, ou d'autres choses dignes, selon lui, des plus grands Orateurs, qu'il a trouvées dans les discours des ministres de l'Evangile,

Jugem. des  
Sav. t. 3. P.  
245. 246.

ou dans les Livres saints. Mais ce recueil, dit M. Gibert, montre que l'abbé du Jarry est plus heureux dans son goût que dans ses idées : & je le regarde à très-peu de chose près, comme un échantillon de ce qu'un jeune prédicateur doit observer dans ses lectures. L'Auteur convient, à la vérité, qu'il y a une éloquence & une prononciation évangélique, & c'est ce qu'il établit dans ses chapitres 8. & 9. Mais plusieurs de ses idées, dit encore le critique que je viens de citer,

ne conviennent pas avec celles des maîtres. Par exemple : l'abbé du Jarry dit qu'il est persuadé, qu'il est presque aussi inutile de consulter les grands prédicateurs, que de les entendre pour le devenir : que chacun doit se faire soi-même des regles propres à son génie. Ainsi l'Auteur, dit sur cela M. Gibert, détruit là en trois lignes deux préceptes des plus importans de l'art, l'un de prendre conseil des habiles, l'autre de se choisir un bon modèle. Sa raison est, que chacun doit demeurer dans son caractère. Mais cette troisième regle n'est point contraire aux deux premières. Il en est de même de ce qu'il craint qu'on n'imité les grands prédicateurs dans leurs défauts : cela n'empêche pas que l'imitation ne soit une voie des plus sûres pour parvenir à l'éloquence. Aussi dans un autre endroit, la propose-t'il lui-même comme utile.

Ce qu'il dit du style simple, ne paroît pas plus juste. *S'exprimer simplement*, dit-il, *autant que je le connois, c'est dire les choses de la maniere dont elles doivent étes dites.* Il s'en faut bien que cela soit, continuë M. Gibert, puisque selon son principe, le style sublime & le médiocre retomberoient dans le simple, & qu'il

L'ÉLO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

n'y auroit point entr'eux de différence. M. l'abbé du Jarry ne s'embarrasse pas de cette difficulté, & il admet la conséquence. C'est proprement dans ce sens, dit-il, que le style de l'Ecriture est simple, quoique majestueux & orné en une infinité d'endroits. Mais il se trompe encore. Ce style est simple dans les narrations, majestueux & orné dans les éloges, vif dans les reproches, sublime dans les grands mouvemens : mais il n'est point sublime & simple tout ensemble ; à moins que l'un ne soit dans la pensée, & l'autre dans la diction.

En parlant de la fin de la prédication, M. du Jarry pose pour principe, que les meilleures prédications, sont celles qui sont les plus propres à faire des conversions. Je crois ce principe vrai : mais l'on ne peut admettre la conséquence que l'Auteur en tire : que c'est ce qui lui fait croire que les prédicateurs ne doivent point s'attacher à ces règles d'éloquence, que les Orateurs profanes nous ont laissées. Saint Augustin ne raisonne pas ainsi : il dit, au contraire, qu'en suivant ces règles, le prédicateur fera plus de fruit. Et la raison en est toute naturelle : c'est que ces règles ne nous apprennent autre chose, sinon, que l'orateur doit

instruire, plaire & toucher. Or, c'est ce que l'on attend de tout prédicateur : ce sont pour lui des devoirs qu'il doit remplir : & l'Auteur lui-même les exige en plus d'un endroit de son livre. Il ne paroît donc pas avoir raison de désapprouver, comme il le fait, le sentiment de quelques personnes, qu'il convient pourtant être fort éclairées, qui conseillent, dit-il, la lecture des anciens comme le moien le plus propre pour se former à la prédication ; de prétendre que ceux qui conseillent cette lecture, ont plus lû les oraisons de Cicéron & de Demosthène, que les homélies de S. Augustin & de S. Chrysostome ; & de dire d'une manière trop générale, que les oracles de la religion sont plus sûrs en ce point, que ceux de l'antiquité païenne.

L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

S'il n'étoit question que de voir les vérités de la religion & de la morale expliquées avec dignité, avec force, avec pompe même ; en un mot, avec éloquence ; il n'y a pas de doute, c'est dans l'Écriture sainte, dans S. Augustin, dans S. Chrysostome, & non dans Cicéron ou dans Demosthène qu'on les trouve. Mais s'il s'agit de voir les règles de l'éloquence bien exécutées, de les voir réduites en art, & d'en apprendre

Gib. Jugem.  
ut *supra*, p.  
253

H iij

les vrais principes & les fondemens solides, il faut avoir recours aux Livres des païens, & à leurs traités de rhétorique. C'est dans ces sources que S. Augustin les a puisées ; c'est de-là qu'il les a empruntées, pour former le style du ministre & du disciple de J. C. en montrant que les regles qu'on pourroit se faire soi-même, en lisant les Auteurs sacrés, si elles sont vraies & justes, ne sont elles-mêmes, que celles que les païens nous ont laissées, & qui ne sont point autrement pratiquées dans leurs ouvrages, que dans ceux des chrétiens. Quoiqu'en dise M. l'abbé du Jarry, les oracles de la religion ne prononcent rien contre cette doctrine. On convient avec lui, que les disciples du Maître doivent parler son langage, en suivant sa doctrine : cesse-t-on de le parler, parce qu'on s'exprimera avec pureté, avec force, avec netteté, avec élégance ? L'on peut ajouter, que pour la morale, les Peres de l'Eglise ont souvent fait usage des vérités qu'ils ont trouvées dans les Livres des païens : la vraie éloquence sçait profiter de tout. On peut abuser, sans doute, de la lecture des païens, mais il ne s'en suit nullement, comme le dit l'Auteur, que ceux qui sont pleins des beautés de



leurs écrits , n'ont que médiocrement goûté la religion des saints Peres ; & l'élocution des prédicateurs ne cesse pas d'être chrétienne , parce qu'ils auront formé leur style sur les regles d'Aristote & de Cicéron.

L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

Dans le même chapitre , qui est le huitième , où l'abbé du Jarry avance ces propositions que l'on reprend , il dit en un endroit , que le talent du prédicateur a quelque chose de surnaturel , & dans un autre , que pour bien prêcher , il faut être prédicateur né , & qu'il n'y a que des Orateurs dont on puisse dire que l'art les fait. Mais il me semble qu'il y a ici , & défaut de justesse & contradiction. Défaut de justesse ; car il est certain que les Orateurs profanes n'ont pas seulement besoin d'art , mais aussi de génie , & que les prédicateurs ne sont pas d'une autre condition , si l'on excepte la grace du ministère. Il y a contradiction : car , outre que si l'on peut être prédicateur né , il ne faut point en ce cas recourir au surnaturel , l'Auteur dit lui-même , que le talent du prédicateur ne peut être bien cultivé que par des réflexions pri-

Sentim. sur  
le ministère  
Evang. pag.  
272. 273.

H v

ce sont ces remarques qui font les règles : que c'est ainsi que les anciens ont fait leur rhétorique, en examinant ce qui les frappoit le plus dans les maîtres, en consultant la nature, &c. Malgré ces aveux, & beaucoup d'autres que fait l'Auteur en différens endroits de son ouvrage, & qui le rapprochent plus qu'il ne pense de ceux qui ont écrit avant lui sur le même sujet, il dit quelques lignes plus haut, qu'il ne faut point s'étonner si l'on trouve dans son livre des réflexions que les anciens Orateurs n'ont point faites. En quoi il a encore tort : car tout ce qu'il dit de bon sur l'éloquence, se trouve aussi dans les anciens.

*Ibid. ut su-  
pra, p. 248.  
249.*

Une de leurs règles contre laquelle il sembloit devoir davantage se mettre en garde, est celle qui nous apprend à cadencer le discours, à lui donner du nombre & de l'harmonie. Mais que fait-il sur ce point, dit M. Gibert ? d'un côté il paroît vouloir blâmer cet ornement : d'un autre côté il insiste, ce semble, pour qu'on ne le néglige jamais. Ce qu'il dit en sa faveur, peut & doit même être regardé comme la règle qu'il faut suivre ; ce qu'il dit contre, sera, si l'on veut, l'exception qui doit faire éviter l'excès & l'abus : mais il est sûr que l'exception &

La regle se trouvent également dans les anciens maîtres. C'est ainsi encore que l'Auteur s'accorde avec eux, lors-même qu'il affecte le plus de les recuser, sur les effets d'une harmonie bien entendue, même dans l'éloquence sacrée.

L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

En effet, après avoir rapporté un bel endroit de l'oraison funèbre de Madame la Duchesse de Montausier, il ajoute : Il me semble, qu'outre le sens admirable que ces belles paroles renferment, & qu'elles forment un son touchant & agréable, qui en flatant l'oreille, attendrit le cœur. Or, on peut dire que c'est à cette harmonie chrétienne, que l'onction des discours est souvent attachée. Je dis l'onction qu'ils peuvent avoir d'eux-mêmes, & non pas celle que Dieu leur donne. Il y a un certain tour de composition qui n'a pas moins de part à l'onction du discours, que les pensées. La composition dont je parle, ne consiste pas à faire de ces sortes de discours dont la justesse se fasse remarquer ; mais à ranger les paroles de telle manière, qu'elles fassent, en prononçant ou en les lisant, un effet propre au dessein que l'on a. Ainsi, comme le principal dessein des prédicateurs est de toucher, leurs prédications sont

Du Jarry,  
P. 344. 345.  
& 346.

» bien composées quand elles sont tou-  
» chantes. Or , il faut un grand travail  
» pour trouver ce tour de composition  
» qui va au cœur , & pour joindre l'onc-  
» tion avec l'exactitude. L'excellence de  
» cette composition consiste à se cacher ,  
» pour ainsi dire , elle-même ; car dès  
» que le cœur sent ces cadences ines-  
» rées , ces membres de périodes si com-  
» passés , il ne peut plus être ému ; son  
» attention se dissipe par le plaisir que  
» ces agrémens trop vifs donnent à l'es-  
» prit. »

Ainsi parle notre Auteur ; & voilà ,  
remarque M. Gibert , ce que les anciens  
maîtres ont dit de meilleur touchant l'har-  
monie du discours. M. du Jarry n'en a-t'il  
parlé ainsi que par une heureuse ressem-  
blance de génie ? Ce qui est sûr , est qu'il  
en parle comme si , après les avoir lûs ,  
il s'étoit approprié leur doctrine. Il les  
suit donc parfaitement en ce point ; &  
sûrement il auroit pu les suivre en tout  
le reste , & ne pas croire , comme il af-  
fecte au moins de le faire entendre , &  
comme il le dit même expressément ,  
qu'un prédicateur trouve dans les Livres  
saints des regles d'éloquence inconnues  
aux anciens.

Il eût pu voir de même , continuë M.

Gibert, que le sublime & le merveilleux évangélique, n'est point différent du sublime & du merveilleux profane, si ce n'est du côté du sujet, dont il n'est pas ici question. Il eût trouvé, s'il avoit voulu, dans les idées des anciens, la raison de quelques expressions qu'il louë dans l'Ecriture, & qu'il traite pourtant d'*irrégulières*. Par exemple, lorsque Jacob dit à ses enfans, que s'ils emmenent Benjamin, ils feront descendre ses cheveux blancs avec douleur dans le tombeau: ou quand Dieu dit, que toute la poussière de la terre se changea en mouches: ou lorsqu'il prononce cet arrêt à Caïn: Tu seras maudit sur la terre qui a ouvert sa bouche pour recevoir le sang de ton frere. Car qui ne voit que ce sont-là des métonymies, des énergies, des hyperboles, des images, & autres figures de rhétorique? M. Gibert ajoute, que ce que M. l'abbé du Jarry dit de meilleur & de plus beau sur le sublime chrétien, est encore précisément la doctrine du célèbre Longin: *Que le sublime conte d'une grande ame comme d'une source féconde*. D'où il faut conclure que M. du Jarry a tort de croire que l'orateur chrétien n'a nul besoin des préceptes des anciens, ou qu'il trouve dans l'Ecriture

---

L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

Dissert. p.  
23.

des regles qui leur ont été inconnues.

M. Gibert n'a rien dit d'un autre écrit de M. l'abbé du Jarry, qui regarde encore l'éloquence de la chaire. C'est sa *Dissertation sur les oraisons funébres*, dédiée à M. Bossuet, Evêque de Meaux, & imprimée à Paris in-12. en 1706. Quoique l'Auteur s'y propose plus, comme il le dit, d'instruire le lecteur par des exemples que par des préceptes, il ne néglige pas ceux-ci. Après avoir montré par l'écriture & par l'histoire, que la coutume de louer les Grands après la mort, n'est point une invention de la vanité humaine, qu'elle est même fondée sur la raison & sur l'Ecriture, il entre dans le détail de ce qui convient à une oraison funèbre. Comme le texte est, selon lui, ce qui y frappe le plus, & souvent la seule chose que l'on en retient, il veut qu'il soit comme un éloge racourci du héros, qu'il mette d'abord toute sa vie & tout son caractère devant les yeux : il observe qu'il ne suffit pas de détacher un passage de sa place, & d'en violenter le sens, pour en faire une application heureuse, mais qu'il faut que ce qui précède & ce qui suit les paroles du texte, se rapportent avec le sens qu'on lui donne ; que la première chose que doit donc faire un orateur,

c'est d'apprendre à l'auditeur à quelle occasion, par quelle personne, dans quel dessein, la sentence sacrée qu'il applique à celui ou à celle qu'il louë, a été dite, pour faire voir les rapports sur lesquels il en fonde l'application. Il ajoute qu'il feroit à souhaiter que le texte pût être mis dans la bouche du mort, de telle sorte qu'on pût se le représenter le prononçant lui-même.

L'ÉLO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

Il convient que la division est une des plus belles, mais des plus difficiles parties de l'oraison funébre. Il faut surtout prendre garde, dit-il, à ne pas expliquer le texte d'une manière trop unie, & qui laisse voir comme un chemin tracé jusqu'à la division. Il veut que l'on entre-coupe l'exorde de gémissemens & de plaintes sur la fragilité des grandeurs humaines, sur la courte durée des impies florissans : de telle sorte que ces plaintes soient attachées au sujet sans y paroître trop liées, afin que l'orateur tienne les esprits dans une suspension noble, d'où il les tire peu à peu, à mesure qu'il développe son dessein, d'une manière délicate, qui à peine laisse appercevoir qu'il prépare sa division, à laquelle néanmoins toutes ses paroles doivent conduire. Ces plaintes doivent être formées, autant

qu'il se peut, de touchantes expressions que le saint-Esprit a semées presque dans toutes les pages des Livres sacrés, sur le néant des choses de la terre. L'abbé du Jarry ajoute, que la division d'une oraison funèbre ne doit pas être si marquée que celle d'un sermon, & qu'il seroit bon qu'elle fût renfermée dans quelque figure, ou dans le cours de quelque période, & que les propositions qui la contiennent, la fissent remarquer, sans que l'orateur en avertisse; qu'à la vérité elle doit être tirée du texte, mais qu'il n'est pas nécessaire qu'elle y soit toute renfermée, ni que l'on puisse appercevoir les membres de l'une, dans les parties de l'autre.

A l'égard du style, l'abbé du Jarry dit que celui de l'oraison funèbre demande surtout beaucoup d'élévation, & qu'il n'est pas permis de rien dire de commun & de médiocre dans ces rencontres. Comme l'orateur est dans cette occasion l'organe de la douleur publique, qu'il prête en quelque sorte sa voix à un peuple consterné, ou à une multitude affligée, elle doit être pleine de dignité & de force. La singularité de l'action, la sainteté du lieu, la préparation des esprits, la grandeur du sujet, le choix de l'auditoi-



re, tout cela demande du grand & du sublime. L'Auteur étend davantage cette réflexion, & il en prend occasion de déclamer avec une sorte de vivacité, contre ceux qui n'ayant pas les talens nécessaires pour faire une excellente oraison funèbre, briguent ces discours d'apparat, & se font applaudir par des partisans mandés, qui ne peuvent leur obtenir qu'une réputation momentanée, surtout si ces discours viennent à être imprimés.

L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

Revenant ensuite à ce qui regarde le style, il dit que les expressions de l'Ecriture servent beaucoup pour lui donner de l'élévation, mais qu'il faut les employer avec beaucoup d'art, pour faire entrer ce qu'elles ont de sublime dans le discours, en conservant la pureté & l'exactitude de la langue : qu'une des choses que l'on doit éviter avec soin, c'est le trop grand nombre de ces expressions ; parce qu'outre que les termes de l'Ecriture trop fréquens dans un ouvrage, marquent une affectation de science, ils dessèchent le discours, au lieu de lui donner de l'onction & de la solidité. Il faut, surtout, que ces citations de l'Ecriture ne paroissent point recherchées, qu'elles semblent s'être présentées si naturellement à l'esprit de l'orateur, qu'il paroisse

L'ÉLO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

se qu'il ne pouvoit en trouver de plus justes, ni de plus propres pour bien exprimer ce qu'il vouloit dire.

Ces réflexions sur le style, engagent l'Auteur à parler du sublime dans le discours, du goût, & du caractère de celui de la Ville & de celui de la Cour, dont il marque les différences, & c'est par-là qu'il termine sa dissertation. Comme il n'a tiré les exemples qu'il rapporte, que des oraisons funébres de M. Bossuet, & de celles de M. Fléchier, il prie ses lecteurs de croire, que ce n'est pas qu'il pense que ces deux célèbres Orateurs soient les seuls que l'on puisse proposer pour modèles, mais qu'il a été obligé de se borner, & qu'il a trouvé suffisamment dans les discours funébres de ces deux grands hommes, de quoi appuyer ses préceptes par quelques exemples, sans avoir besoin de recourir à d'autres sources.

Lettre de  
Fléch. to. 2.  
P. 155.

M. Fléchier qui avoit lû cette dissertation que l'Auteur lui avoit envoyée, en fait un grand éloge dans une de ses lettres. « Elle est, dit-il, remplie de pieux » enseignemens, & de réflexions judi- » cieuses qui ramènent cette espece d'é- » loquence (celle des oraisons funébres) » à son véritable point, qui est la reli-

gion & la raison dont elle sortoit quelquefois. Vous avés fort bien raisonné, ajoute-t'il, parlant à M. du Jarry, sur les regles qu'il faut observer, & sur les qualités qu'il faut avoir pour se soutenir dans ces éloges singuliers où l'on veut honorer les morts, édifier les vivans, & rendre à Dieu comme un tribut des louanges & des fragilités humaines. »

L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

M. Godeau, Evêque de Vence, fait aussi de fort bonnes réflexions sur le caractère & le style des oraisons funébres dans la quatre-vingt-huitième de ses lettres, écrite à l'occasion de l'oraison funèbre de M. Litolfi-Maroni, Evêque de Bazas qu'il avoit prononcée, & qui fut imprimée à Paris par l'ordre de l'Assemblée du Clergé en 1646. Il convient que ces pièces sont difficiles, soit, dit-il, parce que les auditeurs ne sont pas ordinairement bien disposés à entendre les louanges du mort, soit, parce que son mérite est trop commun, soit, parce que sa vertu est extraordinaire, soit par la malignité naturelle des hommes qui prennent plus de plaisir à une satire mal faite, qu'à un panegyrique bien travaillé. Il en apporte encore d'autres raisons qu'il est bon de voir dans cette lettre.

Je vous ai déjà parlé dans le chapitre précédent du Traité de l'éloquence de la chaire & du barreau, par feu M. l'abbé de Bretteville, & je vous ai fait connoître en peu de mots sa doctrine sur l'éloquence du barreau. Tout ce qu'il dit de meilleur dans le même ouvrage sur l'éloquence de la chaire, & principalement ce qu'il enseigne dans le deuxième livre sur les moïens & la maniere de trouver les propositions, les divisions, la preuve, & la morale des sermons, ou des panégyriques des Saints, paroît pris d'Erasme & de Grenade, dont on voit que l'Auteur avoit bien lûs les Traités sur la rhétorique ecclésiastique. On le voit encore, par ce qu'il dit sur l'étude, qu'un prédicateur doit faire de l'Ecriture, des Peres, des Conciles & de la Théologie. On trouve donc d'excellentes choses sur ces différens points, dans le traité de l'abbé de Bretteville.

Les moïens qu'il propose pour toucher le cœur, sont aussi assés conformes à la doctrine d'Aristote. On lit, par exemple, avec plaisir ce début du quatrième livre, dans lequel l'Auteur parle de la science du cœur, ou de l'art d'exciter & de rectifier les passions : « Si l'homme, dit-il, » ne se conduisoit que par les lumières

de son esprit, & s'il ne suivoit que sa  
raison pour guide, l'orateur ne seroit  
pas obligé de se servir de la voix de la  
passion pour persuader l'esprit, & de  
suivre la pente de son inclination pour  
entraîner la raison. Mais il y a long-  
tems que l'esprit est devenu la dupe  
du cœur : les charmes secrets de la pas-  
sion ont pris la place des lumieres na-  
turelles de la raison ; & si l'esprit juge,  
l'on peut dire que ce n'est qu'après que  
le cœur a donné ses conclusions. La  
plûpart du tems on n'aime pas les cho-  
ses, parce qu'on les estime vraies ; mais  
on les estime vraies, parce qu'on les ai-  
me. Ce qui est conforme à l'inclina-  
tion, le devient bien-tôt à la raison ;  
ce qui plaît est raisonnable ; ce qui char-  
me est juste : & chacun se faisant une  
raison de la passion, ce qui est un plai-  
sir dans le cœur, est une vérité dans  
l'esprit : & ainsi l'orateur est obligé  
d'aller à l'esprit par le cœur ; & pour  
gagner la raison, c'est une nécessité  
pour lui de gagner la passion. »

Il y a dans cet ouvrage plusieurs au-  
tres endroits aussi justement pensés, &  
aussi bien exprimés. Mais il y en a aussi  
beaucoup d'autres qui manquent de jus-  
tesse, & quelques-uns même de vérité.

L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

L'ÉLO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE,

Gib. jugem.  
des Sav. t. 3.  
p. 260. 261.

Id. p. 255.

comme j'en ai averti en parlant de ce livre dans le chapitre précédent. Il confond, par exemple, les trois genres de causes, avec les genres d'éloquence, qui sont les styles sur lesquels il n'est pas plus exact, lorsqu'il en parle, qu'il l'est en cet endroit sur les différentes espèces de causes, & qu'il l'est ailleurs sur les figures. Ce sont autant de points de doctrine qui manquent dans cet ouvrage bien écrit d'ailleurs, & qui a son mérite par d'autres endroits, comme je l'ai déjà fait connoître. Il est à croire que l'Auteur qui avoit de la capacité & beaucoup de génie, eût été plus exact, s'il eût été en état de mettre la dernière main à son ouvrage. On doit beaucoup d'indulgence, dit M. Gibert, à un écrit posthume : les fautes vraies ou apparentes y sont excusables : mais elles n'en doivent pas être plus suivies.

*Le traité de la meilleure manière de prêcher*, qui parut à Rouen en 1700. in-12. est plutôt une dissertation sur ce sujet, qu'un ouvrage où l'on approfondisse la matière. L'Auteur ne s'est point nommé ; mais on l'a attribué à M. Desbords, Prêtre de Rouen, le même, comme on le croit, qui a donné depuis le *traité de la science du salut*, ou *traité*

*dogmatique sur le petit nombre des élus*,  
où il prend le nom supposé de d'Ame-  
lincourt.

L'ÉLO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE,

Son dessein dans le premier ouvrage, n'est point de fournir des exemples aux prédicateurs pour leur servir de modèles, ni de leur donner des règles de la prononciation. Tout son but, comme il s'en explique dans un avertissement, c'est de chercher la cause du dégoût que l'on a conçu dans notre siècle, pour les sermons suivis & méthodiques: c'est d'examiner si ce dégoût est bien fondé, & si, pour y remédier, il est à propos de bannir de la chaire ces sortes de discours, & de substituer l'homélie en leur place, comme tant de gens, dit-il, le prétendent. Mais auparavant, l'Auteur ne devoit-il pas examiner si le dégoût qu'il suppose étoit bien réel. Car enfin, les sermons des peres Cheminais & Bourdalouë, Jésuites, ceux des peres Hubert, de la Roche, Massillon, Prêtres de l'Oratoire, & ceux de plusieurs autres, étoient suivis & méthodiques: & cependant l'on s'empressoit de courir en foule aux discours de ces Orateurs chrétiens: ce qui ne marque pas assurément que l'on en concevoit du dégoût. Quoiqu'il en soit, l'Auteur admettant sa supposi-

tion comme vraie sans la prouver , entreprend de marquer en détail ce qu'il y a d'utile dans ces deux manieres différentes de prêcher , par discours suivis & méthodiques , & par homélies ; d'examiner en quoi elles se surpassent l'une l'autre ; de discuter quelques-uns des jugemens que les gens du monde portent communément sur le sujet de la prédication , afin de connoître s'il convient de se conformer à ces jugemens ; enfin de proposer un expédient plus sûr que toutes les regles de la rhétorique , pour éviter les défauts qui font , dit-il , que tant de personnes pieuses se dégoûtent de ces pièces d'apparat que l'on fait communément aujourd'hui , & d'apprendre aux fidèles à discerner les bons sermons d'avec les mauvais , en leur donnant des regles pour en juger d'une maniere solide & chrétienne.

Voilà , comme on voit , beaucoup de promesses. L'Auteur les exécute en partie , d'abord en parcourant un grand nombre de manieres defectueuses d'annoncer la parole de Dieu , qui ont été en usage en divers tems. Il n'y en a point de si absurdes qui n'aient été à la mode. Je ne les rapporterai point ici ; j'aurai occasion d'en parler dans l'article des Orateurs.



**Orateurs.** Après cela, M. Desbords établit deux choses ; l'une, qu'il est permis aux prédicateurs de donner quelque agrément à leurs sermons ; l'autre, qu'ils éminent leurs discours , s'ils donnent trop d'étendue à ce qu'il veulent prouver. Il a raison, dit M. Gibert, ce sont-là les regles des premiers maîtres. Mais il se fait, ajoute-t'il, deux objections sur lesquelles il s'arrête beaucoup, qui lui paroissent fort considérables , & qui sont cependant très-frivoles. La premiere est , qu'il ne faut pas éviter l'art avec tant de soin, puisqu'il y en a plus quelquefois dans le style simple que dans le style orné. La seconde, que si les brillans n'ont pas lieu lorsqu'il s'agit d'émouvoir, ils peuvent du moins avoir lieu lorsqu'il est question d'instruire , puisque, selon S. Augustin au quatrième livre de la doctrine chrétienne, il faut rendre la vérité agréable. Ces deux objections arrêtent l'Auteur depuis la page 40. jusqu'à la page 67.

Ces difficultés, néanmoins, dit M. Gibert, ne peuvent être proposées que par ceux qui ne savent point l'art, ou qui veulent voir si on le sait. A ceux qui font de pareilles difficultés, on doit répondre en un mot, que les faux brillans n'ont jamais lieu ; qu'il y en a de véritables qui entrent

*Tome II.*

I

L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

Jugem. des  
Sav. t. 3. p.  
311. 312.

dans les discours pathétiques : que lorsqu'il ne s'agit que d'instruire, le grand art est de se rendre clair & intelligible ; que c'est cette qualité, jointe à la pureté du style & à l'élégance, qui rend alors la vérité agréable. Ailleurs on peut, & l'on doit même employer d'autres ornemens, lesquels deviennent faux, si on les déplace. Il est donc inutile de s'arrêter, comme fait l'Auteur, continue M. Gibert, à montrer que le style simple & naturel a une beauté plus solide & plus durable que le style brillant & fleuri, puisque si le brillant est faux, il n'a aucune beauté ; & que s'il est solide, il est en même-temps naturel. Ce n'est pas le seul endroit de l'ouvrage où les idées des termes n'étant pas assez dé mêlées, on est en danger de confondre le bon & le mauvais. M. Gibert en rapporte encore quelques autres exemples que l'on peut voir dans son livre. Il estime beaucoup plus ce que l'auteur dit sur l'homélie : il n'y trouve ni cette confusion d'idées, ni ce défaut de justesse ; il regarde même la méthode qu'il propose comme utile & estimable, autorisée par l'exemple, & justifiée par la raison même. Mais il ne croit pas que quelque chose que dise le sieur Desbords en faveur de l'homélie, on doive conclure avec lui

qu'elle est préférable aux discours suivis & réguliers : ceux-ci , dit-il , ont aussi leur avantage sur elle ; ils conviennent mêmes seuls à certaines vérités , lesquelles demandent plus d'étendue , ou veulent être inculquées , parce qu'il faut vaincre la résistance du cœur.

L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

M. Desbords , après la plûpart des partisans de l'homélie , cite pour lui l'exemple & l'autorité des Peres. Mais , dit M. Gibert , ils n'ont pas tant suivi ce genre de discours , qu'on le fait entendre. Leurs homélies tiennent beaucoup des discours réguliers : du moins ils y évitent le défaut de ne faire qu'effleurer les matieres. Ils ne se proposoient pas d'expliquer dans un seul sermon tous les versets de l'Evangile du jour. En général , ils entreprenoient souvent d'expliquer tout un livre , mais ils n'en embrassoient chaque jour que quelques versets , plus ou moins , selon leur étendue ; & ils les approfondissoient , en faisant usage de toutes les richesses de l'éloquence , laquelle par conséquent pourroit avoir lieu dans l'homélie , sans que ce fût une raison de se dégoûter de ce genre de discours , comme ce n'en est point une pour se dégoûter des sermons plus méthodiques , pourvû qu'on y garde un juste

Il. ne fu.  
præ. p. 315.

L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

tempéramment. Car il n'y a que l'excès que l'on puisse raisonnablement blâmer.

Les regles que M. Desbords donne pour juger de la bonté d'un sermon, sont judicieuses. Il veut principalement, & avec raison, que le discours aille au cœur, & qu'il enseigne la voie de Dieu selon la vérité, & telle que Dieu même l'a montrée; que pour cela, le prédicateur ne s'arrête ni aux opinions, ni aux caprices des hommes; mais seulement à l'Evangile qui fait opérer le salut entre la crainte & l'espérance. Il faut de même garder un milieu dans les ornemens. L'Auteur ajoute, que c'est la pureté d'intention qui fait discerner les pensées, les paroles, les tours, qui doivent entrer dans le discours, & la maniere de se servir de toutes ces choses. Ce principe est bon, sans doute, mais pourvu qu'à la pureté d'intention, toujours nécessaire pour bien répondre à la fin de la prédication, on ajoute encore l'étude & l'exercice.

On voit par quelques endroits de l'ouvrage de M. Desbords, que cet Auteur étoit lui-même prédicateur; & cela est vrai. Quelques éloges qu'il fasse de l'homélie, on sçait néanmoins que dans la pratique il préféreroit les discours suivis, & qu'il n'étoit nullement ennemi des or-

hemens. Il a exercé pendant du tems le ministère de la parole à Paris, & en particulier sur la paroisse de saint Loüis en l'Isle à laquelle il étoit attaché. Son ouvrage paroît être une réponse à quelques critiques, particulieres sans doute, que l'on avoit faites de sa maniere de prêcher, & de ses sentimens sur la prédication. Il y paroît un peu trop piqué & trop sensible à ces critiques. Il dit dans son épître dédicatoire à M. le Cardinal de Noailles, qui est à la tête de son *traité dogmatique sur le nombre des élus*, imprimé à Roüen chés Vaultier en 1701. & réimprimé dans la même Ville en 1728. avec la même date de 1701. que cette Eminence avoit lû avec attention son premier ouvrage, & qu'elle en avoit été très-satisfaite.

L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

Dans le second ouvrage, il ne s'est point désigné, comme dans le premier, par les deux lettres initiales de son nom; mais, comme je l'ai dit, il y a pris le nom supposé de d'Amelincourt. La reconnaissance pour deux Dames, dont l'une se nommoit Amelin, & l'autre de Court, dévoile l'espece de mystere de cette supposition. On voit par le premier ouvrage que ses sermons devoient être utiles, & assés goûtés même par les gens

d'esprit, si l'Auteur y remplissoit bien les vûes qu'il y donne, & les regles qu'il y prescrit; & par le second, qu'il étoit bon théologien, qu'il avoit bien lû les ouvrages de S. Augustin, & médité avec soin les Epîtres de S. Paul.

Un des meilleurs ouvrages que l'on ait faits sur l'éloquence des prédicateurs, & peut-être absolument le meilleur, est celui que M. Antoine Arnauld, Docteur de Sorbonne, fit pour réfuter les principes du sieur Philippe Goibaud Dubois, de l'Académie Française. On sçait que celui-ci s'étant vû maître d'un grand loisir, après la mort du Duc de Guise qu'il avoit sagement élevé, & qu'il eut la douleur de voir mourir à la fleur de son âge, se destina entièrement à traduire les ouvrages qu'il jugea les plus utiles, soit de S. Augustin, soit de Cicéron. Les derniers écrits de S. Augustin qu'il traduisit, sont les sermons sur le nouveau Testament, dont il publia les deux premiers volumes en 1694. & dont les autres ne parurent qu'après sa mort, en 1700.

Contin. de  
l'histoire de  
l'Acad. Fr.  
par d'Olivet  
D - 12. pag.  
316, 317.

A la tête du premier volume, il mit une longue préface, où il déploya toute son éloquence, pour prouver que les prédicateurs doivent renoncer à l'élo-

quence : il vouloit qu'ils se bornassent à des discours simples , croiant que c'est faire injure à une si haute profession , que d'employer les tours & les adresses de l'éloquence humaine ; pour faire entrer la science du salut dans le cœur des fidèles. Il prétendoit encore que l'éloquence humaine nuit beaucoup aux auditeurs , parce qu'elle n'est propre qu'à donner plus de vivacité à leur imagination , ce qui les rend , selon lui , plus incapables de bien connoître ce qu'on doit leur prêcher , qui sont des choses invisibles , spirituelles , & infiniment éloignées de tout ce qui a rapport aux sens.

L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

Le pere Gaichiés , dont je vais bientôt parler , connoissoit mieux le génie de l'éloquence de la chaire. « La foi ni la piété ne dépendent pas , dit-il , des tours figurés , la conversion n'y est pas attachée ; mais Dieu s'en sert pour l'opérer ; il a consacré dans ses écritures ces pieux ménagemens. L'éloquence ne convient pas moins aux sermons , que le marbre aux temples , que l'or aux vases sacrés. L'harmonie du discours sera-t-elle bannie des lieux , d'où l'on ne bannit pas la musique ? »

On pourroit juger , dit un critique , que le discours de M. Dubois , est une

Histoire des  
ouvrages des  
Sav. Avril  
1691.

apologie préliminaire pour les sermons de S. Augustin. Car si l'on s'en tient au jugement que M. Dupin a porté de ces sermons dans le troisième tome de sa bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques, quelques excellens qu'ils soient, on sent que ce sont des discours familiers prononcés sans préparation, & faits sans méthode. Ils ne sont presque composés que de sentences & de phrases coupées : & sans y traiter à fond ni la doctrine, ni la morale, le saint Docteur se contente de parler succinctement de l'une & de l'autre. Les interrogations & les jeux de mots, sont presque les seules figures dont il orne son discours, & il y néglige le touchant & le pathétique. Sur cette idée là, afin de pouvoir proposer S. Augustin pour modèle aux prédicateurs, M. Dubois a cru qu'il falloit exclure l'éloquence humaine. Cependant S. Augustin qui avoit enseigné la rhétorique, ne pouvoit pas mépriser l'usage de ses propres préceptes. Au contraire, il conseilloit lui-même aux prédicateurs d'employer cet art en faveur de la vérité. Le devoir d'un orateur chrétien est de persuader, aussi bien que celui des rhéteurs : & par conséquent il lui est permis d'emprunter aussi le secours de la rhétorique. Ainsi l'on ne



comprend pas bien , ajoute le critique L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.  
que je viens de citer , si M. Dubois a voulu se déclarer pour ou contre S. Augustin , en blâmant l'éloquence dans la bouche des prédicateurs.

Quoiqu'il en soit , M. Dubois qui regardoit sa préface comme son chef-d'œuvre , l'envoia plein de cette confiance à M. Arnauld , à qui il étoit redevable de la plus grande partie des connoissances qu'il avoit acquises , & de la situation aisée dans laquelle il se trouvoit. M. Arnauld la lut avec empressement , parce qu'on lui avoit mandé qu'elle pourroit faire du bruit ; & y ayant trouvé , en effet , beaucoup d'idées singulieres , beaucoup de maximes fausses , il crut devoir proposer ses difficultés à l'Auteur , en les lui envoyant par écrit. Mais il n'y avoit que quelques jours que cette réponse étoit achevée & mise entre les mains d'un ami du Docteur , lorsque la mort enleva M. Dubois , le premier Juillet 1694. Ce qui engagea M. Arnauld à écrire à Madame de Fontpertuis de retirer ce petit ouvrage , & de se contenter de le faire voir à quelques amis , entr'autres à M. Bossuet , Evêque de Meaux , sans laisser la liberté de le copier.

M. Nicole fut un de ceux qui virent

I V

Arn. lett.  
677. c. 7. p.  
525.

Nic. lettres  
91. édit. de  
Paris.

ces remarques : « Je ne sçai proprement  
» que vous en dire , écrit-il à celui à qui  
» il les renvoioit , non parce je n'en pen-  
» se rien , mais parce que j'en pense trop  
» de choses. Une personne d'esprit dit en  
» riant , que si M. Dubois n'étoit point  
» mort , il en mourroit. Et pour vous  
» dire la vérité , ajoute-r'il , je pense qu'il  
» n'y a point d'hyperbole dans cette rail-  
» lerie , supposé , comme on me l'a as-  
» suré , qu'il fût extraordinairement sen-  
» sible. Car la vérité est , que l'effet de  
» cette pièce est de persuader par de fort  
» bonnes raisons , que l'avertissement  
» que M. Dubois regardoit comme son  
» chef-d'œuvre , est une très-impertinen-  
» te pièce. Encore lui a-t'on épargné bien  
» des pauvretés : car , que n'auroit-on  
» point pu dire sur ce que n'ayant jamais  
» lû , ni Demosthene , ni Cicéron , il ne  
» craint pas d'affirmer que l'ordre géomé-  
» trique est suivi dans toutes leurs ha-  
» rangues , ce qui n'est vrai d'aucune de  
» Cicéron , & peut-être d'aucune de De-  
» mosthene... La censure eut donc été ,  
» sans doute , de dure digestion au nou-  
» vel Académicien. Cependant je jure-  
» rois , dit encore M. Nicole , que M.  
» Arnaud n'y a point pensé : comme il  
» croioit toujours que pourvû qu'il dît

Vrai, on ne se peut offenser de la vérité, principalement quand les termes ne sont pas durs & injurieux ; il a cru bonnement que M. Dubois avaleroit doucement cette potion assés amère à l'amour propre. »

L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

Le jugement que M. l'abbé d'Olivet porte de cet écrit de M. Arnauld, & de l'effet qu'il pouvoit produire sur celui qui en étoit l'objet, se rapporte à celui de M. Nicole, & dit beaucoup en peu de mots. « Dans la réponse, dit cet Académicien, que M. Arnauld fit à M. Dubois, le nouveau système de celui-ci est foudroïé. Il fut assés heureux pour ne la point voir ; car la mort prévint en lui la douleur qu'il auroit eüe de se voir contredit, ou plutôt anéanti par son maître. » Tous ceux qui ont eu occasion de parler de l'un & l'autre écrit, de celui de M. Dubois & de celui de M. Arnauld, ont décidé de même. Le premier a toujours paru aux meilleurs juges un ouvrage plein de principes erronés en genre d'éloquence, & l'autre toujours fondé en raison.

Je ne sçai que le sieur de Boissimon, qui dans son dialogue sur les beautés de l'ancienne éloquence opposées aux affectations des modernes, paroisse favo-

L'ÉLO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

nable à M. Dubois, & qui ait prétendu que M. Arnauld, non-seulement n'a point compris la doctrine de l'Académicien, mais qu'il s'est même tantôt contredit, tantôt égaré sur plusieurs chefs. Mais ce sieur de Boissimon, de l'ouvrage duquel j'ai parlé ailleurs, étoit un fort mauvais juge, & connoissoit fort mal l'éloquence des anciens, & celle des modernes, dont il a parlé avec plus de hardiesse que de vérité.

Histoire des  
ouvrages des  
Sav. Avril  
1695.

Difons donc, malgré le jugement de cet Ecrivain, que non-seulement l'écrit de M. Arnauld est digne de tous les éloges qu'on lui a donnés, mais encore que ce sujet n'étoit nullement indigne des réflexions de ce Docteur. Quoique la question qu'il traite ne soit pas nouvelle; *comme il sçavoit*, dit M. Basnage, *enrichir tout ce qui passoit par ses mains, on sera excité à la repasser par le nom de l'Auteur.*

Depuis la  
page 13. jus-  
qu'à la 17.

Ce Docteur dans sa réponse, suit la division du discours même de son adversaire. Dans la premiere partie de sa dissertation, M. Dubois parle de telle sorte de l'éloquence qu'il appelle humaine, qu'il semble vouloir la bannir de la chaire, & ne laisser aux prédicateurs que la simple exposition de la vérité, sans y

mêler aucun art humain. Dans la deuxième qui commence à la page 17. & finit à la 37. il poursuit le même dessein, & l'appuie sur un argument qu'il s'efforce de faire valoir, fondé sur la différence qu'il faut mettre entre l'intelligence & l'imagination. Dans la troisième enfin, qui commence à la page 37. à l'occasion d'une objection qu'il se propose contre ce qu'il avoit dit de défavantageux à l'éloquence dans les deux premières parties, il semble qu'il veuille se réconcilier avec elle, en déclarant qu'il n'a voulu bannir de la chaire que la mauvaise éloquence, & non pas la bonne. Cette troisième partie finit à la page 58. M. Arnauld partage donc aussi sa réponse en trois parties, où il suit pied à pied son adversaire, & le confond par tout.

L'ÉLO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

La première partie contient dix remarques. La première remarque renferme un abrégé précis, mais très-exact, de la doctrine de S. Augustin sur l'éloquence, contenue dans le quatrième livre de son traité de la doctrine chrétienne; & rien ne montre mieux que cet abrégé, combien saint Augustin & M. Dubois sont opposés de sentimens sur l'éloquence en général, & sur celle de la chaire en particulier, & que le dernier ou n'a jamais

examiné la doctrine du saint Docteur sur ce sujet, ou ne l'a point entendu. Dans la seconde remarque, M. Arnauld montre que rien n'est plus raisonnable que ce que dit S. Augustin, du soin que doit avoir un homme vraiment éloquent de se faire bien entendre ; ce qui est vrai principalement, lorsqu'il s'agit de donner des préceptes de quelque art ; & il reproche à M. Dubois qu'il est tombé dans le défaut contraire. Vous ne dissimulés pas, dit-il, que votre dessein a été de persuader aux prédicateurs de ne plus employer l'éloquence humaine dans leurs prédications : cependant, vous avés si peu expliqué quelle est l'éloquence dont vous ne voudriés pas qu'on se servît dans la chaire, qu'il est bien difficile de le deviner. M. Arnauld rapporte ensuite quelques-unes des contradictions de M. Dubois, qui sont si palpables, qu'il paroît étonnant que cet Auteur ne les ait pas sentis lui-même : après quoi il continue de montrer la doctrine de S. Augustin sur l'éloquence, & d'en faire voir l'opposition avec celle du traducteur.

Dans la troisième remarque, & dans les suivantes, M. Arnauld examine les raisons sur lesquelles M. Dubois appuie son système. Ces raisons sont 1°. ce que

dit S. Paul, qu'il ne faisoit profession de  
 sçavoir que J. C. & J. C. crucifié, & L'ÉLO-  
 que S. Augustin étoit en cela son fidèle QUENCE  
 imitateur dans l'exercice de son ministe- DE LA  
 re. 2°. Que le même Apôtre dit en plu- CHAIRE.  
 sieurs endroits, qu'il n'étoit point venu  
 avec les discours sublimes d'une éloquen-  
 ce humaine, qu'il n'avoit pas employé,  
 en prêchant, les discours persuasifs de la  
 sagesse humaine. 3°. Que c'est s'écarter  
 de ces regles prescrites par l'Apôtre, que  
 d'abandonner cette simplicité; & que  
 néanmoins presque tous nos prédicateurs  
 modernes ne laissent voir dans leurs  
 sermons aucune trace de cette simplicité  
 adorable des discours de J. C. 4°. Qu'on  
 n'y trouve point cette folie de la prédi-  
 cation, à quoi il a plu à Dieu d'attacher  
 le salut des hommes, mais qu'on n'y  
 voit que cette sagesse des sages que Dieu  
 nous déclare qu'il perdra. 5°. Qu'un  
 Dieu jaloux de sa gloire ne pourroit ac-  
 compagner de la vertu intérieure de sa  
 grace, ces efforts de l'art & de l'éloquen-  
 ce, ni opérer la conversion des cœurs  
 par de tels moiens. 6°. Que l'Evangile  
 présente tout à la fois, & les vérités  
 qu'ils doivent dire, & la maniere de les  
 dire, & qu'il n'est pas plus permis d'a-

L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

bandonner les unes, que de s'écarter de l'autre.

M. Arnauld répond en substance : 1<sup>o</sup>. Que les paroles de saint Paul, *je ne fais profession de sçavoir que J. C.* &c. ne prouvent rien moins que ce que l'Auteur en conclut. Que S. Augustin n'en avoit point non plus tiré cette conséquence, qu'il ne devoit point se servir dans son ministère de l'art de parler éloquentement qu'il avoit autrefois enseigné : que non-seulement il dit formellement le contraire, mais qu'il se feroit réellement de son art quand il le falloit. Que lorsque S. Paul dit, qu'il avoit fait profession de ne sçavoir que J. C. crucifié, il est clair que cela ne doit marquer que ce que l'on doit prêcher, & non la maniere de prêcher. M. Arnauld reproche à M. Dubois de confondre souvent ces deux choses, quoiqu'il soit très-nécessaire de les distinguer ; surtout quand il s'agit de sçavoir s'il est permis ou non, de se servir de l'éloquence humaine dans la prédication de l'Evangile, ce qui est le sujet de son discours. Que c'étoit le sentiment de S. Augustin, qu'il falloit bien distinguer ces deux choses, & que ce n'est que la dernière qu'on doit considérer, pour juger



si un discours est, ou n'est point éloquent.

L'ELO-

QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

2°. Que la seconde objection de M. Dubois fondée sur quelques passages de la premiere Epître aux Corinthiens, n'a pas empêché S. Augustin de louer beaucoup les prédicateurs éloquens, ni de leur donner des regles pour bien employer dans leurs sermons tous les genres de l'éloquence, jusqu'à marquer les occasions où il s'étoit lui-même servi du style sublime. Que lorsque saint Paul dit aux Corinthiens, qu'en leur prêchant l'Evangile il ne s'étoit point muni des discours sublimes de la sagesse & de l'éloquence humaine, c'est 1°. parce qu'il ne crut pas avoir autre chose à sçavoir & à leur apprendre que J. C. crucifié, matière peu susceptible des raisonnemens de la philosophie & des beautés du langage. 2°. Parce que l'état de crainte où il avoit toujours été parmi eux, s'accordoit peu avec la pompe du discours. 3°. Qu'il avoit prouvé ce qu'il avançoit par l'effusion du saint-Esprit & par les miracles, comme par autant de démonstrations sensibles. 4°. Que cela étoit nécessaire, afin que leur foi ne fût point fondée sur la sagesse & l'éloquence des hommes; mais sur la puissance de Dieu. Que l'on recon-

L'ÉLO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

noît sans peine qu'on peut se passer de l'éloquence, quand on peut prouver la vérité de ce que l'on prêche par des guérisons miraculeuses, & autres signes sensibles : mais que les prédicateurs de ce tems-ci ne sont plus dans cet état. Ils trouvent la foi toute fondée, & n'ont point besoin pour l'établir d'avoir le don des miracles ; leur principale fonction est de persuader aux chrétiens de vivre selon leur foi ; & c'est pour les y porter, que S. Augustin a fort bien jugé qu'ils ne devoient pas négliger les secours qu'ils pouvoient tirer de l'éloquence humaine.

3°. Que rien n'est plus faux encore, que ce que prétend l'Académicien, que les prédicateurs qui prêchent sans éloquence, suivent les regles que S. Paul a établies, & que ceux, au contraire, qui prêchent éloquentement s'en écartent. M. Arnauld demande sur cela à son adversaire : d'où vient que S. Augustin, qu'il croioit avoir si bien entendu, étoit sur cela d'un avis tout contraire : d'où vient que de deux prédicateurs qui ne disent tous deux que ce qui est vrai & ce qui est bon, (ce qu'il appelle prêcher avec sagesse) il préfère à celui qui le fait sans éloquence, celui qui se sert de cet art, comme étant plus capable de servir à les

auditeurs : pourquoi il trouve bon qu'un prédicateur veuille parler éloquemment, & non pas seulement avec sagesse : pourquoi ce saint marque clairement qu'il n'entend point par-là une éloquence qui vienne de la nature, mais qui s'acquiert par l'étude, & qu'il témoigne qu'on l'acquiert mieux en s'appliquant à la lecture des Auteurs éloquens, que dans l'école des rhéteurs.

L'ÉLO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

M. Dubois, par une suite de son principe, disoit qu'il ne regardoit un sermon éloquent que comme une pièce Académique, & qu'en cela il confondoit le prédicateur avec l'orateur prophane. M. Arnauld lui répond : loin qu'il y ait de l'inconvénient dans la ressemblance entre les pièces d'éloquence & un bon sermon ; on vous peut soutenir sans crainte que cela doit être ainsi, & que c'est le jugement que l'Académie Française en fait tous les deux ans, quand elle adjuge le prix à celui qui a le mieux réussi sur une matière sainte. J'en prens pour exemple, dit M. Arnauld, le discours fait par M. le Tourneux sur ces paroles de J. C. *Marthe, Marthe, pourquoi vous empressés-vous*, &c. Plusieurs autres personnes en avoient fait aussi sur ces mêmes paroles : quelles regles suivit-on

donc pour lui adjuger le prix ? La sainteté du sujet étoit commune à tous : celui-ci ne fut donc préféré , que parce qu'on le trouva plus conforme aux règles de la véritable éloquence. Si ce même discours avoit été prêché , ajoute M. Arnauld , auroit-ce été un méchant sermon ? Non certainement ; & une preuve de cela , continuë-t'il , est que les sermons que ce pieux ecclésiastique fit depuis à saint Benoît , & qui furent estimés de Paris & de la Cour , étoient de ce même style.

Mais , dit M. Dubois , prendroit-on ce prédicateur qui veut prêcher éloquemment , pour un homme qui n'attend la conversion des cœurs que de la vertu invisible de la grace ? S'y prendroit-il autrement , quand il seroit persuadé que c'est à lui à tout faire ? Vous ne vous êtes point apperçu , répond M. Arnauld , que si ce que vous dites prouvoit quelque chose , ce ne seroit pas la mauvaise éloquence que vous banniriez de la chaire , mais celle qui est la plus propre à persuader , ce qui est la définition même de la bonne éloquence ; car plus un homme croiroit que c'est à lui à tout faire , en portant les pécheurs à se convertir à Dieu , plus il auroit soin de prendre les

moïens les plus propres à réussir dans ce dessein. Or, la bonne éloquence qu'il y devroit employer, y est plus propre que la mauvaise. Vous ne voulés pas qu'un prédicateur évangélique prêche, comme prêcherait un homme qui croiroit que c'est à lui à tout faire : Vous ne voulés donc pas qu'il emploie dans ses sermons aucune éloquence, pas même celle que saint Augustin recommande avec tant de soin à ceux qui veulent travailler au salut des âmes, par la prédication évangélique ? Quand un orateur entreprend d'instruire ceux à qui il parle, d'une vérité qu'il suppose ne leur être pas assés connue, il doit marquer bien clairement ce que c'est qu'il leur veut persuader ; il doit le leur prouver, le leur démontrer : & voilà, en partie, ce que fait l'éloquence.

---

L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

On sent bien que je ne fais qu'abrégér les raisonnemens de M. Arnauld qui me paroissent tous aussi vifs, aussi pressans, & pour l'ordinaire aussi concluans, que ceux de l'Académicien sont foibles, & souvent faux & pitoiables. Dans la suite de ces remarques, l'Auteur s'applique à montrer que toutes les preuves qu'apporte son adversaire pour soutenir son sentiment, ou, en effet ne prouvent rien du

L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

tout, ou prouvent, ce qui est absurde, qu'il est du devoir d'un prédicateur évangélique de n'être pas éloquent. Au reste, il condamne avec lui ces antithèses, ces métaphores perpétuelles, ces jeux de mots, que M. Dubois reproche avec vivacité aux prédicateurs modernes. Ce sont des défauts, dit M. Arnauld, mais qui ne se trouvent que dans ceux qui ne sont pas véritablement éloquens. En conclure quelque chose contre la bonne éloquence, la seule dont il s'agit, c'est comme si quelqu'un prétendoit qu'il ne faut point s'étudier en prêchant à bien raisonner, & à apporter de bonnes preuves de ce qu'on avance, parce que saint Paul dit qu'en prêchant aux Corinthiens, il n'avoit pas employé les discours persuasifs de la sagesse humaine; mais les effets sensibles de l'esprit & de la vertu de Dieu. Un homme qui auroit avancé ce paradoxe, seroit-il reçu à dire qu'il n'a voulu par-là bannir de la chaire que les méchantes preuves & les faux raisonnemens, dont il peut arriver que quelques prédicateurs se servent dans leurs sermons?

M. Arnauld, après avoir ainsi renversé dans la première partie, le mauvais usage que M. Dubois avoit fait dans la

tenne des différens passages de l'Ecriture qu'il allégué, & les fausses conséquences qu'il en tire, attaque dans la seconde ce que son adversaire appelle des preuves de raison. Selon l'Académicien, si on consulte cette raison, on trouve que la maniere de traiter les choses saintes qui nous est prescrite dans l'Ecriture, est la seule qui puisse réussir ; & ce n'est, selon lui, que pour n'avoir pas assez connu l'homme, ni la nature de ce que l'on prêche, qu'on s'est mépris sur ce sujet. D'où il conclut, que l'éloquence des prédicateurs de notre tems nuit beaucoup à leurs auditeurs, parce qu'elle n'est propre qu'à donner plus de vivacité à leur imagination ; ce qui les rend plus incapables de bien connoître ce qu'on leur doit prêcher, qui sont des choses invisibles, spirituelles, & infiniment éloignées de tout ce qui a rapport aux sens.

De vingt pages que contient cette seconde partie de la préface de M. Dubois, pour prouver sa premiere proposition, il en emploie dix à expliquer ce que c'est que l'homme, & les dix autres à prouver sa conséquence ou sa conclusion. Mais M. Arnauld lui montre qu'il est aussi mauvais philosophe que faux raisonneur ; que pour le premier point, une grande

L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE,

partie de ce qu'il dit de la différence qu'on doit mettre entre l'intelligence & l'imagination, ne paroît pas véritable; & que pour le second, que ce qu'il avance soit vrai ou faux, il ne voit pas que l'on en puisse conclure, pour ou contre l'éloquence des prédicateurs de ce tems. Telle est l'idée générale de ce que M. Arnauld combat & *foudroie* dans la seconde partie de ses remarques. Je n'entre point dans le détail, pour ne pas ôter le plaisir de la lire toute entière.

J'ai déjà averti que dans la troisième partie, M. Dubois, à l'occasion d'une objection qu'il se propose sur sa doctrine, & qui vaut mieux que tout ce qu'il a enseigné, il semble se réconcilier avec l'art oratoire qu'il a combattu, en déclarant qu'il n'a voulu bannir de la chaire, que la mauvaise éloquence, & non pas la bonne. M. Arnauld lui fait voir, que comme il n'a nulle idée distincte, ni de l'une, ni de l'autre, il n'apperçoit pas que sa réconciliation est vaine, parce que sa censure, ses preuves, ses invectives tombent encore plus sur la bonne que sur la mauvaise. Il ne faut pas s'étonner de cette confusion, dit M. Gibert. La vraie & la fausse éloquence ne sont pas si aisées à démêler. Les uns appellent  
*fausse,*

Jugem. des  
 Sav. tom. 3.  
 p. 327. 328.



*fausse*, celle qui dit faux; & cela convient à la vraie, puisqu'il lui convient de traiter le *pour* & le *contre*. Les autres pour décrier la fausse éloquence, décrivent les figures, la diction étudiée & polie, les mouvemens & les passions, les pensées ingénieuses, l'éclat, les brillans, les affectations; & il y a là bien des écueils. Car excepté l'affectation qu'on peut blâmer sans restriction & sans aucun risque, tout le reste est bien équivoque, bon ou mauvais, selon la maniere dont on s'en sert: ce qui fait la vraie éloquence, fait la fausse, si on le tire de sa place; & de la même source que vient le mal, vient le bien, si on en fait un bon usage.

L'ouvrage de M. Arnauld fut imprimé d'abord sous le titre de *Réflexions sur l'éloquence des prédicateurs*, à Paris, in-12. 1695. On le réimprima une seconde fois en 1700. sous le titre général de *Réflexions sur l'éloquence*, avec des lettres de M. de Sillery, Evêque de Soissons, contre le pere Lamy, Bénédictin, sur le même sujet. On attribuë la préface de ce recueil au pere Bouhours, Jésuite, mort en 1702. Et enfin on l'imprima en 1730. en Hollande dans un recueil de divers Traités sur l'éloquence & sur la poésie, publié par M. Bruzen de la Martiniere.

Tome II.

K

---

L'ÉLO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

L'ÉLO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

Préface des  
serm. du P.  
de la Ruë.

Le pere de la Ruë, Jesuite, qui sçavoit rendre justice au vrai mérite, estimoit beaucoup cet écrit de M. Arnould. Il dit en parlant du systême de M. Dubois, que cet Auteur eut le déplaisir de se voir contredit par des gens plus habiles que lui dans la rhétorique des Peres, & dans l'art de remuer les cœurs. Il me semble, ajoute-t'il, que l'Académicien eût mieux fait de tourner sa vivacité contre les *filets* de la mémoire, que contre le *tourbillon* de l'imagination : puisque le zèle n'a point de plus fidèle instrument, qu'une imagination bien gouvernée : ni de plus grand ennemi, qu'une mémoire impérieuse à qui l'imagination & l'esprit même sont forcés d'obéir. C'est ce qui fait que le pere de la Ruë emploie presque tout l'écrit où il parle ainsi, à prouver, autant qu'il est en lui, qu'on ne devoit pas prêcher de mémoire, & les dangers & les désavantages qu'il y a à prêcher ainsi. Ses raisons paroissent justes en général. Mais il est plus aisé d'en sentir la bonté, que de les exécuter. Cette préface, au reste, est un morceau qui mérite d'être lû. On pourroit passer les premières pages qui ne contiennent qu'un panegyrique de Louis XIV. & de la Cour. L'anonyme qui a donné en 1701. à

Paris, chés Osmont, les *Regles de la bonne & solide prédication*, in-12. paroît un Ecrivain sage, qui a du zèle & des lumieres : sa morale est pure & exacte ; & son style est correct, quoique trop négligé. Mais il regne un défaut essentiel dans tout son ouvrage ; c'est qu'il est aisé de voir qu'il n'a pas bien entendu la matiere qu'il entreprend de traiter. Il n'est d'accord sur cela, ni avec les Peres qui ont discoursu du même sujet, ni avec lui-même. On voit bien que son intention est droite, qu'il cherche la vérité, qu'il croit la dire, & qu'aucun respect humain n'étoit capable de la lui faire altérer. Ces qualités sont excellentes ; mais elles ne suffisent pas pour faire un bon ouvrage. L'Auteur divise le sien en trois parties. Les deux premières ne regardent que la morale. Il montre dans l'une, par l'Ecriture & la tradition, par les théologiens anciens & modernes, & même par la raison, l'obligation où sont les prélats & les curés de satisfaire par eux-mêmes, & non par d'autres, autant qu'ils le peuvent sans se flater, au ministère de la prédication. Il prouve dans la seconde, par les mêmes autorités, que la probité, le courage & la prudence sont indispensablement nécessaires au prédicateur évan-

L'ÉLO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

gelique. Tout ce que l'Auteur dit dans ces deux parties, est exact & solide.

Il n'en est pas de même de la troisième. L'anonyme s'y montre en plusieurs endroits partisan du système de M. Dubois, & par conséquent les remarques de M. Arnauld le réfutent aussi-bien que l'Académicien. Ses idées d'ailleurs sur l'éloquence de la chaire, paroissent assez confuses. Il convient que nos prédicateurs modernes n'ont pas les mêmes avantages que les Apôtres, les dons extraordinaires, l'inspiration, la puissance de faire des miracles, &c. Et cependant il ne veut pas qu'ils s'écartent de leur manière de prêcher, & il leur demande que sans méditer un discours poli, ils aient recours à la prière.

Saint Augustin répond à cela au livre quatrième de la doctrine chrétienne, que l'éloquence se présentait aux premiers prédicateurs sans qu'ils la cherchassent; mais qu'aujourd'hui ceux qui veulent être éloquens, la doivent chercher: il ajoute, qu'il est utile qu'ils la cherchent, parce que sans elle ils font beaucoup moins de fruit. Et où doivent-ils la chercher? on la trouve dans les Livres saints, & c'est dès-là une raison qui les autorise à l'employer. Mais comme dans l'Ecritu-

te il y a une éloquence si propre aux Auteurs canoniques , qu'elle ne peut convenir à d'autres , ce n'est point à celle-là qu'il faut se borner : on doit en imiter une autre qu'on y trouve aussi, qui leur est commune avec les Auteurs profanes , qui est fondée sur les mêmes principes , qui instruit , qui plaît & qui touche , employant pour cela la simplicité du style , la politesse & la force. L'anonyme ne démêle point tout cela , & de cette confusion en naît une autre , & dans les principes & dans les conséquences qu'il en tire.

Ce qui paroît plus étonnant , c'est que l'Auteur rappelle d'un côté ce qu'il rejette de l'autre. En différens endroits de son Livre , il louë S. Ambroise & quelques autres sur ce qu'ils prêchoient éloquentement : il dit aux ecclésiastiques qui ont des talens & qui ne prêchent pas , que Dieu leur demandera à quoi ils ont employé *ces talens , cette intelligence , cette excellente doctrine , cette langue discrète* : il reconnoît que Longin a donné des règles excellentes pour la composition , & surtout pour le style sublime & énergique. Il conseille à tous les prédicateurs , lorsqu'ils composent , d'avoir toujours devant les yeux les Orateurs les plus fameux , pour s'animer par leur exemple.

L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

à parler comme eux. Il veut donc & ne veut pas que le prédicateur soit éloquent. Mais dans l'endroit même où il donne le conseil dont je viens de parler, il ne sçait point démêler la différence qui est entre les prophètes & les autres Ecrivains canoniques, & les prédicateurs ordinaires, comme il ne distingue point ailleurs la bonne éloquence des Auteurs profanes, d'avec la mauvaise éloquence des déclamateurs. Il crie contre une diction ajustée dans des endroits où lui-même fait tout ce qu'il peut pour employer un style fleuri, comme dans la description qu'il donne d'un prédicateur, qui ayant prêché contre les Dames sur le soin qu'elles prennent de s'ajuster & de s'orner, est prêché à son tour par les Dames sur le soin qu'il prend lui-même d'orner ses sermons, & de les ajuster : en sorte que l'Auteur est en cet endroit, & en plusieurs autres, *éloquent contre lui-même.*

Voici un autre livre sur la même matière, auquel on a donné de grands éloges. C'est l'ouvrage intitulé : *Le bon goût de l'éloquence chrétienne*, par le pere Blaise Gisbert, Jésuite, imprimé à Lyon, in-12. en 1702. chés Boudet, & réimprimé au même endroit avec beaucoup de changemens & d'augmenta-

tions , en 1715. in-4°. sous le titre de *l'Eloquence chrétienne dans l'idée & dans la pratique*. M. Berthe, Docteur de la Maison & Société de Sorbonne, dans la longue approbation qu'il a donnée à la seconde édition de ce livre, prétend que l'Auteur a non-seulement approfondi son sujet, mais encore qu'il y peint tout ce qu'il dit, d'après la raison & la religion, avec dignité, avec délicatesse : qu'il va toujours droit au but ; que ses regles sont sûres, que les modèles qu'il en donne sont d'un choix exquis, que tout ce qu'il dit est puisé dans le bon sens, &c. Les Auteurs des mémoires de Trévoux nous donnent l'Auteur comme un grand Maître dont ils font gloire de suivre, & les idées & les principes. Sur de telles autorités, qui ne sera tenté de croire qu'il s'agit ici d'un ouvrage parfait ? Rien cependant de plus défectueux selon M. Gibert.

Le dessein de l'Auteur, est d'expliquer ce qui est de bon ou de mauvais goût dans l'éloquence de la chaire, & ce dessein est louable : mais dit M. Gibert, il est mal exécuté. Dès l'entrée de son ouvrage, l'Auteur oppose la multitude de nos prédicateurs au petit nombre de prophètes qui étoient les seuls, selon lui,

L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

Mois de  
Déc. 1713.

Gib. ut sup.  
pag. 413. &  
suiv.

qui prêchoient aux Juifs. Il ajoute , que cette multitude de sermons est cause qu'il y en a beaucoup de mauvais , non pour la doctrine , mais pour la maniere de les débiter , & cette mauvaise maniere , il l'appelle la zizanie qui se trouve parmi le bon grain. On sent combien tout cela est peu exact. 1°. L'écriture & l'usage n'ont jamais consacré le terme de zizanie , que pour signifier ou la mauvaise doctrine , ou la corruption des mœurs. 2°. Il est faux que les prophètes fussent les seuls qui prêchassent aux Juifs , & que ce peuple fût sans prédicateurs lorsqu'il étoit sans prophètes. Les prêtres , les chefs des synagogues faisoient aussi cette fonction. Il paroît même que quelquefois on en déferoit l'honneur à d'autres personnes , qui vouloient bien l'entreprendre lorsqu'on les en prioit , ou qui se présentoient d'eux-mêmes pour le faire , parce qu'ils se sentoient capables de s'en bien acquitter. D'où il suit encore qu'il n'y avoit pas non plus aussi peu de prédicateurs en ce tems-là , que le pere Gisbert le prétend.

Cet Auteur blâme les prédicateurs qui citoient les Auteurs païens , parce que , dit-il , c'étoit donner une pierre à un enfant au lieu de pain , un scorpion au lieu



de poisson. Le blâme peut être bon, mais la raison sur lequel on l'appuie, ne vaut rien, à moins de supposer une mauvaise doctrine dans ces citations : car une vérité ne change point de nature, parce qu'elle est tirée d'un Auteur prophane ; elle ne devient point erreur, ni par conséquent pierre ou poison. Il condamne le brillant dans le discours, & l'amour de ses propres pensées & de ses expressions favorites, & dit que de s'en défaire, c'est *écraser tous ces petits contre la solidité de la pierre* ; c'est ce que dit un prophète ; mais cette expression est-elle bien placée ici ? Pour faire la différence des prédicateurs de province d'avec ceux de Paris & de la Cour, il dit que les premiers semblent ne parler qu'aux sens & à l'imagination, & que les autres ne parlent guères qu'à la raison. M. Arnauld montre dans ses réflexions contre M. Dubois, que cette différence est un peu chimérique de part & d'autre. Le pere Gisbert ajoute : *L'uniformité de style, l'économie du discours, cette grande rêverie qui en est l'ame, marquent que le prédicateur n'a rien emprunté, qu'il ne doit son ouvrage qu'à la méditation, qu'il en est le créateur.* Quel galimathias ! que de fausses idées ! ne pourroit-on pas dire que

l'Auteur étoit lui-même dans une grande rêverie, quand il a écrit cela ? Ce mot lui plaît cependant, & il le répète encore ailleurs, & toujours avec aussi peu de justesse.

Il en veut particulièrement à des prédicateurs qui, selon lui, ne parlent qu'aux sens ou à l'imagination seule, ou à la seule raison sans aller au cœur. Mais n'est-ce pas se forger des monstres pour avoir le plaisir de les combattre ? Ces prédicateurs tels qu'il les peint ne paroissent guères, ce semble, subsister qu'en idée. Ainsi ses pensées supposent faux, au moins en quelque chose. De plus, elles ne sont ni bien nettes, ni bien suivies. Souvent il établit en divers endroits ce qu'il a combattu en d'autres; & surtout il tombe lui-même dans les défauts du style, vrais ou faux, qu'il a blâmés. D'un côté, par exemple, il crie contre les images, les passions, les portraits, & il en reconnoît ailleurs la nécessité, & s'en sert même très-souvent dans le sens qu'il les condamne. Il croit pouvoir supposer qu'un prédicateur qui a l'art de toucher le cœur, rendra son auditoire désert; il va jusqu'à avancer, que la solitude en ce cas lui fera plus d'honneur que la foule la plus nombreuse.

Je ne conçois pas, dit sur cela M. Gilbert, comment un homme qui écrit de l'art oratoire, peut méconnoître jusqu'à ce point, ce qui est capable d'attirer ou d'éloigner les auditeurs. Il y a, ajoute-t-il, beaucoup d'autres défauts dans cet ouvrage qui montrent que l'Auteur n'avoit pas le goût assez sûr pour faire un traité du bon goût, & qu'il mérite peu les éloges qu'on lui a prodigués.

L'ÉLO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

Quoique le pere Gilbert donne assez clairement à entendre dans sa seconde édition, qu'il a suivi le précepte d'Horace, qui veut, quand un écrit est achevé, qu'on attende neuf ans pour le donner au public, & que conséquemment il a mis beaucoup de tems à limer son ouvrage, cependant cette seconde édition est presque aussi imparfaite que la première, si l'on en croit encore M. Gilbert. Ce sont, dit-il, les mêmes manières partout : on y voit les mêmes faits, les mêmes principes : on y voit dans les uns & dans les autres les mêmes erreurs. Entre celles que ce critique reprend, il y en a une qui étonne : c'est de dire qu'un sermon qui porte efficacement à la vertu, n'y porte pourtant quelquefois que par machine ; de sorte qu'un pécheur qui l'a entendu, va se jeter aux pieds du

K vj

prêtre, restituë, se réconcilie, est converti; & ensuite, revenu à soi, rougit presque de s'être laissé mener à l'aveugle, & se repent d'avoir bien fait, parce qu'il n'a bien fait que par machine.

Cette absurdité me surprend comme M. Gibert. Cependant je crois que ce critique parle avec trop de mépris de l'ouvrage du pere Gisbert. On trouve certainement dans le traité *de l'éloquence chrétienne*, un assés grand nombre de préceptes fort justes, & de réflexions excellentes; & il n'y a aucun des vingt-trois chapitres dont il est composé, qu'on ne puisse au moins parcourir avec utilité. Il falloit que le célèbre Ecrivain protestant, Jacques Lenfant, en eût la même idée, puisqu'il a fait réimprimer cet ouvrage à Amsterdam en 1728. in-12. & qu'il y a joint des remarques qui tendent beaucoup moins à rabaisser ce livre, qu'à en éclaircir & à en rectifier quelques endroits.

Les *Maximes sur le ministère de la chaire*, par le pere Jean Gaichiés, Prêtre de la Congrégation de l'Oratoire, Théologal de Soissons, & membre de l'Académie de ladite ville, n'ont pas reçu des éloges moindres que ceux que l'on a donnés à l'ouvrage du pere Gisbert. Mais

avec cette différence , que ce tribut de loüanges est dû à celui du pere Gaichiés sans restriction. Je ne vous ferai point cependant l'analyse de ces maximes : outre que vous en trouverez deux fort étendues ; l'une , dans le troisiéme tome des jugemens des Savans sur les maîtres d'éloquence , par M. Gibert ; l'autre , dans le deuxiéme volume de la bibliotheque des Auteurs ecclesiastiques du dix-huitiéme siècle , pour servir de continuation à celle de M. Dupin , je veux vous laisser la satisfaction entière de lire ces maximes , qui devroient être toutes gravées dans l'esprit & dans le cœur de ceux qui se destinent au ministère de la parole , ou qui l'exercent. C'est , dit M. Gibert , l'ouvrage d'un homme apostolique , qui a vieilli dans l'emploi sur lequel il donne des regles , & qui s'est rendu aussi respectable par sa vertu & son bon esprit , que par ses manieres , soit dans son livre , soit dans le commerce de la vie. Les maximes qui composent le corps de cet ouvrage sont belles , judicieuses , pleines de lumieres , & d'un sens exquis. C'est encore le jugement qu'en porte l'approbateur , qui ajoute : que si le sujet en est important & anguste , la maniere de le traiter est vive & concise ; que l'ex-

---

L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

Observ. sur  
les écriv. mod.  
10. 17. lett.  
244.

pression est naturelle & le tour délicat ; qu'on y donne presque autant de sentances que de paroles.

Il seroit difficile, dit un autre critique, de rassembler en moins de mots, & avec autant de goût & de discernement, tout ce qui sert à bien connoître l'art de prêcher. L'Auteur a recueilli avec soin les préceptes les plus importans sur cette matiere ; & quoique chaque maxime paroisse isolée, elles ne laissent pas de former un tissu délicat & ingénieux. Il y a un art admirable à avoir ainsi fondu ses idées, & à les avoir exprimées avec un laconisme dont l'énergie ne nuit point à la clarté ; & l'on peut dire sans flatterie qu'un ouvrage si bien digéré, & dont toutes les parties tiennent par un fil presque imperceptible, suppose la méditation la plus profonde, la parfaite connoissance des vraies beautés de l'éloquence, & l'attention la plus sérieuse aux principes & aux conséquences qui en résultent. Rien n'y sent la sécheresse didactique ; le style est toujours plein d'agrément & de noblesse.

Le célèbre M. du Guet qui avoit un discernement sûr, & qui sçavoit si bien ce qui pouvoit faire l'excellence d'un ouvrage, estimoit aussi singulièrement ce-

lui-ci. « Quand l'Auteur des maximes «  
 du miniftère de la chaire, dit-il, dans «  
 une lettre du 6. de Juin 1711. auroit «  
 pris encore plus de foin de fe cacher, «  
 j'aurois toujours reconnu dans cet écrit «  
 la fineffe de fon bon goût, l'élévation «  
 de fon efprit, la jufteffe de fes réflé- «  
 xions, & la noblefte de fes expreffions... «  
 Il y a mille endroits fur lesquels il fau- «  
 droit fe récrier, car tout l'ouvrage fe «  
 foutient, & on ne peut l'accufer d'au- «  
 cun autre défaut que d'être trop beau. »  
 Ce fut fur ces caracteres qu'on crut pou-  
 voir le donner au pere Maffillon, Prê-  
 tre de l'Oratoire, aujourd'hui Evêque de  
 Clermont, & l'un des plus célèbres pré-  
 dicateurs de fon tems, dans une édition  
 qui en fut faite à Touloufe, en 1711.  
 après la premiere qui parut en 1710. à  
 Paris chés Beugnié. Mais le pere Maffil-  
 lon qui n'a jamais fçû s'attribuer les ou-  
 vrages d'autrui, déclara qu'il n'étoit point  
 l'Auteur de celui-ci, en lui donnant en  
 même-tems une approbation d'autant  
 plus judicieufe, que la flaterie & l'amitié  
 n'y avoient aucune part.

L'ELO-  
 QUENCE  
 DE LA  
 CHAIRE.

Le pere Gaichiés feul n'étoit pas fi  
 content de fon ouvrage. Il avoit été im-  
 primé à fon infçû & fans fa participa-  
 tion : c'étoit une efpece de larcin qu'on

lui avoit fait ; & avec quelque plaisir que le public l'eût reçu , il sentit qu'il y manquoit encore quelques coups de pinceau pour le rendre plus digne de son approbation , & plus utile. Quelques années avant sa mort , il résolut donc de retoucher ses maximes , il les revit avec attention , les corrigea avec soin , en ajouta quelques-unes à celles qui avoient déjà paru , y mit plus d'ordre , & voulut en faire faire lui-même une édition sous ses yeux. Mais il mourut trop tôt pour exécuter ce dessein , ou il s'y étoit pris trop tard pour y parvenir : car il avoit quatre-vingt-trois ans & six mois , lorsqu'il mourut à Paris le 5. de Mai 1731. Il étoit né à Condom , & avoit été reçu à l'institution de l'Oratoire à Aix le 29, de Novembre 1665. âgé de dix-huit ans. Si vous voulés un plus grand détail de ses actions & des différens emplois qu'il a exercés , vous le trouverez dans le tome 2. de la bibliothèque des Auteurs ecclesiastiques du dix-huitième siècle, où je vous ai déjà averti que l'on trouvoit une analyse de l'ouvrage de l'auteur.

Pag. 460.  
& suiv.

Depuis la mort du P. Gaichiés , on a exécuté le dessein qu'il avoit projeté , de donner une nouvelle édition de ses maximes. Elle a paru à la fin de 1738. in-12.



à Paris, chés Etienne, avec le recueil de ses discours Académiques : c'est-à-dire, de ceux qu'il n'avoit faits que pour l'Académie de Soissons, & de ceux qu'il avoit envoiés au nom de cette illustre compagnie à l'Académie Françoisë de Paris. Recueil précieux où l'on retrouve tout le goût, toute la finesse, & toute la solidité de l'Auteur, quoique tous les discours qui le composent n'aient pas un mérite égal, soit du côté des sujets qui ne sont pas tous aussi heureux, ni aussi interressans les uns que les autres, soit qu'il y en ait quelques-uns que l'Auteur n'eût pas travaillés avec le même soin.

L'éditeur de ce recueil, qui est aussi l'Auteur de la préface, & de l'éloge Latin du pere Gaichiés, est M. l'abbé Delavarde, Chanoine de S. Jacques l'Hôpital; c'est à tort que l'Auteur des réflexions sur les ouvrages de littérature paroît le révoquer en doute dans la quatorzième feüille du tome huitième de son ouvrage.

Entre les discours Académiques du P. Gaichiés, il y en a un qui appartient à l'éloquence chrétienne : c'est le troisième qui est sur les complimens qu'on fait en chaire. L'Auteur convient que l'usage d'en faire, est si universellement établi,

---

L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

qu'il y auroit de la témérité à le traiter d'abus. Il panche cependant beaucoup à le condamner. 1°. Parce que les louanges que les prédicateurs donnent en chaire, conviennent mal à l'action où elles sont placées ; un sermon étant un discours fait en public pour reprendre le vice, pour exhorter à la vertu, pour développer les mystères & les maximes de la religion, pour publier le mérite & la gloire des Saints. 2°. Parce que la probité devant être dans le prédicateur la base d'une éloquence, sacrée dans sa matière, sainte dans ses expressions, & devant donner de lui cette idée à l'auditeur, il est à craindre qu'il ne l'efface par les complimens, parce que les louanges qui en forment le tissu, passent ordinairement pour des flateries, & ceux qui les donnent, pour des adulateurs ; caractère bas & méprisable, indigne de la chaire & de l'orateur chrétien. 3°. Parce que c'est dresser des pièges à la modestie. 4°. Parce qu'on ne peut aisément pardonner à un prédicateur, que pendant qu'il paroît adresser ses vœux à Dieu pour le Grand dont il étale les titres & les vertus, *il fasse véritablement des vœux à ce même Grand pour son panégyriste.* qu'il en brigue le crédit & la protection

par des loüanges si mal placées ; & que par une éloquence profanée, il trafique d'un ministère si désintéressé. 5°. Parce qu'on ne voit point que les saints Peres que le prédicateur doit prendre pour modèles, se soient abbaissés jusqu'à faire des complimens en chaire. 6°. Parce que ces complimens irritent souvent l'auditeur qui les entend, & qu'ils ne regardent pas. Justice, ou religion, dépit ou jalousie, il efface les endroits qui lui déplaisent, qui le choquent, qu'il trouve mal placés ; & souvent il passe l'éponge sur le panégyrique entier. 7°. Parce que le consentement des auditeurs à condamner les complimens étant presque unanime, ce doit être aussi une raison de les supprimer. 8°. Parce que l'Eglise est un lieu où l'on ne doit rendre hommage qu'à l'Etre suprême, où lui seul doit être loué, &c.

---

L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

Après ces raisons & plusieurs autres, que l'Auteur développe avec autant de délicatesse que de solidité, & qu'il appuie par des réflexions fort judicieuses, il conclut que si l'on peut être persuadé par des raisons plus fortes, qu'il vaut mieux employer quelquefois les complimens avec sagesse, que de les retrancher avec trop d'austerité, il consent qu'on

en fasse dans quelques occasions rares, pourvû que ces sortes d'hommages soient des exhortations ingénieuses, qui animent ceux qu'on louë à remplir leurs devoirs, & qui leur fassent rapporter leurs avantages à l'Auteur de tous ces dons.

Le pere Gaichiés parle encore sur le même ton dans un avertissement qu'il avoit composé, pour être mis à la tête des sermons du feu pere Terrasson, Prêtre de l'Oratoire : & dans cette même pièce il donne aussi de fort bonnes règles sur le style qui convient à la chaire, sur l'usage que l'on doit faire dans un sermon, des preuves, des autorités & des raisonnemens, sur le pathétique, & sur plusieurs autres choses qui appartiennent à l'éloquence de la chaire. Mais cet avertissement n'a point été imprimé : celui qui est au-devant des sermons du pere Terrasson n'en étant que le précis. Je remarquerai seulement, qu'à l'égard des complimens, l'Auteur dit dans cette pièce, que plusieurs Evêques avoient jugé à propos d'en condamner l'usage dans leurs ordonnances synodales ; il cite entr'autres M. l'Archevêque de Narbonne.

J'ai déjà parlé des dialogues de M. de

Fenelon sur l'éloquence, en vous faisant connoître ceux qui ont écrit sur cet art en général : c'est, en effet, l'objet de cet illustre Ecrivain dans ses deux premiers dialogues. Il n'y dit que peu de chose, & que comme, en passant sur l'éloquence de la chaire. Mais celle-ci fait la matière de tout le troisième dialogue, qui est le dernier. M. Gibert trouve les deux premiers remplis de faux raisonnemens, & de principes erronés en fait d'éloquence; il y trouve aussi des contradictions; j'ai rapporté quelques exemples des uns & des autres.

L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

Ces défauts ne sont pas en si grand nombre dans le troisième dialogue, mais il n'en est pas exempt. L'auteur dit, par exemple, que l'ancienne forme des sermons étoit la plus parfaite, & qu'on n'a rien pû trouver de meilleur; & quelques pages après il décide que tout étoit gâté dans l'éloquence qu'on employoit autrefois, & qu'on n'est pas encore sorti de cette corruption de goût. Ensuite il défend l'éloquence des Peres, par des principes qui justifient tous ceux qui pourroient donner dans le bel esprit, quoiqu'il affecte partout de se déclarer ennemi de celui-ci. Les Peres, à ce qu'il dit, brilloient pour se rendre utiles; ils s'accommodoient au goût de leur

Gib. jugem.  
des Sav. t. 3.  
p. 501. 496.

siècle ; ils concilioient le solide avec les brillans. Qui des prédicateurs n'en pourra pas dire autant pour sa défense ? Saint Augustin parle au livre quatrième de la doctrine chrétienne, des ornemens que l'art enseigne pour rendre le discours agréable. Il dit qu'ils sont dans S. Paul, quoique l'Apôtre ne les ait pas recherchés ; il dit qu'ils y sont d'une manière si palpable, que ceux-mêmes qui dorment s'en apperçoivent ; & il les articule. M. de Fenelon avoit lû l'endroit ; il cite les paroles de S. Augustin ; mais il les détourne de leur vrai sens. Il leur fait signifier qu'il y a dans S. Paul une éloquence qui est dans les choses, qui instruit, & qui touche : & elles signifient, qu'il y a aussi une éloquence qui consiste dans les figures de diction. Il décide que l'art de rendre le discours plus poli pour plaire, est une vanité qu'il faut ôter des sermons, comme indigne & de l'éloquence, & à plus forte raison du ministère apostolique. Et sans se souvenir de cette décision, il exhorte plus loin les prédicateurs à suivre la doctrine de saint Augustin ; à imiter, & même à *prendre* l'éloquence de saint Paul, & des autres Ecrivains canoniques.

On trouve ainsi dans presque tout cet

ouvrage de quoi établir qu'il est d'un sentiment, & qu'il n'en est pas. Cela vient, dit M. Gibert, d'une imagination vive qui pour briller s'écarte des routes communes, & qui y rentre, parce que la vérité l'y rappelle; mais qui se cache à elle-même ses contradictions. Ainsi, selon la préface qui est de M. Baudouin Chanoine de Laval, le prélat condamne les pensées fines, les sons harmonieux, les antithèses étudiées, les périodes arrondies, & autres ornemens artificiels: & si l'on examine les endroits qui lui plaisent dans les Auteurs, tous ces ornemens s'y rencontrent.

Il fait un si grand cas de la force de l'action, qu'il décide qu'un Missionnaire de village, qui sçait effraier & faire couler des larmes, frappe bien plus au but de l'éloquence, qu'un prédicateur dont le style est châtié, & le raisonnement solide, mais dont l'action est languissante: & il trouve que nous sommes sur ce sujet fort au-dessous des Grecs & des Romains. Mais cela pourroit être, sans qu'on pût condamner avec équité l'action de nos prédicateurs. Comme leur objet n'est pas précisément le même que celui des anciens, leur action doit aussi être différente. Leur action ne se borne pas comme la leur, à toucher; ils veu-

L'ÉLO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

Europ. sav.  
mois de Sept.  
1718. P. 32.  
33.

lent aussi instruire & éclairer. L'affaire qu'ils traitent avec leurs auditeurs, est bien différente de celles que traitoient les Grecs & les Romains. Ce n'est pas une affaire, qu'un consentement d'un instant puisse terminer : c'est une affaire de toute la vie.

La solidité dans les preuves accompagne assés rarement cette éclatante déclamation. Mais quand tout se répondroit, gestes, voix, & raisonnemens ; ce grand bruit étourdissant l'imagination, ne permet pas à l'esprit de bien comprendre les raisons qu'on lui présente, ni de les mettre dans sa mémoire. Une déclamation tempérée n'a point cet inconvénient : elle anime ses preuves, mais elle ne les étouffe pas, par le trouble & le dérangement qu'elle jette dans les passions. Elle gagne le cœur en instruisant l'esprit, afin que les mouvemens de celui-là, n'étant plus excités par le geste & par la voix, ils soient conduits par la lumière de celui-ci.

M. de Fenelon n'approuve point la méthode qu'ont nos prédicateurs, de partager leurs sermons en deux ou trois points, ni l'usage où ils sont d'apprendre tout par cœur. Mais si ces divisions se suivent l'une de l'autre, si au lieu de  
faire



faire de chaque point comme un sermon particulier, elles ne forment qu'un tout bien lié, bien suivi, il me semble que ces divisions ne servent qu'à mettre plus d'ordre & de méthode, à faire sentir davantage si l'on a prouvé ce qu'on avoit entrepris de prouver. Je ne crois pas non plus, quoique M. de Fenelon le prétende, que ces divisions affoiblissent l'action du discours, & l'exemple de nos grands prédicateurs démontre, ce semble, le contraire.

L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

Je crois encore moins, qu'elles empêchent de mettre dans le discours plusieurs choses solides & intéressantes qui s'y doivent trouver : car si on a bien traité son sujet, si on l'a approfondi autant que l'étendue d'un sermon peut le permettre, on y a mis tout ce que ce sujet a de solide & d'intéressant. A l'égard de la coutume d'apprendre par cœur, que M. de Fenelon voudroit abolir, l'impossibi-

Europ. sav.  
ibid. p. 37.

fruit. Mais il est rare de trouver de telles personnes. C'est beaucoup que la plupart disent de bonnes choses de quelque manière qu'elles s'y prennent : on doit s'en contenter, & ne pas vouloir les astreindre à une méthode dont peu de gens sont capables, & qui peut produire plus de mal que de bien. C'étoit aussi le sentiment de M. du Guet ; comme on le voit par plusieurs de ses lettres sur ce sujet, qui méritent d'être lûes.

Tout ce que dit M. Rollin sur la même matière à la fin du second volume de son traité des études, n'est pas moins digne d'être lû. Ce sage & judicieux Ecrivain, montre fort bien que le devoir du prédicateur est d'instruire, & pour cela, qu'il doit parler avec clarté ; de plaire, & par cette raison, que son discours doit être orné & poli. Mais il veut qu'on évite deux défauts, celui de trop rechercher les ornemens du discours, & celui de les trop négliger. Il parle ensuite du troisième devoir du prédicateur, qui est de toucher & d'émouvoir par la force du discours ceux à qui il parle. Il prouve chaque point par la doctrine de Cicéron & de S. Augustin, & par l'exemple des Pères de l'église les plus éloquens, dont il rapporte de tems en tems de fort beaux

extraits. A l'égard du fonds de science qui est nécessaire à l'orateur chretien, il veut que celui-ci le puise principalement dans l'étude de l'Ecriture sainte, & dans celle des saints Peres. Ce qu'il dit de la premiere, l'a engagé à ajouter dans le même volume un traité particulier de l'éloquence de l'Ecriture sainte, où il parle de sa simplicité & de sa grandeur, des descriptions & des figures qu'on y trouve; des endroits sublimes qu'elle offre; des endroits tendres & touchans qu'on y rencontre souvent; des caracteres qu'elle peint. Ce traité est court, mais plein de choses : tout m'y paroît de pratique.

L'ÉLO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

Je ne vous ferai qu'indiquer quelques autres écrits encore plus courts qui concernent l'éloquence de la chaire, comme *les réflexions sur les prédicateurs écrites en forme de lettre*, imprimées à Paris chez Coignard en 1697. & le *petit discours Académique* de feu M. Fléchier qui se trouve parmi ses œuvres mêlées. Je ne connois point l'Auteur du premier écrit : ses réflexions sont bonnes & bien exprimées, mais le tout est très-superficiel. Pour M. Fléchier, il n'examine qu'un point, si l'éloquence de la chaire est plus difficile que celle du bar-

L ij

reau, & il ne le discute que très-légèrement. Le discours posthume de M. l'abbé Fleury sur la prédication, est plus étendu, & n'est pas indigne de son Auteur. Mais on voit que ce ne sont presque que des matériaux que l'Auteur avoit jetés çà & là, & qu'il n'avoit pas eu dessein de donner au public. On peut cependant en profiter : ce n'est que l'ébauche d'un ouvrage qui n'est point fini ; mais on y reconnoît un grand Maître, & un Ecrivain accoutumé à ne donner que des réflexions sages, utiles & solides. On voit par la date qui est à la fin de ce discours, que M. l'abbé Fleury acheva de le composer le 8. de Decembre 1688. Mais on ne l'a imprimé que depuis sa mort sans nom de lieu, ni d'imprimeur.

*L'avis sur la maniere de prêcher*, ouvrage posthume de Jean la Placette, Pasteur de l'église Françoisé de Coppenhague, imprimé à Rotterdam en 1733. a aussi son utilité. Cet écrit roule sur trois points : le choix des pensées & des réflexions qui doivent faire la façon d'un sermon : la maniere d'exprimer ces réflexions & ces pensées : la maniere dont on les doit prononcer. L'Auteur dit sur tout cela d'excellentes choses, & qui,

pour n'être pas neuves la plupart, n'en sont pas moins utiles, ni nécessaires à inculquer. M. la Placette qui avoit composé ce petit écrit peu après son arrivée en Hollande en 1711. ou 1712. ne l'avoit pas destiné à l'impression : mais on doit sçavoir gré à celui qui l'a publié.

L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

Ce traité cependant me paroît fort inférieur à celui du ministre Claude, publié par les soins de son fils, dans le premier tome de ses œuvres posthumes en 1688. à Amsterdam. Cet ouvrage qui est intitulé : *Traité de la composition d'un sermon*, remplit parfaitement son titre. Personne n'étoit encore entré sur ce sujet dans un détail si particulier, ni n'avoit fait un plan qui eût autant d'ordre, de netteté & d'exactitude, que l'on trouve dans celui-ci. Tout ce qu'il y dit aussi sur l'éloquence, me paroît excellent. En ne disant presque que ce que l'on trouvoit déjà dans la plupart des rhétoriques, il y donne un tour nouveau, il fait des réflexions nouvelles, & il les fait d'une manière qui paroît aussi noble qu'utile. Pour moi, je crois qu'après avoir lu ce traité, on voudra le relire encore.

Je n'estime pas moins tout ce que l'on trouve sur le même sujet dans le traité de l'exercice du ministère sacré, par M.

L iij

L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

Ostervald , petit in-8°. imprimé en Hollande en 1738. Je me contente de l'indiquer , pour le faire connoître à ceux qui voudroient sçavoir les sentimens de cet Auteur.

Un autre ouvrage que l'on doit lire aussi sur le même sujet , & qu'on relit toujours avec autant de plaisir que d'utilité , est le poëme sur *l'art de prêcher* en quatre chants , par feu M. Pierre de Villiers , ex-Jésuite , & depuis de l'ordre de Cluny , connu dans le monde sous le nom de l'abbé de Villiers. Ce poëme que l'Auteur composa , & qu'il fit imprimer étant encore chés les Jésuites qu'il quitta en 1689. a été imprimé plus de trente fois. La dernière édition est de 1728.

Jugem. des  
Sav. to. 5.  
Édit. in-4°.  
pag 447.

On ne peut nier , dit M. Baillet , que ce ne soit un ouvrage satyrique , mais on n'y trouve point les excès que bien des gens se croient obligés de blâmer dans les satires outrées , où on leve le masque pour reprendre le désordre , & où l'on passe souvent du vice au vicieux.

L'Auteur y fait voir que les instructions les plus sérieuses , ne sont pas incompatibles avec l'enjouement. L'adresse avec laquelle il insinuë les vérités les plus fortes & les plus nécessaires , tant pour blâmer que pour instruire ceux qui n'ap-

portent point à l'exercice du ministère de la parole, les dispositions de l'esprit & du cœur qui conviennent, fait impression, & convainc. On y trouve les règles principales de l'éloquence de la chaire, & même celles de la véritable éloquence en général; & M. Gibert n'auroit rien mis d'étranger à ses jugemens sur les maîtres d'éloquence, s'il y eût donné place à cet ouvrage, auquel il me semble qu'on ne peut rien reprocher que trop de négligence dans le style en quelques endroits. Il faut joindre à ce poëme les Epîtres 2. 3. & 4. du premier livre des poësies du même Auteur, où il traite en particulier de la difficulté qu'il y a à bien apprendre un sermon par mémoire, & du peu de fruit que l'on retire ordinairement des sermons.

L'Abbé de Villiers est mort à Paris le 14. d'Octobre 1728. âgé d'environ quatre-vingt ans. Il avoit prêché autrefois avec beaucoup d'applaudissement; & les principes qu'il établit dans son poëme, doivent être considérés comme le fruit de ses réflexions & de son expérience.

Les *observations* de M. l'abbé de saint Pierre, pour rendre les sermons plus utiles, n'ont presque rien qui ressemblent aux autres ouvrages sur l'éloquence chré-

L'ELO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

tienne, dont j'ai parlé dans cet article. C'est un écrit systématique, où, avec de fort bonnes idées, on en trouve beaucoup plus de singulieres, comme dans la plus grande partie des opuscules de cet abbé. Dans celui-ci il exclut de la chaire les discours où l'on ne traiteroit que des mysteres, où l'on ne parleroit que de la vérité de la religion, & plusieurs autres sujets que nos meilleurs prédicateurs ont traité avec beaucoup de solidité. Il convient de l'importance des sermons, il veut qu'on y assiste, & il recommande cette pratique, mais il voudroit que dans tout discours on eût pour but unique de diminuer le nombre des injustices, & d'augmenter le nombre des bien-faisances du plus grand nombre des auditeurs : & en cela, il dit que c'est leur plus grande utilité qu'il cherche, de même que la plus grande utilité de la société, & la plus grande gloire de Dieu. Il traite tout le reste de vérités spéculatives. Entr'autres opinions singulieres que l'on trouve répandues dans cet écrit, on est étonné que l'Auteur y soutienne celle-ci, que les chrétiens sages & éclairés croient qu'il vaut mieux écouter un bon sermon pour mieux pratiquer les vertus, que de demander à Dieu la grace de bien



*pratiquer les vertus ; & qu'il ose traiter ceux qui pensent le contraire , d'idolâtres , de païens , de Quakers , & de fanatiques ignorans. Heureusement que ce qui fait ou ne fait pas le vrai chrétien , ne dépend point des décisions de M. l'abbé de S. Pierre.*

L'ÉLO-  
QUENCE  
DE LA  
CHAIRE.

Cet écrit qui est assés long , & où l'on trouve peu de réflexions sur les caracteres de l'éloquence de la chaire , a été d'abord imprimé dans le Journal intitulé : *Bibliothèque Française , ou histoire littéraire de la France* , tome 9. seconde partie , & ensuite dans le recueil des opuscules de l'Auteur , tome second.

## CHAPITRE VI.

*De quelques écrits sur l'action de l'orateur , c'est-à-dire , la Prononciation & le Geste.*

SI l'on ne composoit un sermon ou un plaidoyer que pour être lû , les trois premières parties de l'art oratoire , l'invention , la disposition , & l'élocution suffiroient pour donner à l'un & à l'autre tout ce qu'ils devroient avoir de

L v

**ACTION  
DE L'ORA-  
TEUR.**

Le Fauch.  
tr. de l'act.  
de l'orat. p.  
4. & 11.

perfection. Mais quand il est question de les prononcer en public, & de toucher efficacement l'auditeur, ces trois parties demeurent presque sans effet, si l'action qui est la quatrième partie, ne les vivifie, & si elle ne donne au discours son dernier agrément. Aussi arrive-t'il souvent qu'un orateur qui excelle dans les trois premières parties de l'éloquence, mais qui a une prononciation vicieuse, & de mauvais gestes, est entendu avec peine, avec ennui même, & quelquefois avec mépris, pendant qu'un autre fort médiocre, mais qui a l'action fort belle, sera écouté non-seulement avec plaisir, mais avec applaudissement.

Cicéron appelle cette quatrième partie, l'éloquence du corps, & il la regardoit comme essentielle. Il n'en a point cependant traité dans ses livres de l'orateur; il s'est contenté d'en montrer en divers endroits l'importance & la nécessité. Aristote n'en a point non plus voulu donner de préceptes: il jugeoit que c'étoit un don de la nature, qui ne pouvoit se réduire en art. Cornificius en a traité un peu plus particulièrement, mais ce qu'il en a dit est très-imparfait & de fort peu d'usage. Quintilien est le seul parmi les anciens qui en ait parlé

amplement & exactement. Mais ses préceptes ne regardent que le barreau, & il en faut aussi pour la chaire. D'ailleurs, parmi beaucoup de bonnes choses qu'il enseigne sur ce sujet, & qui sont de pratique aujourd'hui comme elles l'étoient alors, il en mêle plusieurs qui étoient bonnes en son tems, mais qui ne sont nullement de notre usage.

ACTION  
DE L'ORATEUR.

C'est par cette raison, que presque tous ceux qui ont traité, soit de l'éloquence du barreau, soit de celle de la chaire, n'ont point négligé de recommander cette quatrième partie de l'art oratoire, & d'en donner des regles & des préceptes. Il n'est pas inutile de sçavoir ce qu'ils disent sur ce sujet. Le petit traité de saint François de Sales, dont j'ai parlé entre les écrits sur l'éloquence de la chaire, s'arrête en particulier sur ce point, & ce qu'il en dit mérite d'être considéré.

René Bary, historiographe du Roi, est entré sur cela dans un grand détail dans *sa Méthode pour bien prononcer un discours, & pour le bien animer*, imprimée plusieurs fois, & en dernier lieu à Leyde en 1708. in-12. Quoique ce traité soit court, Bary n'y parle pas seulement des diverses parties dont un discours est composé, & qui doivent chacune être prononcées

Lvj

**ACTION  
DE L'ORA-  
TEUR.**

d'une maniere différente : il discute juf-  
qu'aux périodes, aux mots, aux ſyllabes,  
& aux lettres même. On ne peut pouſ-  
ſer l'exaétitude plus loin. Mais je ne ſçai  
ſi un homme qui observeroit exaéttement  
tous les préceptes de cet Auteur, ſeroit  
un excellent orateur. On y verroit, ſans  
doute, trop d'art & d'affectation. Du reſte,  
quand on ſe réſoudroit à observer les pré-  
ceptes de M. Bary, pour la prononcia-  
tion, je ne conſeillerois à perſonne, qui  
voudroit bien parler, d'imiter ſon ſtyle.  
J'ai déjà eu occaſion de faire remarquer  
que cet Ecrivain étoit bien éloigné de  
parler purement notre langue.

Je ne connois point d'ouvrage où cet-  
te matiere ſoit mieux traitée, que celui  
*De l'action de l'orateur, ou de la prononcia-  
tion & du geſte*, qui fut imprimé en 1657.  
à Paris, chés Auguſtin Courbé. C'eſt un  
petit volume in-12. L'Auteur eſt Michel  
le Faucheur, célèbre Miniſtre de la reli-  
gion Proteſtante à Montpellier & à Pa-  
ris, & qui eſt mort dans cette derniere  
ville le premier Avril 1657. Si ce livre  
n'a paru imprimé que ſous le nom de  
Valentin Conrart, l'un des premiers  
membres de l'Académie Françoisé, l'on  
ſçait aujourd'hui que ce n'eſt que parce  
que ce célèbre Académicien, qui étoit

Vie de Conr.  
dans les mé-  
moir de M.  
Ancillon, p.  
44.

un homme d'un goût excellent , l'a revû , en a corrigé le style & le langage , & qu'il en a procuré l'impression.

ACTION  
DE L'ORA-  
TEUR.

M. le Faucheur prouve d'abord , que le soin de l'action n'est pas indigne d'un prédicateur ni d'un Avocat , qu'ils seroient au contraire blâmables s'ils le négligeoient ; & les preuves qu'il en apporte , comme les avis qu'il donne aux jeunes gens qui ont dessein de se former à bien parler en public , m'ont paru d'une grande solidité. Il n'est ni moins exact , ni moins judicieux dans ce qu'il dit du soin que l'on doit avoir de se faire écouter , non-seulement aisément & sans peine , mais encore avec plaisir. Ensuite , après avoir donné des préceptes généraux pour la variation de la voix , il montre par des préceptes particuliers , comment on doit la varier selon les différens sujets , c'est-à-dire , selon que le requiert la qualité des sujets que l'on traite , la nature des passions que l'on veut ou représenter en soi-même , ou exciter dans les autres , les diverses parties de l'oraison , les figures qu'on y emploie , & les termes dont on se sert. Il s'arrête beaucoup sur cette matière , & c'est ce qui fait la plus grande partie de son ouvrage. Aussi avouë-t'il , qu'il la regardoit com-

me la plus importante & la plus difficile à acquérir.

ACTION  
DE L'ORA-  
TEUR.

Tr. de l'act.  
de l'orateur,  
avertiss.

» La plupart, dit-il, de ceux qui par-  
» lent en public, sont si enclins à ce fâ-  
» cheux vice de la monotonie, ils ont  
» tant de peine à s'en corriger, & à trou-  
» ver les moyens de diversifier leur voix,  
» & de la conduire comme il faut, qu'on  
» ne leur peut fournir trop d'armes pour  
» combattre un défaut si incommode  
» pour eux-mêmes, & si importun pour  
» les autres ; ni leur enseigner trop de  
» remèdes pour tâcher à se guérir d'un  
» si grand mal. » Il parle ensuite de la  
prononciation des périodes & des mots,  
d'où il passe à ce qui regarde le geste.

Il traite de celui-ci dans deux chapitres, le douzième & le treizième. Dans l'un il parle du geste en général, & dans l'autre il en donne des règles particulières. De quelque nécessité que soit, selon lui, l'observation de toutes les règles qu'il donne dans ce petit ouvrage, il avertit qu'il n'entend pas que l'Avocat s'en occupe quand il plaide sa cause, ni le prédicateur quand il prononce son sermon. Alors, dit-il, il ne doit penser qu'à la chose qu'il traite, & ne suivre que les mouvemens, & les passions que lui donnent son sujet, le lieu où il est, & la présen-

ce de ceux à qui il parle. Il n'est pas possible, ajoute M. le Faucheur après saint Augustin, qu'un homme parle bien, & qu'en même-tems il songe aux enseignemens qu'on lui a donnés pour bien parler. Et il faut bien prendre garde qu'en apportant trop de soin pour parler avec art, les choses dont il faut nécessairement parler, n'échappent de la mémoire. Ce que veut donc notre Auteur, c'est que celui qui se propose d'exercer le ministère de la parole, apprenne exactement, avant que de se mettre à cet exercice public, les regles & les préceptes de l'action, qu'il essaie en son particulier de les pratiquer, qu'il s'y adonne avec soin, jusqu'à ce que par un continuel exercice il s'en soit formé une bonne habitude. Qu'il s'étudie à observer ces regles de la prononciation & du geste dans ses entretiens ordinaires, selon que les choses dont il parle le peuvent souffrir, jusqu'à ce qu'il ait contracté une grande facilité. M. le Faucheur propose encore divers autres moiens dans le dernier chapitre de son ouvrage, & il me paroît qu'il n'y en a aucun qui doive être négligé.

Tout ce traité mérite d'être lû avec attention. Il instruit beaucoup, parce que

---

ACTION  
DE L'ORATEUR.

les principes en sont solides , & clairement exposés, sans digressions inutiles comme sans prolixité. Il ne plaît pas moins , à cause des exemples que l'Auteur rapporte pour appuier ses regles & les rendre plus sensibles. Le style n'est pas élégant ; mais il est pur & correct ; & d'ailleurs dans les ouvrages didactiques , on doit avoir plus d'égard à la solidité des choses qu'à l'expression , quoique celle-ci ne doive jamais être négligée. Ce qui montre encore l'utilité de l'ouvrage du sieur le Faucheur , & l'estime que l'on en a toujours fait , c'est que tous ceux qui ont écrit depuis sur l'éloquence du barreau & de la chaire , & qui ont parlé aussi de l'action de l'orateur , ne sont que ses abrégiateurs.

Dialog. 2.  
pag. 110. &  
111.

C'est ce que j'ai remarqué dans les traités de l'abbé de Bretteville , de Gilles du Port , du sieur de Richesource , & de plusieurs autres. On retrouve aussi , à peu de choses près, les mêmes principes & les mêmes idées dans les dialogues de feu M. de Fenelon sur l'éloquence en général , & sur celle de la chaire en particulier. Cet Auteur regarde , ainsi que M. le Faucheur , l'action comme une peinture. Il veut que l'orateur exprime par une action vive & naturelle , ce que ses paroles seules n'ex-



primeroient que d'une maniere languissante. Mais il demande en même-tems, qu'en public comme en particulier, l'orateur agisse toujours naturellement; que son corps ait du mouvement quand ses paroles en ont; & qu'il demeure tranquille, quand ses paroles n'ont rien que de doux & de simple. Rien ne me semble si choquant, ajoute-t'il, & en même-tems si absurde, que de voir un homme qui se tourmente, pour me dire des choses froides: pendant qu'il suë il me glace le sang. Mais ce qu'il dit ensuite me paroît faux, que notre nation n'est gueres capable de donner de la véhémence à un discours, qu'on est trop léger, & qu'on ne conçoit pas assez fortement les choses. C'est une espece d'insulte que l'Auteur fait fort gratuitement aux François, & l'expérience démontre le contraire. Ces défauts se trouvent, sans doute, dans quelques particuliers, comme ils se rencontrent chés les autres peuples; mais il est injuste d'y envelopper toute la nation. Lui-même convient ensuite qu'il a connu ou entendu des orateurs François qui étoient exemts de ces défauts.

ACTION  
DE L'ORATEUR

On prétend encore que ce fut la lecture du traité de M. le Faucheur, qui fit

ACTION  
DE L'ORA-  
TEUR.

concevoir le dessein au pere Louis de Sanlecque, Chanoine régulier de la Congrégation de sainte Geneviève, de composer son *Poème sur les mauvais gestes de ceux qui parlent en public, & surtout des prédicateurs*. Il le commence par les mêmes principes qui sont exposés avec plus d'étendue dans l'ouvrage du Ministre protestant :

C'est en vain qu'un Docteur qui prêche l'Evangile ,  
Mêle chrétiennement l'agréable & l'utile.  
S'il ne joint un beau geste à l'art de bien parler ,  
Si dans tout son dehors il ne sçait se régler ,  
Sa voix ne charme plus , sa phrase n'est plus belle ,  
Dès l'exorde j'aspire à la gloire éternelle ;  
Et dormant quelquefois sans interruption ,  
Je reçois en sursaut sa bénédiction.  
Vous donc qui pour prêcher courés toute la terre ,  
Voulés-vous qu'un grand peuple assiège votre  
    chaire ?  
Voulés-vous enchérir les chaises & les bancs ,  
Et jusques au portail mettre en presse les gens ?  
Que votre œil avec vous me convainque & me  
    touche ;  
On doit parler de l'œil autant que de la bouche.  
Que la crainte & l'espoir , que la haine & l'amour ,  
Comme sur un théâtre y parlent tour à tour.

Il entre ensuite dans le détail de tous les mauvais gestes des prédicateurs , qu'il décrit avec beaucoup de naïveté. Il en montre le ridicule par la seule descrip-

tion qu'il en fait ; & sans donner expressement des préceptes , il fait connoître ceux que l'on doit suivre , en exprimant le ridicule des défauts qui y sont contraires. Je connois trois éditions de ce poëme.

ACTION  
DE L'ORATEUR.

Le pere Bouhours , Jesuite , fut le premier qui le fit imprimer dans le recueil de vers choisis qu'il donna en 1693. On le publia de nouveau en 1696. avec beaucoup d'autres poësies du pere de Sanlecque , & enfin il parut en 1726. avec les mêmes poësies , & quelques autres du même Auteur qui n'avoient point encore été recueillies. Ces deux dernieres éditions sont in-8°. Toutes deux , si on en croit le titre , ont été faites à Harlem : mais la premiere est de Roüen , & la seconde qui est très-belle , est de Lyon. C'est dommage que ce poëme ne soit pas entier. On assure que l'Auteur l'avoit achevé ; mais il n'a été imprimé que sur quelque copie imparfaite. Le pere de Sanlecque étoit né à Paris en 1652. & il mourut dans son Prieuré de Garnay , près de Dreux , le 14. de Juillet 1714. On trouve un plus grand détail sur sa vie & ses poësies , dans le supplément du dictionnaire de Moréri imprimé en 1735.

Comme dans son poëme sur l'art de

**ACTION  
DE L'ORA-  
TEUR.**

~~prêcher~~, il s'est arrêté à l'action & au geste, Claude Boyer, l'un des quarante de l'Académie Françoisé, entreprit de continuer le même sujet, & l'exécuta dans ses *caractères des prédicateurs*, qu'il publia à Paris in-8°. chés Coignard en 1695. avec quelques autres poësies chrétiennes. Dans la premiere partie de ses *caractères*, il peint les défauts de la prononciation, & dans la seconde, ce que certains prédicateurs ont de mauvais, soit pour les choses, soit pour le langage. Boyer étoit d'Alby, il avoit été reçu à l'Académie en 1666. & il est mort le 22. Juillet 1698. âgé de quatre-vingt ans. J'en parlerai encore dans l'article des poëtes. J'oubliois de faire remarquer, qu'il a adressé ses *caractères des prédicateurs* au pere de Sanlecque.

La différence que l'on apperçoit entre le traité de l'action de l'orateur, par Michel le Faucheur, & le poëme du pere de Sanlecque, c'est que dans le premier on ne se contente pas, comme dans le second, de marquer ce qu'il faut éviter & ce qui déplaît, on prescrit aussi ce qu'il faut faire & ce qui plaît. Et ce sont ces deux avantages qui sont réunis encore, au moins en partie, dans les pensées sur la déclamation, par Louis Riccoboni.

Cet Auteur, qui a paru avec éclat sur les théâtres d'Italie, & qui s'est depuis distingué à la tête de la troupe des Comédiens Italiens établis à Paris, s'est fait connoître par plusieurs ouvrages qu'il a publiés en François, & qui montrent du génie & du sçavoir; j'aurai occasion de parler de quelques-uns dans la suite de cette bibliothèque. Il développe dans celui-ci, imprimé à Paris, in-8°. en 1738, les idées que l'expérience & la profession ont pu lui fournir, L'art de la déclamation, selon lui, consiste à joindre à une prononciation variée l'expression du geste, pour mieux faire sentir toute la force de la pensée. Ainsi la déclamation, selon son idée, comprend la prononciation & l'action. Il a également pour objet dans ses pensées la déclamation du théâtre, du barreau & de la chaire, & même la manière de lire ou de reciter ses ouvrages en particulier à ses amis.

Un de ses principes, & celui qui renferme en abrégé tous les autres, est qu'il faut *déclamer avec les tons de l'ame*. Or, pour parvenir à cette déclamation animée, il faut que les Orateurs entrent en enthousiasme en prononçant leurs discours, comme ils y sont entrés en les composant. Si l'ame, dit l'Auteur, qui

ACTION  
DE L'ORATEUR,

ACTION  
DE L'ORA-  
TEUR,

Journ. des  
Savans, Mai  
1738.

en a inspiré les pensées, en dicte pareillement la prononciation, les tons seront vrais & variés à l'infini, depuis l'héroïque le plus élevé jusqu'au familier le plus simple. Ce n'est donc pas au hazard, qu'on dit communément, *cet orateur n'anime pas ce qu'il dit ; ou, il y a quelques endroits dans cet ouvrage qu'il faudroit animer.* Ces façons de parler sont très-justes, & indiquent fort bien la source du défaut qu'on a intention de blâmer, lorsqu'on s'exprime de la sorte.

Mais la parole n'est pas le seul moien dont se sert l'art de la déclamation, pour exprimer les sentimens de l'ame. Les yeux ont aussi leur langage & leur éloquence, indépendamment même de la parole. Quels effets ne peuvent-ils donc pas produire, lorsqu'ils la seconderont avec justesse, soit en la précédant, soit en l'accompagnant ? car notre Auteur veut l'un & l'autre. Le reste du visage doit s'accorder avec les yeux. En général, le visage est ce que l'auditeur observe le plus dans l'action. Combien donc doit-il être choqué d'un visage qui ne dit rien ? Ce défaut est néanmoins assez commun.

M. Riccoboni parle ensuite du geste, & montre que c'est du concert des yeux,

de la voix, & des bras que résulte l'ac-  
 tion parfaite. Il ajoute, qu'il ne suffit pas  
 de prononcer avec intelligence, mais  
 qu'il faut encore sentir ce que l'on dit,  
 & c'est ce qu'il appelle, consulter tou-  
 jours *les tons de l'ame*. Il ne suffit pas d'a-  
 voir du bon sens, & même de l'esprit;  
 il faut de l'ame, &, comme on dit, des  
 entrailles. Il demande encore que l'ora-  
 teur déclame si naturellement, qu'il for-  
 ce, pour ainsi dire, ses auditeurs à croi-  
 re que tout ce qu'il dit, il le pense, il  
 le produit dans l'instant même. Ce sont  
 ces différentes propositions qu'il établit  
 dans son ouvrage, ces diverses regles  
 dont il tâche de montrer la nécessité &  
 l'importance. A l'égard de la déclama-  
 tion particulière aux Orateurs sacrés, il  
 blâme fort ceux qui prennent pour mo-  
 dèle la déclamation du théâtre qui lui  
 paroît trop vicieuse : mais on prétend  
 que sur ces vices qu'il attribue à cette  
 dernière déclamation, la censure est trop  
 générale & trop forte. Il remarque avec  
 plus de justesse les différens caractères  
 de la déclamation qui convient aux pré-  
 dicateurs, selon les différentes sortes de  
 discours qu'ils ont à prononcer. Le ton  
 du zèle doit dominer dans le sermon,  
 le ton de l'admiration dans le panégyri-

ACTION  
 DE L'ORA-  
 TEUR,

que, le ton de la douleur dans l'oraison funébre.

ACTION  
DE L'ORA-  
TEUR.

Il a bien raison aussi de blâmer ces jeunes Orateurs présomptueux, qui sans avoir étudié l'art de l'éloquence, ni celui de la déclamation, se produisent d'abord au grand jour; « Les grands hommes dans les sciences, dit-il, ont soin de cacher les ouvrages de leur jeunesse, parce qu'ils les connoissent imparfaits. Les peintres, les sculpteurs, les poètes, ne mettent point leurs noms aux ouvrages par lesquels ils ont commencé... & un jeune orateur aura l'imprudence de déclamer en public, sans avoir auparavant exercé ses talens en particulier, ou corrigé ses défauts en secret? » Cependant, remarque à cette occasion un critique moderne, comme la déclamation demande beaucoup d'exercice, il semble que l'Auteur a tort de condamner absolument au silence les jeunes Orateurs. Il devoit plutôt leur conseiller de s'exercer beaucoup, mais devant des auditoires peu nombreux, & dans des lieux obscurs, afin de se mettre en état de paroître ensuite avec succès dans les grandes assemblées. La raison que M. Riccoboni apporte, pourquoi les peintres, les poètes, &c. ne mettent pas

Observ. sur  
les écrits des  
mod. lettre  
178,



pas leur nom à leurs premières productions , est fautive ; & le fait même n'est pas souvent véritable. Beaucoup de peintres , de sculpteurs & de poètes , ont fait connoître leur nom , avec leurs premiers ouvrages.

ACTION  
DE L'ORA-  
TEUR.

Le même critique reprend encore quelques autres endroits de cet écrit de M. Riccoboni , & il les reprend avec justice. Par exemple : notre Auteur prétend que plusieurs prédicateurs prennent pour modèle la déclamation du théâtre , & non celle du barreau. Mais , dit le critique , qui a jamais vû déclamer en chaire comme on fait au théâtre ? Les bons Orateurs en sont fort éloignés , & les mauvais ont chacun une déclamation propre , où l'imitation de celle du théâtre n'entre pour rien. A l'égard de ce que M. Riccoboni ajoute , que ces prédicateurs dont il parle , prennent pour modèle la déclamation du théâtre , *& non celle du barreau* ; comme il paroîtroit suivre de ces paroles , que l'Auteur voudroit que la déclamation de la chaire se conformât à celle du barreau , le critique le reprend encore sur cela. Au barreau , dit-il , il ne s'agit que d'exposer les faits & les moyens , avec de la clarté , de la force & de la noblesse ; le pathétique y

Tome II.

M

est superflu, parce qu'il ne s'agit pas d'é-mouvoir le cœur des Juges. Un Avocat ne doit jamais, (j'aimerois mieux dire, ordinairement,) prendre d'autre ton que celui qui convient au récit des faits & au raisonnement. Mais le ministère de la prédication exige une déclamation différente, parce qu'il a un autre objet que l'esprit, & qu'il doit encore toucher le cœur. Le même critique trouve aussi fort singulière l'idée de M. Riccoboni sur l'établissement d'une chaire publique, pour enseigner l'art de la déclamation. J'aimerois autant, dit-il, une chaire publique pour montrer le goût du chant. Puis il ajoute : que par rapport à la déclamation, il faut être son maître à soi-même, ne suivre que son génie, ne copier personne, & consulter seulement les vrais tons de l'ame.

La maxime sur laquelle M. Riccoboni insiste dans ses pensées sur la déclamation, que l'orateur doit sentir lui-même ce qu'il dit, s'il veut faire impression sur ceux qui l'écoutent, a été développée, & prouvée avec autant de solidité que d'agrément dans un discours du pere Gaichies de l'Oratoire, où ce judicieux & élégant Ecrivain montre que dans les actions publiques, il faut être touché pour

toucher. C'est le septième de ses discours Académiques, que l'on a joints à la dernière édition des maximes du même Auteur sur le ministère de la chaire. Il faut lire aussi le cinquième discours, où il prouve que le style concis n'est pas le style des Orateurs.

ACTION  
DE L'ORA-  
TEUR.

Depuis que j'ai lû ces deux discours, j'ai trouvé sur l'art de parler en public des réflexions dont je ne puis m'empêcher de conseiller la lecture. Elles sont imprimées dans l'histoire des ouvrages des Savans, tome 24. mois de Juin 1709. L'Auteur se dit Comédien : mais la qualité ne fait rien, pourvû que l'on dise de bonnes choses. Celui-ci ne parle point de la composition d'un discours : *c'est*, dit-il, *un art qui me passe* : il ne parle que de la prononciation & des qualités extérieures de l'orateur. Il veut 1°. que pour parler en public on ait de la mémoire. Si celle-ci est incertaine & chancelante, on ne peut jamais bien débiter son sermon, sa harangue, son plaidoyer, son rolle. Mais quand elle est ferme & assurée, on manie, on retourne son discours, on est maître de ses tons & de ses gestes. 2°. La prononciation doit être régulière, coulante ; l'articulation nette, insinuante : dans les endroits passionnés,

M ij

**ACTION  
DE L'ORA-  
TEUR.**

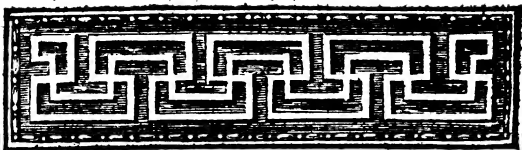
il faut presser, mais sans trop s'abandonner à son feu. 3°. On doit avoir une contenance noble, aisée, modeste, gracieuse & naturelle. A l'égard de la voix, elle doit être naturellement nette, sonore, sans être perçante. Au commencement du discours, il faut parler modestement, un peu bas, mais intelligiblement; dans le milieu il faut moins se ménager; & sur la fin on peut prendre l'effort: rien ne fatigue plus que d'entendre un orateur toujours sur le même ton. Le visage doit n'avoir rien de choquant; il faut se le rendre parlant, mais sans grimaces. Les passions s'y peignent d'elles-mêmes, quand l'ame est touchée. L'action doit être noble, naturelle, gracieuse, imposante, animée, légère: point outrée, point trop recherchée, ni étudiée.

Notre anonyme étend toutes ces réflexions, & finit par ces trois avis. Le premier est, qu'il faut étudier tout ce qu'il a dit, mais se rendre le geste, l'action, la prononciation, &c. si naturelles, que l'art en soit entièrement caché pour le rendre plus persuasif. Le deuxième est, qu'on ne peut pas, & qu'on ne doit pas tout faire sentir dans un discours. Les endroits moins marqués, sont comme les ombres aux tableaux. Enfin, le

trop d'art dans l'action & dans la voix, ainsi que dans la composition d'un discours, rend un orateur sec, guindé, & pédant. Le seul défaut que je trouve dans ces réflexions, c'est que l'Auteur trop prévenu en faveur de son art, croit que la déclamation du théâtre peut servir de modèle aux Orateurs sacrés : réflexion absurde qu'un prédicateur sensé n'aura garde d'adopter, indépendamment même de son devoir qui l'oblige à fuir les spectacles condamnés par l'Eglise, pour de bonnes raisons.

**ACTION  
DE L'ORA-  
TEUR.**





BIBLIOTHEQUE  
FRANÇOISE,  
O U

HISTOIRE DE LA LITTERATURE  
FRANÇOISE,  
TROISIÈME PARTIE.

Des Orateurs.

---

CHAPITRE PREMIER.

*Des traductions Françoises des écrits  
des anciens Orateurs.*



PRE's avoir parlé des Auteurs  
anciens & modernes qui ont  
donné des préceptes d'éloquen-  
ce, il faut considérer les ouvra-  
ges de ceux qui les ont mis en pratique.  
Ces images animées n'offrent pas moins  
à l'esprit de quoi lui plaire, que de quoi

**Instruire.** Car outre qu'on devient plus tôt éloquent en lisant ou en écoutant des hommes qui le sont, qu'en s'attachant à des instructions méthodiques, les exemples font toujours plus de plaisir à consulter que les regles.

ANCIENS  
ORATEURS.

C'est ce qui fit entreprendre à Cicéron ses entretiens sur les Orateurs illustres. Il avoit donné d'excellens préceptes sur l'éloquence dans son Traité de l'orateur : mais il la représente ici sous les diverses formes qu'elle a prise, dans ceux qui successivement en ont fait profession jusqu'à son tems. Il commence par les Grecs, parce que ce sont les premiers modèles, & c'est aussi d'eux que je dois commencer de parler.

Villef. préf.  
de la traic.  
des entret.  
de Cicér. sur  
les Orateurs  
illustres.

Dès qu'on eut compris, dit Cicéron, quelle étoit l'efficace d'un discours méthodique & bien travaillé, plusieurs maîtres en cet art se firent distinguer. Gorgias, Trasymaque, Protagoras, Prodicus, Hippias, devinrent célèbres. Mais il ne nous reste aucun écrit, au moins complet, de ces anciens Orateurs.

De clar. orator. c. 3.

Ils étoient déjà vieux, lors qu'Isocrate ouvrit à toute la Grece sa maison, comme une espece d'Académie & une école d'éloquence. Il fut grand orateur, & grand maître, dit Cicéron ; & quoiqu'il

M iij

ANCIENS  
ORATEURS.

n'allât point au barreau se faire voir, il se prépara plus de gloire à l'ombre des murs de son logis, qu'aucun poëte n'en acquit jamais. Cicéron ajoute, qu'on ne sçavoit pas avant lui ce que c'étoit que belle construction & chute harmonieuse dans les périodes; ou, que s'il y en avoit quelquefois, il ne paroïssoit pas qu'on y en eût mis à dessein, & que l'arrangement du discours étoit plutôt alors un ouvrage de la nature ou du hazard, que de l'art & de l'étude.

*Institut.*  
*orat. l. x.*

Isocrate, dit Quintilien, est poli & orné, plus propre à enseigner un jeune athlète qu'à combattre lui-même. Il a recherché toutes les graces, toutes les fineses du style, & avec raison: car il prétendoit, non pas se mêler des exercices du barreau, mais se donner en spectacle dans une école nombreuse: du reste inventant facilement, grand amateur de tout ce qui est beau & honnête; si exact dans sa composition, que ce soin extrême est un défaut qu'on blâme en lui.

On le regarde comme le premier qui ait donné à la phrase, ce tour périodique, ces cadences mesurées, cette juste étendue qui contribuent infiniment à la beauté du discours; mais il n'écrivoit que pour flater l'oreille; sa diction fleu-



rie & chargée de pensées brillantes , n'avoit ni feu , ni véhémence. Il faut , au reste , expliquer ce que dit Quintilien : Qu'Isocrate ne prétendoit pas se mêler des exercices du barreau. Il est vrai que cet orateur n'a parlé qu'une fois en public , comme on le croit : mais il auroit voulu le faire plus souvent. Il n'étoit arrêté que par sa timidité naturelle , qu'il ne pouvoit surmonter : sur quoi il avoit coutume de dire qu'il prenoit mille drachmes de ses disciples pour leur enseigner l'éloquence , mais qu'il en donneroit volontiers dix mille à celui qui sçauroit lui procurer de la voix & de la hardiesse.

ANCIENS  
ORATEURS.

Nous n'avons plus que vingt & un discours de cet orateur , & il n'y en a qu'un petit nombre que l'on ait donné en François. Louïs le Roy , de Coutances en Normandie , mort en 1579. en a traduit trois , l'exhortation à Démonique , fils d'Hipponique illustre Athenien , & frere de Callias ; l'oraison du regne ou de la maniere de bien regner , adressée à Nicoclès ; & le symmachique ou de la paix. Le Roy a interprété le titre de ce dernier discours , *du devoir du Prince* , quoique ce soit une exhortation à faire la paix avec ceux de Chio , de Rhodes & de Byzance.

M v

ANCIENS  
ORATEURS.

Baill. jugem.  
des Sav. édit.  
in-4°. t. 3.

*Ibid.* art. de  
Giry.

Ces traductions de Louïs le Roy sont bonnes , pour le tems où elles ont été faites : l'Auteur étoit fort versé dans l'intelligence de la langue Grecque ; & on le regarde comme un interprète exact & fidèle. A l'égard de son style , quoiqu'il se fût appliqué à polir notre langue , & qu'on trouve chés lui des tours de phrase heureux , & une sorte de pureté , c'est toujours un style du milieu du seizième siècle.

Messieurs Giry & du Ryer , de l'Académie Françoisé , ont traduit , l'un le discours d'Isocrate de la louange d'Hélène , & l'autre la louange de Butiris. M. Baillet s'est trompé en donnant la traduction de ces deux discours au premier. Monsieur l'abbé Regnier Desmarais , de la même Académie , a publié aussi en notre langue en 1700. le discours du même Isocrate à Démonique ; & sa traduction est de beaucoup préférable à celle du même ouvrage , donnée par Louïs le Roy. Il seroit à souhaiter que ce célèbre Académicien nous eût fait présent de la traduction d'un plus grand nombre de discours de l'orateur Grec. Ceux qui comme vous n'entendent point les langues savantes , seroient en état de lire ces discours avec autant d'utilité que d'agrément.

Réné Morel de Breteüil, qui dans un âge peu avancé avoit beaucoup de littérature, & entendoit bien la langue Grecque, avoit formé cette entreprise dont nous desirons l'exécution. Mais il en est demeuré à un simple essai, qu'il publia en 1702. in-12. à Paris, chés Rollin, sous ce titre : *Réflexions morales traduites du Grec d'Isocrate, ou essai d'une traduction Françoisé de cet Auteur.* Cet essai auquel on a applaudi pour la fidélité de la traduction, est tiré de deux pièces d'Isocrate, dont la première est un *plan de conduite pour le fils d'un de ses amis*; & la seconde, une *instruction pour un jeune Prince.*

M. Baillet dit, que le célèbre Henri Etienne avoit fait aussi une traduction Françoisé de deux discours du même Isocrate. Mais quels sont ces discours? En quel tems a paruë cette traduction? ce critique ne le dit pas. M. Maittaire qui a fait si au long, & avec tant d'exactitude la vie de Henri Etienne, ne fait point mention de cette traduction; & la Croix du Maine dans sa bibliothèque, se contente de dire que Henri a traduit *deux oraisons d'Isocrate*, sans les spécifier, & sans dire si elles ont été imprimées, en quel lieu, & en quelle année.

M vj

ANCIENS  
ORATEURS.

Lyſias parut après Iſocrate, dit Ciceron : il ne s'exerça pas non plus au barreau ; mais il écrivit avec beaucoup de délicateſſe & d'élégance. Quintilien dit de lui , que s'il ſuffit à l'orateur d'inſtruire , il n'y en a point de plus parfait. Il va droit à ſon but , ajoute-t'il , ne diſant rien d'étranger à la queſtion , rien d'inutile. Son ſtyle eſt néanmoins plus ſemblable à un ruiſſeau clair & pur , qu'à un grand fleuve. Nous avons encore pluſieurs de ſes diſcours : mais je n'en connois aucun qui ait été traduit en notre langue.

On s'eſt plus attaché à nous faire connoître Demoſthene ; & avec d'autant plus de raiſon , qu'il eſt le Prince des orateurs Grecs. Il y en eut dix en même-tems à Athenes , mais Demoſthene , dit Quintilien , les a tous paſſés de bien loin ; & depuis on l'a regardé , en quelque façon , comme la regle de l'éloquence , tant il y a de force en lui , tant ſa maniere d'écrire eſt vive & ferrée , tant tout ce qu'il dit eſt plein de nerfs , tant il a ſoin d'éviter tout ce qui eſt inutile , tant eſt juſte , enfin , le tempéramment qu'il a gardé. Ainſi parle Quintilien. Ciceron dit que dans les ſujets que cet orateur eut à traiter , il n'y pouvoit en-

trer ni subtilité, ni ruse, ni finesse, que le même Demosthene ne l'apperçût; que rien ne se pouvoit dire ou délicatement, ou laconiquement, ou nettement, avec plus de justesse & de correction qu'il ne le disoit; que rien au contraire, ou de sublime, ou de véhément, ou d'éclatant, par la dignité des termes ou des pensées, n'approchoit de son élévation. Les modernes en ont fait à l'envi les mêmes éloges. Il nous reste encore de cet orateur soixante & une harangues, dont les principales ont été données en notre langue.

ANCIENS  
ORATEURS.

Jean Papon, dont je parlerai parmi les traducteurs de Cicéron, a donné en 1554. la deuxième & la troisième Philippique de Demosthene, mais de façon que l'on ne reconnoît point cet excellent orateur, dans la traduction barbare du moderne Jurisconsulte.

Louïs le Roy, dont j'ai déjà parlé, a traduit sept harangues du même; trois Olynthiennes, & quatre Philippiques. Cette traduction parut en 1575. in-4°. à Paris, chés Frédéric Morel. Si nous n'en avons pas de meilleure, il faudroit bien vous en contenter, quoique celle-ci représente fort imparfaitement le génie, le goût, & l'éloquence de Demos-

ANCIENS  
ORATEURS.

thenc. Mais le travail de MM. de Maucroix & de Toureil, vous dispense heureusement de cette lecture.

Le premier avoit essayé de traduire les quatre Philippiques, qu'il donna en 1685. dans le recueil intitulé, *Ouvrages de prose & de poésie des sieurs de Maucroix & de la Fontaine*, en deux volumes in-12. Mais c'étoient les productions d'un âge très-avancé, où l'on ne sçauroit guère s'opiniâtrer au travail, ni conserver cette vivacité, qui change, pour ainsi dire, les traductions en originaux. Elles eurent donc besoin d'une autre main pour plaire au public. On les confia à M. l'abbé Thoulhier d'Olivet, qui, quoique très-jeune alors, montrait beaucoup de goût & de capacité. Cet abbé, aujourd'hui l'un des quarante de l'Académie Françoisé, trouva l'ouvrage de M. de Maucroix si imparfait, qu'il ne conserva pas une seule de ses phrases, pas un seul de ses tours.

Lettre de  
M. d'Olivet  
au devant de  
la traduction  
de Cicer. de  
la nat. des  
Dieux.

Ce fut avec ces nouveaux ornemens qui étoient essentiels & absolument nécessaires, que cette traduction parut avec quelques autres à la plûpart desquelles M. d'Olivet avoit rendu le même service, en 1710. à Paris, sous le titre d'*Oeuvres posthumes de M. de Maucroix*; & de-

puis en 1720. si cependant c'est une nouvelle édition, sous le titre, plus convenable, de *Traductions diverses pour former le goût de l'éloquence sur les modèles de l'antiquité.*

ANCIENS  
ORATEURS.

M. de Turreil, de l'Académie Roiale des inscriptions & belles lettres, & l'un des quarante de l'Académie Françoisse, qui n'avoit vû le travail de M. de Maucroix que dans l'état imparfait où il étoit d'abord, entreprit aussi de courir la même carrière, & son courage nous a été avantageux. S'étant destiné d'ailleurs par goût & par inclination à l'éloquence, il crut qu'il devoit aller droit à la source, & commencer par se bien remplir de Demosthene.

Mais afin de mieux sentir toutes les beautés, dont les harangues de ce fameux orateur sont remplies, il résolut d'en mettre quelques-unes en notre langue.

Préf. de M.  
l'abbé Maf-  
fieu sur les  
œuv. de M.  
de Turreil.

Il s'essaya donc sur la première Philippique, sur les trois Olynthiennes, & sur la harangue touchant la paix. Il les mit dans l'état où il les souhaitoit, les accompagna de remarques, & les publia en 1691. Ce coup d'essai fut applaudi, & critiqué. On loüa l'intelligence du texte, & l'élégance du style de la traduction : mais on prétendit que c'étoit moins une traduction qu'une paraphrase. Le génie

**de M. de Turreil, peu fait pour l'esclavage, n'avoit pu s'assujettir à ne penser que d'après un autre. Il avoit en beaucoup d'endroits secoué le joug, & pris tellement l'essor, qu'à peine pouvoit-on reconnoître le modèle dans la copie.**

**ANCIENS  
ORATEURS.**

Un autre défaut, plus considérable encore, parce qu'il regnoit dans tout l'ouvrage, c'est que le traducteur s'étoit fait une maniere, qui ne ressembloit en rien à celle de l'original. L'éloquence de l'un est simple, naturelle, véhémence, pathétique, & toute propre pour l'action & pour le combat. L'éloquence de l'autre étoit ornée, fleurie, brillante, pompeuse, & bonne seulement pour la parade & pour la montre. M. de Turreil loin de se fâcher de la critique, ne pensa qu'à en profiter. Il prit le dessein de réformer les cinq harangues, & d'y en ajouter six autres; sçavoir la seconde, la troisième & la quatrième Philippique, la harangue sur la Querfonesé, la lettre de Philippe aux Atheniens, & la harangue qui sert de réponse à cette lettre. Il donna dix ans à ce travail, & le mit au jour en 1701.

Cette seconde traduction, étoit infimement meilleure que la premiere. Mais quoique M. de Turreil s'y fût prescrit



des regles plus étroites, il ne laissoit pas de s'y donner encore de grandes libertés. Il retranchoit beaucoup de choses du texte, & il y en ajoutoit beaucoup d'autres. M. de Turreil sentit ces défauts, & entreprit encore d'y remédier. Il refondit pour la troisième fois les Philippiques, & s'occupa de ce travail avec une constance qui a duré autant que sa vie.

---

ANCIENS  
ORATEURS.

Il y a fait des changemens si considérables, qu'on peut dire que c'est un ouvrage tout nouveau. Il s'y renferme, dans les bornes de la traduction la plus sévère. Il s'attache exactement à son texte, sans jamais se permettre ni retranchement ni addition. Fidèle par tout au sens, il ne l'est guère moins à la lettre; il s'en approche le plus qu'il peut, & ne manque point d'en prendre les tours, les figures, le nombre même & la cadence, toutes les fois que le génie de notre langue le comporte.

On y trouva cependant une exactitude trop scrupuleuse : mais il répondoit que c'étoit Demosthene qu'il vouloit rendre tel qu'il étoit. Car, ajoute M. l'abbé Massieu, selon les dernières idées qu'il s'étoit faites de la traduction, il jugeoit qu'un interprète ne sçauroit trop

ANCIENS  
ORATEURS.

se conformer à son original ; qu'écrivant principalement pour les personnes qui ignorent les langues savantes, il doit par son travail suppléer aux lumières qu'elles n'ont pas ; leur présenter son Auteur tel qu'il est ; enfin les mettre à portée d'en connoître le fort & le foible , de sorte qu'elles soient en état de prononcer également sur ce qu'il a de mauvais, comme sur ce qu'il a de bon.

Monsieur de Turreil n'eût pas la satisfaction de voir paroître cette nouvelle traduction. Elle ne fut publiée qu'après sa mort avec ses autres écrits, par les soins de M. l'abbé Massieu, l'un des quarante, comme lui, de l'Académie Françoisé. C'est à cette édition, qui est de l'an 1721. qu'il faut s'attacher. La préface dont le savant éditeur l'a ornée, est un chef-d'œuvre de goût & de solidité, aussi utile par la justesse des réflexions dont elle est remplie, qu'agréable par la maniere dont elles sont exprimées. Je n'en rapporterai que le parallèle que l'Auteur fait de la traduction des Philip-piques données par M. de Maucroix, avec celle des mêmes harangues par M. de Turreil.

La premiere, dit M. Massieu, est quelquefois plus agréable ; celle de M. de

Tourreil est toujours plus fidèle. Le style ~~du premier~~ a plus de douceur, & plus d'égalité; le style du deuxième, plus de véhémence & de force. On trouve dans l'un plus de ces tours naïfs & de ces fines-  
 ses de langue, qui sont un des principaux charmes du discours ordinaire; on trouve dans l'autre plus de ces figures vives & de ces traits hardis, qui sont l'ame de la haute éloquence. Enfin M. de Maucroix est peut-être un Grammairien plus exact; mais M. de Tourreil est sans contredit un plus grand orateur.

ANCIENS  
ORATEURS.

Ajoutons, qu'on ne peut trop louer ses préfaces, surtout celle qu'il a mise à la tête des Philippiques, & ses remarques. Les premières sont des plus beaux morceaux que nous aions en notre langue. Outre qu'elles renferment, principalement la première, une grande partie de l'histoire de l'ancienne Grece, elles sont partout écrites d'un style mâle, noble & soutenu, & remplies de réflexions très-judicieuses sur le génie de la traduction, sur la solide & la véritable éloquence, sur Demosthene en particulier, & sur quelques autres points importants. La seule chose que l'on y ait reprise, c'est que le brillant paroît quelquefois y dominer. Les remarques font connoître l'é-

ANCIENS  
ORATEURS.

rudition de l'Auteur : on y voit un grand nombre d'explications nouvelles, de résolutions de textes, de conciliations de passages, & d'autres découvertes de cette nature, qui sont toujours utiles aux ignorans, & dont les savans mêmes peuvent souvent faire leur profit.

Maffieu, ut  
supra.

Nous avons encore de M. de Tourreil la traduction d'une autre harangue de Demosthene, c'est celle sur la couronne pour Ctésiphon, avec la traduction de la harangue d'Eschine sur le même sujet. Tout le monde sçait que ces deux Orateurs sont les deux hommes de l'ancienne Grece, qui ont porté le plus loin l'autorité de la parole ; & qu'entre leurs harangues, les deux qu'ils prononcèrent l'un contre l'autre au sujet de la couronne, ont toujours passé pour leurs chefs-d'œuvres. Elles tiennent parmi leurs pièces, le même rang qu'ils tiennent eux-mêmes parmi les Orateurs. On les regarde, non-seulement comme ce que l'antiquité nous a laissé de plus précieux, mais même comme ce que l'esprit humain a jamais produit de plus parfait en matière d'éloquence.

On avoit déjà une traduction Françoisise de ces deux harangues, qui parut en 1593. à Paris, in-8°. chés Abel l'Ange-

**Lect.** On sçait qu'elle est dûe aux savantes veilles de M. du Vair, Garde des Sceaux de France. J'admire, dit M. de Tourreil, qu'un Magistrat de ce rang ait pu & voulu l'entreprendre; mais il n'est pas possible de dissimuler qu'assés souvent, pour ne rien dire de pis, elle se ressent du peu de loisir, que lui laissoient les importantes occupations.

---

ANCIENS  
ORATEURS.

Tour, préf.

Comme M. de Tourreil, n'avoit point la même excuse, il n'a rien omis de ce qui pouvoit lui faire faire une traduction aussi parfaite qu'elle pouvoit l'être. M. l'abbé Massieu dit qu'il a mis à ce travail les quinze dernières années de sa vie. Pendant qu'à ses heures de loisir il réformoit les Philippiques, il employoit le fort de son tems à nous donner ces deux harangues, lesquelles au jugement des plus habiles connoisseurs, sont au-dessus des Philippiques mêmes. On sent pareillement dans la traduction une éloquence mâle & saine, que le tems a meurie, que l'exercice a fortifiée; & que de longues réflexions sur les regles & sur les modèles ont porté à sa perfection. Le traducteur s'est tellement attaché en particulier à bien prendre le caractère des deux Orateurs, qu'encore, que ce soit toujours lui qui parle, on reconnoît sans peine, quand c'est

**ANCIENS**  
**ORATEURS.** d'après Demosthene ou d'après Eschine;  
& qu'on croit entendre successivement les deux hommes du monde les plus éloquens, quoique d'une éloquence très-différente. Cette traduction n'a paru qu'après la mort de l'Auteur, dans le recueil de ses écrits publiés en 1721. par les soins de M. l'abbé Massieu.

La préface de M. de Turreil sur ces deux harangues, n'est pas moins estimable, que celle qu'il a faite pour les Philippiques. Ce n'est presque qu'un tissu de ce que les plus excellens critiques de l'antiquité ont dit de meilleur sur la traduction, sur l'éloquence, sur les qualités personnelles d'Eschine & de Demosthene, & sur les perfections de leurs harangues. Cicéron, Denys d'Halicarnasse, Quintilien & Longin y parlent tour à tour; & y parlent avec toute la solidité, la justesse & le goût que l'on trouve dans leurs écrits.

Quoique la troisième traduction que M. de Turreil a faite des Philippiques de Demosthene, mérite, selon la plupart des critiques, les éloges que M. l'abbé Massieu lui a donnés, M. l'abbé d'Olivet n'y a pas encore trouvé l'orateur Grec, & il a entrepris de nous le représenter plus fidèlement, selon lui, & plus

exactement. C'est ce qu'il a tâché d'exé-  
 cuter dans la traduction des deux premières  
 Philippiques qu'il a publiées en 1727. ANCIENS  
ORATEURS.

L'entreprise étoit hardie, le célèbre  
 traducteur en convient, & voici ce qu'il  
 répond. « Autre chose, dit-il, est l'ex-  
 actitude à rendre le sens d'un ora-  
 teur : autre chose, la fidélité à exprimer  
 le caractère de son éloquence. Or, il  
 me paroît, ajoute-t'il, que les deux il-  
 lustres Ecrivains qui ont mis les Phi-  
 lippiques en François (MM. de Mau-  
 croix & de Turreil) ne se sont point  
 assujettis assés au goût, au génie de De-  
 mosthene : ils lui font dire à peu près  
 ce qu'il a dit, mais rarement comme il  
 l'a dit ; & dès-là ce n'est plus le même  
 orateur. Dans M. de Maucroix, c'est  
 un malade que l'on voit bien avoir été  
 un très-bel homme ; mais qui est tom-  
 bé dans un état de langueur, où ceux  
 qui l'avoient vû & connu auparavant,  
 lui trouvent les yeux éteints, les traits  
 à peine reconnoissables. Dans M. de  
 Turreil, c'est un malade d'une autre  
 espece, d'autant plus incurable, qu'il  
 se doute moins de son mal, & qu'il  
 prend pour embonpoint, pour vigueur,  
 ce qui n'est au fond que bouffissure,  
 & intemperie. » Page 76.  
nou,

ANCIENS  
ORATEURS.

M. d'Olivet avouë, avec M. Massieu, que la troisiéme traduction de M. de Tourreil est infiniment supérieure aux deux premières : mais il prétend qu'elle a encore de grands défauts ; & sans cela, il se fut donné une peine inutile en entreprenant une nouvelle traduction. » Il y a encore, dit-il, des restes d'affectation : on y sent les efforts infinis qu'il en a coûtés à l'Ecrivain pour se gêner à être moins brillant & plus naturel. » Il a prêté, ajoute-t'il, les agrémens de cette brillante élocution au plus grave des Orateurs.

C'est donc pour le faire connoître tel qu'il est, c'est-à-dire, sensé, précis, grave, simple, ne cherchant & ne connoissant que la raison mise dans son jour, que M. l'abbé d'Olivet a entrepris cette nouvelle traduction à laquelle le public a assés applaudi, sans néanmoins diminuer rien de son estime pour celle de M. de Tourreil.

Il a mis au-devant de chacune de ces harangues un argument, qui expose le sujet en peu de mots ; & il les a accompagnées de remarques courtes, mais utiles, la plupart sur quelques points de critique grammaticales : quelques-unes sur la géographie de la Grèce, & les autres sur diverses



verses circonstances historiques de ce  
 tems-là, que l'orateur ne fait qu'indiquer  
 en passant, parce qu'il parloir à des gens  
 pleinement instruits, au lieu qu'elles nous  
 sont aujourd'hui presque entièrement in-  
 connues. Il y a outre cela plusieurs petits  
 traits d'exactitude, qui avoient échappé  
 aux autres traducteurs. Entr'autres cho-  
 ses, M. l'abbé d'Olivet suppose & prou-  
 ve bien, que vers la fin de la seconde  
 Philippique, Demosthene a dû lire un  
 mémoire: ce qui sauve l'*hiatus*, & le re-  
 proche de M. de Turreil, qui sembloit  
 regarder cette belle harangue, comme une  
 invective vague, du moins en apparence.

ANCIENS  
 ORATEURS.

Mém. de  
 Trév. Mai  
 1718. art.  
 48.

M. l'Abbé d'Olivet voyant que le Pu-  
 blic avoit fait accueil à sa traduction des  
 deux premières Philippiques, la revit avec  
 soin, s'efforça de la rendre encore plus  
 parfaite, & la fit réimprimer en 1736. à  
 Paris chés Pierre Gandoüin in-12. & afin  
 de faire au Public un présent plus com-  
 plet, il a joint à cette nouvelle édition  
 la traduction de la troisième & de la qua-  
 trième Philippique, qu'on l'avoit sollicité  
 de donner. M. l'Abbé Sellier dit dans son  
 Approbation « Qu'une si parfaite co-  
 pie d'un aussi grand modèle que De-  
 mosthene, ne peut qu'être agréable &  
 utile à ceux qui cherchent la vérité »

Tome II,

N

ble beauté de l'éloquence. »

ANCIENS ORATEURS. Cicéron n'a pas été aussi heureux en traducteurs, au moins pour la plûpart de ses harangues : car ce n'est point ici le lieu de parler des traductions de ses autres ouvrages. Suivant ce que ce célèbre orateur Romain nous apprend en plusieurs endroits, il s'en faut bien que nous aïons toutes ses oraisons. Il nous en reste cinquante-neuf, dont le mérite est assés connu, sans qu'il soit besoin d'en faire ici un long détail. Outre les beautés de l'éloquence, ce qui est déjà beaucoup, on sçait qu'elles contiennent, pour ainsi dire, l'histoire de tout ce qui s'est passé de plus mémorable durant la vie de Cicéron. Comme il ennoblit tout ce qu'il traite, & qu'il embellit tout ce qu'il touche, les événemens qu'il rappelle, & qu'il fait naturellement sortir de son sujet, ne sont point rapportés par les historiens dans des circonstances si propres à les rendre interressans, ni si bien placés dans leur véritable point de vûë. De plus, la jurisprudence des Romains, la sagesse de leurs loix, la rigide observance de leurs coutumes, leur discipline militaire, la politique de leurs conseils, en un mot, tout le système de leur gouvernement se développe ici, à mesure qu'il

Villef. préf.  
de sa trad.  
des orais. de  
Cicéron.

En offre des occasions. On y voit encore les vertus, ou pacifiques, ou guerrières, bien célébrées; les vices & les crimes détestés, attaqués, poursuivis sans ménagement. Enfin les grandes maximes des mœurs, telles qu'elles pouvoient être connues par des païens éclairés, y sont répandues partout, & bien appliquées à des faits qui les réalisent. Voilà sommairement ce que les oraisons de Cicéron renferment, & ce qu'il seroit à souhaiter que ceux qui les ont traduites, eussent mis dans tout son jour. S'ils n'ont point atteint cette perfection, quelques-uns au moins en ont approché, & quand leur travail seroit encore plus imparfait, il faut en profiter, lorsqu'on n'est point en état de lire l'orateur Romain dans sa propre langue.

Pierre Saliat, Antoine Macault, Claude de Cuzzi, & Erienne le Blanc traduisirent quelques-unes de ces harangues, comme celles pour Marcel, devant & après son exil, pour élire Pompée chef de l'armée contre Mithridate & Tigrane, pour Ligarius, contre Salluste, & leurs traductions qui méritent à peine d'être nommées, parurent chés Simon de Colines à Paris en 1537. 1541. & en 1544. Claude Chaudiere, Parisien, Imprimeur

**du Cardinal de Lorraine, traduisit & imprima**  
**ANCIENS** prima lui-même à Rheims en 1551. la  
**ORATEURS.** premiere oraison contre Verrés, in-4<sup>o</sup>,  
 qu'il dédia à Nicolas Pfaume, Evêque &  
 Comte de Verdun. La Caille, qui ne parle  
 point de cette traduction, & plusieurs autres,  
 conviennent que Chaudiere étoit un  
 homme savant, & qui étoit assés bien  
 versé dans le Latin & dans le François.

Histoire de  
 l'imprim. p.  
 147.

Jean Papon, Seigneur de Marcoulx, & de Goutelas, Lieutenant général de Montbrison en Forêts, a traduit aussi la seconde Philippique de Cicéron. Elle a été imprimée avec la traduction de la seconde & de la troisième Philippique de Demosthenes, à Lyon par Maurice Roy & Louis Pesnot, en 1554. in-12. le tout sous le titre de *Rapport des deux Princes d'éloquence, Grecque & Latine, Demosthenes & Cicéron, à la traduction d'aucunes leurs Philippiques.* Ce volume est dédié à Claude d'Urfé, Bailli de Forêts, &c, Papon, beaucoup plus connu par ses ouvrages sur la jurisprudence, promet dans son épître dédicatoire, d'autres traductions de Demosthene & de Cicéron. Je ne crois pas qu'il ait tenu parole, & nous n'y perdons rien.

Je connois encore une autre traduction ancienne de la seconde Philippique

de Cicéron. Elle est d'Antoine de Laval, géographe du Roi, Capitaine de son parc & château lès-Moulins en Bourbonnois, dont on peut voir l'article dans le dernier supplément de Moréri, & dans les mémoires du pere Nicéron, tome 37. Le sieur de Laval, homme d'esprit, & qui avoit beaucoup d'érudition pour son tems, étoit très-versé dans la lecture de Cicéron, dont il avoit aimé les ouvrages dès sa première jeunesse. Il n'avoit pas moins d'ardeur pour la perfection de notre langue, & il auroit voulu que l'on eût fait parler tous les anciens en François. Il s'essaya lui-même sur la seconde Philippique, à la sollicitation de M. de Pibrac, Avocat général au Parlement de Paris, avec qui il étoit lié d'estime & d'amitié. Mais quoique sa traduction eût mérité les éloges de cet illustre Magistrat, il n'osa la mettre au jour, & elle seroit peut-être demeurée toujours inconnue, si quinze ou seize ans après, le Roi Henri IV. à qui on en parla, ne la lui eût fait demander par M. le Duc de Joyeuse.

M. de Laval ne put la refuser : cette traduction courut entre les mains des courtisans, & tomba dans celles d'un Libraire qui l'imprima sur une copie fort défectueuse. Je ne sçai point la date de

N iij

**ANCIENS ORATEURS.** la premiere édition , & je ne connois que celle de 1622. jointe à la réimpression du recueil des divers écrits du sieur de Laval qu'il publia lui-même in-4°. à Paris chés Claude Cramoisy, sous le titre de *Deffains de professions nobles & publiques, &c.*

Deffain de  
profess. pag.  
314. de la  
seconde édi-  
tion.

Il m'a paru que le traducteur avoit communément bien entendu le texte de son Auteur , & qu'il rendoit assés bien son feu, son énergie, le tour de ses phrases. Mais le style François est si suranné, qu'on ne peut plus lire cette traduction avec plaisir. On voit par la date que le sieur de Laval a mise à la fin, qu'il la composa au mois de Novembre 1586.

Cet Auteur a fait encore connoître son amour & son goût pour l'éloquence par son discours sur la mort du Roi Henri III. & son oraison funébre de Henri IV. que l'on trouve dans le recueil dont j'ai parlé : & plus encore par un discours fort sensé sur *les prédicateurs qui affectent le bien dire*, composé en 1617. & adressé à M. Froger, Docteur de la Faculté de théologie de Paris, & Curé de S. Nicolas du Chardonnet, dans la même ville. Ce discours est à la fin d'un recueil de traductions de quelques traités des Peres de l'Eglise, faites par le même, & imprimées in-8°. à Paris, chés la veuve d'Abel l'Angelier

~~en~~ 1620. Mais il faut laisser ces anciens traducteurs pour parler de quelques autres plus modernes, & dont la plûpart ont eu aussi beaucoup plus de réputation.

ANCIENS  
ORATEURS.

On trouve dans les œuvres du Garde <sup>villef. préf.</sup> des Sceaux du Vair, l'oraison pour Milon, <sup>ut supra.</sup> traduite en François. Le style en est assez correct; mais la traduction n'est pas de même. Il prend les Albaniens de la campagne de Rome pour les Albanois de la grande Asie; & *Tumuli* pour des tombeaux, quand il signifie des collines. Il est inutile d'y faire remarquer un plus grand nombre d'inexactitudes. La construction des phrases est tellement vieillie, qu'elle rend cette pièce de nul usage. Il y a beaucoup plus d'exactitude & d'élégance dans la traduction de la même oraison pour Milon, publiée en 1693. in-12. à Paris, chés Deluyne, par M. Delaistre, célèbre Avocat au Parlement. Cette nouvelle traduction, dit l'Auteur <sup>Journ. du</sup> du Journal des Savans, est accompagnée <sup>24. Août</sup> de tous les avantages que le temps & l'étude ont donnés depuis à notre langue. Le traducteur y a joint d'excellentes notes, où il explique avec solidité les anciennes formules de Rome, qui ne répondent point à celles de notre barreau: & il a semé dans ces remarques beaucoup de ju-

risprudence, d'histoire & de littérature.

ANCIENS  
ORATEURS.

En 1638. Jean Camusat imprima à Paris in-4°. un recueil de *huit oraisons de Ciceron*, sçavoir, celles pour Quintius, pour la loi Manilia, pour Ligarius, & pour Marcellus, par M. Perrot d'Ablancourt, l'un des premiers membres de l'Académie Française : la quatrième Catilinaire, par M. Giry; l'oraison pour le poëte Archias, par le célèbre Olivier Patru, & les harangues pour la paix & pour le Roi Déjotarus, par Pierre du Ryer.

Il seroit injuste, dit M. de Villefore, de reprocher à ces célèbres Ecrivains, de n'avoir pas dans leur style la même netteté de construction qu'on voit aujourd'hui dans la langue Française, & d'employer des termes qui ne sont plus en usage : c'étoit le vice de leur tems, & non de leur esprit. A cela près, leurs traductions, communément parlant, sont fidèles, & bien écrites. Mais on leur reproche de n'avoir traduit que le matériel de ces oraisons. Ils en ont pris les sujets & les pensées, & se sont fait ensuite un style qui leur est propre, mais qui n'exprime ni la force, ni la finesse, ni les graces de l'orateur : parce qu'ils ont préféré leurs façons de parler aux siennes, beaucoup meilleures assurément



que celles qui les remplacent. Ils croioient qu'il falloit tout ajuster à nos mœurs, & méprisoient les locutions usitées parmi les autres nations. Chés eux un Tribun militaire est un Colonel, un Questeur un Thrésorier, le barreau est le Siège, les Tribunaux c'est le Palais: expressions vulgaires qui ne paroissent nullement convenables dans la bouche de nos vieux Romains. Il faut, ce semble, donner aux choses les mêmes noms qu'elles ont eûs chés les anciens peuples; leur conserver le caractere de leurs mœurs antiques, parler le langage des tems, & ne pas priver les lecteurs de ces connoissances.

ANCIENS  
ORATEURS.

Il y a d'ailleurs dans ces traductions plusieurs endroits, où leurs célèbres Auteurs n'ont certainement pas entendu le sens du texte qu'ils traduisoient. Celle de l'oraison pour le poëte Archias, par M. Patru, a été réimprimée dans le recueil de ses plaidoiers & autres œuvres, dont la quatrième édition est de l'an 1732. à Paris, en deux volumes in-4°. Mais cette traduction est fort différente de celle qu'il avoit donnée en 1638. Que l'on compare l'une & l'autre, on ne trouvera dans la dernière presque point de tours qui se ressemblent, presque point de phr ases qui soient entièrement les mê-

N v

ANCIENS  
ORATEURS.

mes. Rien ne fait mieux voir jusqu'où M. Patru pouffoit sa délicatesse. Un jeune homme qui veut se former à écrire, fera plus de profit dans cet examen, que dans un amas de préceptes sur le style. La seconde façon d'un Auteur, est la critique de la première.

Nous avons dans un autre volume in-4°. imprimé à Paris, chés Mathurin Dupuis, en 1640. les oraisons contre Verrés, traduites par Bernard Lesfargues, Avocat au Parlement de Toulouse, dont M. Ménage a dit dans sa *Requête des dictionnaires à MM. de l'Académie Française*, que sans le secours des dictionnaires de Calepin & d'Erienne :

... Les Verrines faisoient nargue

A votre candidat Lesfargue,

voulant marquer que cet Ecrivain avoit un grand besoin des dictionnaires, pour entendre le Latin des harangues qu'il entreprenoit de mettre en notre langue. Mais quelque secours qu'il en ait tiré en supposant la plaisanterie de Ménage, il est certain que quiconque lira son livre, jugera qu'il est un traducteur assez médiocre, & même assez ignorant. Quelquefois il prend pour des noms propres, des mots Latins qu'il n'entend pas. *Proago-*

~~us~~ signifie celui qui dans une députa-  
 tion porte la parole ; il croit que c'est le  
 nom d'un homme appelé Proagorus. Un  
 navire marchand en Latin, c'est *Cybea*,  
 il s' imagine que c'est le nom du vaisseau. suprà.

ANCIENS  
 ORATEURS.

Villef. ut

Il s'embrouille dans les évaluations des  
 Sesterces, & fait monter les bleds de la  
 Sicile à cinquante écus le boisseau, &  
 jusqu'à six cens écus, sans s'appercevoir  
 qu'il suit une leçon fautive. Mais ce qui  
 rend sa traduction plus défectueuse, c'est  
 que Cicéron en passant par ses mains, ne  
 laisse pas entrevoir la plus légère teintu-  
 re qui le fasse reconnoître. On n'y re-  
 trouve plus ces récits éloquens, variés  
 avec plus d'agrément les uns que les au-  
 tres, ni ces courageuses invectives con-  
 tre Verrés, ni ces peintures où les mœurs  
 des Siciliens sont si bien tracées. Ces tra-  
 ductions sont dédiées à M. le Chancelier  
 Séguier, qui n'a pas dû se trouver fort  
 honoré de cette marque de préférence.

L'abbé Gonthier a mieux réussi dans  
 sa *Traduction de l'oraison de Cicéron con-  
 tre Verrés*, où il est parlé de plusieurs  
 beaux monumens de l'ancienne Sicile, im-  
 primée in-12. à Paris, chés la veuve Thi-  
 boust, en 1682. Quoique, dit l'Auteur  
 du Journal des Savans, l'on fasse diffici-  
 lement parler Cicéron François, la ma-

Journ. des  
 Sav. du 16.  
 Févr. 1682.

Nvj

niere aisée & la netteté du style avec lesquelles M. Gonthier a traduit cette pièce, ne lui fait rien perdre de sa beauté. J'en dis autant de la quatrième harangue contre Verrés, traduite par M. de Maucroix, & publiée en 1685. dans le recueil de ses ouvrages & de ceux de M. de la Fontaine, dont j'ai déjà parlé.

Voici un volume plus nouveau, imprimé chés Gabriël Martin, en 1718. in-4°. C'est une traduction de sept oraisons; les quatre Catilinaires, le plaidoyer pour Cœlius, celui pour Milon, & la seconde Philippique, par François-Pierre Gillet, Avocat au Parlement de Paris. Ces traductions, dont trois avoient déjà paruës dès 1696. les oraisons pour Cœlius, & pour Milon, & la seconde Philippique, n'approchent pas à beaucoup près, de la pureté & de la délicatesse des autres ouvrages de cet Auteur. On doute avec raison, que Cicéron eût dit, s'il eût parlé François, *la langue me fourche, faire une vespérie, regarder lascivement*, &c. Néanmoins le sens en général, est traduit fidèlement, & les notes sont curieuses. Mais M. Gillet fait profession de renoncer aux tours de l'original, & soutient que c'est la bonne maniere de traduire. Ses phrases sont bien cadencées,

mais ce n'est plus le génie ni l'éloquence de Cicéron. L'Avocat traducteur est même en quelques endroits si peu scrupuleux, qu'il n'y respecte pas seulement la vraisemblance. Par exemple, dans la première Catilinaire, où l'orateur Romain soutient en face à Catilina qu'il sçait toutes ses démarches, & qu'entr'autres la nuit précédente, ses complices & lui se sont assemblés chés un sénateur nommé *Lecca inter Falcarios*; ces mots sont traduits par M. Gillet, avec une escorte de gens armés de faux. C'est, dit M. de Villefore, une arme un peu difficile à bien cacher sous sa robe: mais c'est de quoi il ne s'agit nullement ici: *inter Falcarios* étoit un quartier de Rome, appelé la rue des Faucheurs ou des Fourbisseurs.

Personne n'ignore que Pierre du Ryer, de l'Académie Française, a traduit presque toutes les œuvres de Cicéron, & surtout la plus grande partie de ses oraisons. C'est, dit M. Baillet, au jugement de plusieurs, la moins mauvaise des traductions de cet Auteur, quoiqu'il y ait, dit-il, passé plusieurs endroits qu'il n'a point entendus; & que pour se tirer d'affaire & empêcher le vuide, il y ait mis à la place de petits galimathias propres à éblouir, & à embarrasser les jeunes gens.

---

ANCIENS  
ORATEURS.

Jugem. des  
Savans, t. 3.  
in-4°.

**=====** M. de Villefore en juge plus favorable-

ANCIENS » ment. « Tout ce que je puis dire sur  
ORATEURS. » la version de M. du Ryer, dit-il, c'est  
» qu'elle m'a paru meilleure qu'elle ne  
» paroît à bien des gens. Je n'y trouve  
» d'autre défaut qu'un style devenu tout-  
» à-fait vieux ; car du reste , il prend as-  
» sés juste le sens de son Auteur. » Cela  
est vrai en général : mais il l'est aussi,  
qu'en bien des endroits M. du Ryer n'a  
pas rendu exactement ce sens , qu'en  
d'autres il a passé pardessus les difficul-  
tés , & que souvent , comme le dit M.  
Pag. 12. édit.  
de 1669. Gueret dans son Parnasse réformé , ne  
pouvant s'élever jusqu'à son Auteur , il  
l'a abaissé jusqu'à lui , & l'a fait ramper  
avec lui. Je conviens que ce n'étoit pas  
faute de génie dans du Ryer : il avoit  
un style coulant & pur ; on sent qu'il  
étoit capable de porter ses ouvrages jus-  
qu'à une certaine perfection : il ne man-  
quoit que de loisir : mais travaillant pour  
vivre , il ne donnoit pas à ce qu'il com-  
posoit , le tems qu'il eût fallu y employer.

La traduction de quelques endroits  
choisis des Verrines ou des oraisons con-  
tre Verrés , & celle de l'oraison pour  
Marcellus , & des quatre Catilinaires ,  
qui ont été imprimées en 1710. à Paris  
avec les œuvres posthumes de M. de

Maucroix, sont fort au-dessus des traductions de M. du Ryer ; mais celle des Catilinaires n'est point de ce célèbre Ecrivain. M. l'abbé d'Olivet nous a appris depuis, qu'il en étoit lui-même l'Auteur. M. de Maucroix ne l'avoit, pour ainsi dire, qu'ébauchée.

Quand je vins à examiner la traduction, dit M. l'abbé d'Olivet, je crus sentir qu'elles demandoient un style plus oratoire & plus nerveux, que celui de M. de Maucroix, qui s'étoit presque toujours exercé sur des sujets, où il ne falloit qu'un style doux & temperé. Je m'ôtai son écrit de devant les yeux, & je fis une nouvelle traduction. C'est une obligation que l'on a à cet abbé. Cette traduction fut dès-lors très-goûtée, & elle méritoit de l'être. Cependant le desir de la rendre encore plus parfaite, & plus conforme à l'original, l'engagea dans la suite à la revoir & à la retoucher ; & cette traduction ainsi rectifiée, & à laquelle il seroit difficile de rien ajouter, à un très-petit nombre d'endroits près, a paru pour la seconde fois en 1717. à Paris, chés Etienne, ornée & enrichie des remarques de M. le Président Bouhier si justement estimé dans la république des lettres, & pour

Lettre au  
Présid. Bou-  
hier au 1. t.  
de la trad. de  
la nat. des  
Dieux,

~~la~~ la troisième fois en 1736. chés Gandoüin.

ANCIENS A l'égard de la traduction de l'oraison  
ORATEURS. pour Marcellus, par M. de Maucroix, elle  
avoit déjà paruë séparément avec le texte  
Latin, & de courtes remarques à côté.

En 1725. un anonyme donna à Paris  
chés les freres Barbou, deux volumes in-  
titulés, *Oraisons choisies de Cicéron*. C'est  
une traduction de douze oraisons. 1.  
Pour la loi Manilia. 2. Pour le poëte Ar-  
chias. 3. Pour Milon. 4. Pour Marcel-  
lus. 5. Pour Ligarius. 6, Pour Déjotarus.  
7. Contre Pison, les quatre Catilinaires,  
& la seconde Philippique. L'Auteur don-  
ne au texte un sens assés littéral ; mais  
dans sa préface il avertit, qu'il n'a des-  
sein de travailler que pour de jeunes  
écoliers. On voit effectivement que s'il  
avoit voulu davantage élever son style,  
il étoit très-capable de le rendre plus vif  
& plus pur, & qu'il s'accommode à son  
objet. Ses notes sont bonnes, & il y a  
lieu de s'étonner, qu'autant instruit qu'il  
paroît l'être, il se soit imaginé, qu'au  
commencement de la seconde Philippi-  
que, les lettres P. C. qui signifient les  
*Peres Conscripts*, signifioient un Publius  
Caius, que l'on ne connoît point, & qui  
n'a que faire là.

Les traducteurs dont j'ai parlé jusqu'à



présent, ne nous ont point donné en notre langue toutes les oraisons de Cicéron. Une traduction de cette nature n'est pas, en effet, une médiocre entreprise. M. du Ryer étoit le seul qui l'eût presque entièrement exécutée. M. François-Joseph tiourgoin de Villefore a eu encore plus de constance, & il n'a laissé aucune des cinquante-neuf oraisons qui nous restent de Cicéron, sans la traduire. Ainsi l'on peut regarder son travail comme un ouvrage unique en son espèce. Cet Auteur, à qui le public doit un assés grand nombre d'autres ouvrages, expose dans une préface judicieuse & fort bien tournée l'étendue de son entreprise, & les principes qu'il a cru devoir suivre pour l'exécution.

Sa traduction parut en 1731. à Paris, chez Gandoüin en huit volumes in-12. Ce qui a du rendre son travail plus pénible, ce sont les principes qu'il s'est fait sur la traduction en elle-même. Il croit, par exemple, que lorsqu'il s'agit de harangues & de plaidoiers, c'est peu faire que de rendre fidèlement le sens du texte, mais qu'il faut encore, autant que la différence des deux langues le peut souffrir, traduire le tour que l'orateur donne à ses pensées & à la variété de ses

ANGIENS  
ORATEURS

**ANCIENS ORATEURS.** mouvemens. Suivant le principe, M. de Villefore a conservé les dénominations usitées chés les Romains; & il a poussé cette fidélité d'interprétation jusqu'à traduire à la lettre certaines expressions injurieuses, que les honnêtes gens parmi nous n'emploient guères en public, même dans les plus fortes invectives: telles sont celles de *Helluo*, de *Bellua*, de *Carnifex*, que Cicéron met en œuvre contre Verrés, contre Pison, contre Antoine, & que M. de Villefore rend tout simplement par celles-ci, *brutal*, *bête féroce*, *bourreau*.

Il est inutile de lui objecter que ces expressions sont odieuses & déplacées dans la bouche d'un homme qui se pique d'être circonspect sur les bienséances, qu'elles ne s'accroissent point à nos mœurs. Il répond que c'est justement cette différence de mœurs qu'il faut faire sentir dans une version; que quand on n'est que l'organe d'un ancien Auteur, il ne faut pas pour adoucir ce qui nous blesse dans son langage, lui prêter le nôtre qu'il n'avoit pas; qu'il ne sçait point de termes plus modérés pour exprimer ceux dont il s'agit. Il avoue pourtant que selon toutes les apparences, ces locutions qui nous révoltent, n'indisposoient pas de même les Romains en

leur langue. En ce cas-là, pour les réduire en François à leur juste valeur, il faudroit donc les rendre par des expressions plus mesurées, & qui n'excitassent en nous que le même degré d'indignation, que celles-là excitoient chés les Romains.

M. de Villefore n'a pas suivi l'exemple de la plûpart des autres traducteurs, qui ont mis le terme de *Messieurs* à la tête de chaque discours, contre la coutume de l'orateur, qui ne l'a pas fait, & ne l'auroit même pû faire dans la plûpart de ses oraisons, où il adresse la parole, tantôt à l'adversaire, tantôt au président, tantôt à l'auditoire ou à l'accusateur. Il ne tutoie point non plus; cette pratique lui a paru si basse & si étrange aux usages de notre barreau, qu'il a cru devoir s'en abstenir. A l'égard de l'évaluation des Sesterces, il en a toujours réduit les sommes à des *comptes ronds*, qu'il a exprimés, tantôt en monnoie de France, tantôt en monnoie Romaine. Il a conservé les termes de *Calendes*, *Ides* & *Nones*, réduisant à notre usage les autres quantièmes des mois. Pour les noms de villes & de païs, il emploie tantôt l'ancienne, tantôt la nouvelle géographie, suivant que les lieux sont plus ou moins

---

ANCIENS  
ORATEURS.

Jouin. des  
Sav. Avril  
1731. art. 30.

ANCIENS  
ORATEURS.

*Ibid. ut sup.*  
Mém. de  
Trév. Févr.  
1732. artic.  
16.

T. I. art. 1.

connus. Il renvoie le reste dans des notes courtes, mais toujours utiles, & la plupart nécessaires. Voilà, pour ainsi dire, les principaux dehors de cette traduction.

Quant à la traduction en elle-même, les Auteurs du Journal des Savans, & ceux des mémoires de Trévoux, prétendent qu'elle mérite les suffrages du public par rapport à la fidélité, & à la pureté du style. Cet éloge demande cependant des restrictions. Le style quoiqu'exact en lui-même, n'est pas toujours assez coulant, il rampe même quelquefois, dans d'autres endroits il paroît embarrassé. Je mets beaucoup au-dessus le style des Catilinaires traduites par M. l'abbé d'Olivet. Pour ce qui est de l'exactitude de la traduction de M. de Villefore, il seroit aisé de montrer que cet Ecrivain n'a pas toujours bien pris la pensée de son Auteur, même dans les endroits où il n'est pas question d'érudition, ni d'une grande connoissance de l'antiquité. On peut en voir quelques-uns fort bien repris dans le Journal historique de la république des lettres, imprimé à Leyde en 1732. Cela suffit pour faire voir que cette traduction, quoique meilleure que celle de du Ryer, n'est point parfaite; & que ce n'est pas à tort que M. de Ville-

fore se montre reconnoissant , dans sa préface , des secours qu'il a reçus de tous ceux qui ont donné en François quel- qu'une des harangues de son Auteur, Quand ces secours lui manquent , on s'en apperçoit aisément.

ANCIENS  
ORATEURS,

J'oublois de faire remarquer , qu'outre la préface qui est au-devant du premier volume , on trouve encore à la tête du cinquième , un nouvel avertissement qui contient un abrégé historique des principaux événemens de la vie de Cicéron depuis son exil. Cet abrégé sert à lier ces harangues entr'elles , & y répand beaucoup de jour.

Cicéron n'eut point d'imitateurs dignes de lui. L'éloquence fut bien-tôt en proie à des déclamateurs presque sans goût , qui ne tarderent pas à la corrompre. J'en ai déjà parlé à l'occasion de Quintilien & des déclamations qu'on lui attribué faussement. Il faut se souvenir qu'on appelloit ainsi des compositions par lesquelles on s'exerçoit à l'éloquence , & dont les sujets , vrais ou inventés , étoient tantôt dans le genre délibératif , tantôt dans le judiciaire , rarement dans le démonstratif. Les discours que l'on faisoit sur ces sujets , étoient une image de ce qui se passe dans les conseils , ou au

Gib. jugem.  
Sav sur les  
rhet. to. 1.  
anc. de Sene-  
que.  
Roll. hist.  
anc. to. xi,  
2 part.

ANCIENS  
ORATEURS.

barreau. C'étoit l'exercice commun de tous ceux qui aspiraient à l'éloquence, ou qui vouloient s'y perfectionner, c'est-à-dire des premières personnes de l'Etat.

Du tems de Cicéron, ils s'y appliquoient sous ses yeux, & profitoient de ses avis. Ils venoient chés lui, ou réciter leurs discours, ou les corriger. Après sa mort, ces assemblées se tinrent chés ceux qui avoient le plus de réputation pour l'éloquence. On fit cet honneur à Seneque, pere du philosophe : tous les amateurs de l'éloquence s'assembloient chés lui, & y prononçoient des discours sur des sujets dont on étoit convenu. Seneque avoit la plus belle mémoire du monde, comme il le dit lui-même dans la préface de ses controverses. Il assure que dans sa jeunesse il répétoit jusqu'à deux mille mots, après les avoir simplement entendus ; & il les répétoit dans le même ordre qu'on les lui avoit récités. C'est par ce merveilleux talent, que tout ce qu'on avoit dit de plus curieux dans toutes les déclamations qu'il avoit entendues, s'étoit si bien imprimé dans son esprit, que longtems après, dans un âge fort avancé, il se trouva en état de rappeler tant de morceaux détachés, & les rédigea par écrit, pour l'usage de ses

fil, & pour les transmettre à la postérité.

ANCIENS  
ORATEURS.

Il avoit ainsi recueilli ce que plus de cent Auteurs, tant Grecs que Latins, avoient dit ou pensé de plus remarquable sur différens sujets qu'ils avoient traité comme à l'envi les uns des autres, pour s'exercer à l'éloquence. De dix Livres de *controverses* ou de *plaidoiers* que contenoit ce recueil, à peine en reste-t'il cinq, qui sont même si défectueux, qu'on les prendroit plutôt pour des fragmens qui ont été ramassés au hasard, que pour un recueil où l'on ait voulu garder quelque ordre, sans qu'il paroisse aucun moien de rétablir ce qui manque. On y trouve d'ailleurs beaucoup d'endroits licentieux. Néanmoins si Virgile avoit l'adresse de trouver, à ce qu'il disoit, des perles dans le fumier d'Ennius, je crois de même qu'on peut rencontrer des choses précieuses dans les débris de notre Auteur.

Nous en avons deux traductions Françaises, l'une par Matthieu de Chalvet, Président au Parlement de Toulouse, qui parut en 1638. in-folio à Paris, l'autre par le sieur Bernard de Lesfargues, Avocat au même Parlement, dont j'ai déjà parlé à l'occasion de sa traduction

**de quelques oraisons de Ciceron. Il pa-**  
**roît qu'il étoit jeune, & sorti depuis peu**  
**du college, lorsqu'il fit celle des contro-**  
**verses de Seneque : c'est ce qu'il insinuë**  
**dans son épître dédicatoire à MM. de**  
**l'Académie Françoisë, où il vante l'ou-**  
**vrage qu'il a traduit, beaucoup plus qu'il**  
**ne mérite. Sa traduction est communé-**  
**ment fidèle; mais son style n'a ni pure-**  
**ré, ni élégance. Elle parut pour la pre-**  
**miere fois à Paris, chés Camusat, en**  
**1639. in-4<sup>o</sup>. & ensuite avec les ouvra-**  
**ges du philosophe Seneque, traduits par**  
**MM. Malherbe & du Ryer, in-folio, à**  
**Paris, chés Sommaville en 1656. Cette**  
**seconde édition de la traduction de Les-**  
**fargues, a été revûë & corrigée en quel-**  
**ques endroits par lui-même. Je la pré-**  
**fère à la traduction de M. de Chalvet.**

Préf. de la  
 traduct. de  
 Quincilien.

La plûpart des anciens & des moder-  
 nes, donnent aussi à Seneque le philo-  
 sophe, la qualiré d'orateur, quoique ses  
 lettres & les autres écrits surtout, ne  
 roulent presque que sur différens sujets  
 de philosophie morale. Cet Auteur, dit  
 M. l'abbé Gedoin, parut aux Romains  
 comme un nouvel astre qui venoit les  
 éclairer. Aussi-tôt tout fut effacé devant  
 lui. Ce caractère moral & sententieux  
 qu'il affectoit, étoit apparemment un ca-  
 ractere



caractere qu'ils n'avoient point encore vû, & qui eut pour eux le charme de la nouveauté. Ils ouvrirent les yeux à ses perfections, car il en avoit de grandes, & les fermerent à ses défauts, qui pour avoir une sorte d'agrément & de douceur, n'en étoient pas moins des défauts. En effet, avec beaucoup d'esprit il n'avoit nul goût, nulle idée de la véritable éloquence. Son style décousu ne monroit ni nombre, ni harmonie, rien de périodique, rien de soutenu. Cependant Seneque étoit entre les mains de tout le monde. On ne lisoit, on n'admiroit, on n'imitoit plus que Seneque. Jamais Auteur n'a joiû d'une plus grande réputation : on eut pour lui une admiration aveugle, qu'il ne méritoit pas.

---

ANCIENS  
ORATEURS.

C'est que rien n'est si séduisant & si dangereux que l'esprit dans un Ecrivain qui n'a point de goût. Les traits de lumiere dont brillent ses écrits, frappent tout le monde ; & le défaut de goût n'est remarqué que d'un petit nombre de gens sensés, qui ont puisé leurs idées & leur goût dans les plus pures sources. Tel est à peu près le portrait que Quintilien, qui étoit assurément en état d'en juger, fait lui-même de Seneque. Quand vous le lisez, dit-il encore, vous avez regret

Quintilien  
instit. orat.  
l. 10. c. 1.

Tom II,

O

ANCIENS  
ORATEURS.

qu'avec son bel esprit, il n'ait pas plutôt suivi le goût d'un autre, que le sien propre. Car s'il eût méprisé certaines beautés qui, à le bien prendre, ne sont pas des beautés ; s'il en eût médiocrement désiré quelques autres ; s'il n'eût pas été amoureux de toutes ses productions, si par des pensées trop fines & trop délicées, il n'avoit pas affoibli l'importance des choses dont il traite, l'approbation des Savans, bien mieux que l'amour des personnes sans goût, feroit aujourd'hui son éloge. Mais tel qu'il est, ajoute Quintilien, il ne faudra pas laisser que de le lire, quand on aura le goût formé, & que l'on se sera bien affermi dans un genre d'éloquence plus austere ; n'y eût-il d'autre raison, que parce que cet Ecrivain est très-propre à éprouver le jugement du lecteur.

Oeuvr. de  
S. Evrem. t.  
2. p. 1. se-  
conde édit.  
de 1725.

M. de S. Evremont va, ce semble, plus loin que Quintilien dans le jugement qu'il porte de Seneque. Sa latinité, dit-il, n'a rien de celle du tems d'Auguste, rien de facile, rien de naturel ; toutes pointes, toutes imaginations, qui sentent plus la chaleur d'Afrique ou d'Espagne, que la lumiere de Grece ou d'Italie. Vous y voiez des choses coupées qui ont l'air & le tour des sentences, mais qui n'en ont ni la solidité, ni le

bon sens ; qui piquent & poussent l'esprit , sans gagner le jugement. Son discours forcé me communique une espece de contrainte ; & l'ame , au lieu d'y trouver sa satisfaction & son repos , y rencontre du chagrin & de la gêne.

On convient de la plus grande partie de ses défauts , mais après tout , j'aime-  
rois mieux suivre le jugement & la décision de Quintilien. Je ne sçai pourquoi un autre critique dit que Cicéron est plus ferré que Seneque , & que Seneque est plus *verbeux*. C'est faire entendre que ce dernier exprime sa pensée en plus de mots que Cicéron. Cependant il n'y a personne qui ne sçache que le défaut de Seneque est d'être , au contraire , trop précis dans ses expressions.

Observ. sur  
les écriv. m. l.  
n. 208.

Nous avons plusieurs traductions des œuvres de Seneque en notre langue. Celle de Matthieu de Chalvet, Président au Parlement de Toulouse , & ensuite Conseiller d'Etat, mort le 20. Juin 1607. est oubliée depuis longtems , quoique réimprimée en 1638. par les soins & avec les augmentations de Baudoin. Scévole de sainte Marthe a cru cependant qu'elle pouvoit mériter ses éloges. Il dit que Chalvet y a fait éclater son industrie , sa fidélité & son application. Pierre-Daniel

Scév. de  
sainte Marthe  
élog. l. 5. p.  
150.

L. 22 p. 135

ANCIENS  
ORATEURS.

Huet dans son excellent traité des traducteurs illustres, en porte un jugement différent, & plus vrai. Il dit que Charvet dont il louë d'ailleurs l'esprit & l'érudition, ne s'est pas beaucoup soucié de s'affujettir à son Auteur, & de le rendre mot pour mot; & qu'au lieu qu'il n'y a rien de plus sec & de plus concis que Seneque, on ne trouve presque rien de plus étendu & de plus diffus que cette version.

François de Malherbe plus connu par ses poësies, a traduit le traité des bienfaits, & la plûpart des lettres de Seneque. Il ne faut point s'arrêter aux éloges que Jean Baudouin a donnés à cette traduction dans son avertissement de l'édition *in-folio*. Il est certain que les traductions de Malherbe n'ont pas eu l'approbation du public, qui en a désapprouvé le style bas & populaire: outre que l'Auteur ne s'y est nullement piqué d'exactitude. Il disoit même, lorsqu'on le reprochoit de ne pas bien suivre le sens de son original, *qu'il n'apprétoit pas les viandes pour les cuisiniers*; c'est-à-dire, qu'il se soucioit fort peu d'être loué par les gens de lettres qui entendoient les ouvrages qu'il avoit traduits, pourvu qu'il le fût par les gens de la Cour. Aussi M. Huet

Huet. de  
clar. interp.  
l. 2. p. 186.

dit que la passion qu'il avoit de plaire aux courtisans , lui a fait renverser l'ordre de son Auteur , qu'il n'en a suivi ni les ponctuations , ni les mots , & qu'il ne s'y est étudié qu'à purifier & à polir notre langue ; en quoi même il n'a pas encore trop réüssi. On est donc étonné d'entendre M. Godeau en porter un jugement aussi avantageux qu'il le fait.

ANCIENS  
ORATEURS.

God. disc.  
sur les œuvr.  
de Malher-  
be.

Nos oreilles , dit cet illustre Ecrivain , sont aujourd'hui si délicates , & les plus puissantes vérités sont si peu d'impression sur les esprits , quand on ne les dit pas de bonne grace , que jamais ancien Auteur n'eût si-tôt lassé ses lecteurs que Seneque , si Malherbe n'eût hardiment renversé ses périodes , s'il n'eût changé ses liaisons pour faire la suite meilleure , s'il n'eût retranché les mots qui paroissent superflus ; s'il n'eût ajouté ceux qui étoient nécessaires pour l'éclaircissement du sens ; s'il n'eût expliqué par circonlocution des choses qui ne sont plus en usage parmi nous ; & s'il n'eût adouci quelques figures , dont la hardiesse eût indubitablement offensé les lecteurs. Un autre que lui ne se fût jamais servi avec tant de jugement & de retenue de ces libertés absolument nécessaires , pour bien tra-

O iij

ANCIENS  
ORATEURS.

» duire. Car s'il les prend dans les pas-  
» sages, où sans elles il seroit indubita-  
» blement obscur, il s'attache ailleurs  
» avec une fidélité si scrupuleuse à sa  
» pensée & à la forme de son style, que  
» si Seneque revenoit au monde, il comp-  
» teroit, sans doute, parmi les illustres  
» bienfaits dont il parle dans ses livres,  
» celui qu'il a reçu de Malherbe en une  
» si excellente (& si agréable version.»  
Pierre du Ryer a traduit les autres écrits  
de Seneque, & tout ce que l'on peut  
dire de sa version, c'est qu'elle est un  
peu au-dessous de celle qu'il a faite de  
Ciceron. Ces différentes traductions de  
Malherbe & de du Ryer, ont été réu-  
nies en deux volumes in-folio, à Paris,  
chés Sommaville, en 1656.

Ti'lem. hist.  
des Emper.  
t. 2.

Pline le jeune, disciple de Quintilien,  
fut aussi un grand orateur. Il étoit de  
Côme dans le Milanés, fils de L. Cœci-  
lius, & d'une sœur de Pline l'ancien qui  
l'adopta. Il porta les armes dans sa jeu-  
nesse, fut préteur sous Domitien, Con-  
sul en l'an 100. sous Trajan, Augure,  
& Gouverneur du Pont & de la Bithy-  
nie. Mais son principal emploi fut de  
plaider, & son caractère, d'être un hom-  
me d'honneur, désintéressé, bon maî-  
tre, bon ami, mais grand adorateur de

la réputation & de la gloire, c'est-à-dire, de l'imagination des hommes & d'un vain fantôme. Il publia plusieurs harangues ou plaidoiers, dont il ne nous reste que le panégyrique de Trajan qui a toujours été regardé comme un chef-d'œuvre d'éloquence, & qui a été consacré par une admiration qui se soutient depuis tant de siècles.

ANCIENS  
ORATEURS.

Il n'est pas étonnant qu'ayant à louer, en qualité de Consul, & par ordre du Sénat, un Prince aussi accompli que l'étoit Trajan, qui d'ailleurs l'avoit comblé de bienfaits, il ait fait un effort de génie pour lui marquer sa reconnoissance particuliere, & en même-tems la joie universelle de tout l'Empire. L'esprit brille par tout dans ce discours; mais le cœur de Pline s'y fait encore plus sentir; & l'on sçait que c'est du cœur que part la véritable éloquence. Le style de ce discours est élégant, fleuri, lumineux, tel que le doit être celui d'un panégyrique, où il est permis d'étaler avec pompe tout ce que l'éloquence a de plus brillant. Les pensées y sont belles, solides, en grand nombre, & souvent paroissent toutes neuves. Les expressions, quoiqu'assés simples pour l'ordinaire, n'ont rien de bas, rien qui ne convienne au

Roll. hist.  
anc. to. 11.  
p. 496. 498.

ANCIENS  
ORATEURS.

sujet , & qui n'en soutienne la dignité. Les descriptions sont vives , naturelles , circonstanciées , pleines d'images naïves , qui mettent l'objet sous les yeux & le rendent sensible. Tout le discours est rempli de maximes & de sentimens véritablement dignes du Prince qu'on y louë.

*Id.* p. 498.  
99. &c.

Cependant , dit M. Rollin , il me semble que ce discours , quelque beau & quelque éloquent qu'il soit , ne peut point être mis dans le genre sublime. On n'y voit point , comme dans les harangues de Cicéron , j'entens même celles du genre démonstratif , de ces expressions vives & énergiques , de ces pensées nobles & sublimes , de ces tours hardis & frappans , de ces figures pleines de feu & de vivacité , qui étonnent , qui surprennent , & qui ravissent l'ame hors d'elle-même. Son éloquence ne ressemble point à ces grands fleuves , qui roulent leurs eaux avec bruit & majesté , mais plutôt à une claire & agréable fontaine , qui roule lentement à l'ombre des arbres dont ses bords sont embellis. Pline laisse son lecteur tranquille , & ne le tire point de son assiette naturelle. Il plaît , mais par parties. Une sorte de monotonie qui regne dans tout le



panégyrique , fait qu'on a peine à en soutenir une lecture entière & suivie. Le style se sent aussi un peu du goût d'antitheses , de pensées coupées , de tours recherchés qui dominoit du tems de l'Auteur. Pline ne s'y livroit pas , mais il se croioit obligé de s'y prêter.

ANCIENS  
ORATEURS.

En prononçant ce panégyrique , il ne lui donna pas autant d'étendue qu'il en a maintenant. Ce ne fut qu'après coup , après l'action , qu'en habile peintre , il ajouta de nouveaux traits au portrait de son héros , mais tous d'après nature , & qui bien loin d'en altérer la ressemblance & la vérité , ne servoient qu'à les rendre encore plus sensibles. Il nous apprend lui-même ce qui l'avoit porté à en user ainsi : « Ma première vûë , dit-il , a été de faire aimer encore davantage à l'Empereur ses vertus , par les charmes d'une louange naïve. J'ai voulu en même-tems tracer à ses successeurs , par son exemple , mieux que par aucun précepte , la route de la solide gloire. S'il y a beaucoup d'honneur à former les Princes par de nobles leçons , il y a bien autant d'embarras dans cette entreprise , & peut-être encore plus de présomption. Mais laisser à la posterité l'éloge d'un Prince accompli , montrer »

Plin. ep.  
18. l. 3.

O v

» comme d'un phare aux Empereurs qui  
 ANCIENS » viendront après lui une lumière qui les  
 ORATEURS. » guide, c'est tout à la fois être aussi uti-  
 » le & plus modeste. »

Nous avons plusieurs traductions Françoises de ce panégyrique de Pline. La première que je connoisse, est d'Hippolite-Jules Pilet de la Mesnardiere, lecteur ordinaire de la chambre du Roi, reçu à l'Académie Française en 1655. & mort le 4. Juin 1663. Sa traduction, dans le privilege de laquelle il prend le titre de Medecin ordinaire de Gaston, Duc d'Orleans, parut en 1638. à Paris, in-4°. chés Antoine de Sommaville, & fut réimprimée chés le même, in-12. en 1642. Elle est précédée d'une assez longue préface, où le traducteur s'étend sur les qualités personnelles de Pline, sur le mérite de son discours en particulier, & sur les qualités de quiconque aspire à être orateur. Cette préface est assez vague, & d'ailleurs mal écrite. La traduction de l'ouvrage de Pline n'est pas meilleure : c'est une paraphrase des plus libres, où l'on ne respecte nullement le tour concis de l'original. M. de la Mesnardiere ne considéroit pas qu'entre la paraphrase & la version littérale, il y a un milieu : que celle-ci dérobe toujours

D'Oliv. con-  
 tinuation de  
 l'histoire de  
 l'Acad. Fr.

des graces nécessaires, & que celle-là en prête rarement d'utiles.

ANCIENS  
ORATEURS.

Préf. de la  
trad. du pa-  
nég. de Plî-  
ne.

La traduction de la Mesnardiere, dit M. Esprit, est une paraphrase extrêmement longue : elle est si différente de l'ouvrage de Pline, qu'on pourroit l'appeller avec raison, le second panégyrique de Trajan. Ce n'est pas une traduction exacte, quoique ce soit une composition fort polie. C'est une belle peinture, mais ce n'est pas un portrait : au contraire, le François est autant diffus que le Latin est resserré ; & les mêmes pensées auxquelles le style concis de l'Auteur a donné tant de force, paroissent foibles & languissantes dans une traduction si étendue. » Ce furent ces défauts, plus grands encore que M. Esprit ne les représente, qui engagea celui ci qui étoit pareillement de l'Académie Françoisé, à entreprendre une nouvelle traduction du panégyrique de Trajan. Il la donna sous le nom d'un de ses freres qui étoit abbé. C'est un volume in-12. imprimé en 1677. à Paris, chés Pierre le Petit, & dédié à M. le Dauphin.

Cette seconde traduction est fort supérieure à celle de M. de la Mesnardiere, & l'on y reconnoît beaucoup mieux

O vj

**ORATEURS.** l'original. Le style d'ailleurs en est pur & ANCIENS correct. M. Esprit avoit beaucoup d'ima- gination : il écrivoit bien en prose & en vers François ; & il entendoit parfaitement le génie des deux langues. Sa traduction fut reçûe avec applaudissement, & on l'estime encore. La préface du traducteur est semée de réflexions sensées sur le génie de notre langue, & contient des regles judicieuses sur le caractère de la traduction.

La seule traduction de l'ouvrage de Pline que l'on recherche aujourd'hui, est celle de feu M. Louïs de Sacy, Avocat au Conseil, l'un des quarante de l'Académie Française, mort à Paris le 26. Octobre 1737. Elle parut en 1709, in-12. à Paris, chés Jean Moreau. Peut-être n'est-elle pas plus fidèle que celle de M. Esprit, mais on en trouve le style plus élégant & plus châtié. On peut cependant reprocher à M. de Sacy, d'avoir quelquefois encheri sur l'affectation de l'original. Je trouve aussi que dans quelques endroits le traducteur substitué ses pensées à celles de l'Auteur, pour lui donner un certain air de bel esprit à la mode. Il justifie son Auteur dans une préface contre ceux qui ont accusé Pline d'avoir donné trop d'éloges à Trajan, & il

en prend occasion de faire lui-même un panégyrique abrégé de ce Prince. Mais on est surpris qu'il ait prétendu réaliser la fable débitée par quelques Auteurs, que l'ame de Trajan, mort dans le paganisme, a été délivrée de l'enfer par les prières du Pape S. Gregoire. On avouë que plusieurs Auteurs anciens & modernes se sont efforcé de soutenir cette absurdité. Mais outre qu'elle est contraire à la foi de l'Eglise, ce qui suffit pour la rejeter; par combien d'autres Auteurs n'a-t'elle pas été réfutée par des démonstrations poussées jusqu'à l'évidence la plus claire?

C'est à l'occasion de cette traduction de Pline par M. de Sacy, & de Demosthene par M. de Turreil, que M. de la Motte a dit dans son ode à MM. de l'Académie Française :

Longtems l'antiquité savante  
Nous recela mille Ecrivains;  
Mais des trésors qu'elle nous vante  
Nous avons lieu d'être aussi vains.  
Les Plines & les Demosthenes,  
Les travaux de Rome & d'Athènes  
Deviennent nos propres travaux :  
Et ceux qui nous les interprètent,  
Sont moins par l'éclat qu'ils leur prêtent  
Leurs traducteurs que leurs rivaux.

ANCIENS  
ORATEURS.

Ces éloges donnés à la traduction du panégyrique de Trajan, n'ont point empêché M. le Comte de Quart d'en donner une nouvelle en 1724. à Turin, avec des notes.

On ne place ordinairement Tite-Live que parmi les Historiens : mais il étoit aussi orateur, & orateur excellent. Nous n'avons plus la lettre sur la rhétorique qu'il adressa à son fils, au rapport de Quintilien. Mais nous avons dans son histoire des harangues que l'on peut proposer comme des modèles d'élocuence. Aussi a-t-on eu soin de les séparer de son histoire, & de les donner en notre langue. Je n'en connois cependant qu'une traduction complète : c'est celle que Jean de Amelin, gentilhomme de Sarlat, attaché à la maison de Biron, donna à Paris en 1568. in-8°. chés Vascosan, & qu'il dédia au Roi Henri second. Ce livre est intitulé, *Les concions ou harangues de Tite-Live, nouvellement traduites en François*. Du Verdier met cette édition un an trop tôt, en 1567. Le sieur de Amelin a raison de dire dans son épître dédicatoire : « Que dans ces harangues » on voit au naturel la perfection de » toutes les vertus qui sont requises en » celui que l'on dit éloquent : que l'in-

vention y est merveilleuse, que les sen- «  
 tences y sont hautes & graves; que le «  
 tout y est conduit avec une variété si «  
 délectable, que le plaisir qu'on prend «  
 à les lire, se peut mieux sentir de l'es- «  
 prit, qu'exprimer de parole. » M. Rollin  
 au sentiment duquel on peut bien s'en  
 rapporter, en porte le même jugement  
 dans l'avant-propos du second volume  
 de son histoire Romaine. Lisez la secon-  
 de section, où vous trouverez les réflé-  
 xions de ce célèbre Ecrivain sur les ha-  
 rangues de Tite-Live.

ANCIENS  
ORATEURS,

La traduction de Jean de Amelin m'a  
 paruë en général exacte & fidèle; & elle  
 ne manque point d'élégance pour le  
 tems où elle a été faite. Mais il faut  
 avoüer qu'on ne la lit point avec plaisir  
 à cause de son vieux style; & que si l'on  
 y reconnoît le génie de Tite-Live, on  
 n'y voit point ni ses graces, ni sa force.  
 Nos modernes qui ont parlé des traduc-  
 tions de Tite-Live, n'ont rien dit de cel-  
 le-ci, peut-être parce qu'elle ne présente  
 qu'une partie de l'ouvrage de ce célé-  
 bre Historien. On n'en trouve rien, ni  
 dans M. Baillet, qui ne nomme pas mê-  
 me Jean de Amelin dans ses jugemens  
 des Savans sur les traducteurs; ni dans  
 la vie de Tite-Live composée par le pere

ANCIENS  
ORATEURS.

Bougerel, de l'Oratoire, & publiée dans le cinquième volume des mémoires du pere Nicéron ; ni dans la bibliotheque latine de Jean-Albert Fabricius , qui fait cependant mention de plusieurs éditions latines des harangues de Tite-Live.

Jean de Amelin n'est pas le seul qui ait considéré ces harangues comme des modèles d'éloquence. C'est dans la même vûë que l'on en a traduit quelques-unes avec celles de plusieurs autres Historiens Grecs & Latins , dans un recueil imprimé à Lyon in-12. en 1665. sous ce titre : *L'Académie de l'ancienne & de la nouvelle éloquence, ou harangues tirées des Historiens Grecs & Latins.* Ce recueil a été bien reçu du public, quoique la traduction ne réponde pas toujours à la beauté & à l'énergie des originaux que l'anonyme a traduits.

Le célèbre M. de Croufaz , si connu & si justement estimé dans la république des lettres, aussi raisonnablement prévenu que M. Rollin en faveur des harangues de Tite - Live , en a pareillement traduit quelques-unes en François ; & le titre seul de sa traduction nous dévoile son intention : c'est un *Essai de rhétorique contenu dans la traduction de quatre harangues de Tite-Live.* Cet ouvrage est un



volume in-12. imprimé à Groningue en 1725. On le doit à l'amour que M. de Croufaz a toujours eu pour les progrès de la littérature, & aux sollicitations du Baron de Linden, gouverneur du Prince d'Orange. Il seroit à souhaiter que l'Auteur eût traduit toutes les harangues qui avoient déjà été données en François par Amelin. Le présent étant plus complet, auroit été plus agréable & plus utile. Les quatre discours auxquels il s'est borné, sont le discours d'Annibal à Scipion, la réponse de Scipion à Annibal, le discours de Caton, & la harangue de Lucius Valerius. M. de Croufaz a mis le texte Latin à côté de sa traduction, non-seulement afin que l'on pût comparer l'un & l'autre plus facilement, & juger plus aisément de la fidélité de sa version, mais aussi afin d'être plus utile à ceux de ses lecteurs qui entendraient les deux langues.

M. de Croufaz pour remplir davantage son titre d'*Essai de rhétorique*, a joint à sa traduction de longues remarques, où il développe le sujet de chaque discours, le but & l'art de l'orateur, & où il explique les regles, au moins principales, de la véritable éloquence. Ces remarques forment elles-mêmes deux discours assés

---

ANCIENS  
ORATEURS.

ANCIENS  
ORATEURS.

étendus. Tout m'y paroît aussi-bien ex-  
primé pour le style, que judicieux, soli-  
de, & bien pensé pour le fond des prin-  
cipes, des réflexions, & des regles. Il se-  
roit à desirer qu'on lût avec cet esprit de  
réflexion les meilleurs Ecrivains de l'an-  
tiquité.

» Il est évident, dit M. de Croufaz  
» dans sa préface, que pour profiter des  
» grands exemples, & pour imiter les ex-  
» cellens modèles, il ne suffit pas de li-  
» re leurs ouvrages, ni de les apprendre  
» par cœur, il ne suffit pas de se saisir  
» de leurs pensées, & de les voir dans  
» toute leur étendue à travers leurs ex-  
» pressions; il faut de plus porter son at-  
» tention jusqu'à s'assurer de quelle ma-  
» niere ils s'y sont pris, pour parler si  
» bien, & pour s'exprimer si juste. On  
» ne les suivra qu'à proportion qu'on se-  
» ra éclairé sur leurs marches, & sur les  
» raisons qui les ont déterminés à choi-  
» sir les routes où ils sont entrés, & qu'ils  
» ont reconnues les plus propres pour  
» parvenir à leur but. C'est, ce me sem-  
» ble, ajoute notre savant étranger, à  
» des découvertes de cette nature, qu'on  
» doit surtout donner son attention,  
» quand on lit, ou qu'on fait lire aux au-  
» tres ces ouvrages, qui de l'aveu de tout

le monde , sont les plus propres à former l'esprit de la jeunesse , & à lui donner le goût de l'éloquence. »

ANCIENS  
ORATEURS.

On assure que c'étoit dans cet esprit , & avec les mêmes vûes que Louïs Grotto , surnommé l'Aveugle d'Adria , célèbre orateur dans le quinzième siècle , s'étoit fait lire Tite-Live , & les autres grands Ecrivains de l'antiquité , & l'on voit , en effet , par ses harangues , qu'il s'étoit assés bien familiarisé avec leur génie , de même qu'avec leurs expressions. Nous avons en François une traduction de vingt-quatre de ces harangues , publiée en 1638. à Paris , chés Nicolas Bessin , par le sieur Barthelemi de Viète , Lyonnais. C'est un volume in-8°. La plûpart des harangues qu'il contient , sont sur des sujets importants , même celles que l'Auteur prononça dès l'âge de quinze ans. Grotto , quoique devenu aveugle huit jours après sa naissance , avoit fait de grands progrès dans l'étude des langues savantes , & dans presque toutes les sciences , & il se sert heureusement de ces connoissances dans ses harangues. Aussi fut-il envoyé souvent par la république de Venise vers différens Princes , soit pour les intérêts particuliers de la république , soit pour d'autres affaires importantes. Il y a du

ANCIENS  
ORATEURS.

feu , de la noblesse , de l'élevation dans ses discours , quoiqu'il y ait aussi trop de digressions , des comparaisons peu naturelles , & quelquefois un peu basses. On sent tous ces défauts dans la traduction de Viète , & elle ne met pas dans un assez grand jour les beautés de l'original. Je connois peu d'ailleurs ce traducteur. M. Baillet l'a omis dans ses jugemens des Savans , & le pere Colonia, Jésuite , ne le nomme seulement pas dans son histoire littéraire de Lyon. Viète avoit cependant traduit encore les méditations du Cardinal Borromée , & composé plusieurs ouvrages sur la morale , & sur d'autres matieres. Sa traduction des harangues de Grotto étoit achevée dès 1611. puisque son épître dédicatoire à M. Seguiet , est datée du 29. de Mars de cette année. Mais je n'ai point vû d'autre édition que celle de 1628.

Nous avons encore dans l'antiquité plusieurs autres panégyriques Latins , où l'on trouve beaucoup d'esprit , de fort belles pensées , des tours heureux , de vives descriptions , & des louanges très-solides , quoique d'ailleurs ces pièces soient fort éloignées de la perfection de l'éloquence du siècle d'Auguste. Mais je ne connois point de traductions Fran-

çoises, qui puissent mettre ceux qui ignorent la langue Latine en état de connoître par eux-mêmes ces panégyriques.

ANCIENS  
ORATEURS.

## CHAPITRE II.

### *Des Orateurs de la chaire, anciens & modernes.*

**P**ASSONS aux Auteurs modernes : la chaire, le barreau ; & l'Académie ont produit, & produisent encore de célèbres Orateurs. Je commence par ceux de la chaire. Vous avés pu voir par l'idée que j'ai donnée des principaux ouvrages sur l'éloquence de la chaire, qui ont été publiés dans le siècle dernier & dans celui-ci, que pour y réussir, il faut avoir bien étudié soi-même la morale évangélique dans l'Ecriture sainte, & dans les écrits moraux des Peres ; être bien instruit de la doctrine de l'Eglise, & avoir trouvé l'art de convaincre l'esprit & de toucher le cœur.

M. l'abbé Fleury dans un excellent discours sur la prédication, qui n'a été imprimé que depuis sa mort, dit que c'est peu pour la morale de préparer les matériaux, si l'on ne sçait les mettre en œuvre, Les

preuves, dit-il, doivent être tirées du bon sens, de l'expérience, & des choses de la vie qui sont connues. Il faut autant qu'il se peut, profiter des préjugés qui sont déjà dans l'esprit des auditeurs; il faut toujours aller par le chemin le plus court, au but, qui est de convertir. Mais l'essentiel dans la prédication, c'est de toucher, ce qui ne se peut faire que par des images qui saisissent vivement l'imagination, & par des figures qui remuent les passions. Il faut aussi qu'un prédicateur fasse aimer la morale qu'il prêche; car le moien le plus sûr de la persuader, c'est de la faire goûter. Or il n'y a guères d'esprit si mal fait à qui on ne la rendît aimable, si on sçavoit la présenter du bon côté, si on ne donnoit de la vertu en général, & de chacune en particulier, que des idées vraies, & si on ne représentoit les vices que sous les couleurs qui leur conviennent.

C'est à quoi les Peres de l'Eglise se sont appliqués, & ce qui doit augmenter notre estime, pour ceux qui ont employé leurs veilles à mettre leurs meilleurs discours à portée d'être entendus des plus simples par de bonnes traductions Françaises, trop connues, pour que je m'arrête à en parler ici. Qu'il me soit seulement

permis de vous faire remarquer en passant, que quoique les Orateurs profanes soient en possession d'être regardés comme les grands modèles de l'éloquence, ce ne seroit pas rendre justice aux Peres, de ne les regarder comme de grands hommes, que parce qu'ils étoient de grands Saints.

ORATEURS  
DE LA  
CHAIRE,

Saint Chrysostome, par exemple, indépendamment de son éminente sainteté, a été le plus grand orateur de son siècle, & je ne sçai si la Grece profane a jamais produit un plus beau génie. Il n'a pas à la vérité la véhémence & la rapidité de Demosthene ; mais il a une douceur & une insinuation qui est peut-être plus propre à persuader l'esprit humain, dont l'orgueil inflexible a moins de peine à se laisser gagner par le sentiment, qu'à céder à la force & à l'empire de la raison. Saint Chrysostome n'entreprend point de dominer son auditeur & de le dompter ; au contraire, il se familiarise avec lui ; il semble souvent ne lier qu'une simple conversation ; il lui explique sa pensée par des comparaisons simples & naturelles ; il le prend par son intérêt propre ; il lui fait toucher au doigt l'importance de son salut, la sainteté & l'utilité des maximes de l'Evangile ; il lui

RÉFLEX. Sur  
les principales  
vérités de  
la religion.  
1716. préface.

rend sensibles les charmes de la vertu ; il s'insinuë dans son cœur , il le touche , il l'attendrit , il s'en rend le maître , & il y grave les vérités de la religion. Qui pourroit lui résister , lorsqu'il plaide , pour ainsi dire , en faveur des pauvres contre l'inhumanité des riches ? ou lorsque pour inspirer l'amour des souffrances , il développe tous les sentimens de son cœur à la vûe des chaînes de l'Apôtre S. Paul ? On peut dire que l'éloquence profane n'a jamais été plus loin.

Une éloquence ingénieuse & délicate regne dans les écrits de S. Basile : il seroit à souhaiter que nous eussions de lui un plus grand nombre de discours de morale ; ce que nous en avons porte le caractère d'un grand maître. Il y a beaucoup d'élévation & d'énergie dans le style de S. Gregoire de Nazianze ; il est serré & concis , & dit plus de choses que de mots : il est heureux dans les applications de l'Ecriture sainte : son esprit austere s'aigrit à la vûe des désordres de son siècle , & se répand volontiers en invectives. L'adieu qu'il fit à son Eglise , est plein de traits de cette nature. Je mets entre ses plus belles pièces d'éloquence le discours qu'il fit contre Julien l'apostat , & que l'on a partagé en deux dans



La plupart des éditions de S. Gregoire.

C'est-là où ce saint Docteur déploie tout ce que l'éloquence a de force & de subtilité, comme le sujet de ce discours, & les circonstances dans lesquelles il fut prononcé, le demandoient. On ne doit pas négliger S. Gregoire de Nyffe, quoiqu'il ne paroisse pas avoir un caractère aussi marqué & aussi original que les autres.

Les peres Latins, dont on a aussi traduit les discours en notre langue, sont inférieurs en éloquence aux peres Grecs. Le goût de la véritable éloquence commençoit à déchoir avant qu'ils eussent parus, & la plupart n'ont écrit que dans des siècles qui approchoient de la barbarie. Cependant le mauvais goût de leur tems n'avoit pas entièrement étouffé leurs talens. Saint Cyprien, disciple & imitateur de Tertullien, en a la force & l'élévation, sans en avoir toute la dureté. Il ne le cede en éloquence à aucun autre Pere de l'Eglise Latine. Comme il avoit longtems enseigné la rhétorique, il sçavoit tous les secrets de cet art; & il y étoit si grand maître, que S. Augustin le propose comme un des plus parfaits modèles de l'éloquence chrétienne. Saint Ambroise a aussi quelque chose de grand & d'élevé, & son style ap-

ORATEURS  
DE LA  
CHAIRE.

*Id. ibid.*

*Tome II.*

P

proche assés de son caractère. A l'égard de saint Augustin, quoique ses sermons soient regardés comme la moindre partie de ses ouvrages, on ne laisse pas d'y trouver des traits admirables : ce pere sçavoit se proportionner à toute sorte d'esprits ; il est en même-tems simple & sublime, touchant & ingénieux.

Les lettres de S. Jérôme sont un des plus beaux monumens de l'antiquité ecclesiastique : l'expression de ce Pere est forte & hardie, & il écrit avec une élégance qui le met fort au-dessus des autres peres Latins pour le style. Saint Bernard a été un prodige dans un siècle d'ignorance & de barbarie : il écrit avec une douceur & une onction qui enchante. Il ne faut pas omettre les apologies pour les chrétiens faites par saint Justin, par Origene, par Tertullien, par Minutius Felix, où l'on trouve mille traits de l'éloquence la plus forte, la plus persuasive, la plus énergique. Mais quand les Peres n'auroient pas autant de véritables beautés qu'ils en ont en effet ; quand même ils auroient exposé la morale de l'Evangile avec une simplicité moins noble & moins touchante, il seroit toujours vrai de dire qu'ils doivent être des modèles pour des Orateurs chrétiens.

Je n'entreprends point de faire ici une énumération de toutes les traductions Françoises que l'on a faites de leurs ouvrages ; je m'écarterois trop de mon sujet. Ceux qui veulent les connoître , doivent consulter l'histoire des Auteurs sacrés & ecclésiastiques , ouvrage excellent de Dom Remi Ceillier , Bénédictin de la Congrégation de S. Vanne , dont on a déjà huit volumes in-4°. Mais je ne puis m'exemter de parler des meilleures traductions de ceux de ces ouvrages qui ont rapport à la matière dont il s'agit ici , je veux dire de ceux où l'éloquence des Peres se fait autant admirer que leur solidité.

La grande apologie de S. Justin , philosophe & martyr , a été traduite par Pierre Fondet , c'est-à-dire , Pierre Chanut , & publiée à Paris in-12. chés la veuve de Charles Savreux , en 1670. Le traducteur y a joint la version de trois autres pièces , l'ordonnance de l'Empereur Adrien en faveur des chrétiens , une lettre de l'Empereur Antonin le pieux , aux peuples d'Asie sur le même sujet , & une autre lettre de l'Empereur Marc-Aurèle Antonin au sénat Romain , par laquelle il témoigne que les chrétiens ont été cause de la victoire des Romains.

P ij

contre les barbares. L'exhortation de S. Clément d'Alexandrie aux Gentils, a été donnée en François par M. Cousin, Président en la Cour des Monnoies de Paris, & l'un des quarante de l'Académie Française, in-12. à Paris, en 1684.

Le traité d'Origene contre Celse, le plus bel ouvrage de cet ancien Ecrivain, a eu pour traducteur Elie Bouhereau, Ministre protestant, qui publia sa traduction à Amsterdam in-4<sup>o</sup>. en 1700. Elle s'éloigne en plusieurs endroits de la traduction Latine, & paroît plus conforme au texte original. Mais l'Auteur s'y est quelquefois donné trop de liberté. Louïs Giry, de l'Académie Française, & M. l'abbé Vassoult, aumônier & confesseur ordinaire de la Maison de feuë Madame la Dauphine, ont traduit l'apologétique de Tertullien, l'un des ouvrages des Auteurs ecclesiastiques les plus propres à former d'excellens Orateurs, & les plus capables de donner de l'esprit & de l'élevation, à ceux en qui la nature en a jeté les premiers fondemens. Je connois six éditions de la traduction de M. Giry, cinq à Paris, en 1636. 1646. 1660. 1666. 1684. & une à Amsterdam en 1701. avec un abrégé de la dissertation du Ministre Allix, sur les ouvrages & la

vie de Tertullien. Nous n'avons que deux éditions de la traduction de M. Vassoult, l'une en 1714. in-4°. l'autre en 1715. in-12. toutes deux à Paris, chés Collombat. Mais je la préfère à celle de M. Giry : elle est plus exacte & plus fidèle, & le style en est plus pur, plus correct & plus élégant.

ORATEURS  
DE LA  
CHAIRE,

Le style du dialogue de Minutius Felix est pur, éloquent, léger, coulant, d'une douceur & d'une beauté admirable. Ses pensées sont délicates, ses raisonnemens vifs, subtils, & pleins de force, ses descriptions agréables, ses figures nobles & hardies, en sorte qu'on peut le regarder comme un des plus célèbres Orateurs de l'antiquité. C'est dommage que M. Perrot d'Ablancourt qui nous l'a donné en François, ne se soit pas assés appliqué à nous rendre les mêmes beautés. Sa traduction est la meilleure que l'on en ait donnée, mais M. d'Ablancourt étoit capable d'en faire une plus pure & plus fidèle. Elle est adressée à Philandre, c'est-à-dire, à M. Conrart, & parut in-18. à Paris en 1660. chés Claude Barbin.

Pierre Lombert donna à Paris in-4°. en 1672. tous les ouvrages de saint Cyprien, & cette traduction fort estimée pour la pureté & son exactitude, a été

réimprimée à Rouen en 1716. Nous avons déjà une traduction complète des mêmes ouvrages par Jacques Tigecou, Angevin, Chanoine de Metz, imprimée en 1574. à Paris, chés Nicolas Chesneau ; une du livre des Tombés par Simon Goulart, Calviniste, publiée aussi à Paris en 1574. Une des traités de l'oraison Dominicale & de la mortalité, par M. le Duc de Luynes, sous le nom du sieur de Laval, en 1664. à Paris : une du traité des bonnes œuvres, à la fin de l'aumône chrétienne, par M. l'abbé de saint Cyran ; & quelques autres que je crois inutile de détailler ici. Mais la traduction de M. Lombert est préférable & doit suffire.

Il y a peu de discours de saint Jean Chrysostome, qui n'aient été donnés en notre langue. On recherchera toujours la traduction que M. de Maucroix, Chanoine de l'Eglise de Reims, a publiée en 1671. & en 1689. des sermons au peuple d'Antioche, des homélies sur l'incompréhensibilité de Dieu, contre la secte des Anoméens, & des panégyriques des SS. Philogene, Juventin & Maxime, & de sainte Pélagie. L'habile traducteur n'a rien oublié pour exprimer dignement les pensées du plus éloquent de tous les

Peres, & pour lui prêter des paroles, dont la force & la beauté approchassent de celles qui le firent autrefois admirer par un des auditoires le plus délicat de l'Univers. Les autres traductions de saint Chrysostome, que M. Baillet dans ses jugemens des Savans sur les traducteurs, & plusieurs autres, ont attribué à M. le Maître de Sacy, sont dûes à M. l'abbé de Bellegarde, qui les a revendiqué dans le catalogue de ses ouvrages qu'il a fait imprimer lui-même. Ainsi on lui doit, les sermons de ce Pere sur la Genèse en deux volumes in-8°. ceux sur les Actes des Apôtres, les sermons choisis contenant quatre-vingt-huit des plus beaux discours de S. Chrysostome, & les opuscules de ce Pere: le tout imprimé à Paris in-8°. chés différens Libraires, & en différens tems.

Les panégyriques que le même S. Chrysostome a composés pour relever la gloire des martyrs, & faire admirer le courage de ces hommes fidèles qui ont rendu témoignage à J. C. & à la vérité de son Evangile, ont été donnés en notre langue, par le pere Duranty de Bonrectueil, Prêtre de l'Oratoire, & cette traduction qui est très-estimée, a été publiée in-8°. à Paris, chés Osmont, en 1735. Les ser-

P iiij

mons du même saint Docteur sur les Evangelistes & sur les épîtres de S. Paul, ont été pareillement traduites en François par différens Ecrivains, avec autant de soin, d'exactitude & d'élégance, qu'ils ont été capables d'en apporter.

Il n'est peut-être pas inutile d'avertir, que celle des épîtres de saint Paul que Nicolas Fontaine donna à Paris depuis 1682. jusqu'en 1690. en cinq volumes in-8°. occasionna au traducteur quelques affaires chagrinantes. On l'accusa d'avoir fait parler saint Chrysostome en Nestorien, qui admet deux personnes en J. C. & l'on prétendit qu'il avoit exprès donné ce sens aux paroles du saint Docteur. Il y eut sur cela plusieurs écrits des peres Daniel & Riviere, Jesuites, & de quelques autres. Le traducteur justifia son intention, & rétracta les endroits de sa traduction que l'on croioit répréhensibles. Cette dispute dura assés longtems. On peut en voir le détail dans l'article de M. Fontaine, imprimé dans le dernier supplément du dictionnaire de Moréri. Les lettres de saint Jérôme ont été traduites par Dom Guillaume Roussel, Bénédictin de la Congrégation de S. Maur; & cette traduction est un chef-d'œuvre de pureté, d'élégance & de fidélité. El-



le a paruë en 1713. chés Roulland, à Paris, en trois volumes in-8°.

ORATEURS  
DE LA  
CHAIRE.

On doit encore à l'abbé de Bellegarde, une traduction des homélies de saint Basile, de saint Grégoire de Nazianze, d'Astere Evêque d'Amasée, & de saint Leon. Mais quelques estimables que soient ces traductions, elles n'ont ni toute la force, ni toute l'élégance de celle du discours de saint Grégoire de Nazianze contre Julien, que l'on doit à M. Troiat, ecclesiastique de Grenoble, & qui a été imprimée à Lyon, chés Duplain, en 1735. in-12. Le peu que M. de Maucroix a traduit d'Astere, Evêque d'Amasée, est supérieur aussi en fidélité & en élégance à la traduction du même Pere, donnée par l'abbé de Bellegarde. La traduction de M. de Maucroix parut en 1695. in-12. à Paris. Ce fut par le conseil de M. Pélisson, qui égaloit ces homélies à tout ce que les peres Grecs nous ont laissé de plus achevé pour l'éloquence, que M. de Maucroix entreprit de les traduire.

Philippe - Goibaud Dubois, l'un des quarante de l'Académie Française, a très-bien réüissi dans la traduction des sermons de S. Augustin sur le N. T. qu'il publia à Paris, en six volumes in-8°. depuis 1694. jusqu'en 1700. On lui re-

P v

proche seulement un style trop uniforme, & de n'avoir pas suivi avec assés d'exactitude cette regle importante pour bien traduire, d'entrer si fort dans l'esprit de son Auteur, qu'on parvienne à ne faire qu'un avec lui. Je trouve cette regle mieux observée dans la traduction des sermons choisis de S. Bernard, imprimée à Paris en 1738. & dont on est redevable à feu M. François-Joseph Bourgoïn de Villefore, très-connu dans la république des lettres par beaucoup d'autres ouvrages.

Je voudrois que le jugement que j'ai porté de l'éloquence des Peres de l'Eglise, pût être aussi appliqué à ceux qui ont paru dans nos chaires dans le quinziesme & le seiziesme siècle, avec une sorte d'éclat qui doit d'autant plus nous étonner, qu'ils ne méritoient qu'un souverain mépris. Jamais notre éloquence François ne fut plus maltraitée. Ces prédicateurs de profession étoient presque tous des religieux sans goût, sans éducation, & trop souvent sans instruction. De-là vient que ce ministère si important, & si auguste en lui-même, demeura longtemps dans un avilissement aussi indigne de la religion, que dangereux, ou du moins inutile pour l'instruction & l'édi-

fication des fidèles. Quels sermons, par exemple, que ceux que prêchoient Menot, Olivier Maillard, Meyssier, & tant d'autres, que l'on écoutoit cependant alors avec une sorte d'avidité!

ORATEURS  
DE LA  
CHAIRE.

Il est vrai que nous n'avons pas leurs sermons, & l'on ne doit point en regretter la perte. Mais on peut juger de ce qu'ils étoient par les canevas que l'on en a publiés, & que l'on s'est avisé de présenter pour servir de modèles. On y voit encore le plan & la division de chaque discours. On y expose les endroits que l'on a cru les plus pathétiques, on y trouve ordinairement en François & en Latin, les pensées les plus bizarres & les plus ridicules. Or, il y a tout lieu de croire que les phrases Françaises, sont telles que ces mauvais Orateurs les avoient débitées en chaire; & elles suffisoient pour faire connoître jusqu'où alloit leur mauvais goût. On peut juger des autres par Olivier Maillard.

Ce prédicateur commençoit d'abord par réciter son texte, qu'il faisoit servir à un grand nombre de sermons. Par exemple, presque tous les sermons de l'Avent commencent par ces paroles de saint Jacques, chapitre 1. verset 21. *C'est pourquoi renonçant à toute impureté, & à*

P vj

*toute autre sorte de péché, recevés avec docilité la parole qui a été entée en vous, & qui peut sauver vos ames : & il s'en faut peu, que tous les sermons pour le carême n'aient pour texte l'ordre de Dieu à Moïse, exprimé dans l'Exode, chap. 24 verset 12.*

Après le texte, venoit un long exorde qui rouloit le plus souvent sur un passage de l'Ecriture, & qui conduisoit le prédicateur à ce que l'on appelle l'*Ave-Maria*. Alors il traitoit deux questions : l'une théologique, où il rapportoit les sentimens des maîtres de l'école ; & l'autre juridique, tirée tantôt du droit canon, tantôt du droit civil, citant les livres, les paragraphes, & les loix, comme s'il s'étoit agi d'un plaidoié. Dès qu'il avoit vuidé ces questions épineuses, qui n'avoient souvent aucun rapport avec le sujet principal, & qui, avec l'exorde, remplissoient les deux tiers du sermon, il venoit à la division générale. Il la faisoit toujours en deux parties, qui finissoient par des syllabes de même son, pour former une espece de cadence.

Dans plusieurs de ses sermons, il observoit que la premiere partie eût du rapport avec la matiere générale qu'il avoit résolu de traiter, ou pendant l'Avent,

ou durant le Carême. Chacune des par-  
ties générales, surtout la première, étoit  
sous-divisée en plusieurs chefs, qu'il trai-  
toit avec beaucoup de sécheresse & de  
brièveté; après quoi il finissoit assés brus-  
quement, souvent par les paroles de son  
texte, pour montrer, sans doute, qu'il  
ne s'étoit pas écarté de sa matière : en  
quoi certainement il ne pouvoit faire il-  
lusion qu'aux esprits les plus distraits, ou  
aux auditeurs les plus ignorans. Les ser-  
mons de Menot, de Meyssier, & de plu-  
sieurs autres qui ont eu néanmoins de  
la réputation en leur tems, sont dans le  
même goût : ils paroissent presque tous  
façonnés sur le même moule.

Si l'Écriture est citée dans leurs ser-  
mons, c'est presque toujours à contre-  
sens, ou sans aucun discernement. Pleins  
de moralités insipides, souvent fausses,  
on n'y voit rien de persuasif, rien qui  
puisse éclairer & toucher. Les descrip-  
tions des vices y sont ordinairement si  
grossières, qu'elles ne sont guères capa-  
bles que de faire une impression dange-  
reuse sur la jeunesse, & de réveiller les  
images des passions. Ces vieux sermons  
sont pleins de traits d'histoire, de pen-  
sées de philosophes, d'imaginations poë-  
tiques & fabuleuses. On cite dans plu-

ORATEURS  
DE LA  
CHAIRE.

ORATEURS  
DE LA  
CHAIRE.

fieurs, & cela presque à chaque page ; le grand Epaminondas , le divin Platon , l'ingénieux Homere. On y cite des hysto- riettes plus propres à scandaliser , qu'à édifier.

Mais sans remonter au tems de Me- not , trouve-t'on beaucoup plus de goût , de choix dans les expressions , de métho- de ; & de solidité dans les sermons d'An- dré Valladier , abbé de saint Arnoul de Metz , mort quelques années avant le milieu du dix-septième siècle ? Son orai- son funèbre de Henri IV. est un témoi- gnage de la juste affection qu'il avoit pour ce Prince , son souverain & son bienfaiteur. Mais qu'est-ce que cette pié- ce , qui reçut alors les plus grands ap- plaudissemens ? Un galimathias quelque- fois pompeux , quelquefois rampant , souvent presque inintelligible. *Sa sainte philosophie de l'ame , ou sermons de l'Avent ; sa méténéalogie sacrée , ou sermons de Carê- me ; ses sermons sur les fêtes des Saints ,* sont remplis des mêmes défauts. « Le » sieur de Laval avoit raison de lui dire , » que si tout le monde eût parlé alors » comme il écrivoit , il auroit fallu dire , » ou que MM. du Perron , Amyot , du » Vair , Coëffereau , & ceux qui étoient » regardés en ce tems-là comme les gran-

Disc. sur les  
prédic. qui  
affectent le  
bien dite , p.  
196.

des lumieres de la France, n'avoient « pas sçû notre langue, puis-  
que la sien- « ne étoit différente, & même contraire « à la leur, ou que sa maniere d'écrire « étoit vicieuse, tant elle étoit nouvelle « & presque étrangere. »

ORATEURS  
DE LA  
CHAIRE.

Que voit-on, en effet, dans les écrits particuliers & dans les sermons de Valladier ? Beaucoup de raisonnemens philosophiques, souvent peu justes ; de fréquens passages Latins, & quelquefois de Grecs ; les philosophes païens, & les théologiens scholastiques employés sans choix & sans raison : très-peu de morale solide, moins encore de bons raisonnemens. Valladier passoit néanmoins pour un des meilleurs Orateurs de son tems ; on le demandoit dans les principales villes, on vouloit l'entendre dans les cours des Princes.

Je ne m'écarterois pas beaucoup du vrai, si je mettois au même rang les sermons de M. Camus, Evêque de Bellay, & ceux de plusieurs autres, dont il est d'autant plus inutile de faire l'énumération, qu'on ne les lit plus, & que l'on a raison de ne les point lire. J'excepte de ce nombre, les sermons de S. François de Sales, Evêque de Genève. On y voit un homme instruit de la religion, péné-

**ORATEURS  
DE LA  
CHAIRE.**

tré des vérités qu'elle enseigne, embrasé du feu de l'amour de Dieu, qui cherche à l'allumer dans le cœur de ceux à qui il parloit, & qui est même souvent fort & pressé dans ses raisonnemens. Il tombe d'ailleurs moins que les autres dans les défauts ordinaires aux prédicateurs de son tems.

- De la meilleure manière de prêcher par le fleur D. B.

Un Auteur moderne dit qu'à cette érudition profane, dont j'ai parlé, succéda la passion pour la scholastique, & qu'alors on traita en chaire les questions les plus abstraites : ce qui étoit s'écarter de la véritable éloquence en foi, & plus encore de l'éloquence chrétienne. On préféra ensuite la doctrine des Peres : mais le beau, ajoute le même Auteur, étoit de les citer très-fréquemment, toujours en Latin, & d'une manière si confuse, que le Latin & le François, par un monstrueux assemblage, ne faisoient qu'une période. Après ce goût bizarre, continuë-t'il, parut en chaire un pompeux galimathias, toujours guindé dans les nuës, & de ce faux sublime on passa au brillant & aux pointes. Ce fut le regne du bel esprit, qui a duré, conclut-t'il, jusqu'à ce que l'on s'est enfin attaché à traiter les vérités de la religion d'une manière plus grave & plus solide,



laquelle tend , non pas à satisfaire la vanité du prédicateur , mais à édifier les fidèles. L'Auteur que je cite , rapporte quelques exemples de prédicateurs qui sont tombés dans tous , ou dans quelques-uns des défauts qu'il reprend , & il seroit aisé d'augmenter beaucoup cette liste ; mais nous cherchons des modèles à suivre , & non des exemples que l'on doit éviter.

Les premiers sont rares : mais il y en a. Le siècle de Louis le Grand , si exquis en tout genre , en a produit plusieurs , & nous en avons encore qui ne leur sont peut-être point inférieurs. Si l'on en croit le pere Rapin , Jesuite , le pere de Lingendes , son confrere , a été un de ces premiers modèles. Quel éloge n'en fait-il point dans ses réflexions sur l'éloquence de la chaire ! C'est néanmoins une chose assés surprenante , que le pere de Lingendes dont toute la France a admiré l'éloquence , n'étudiât point les termes dont il se servoit , & qu'il s'en mît même si peu en peine , qu'il composoit en Latin les sermons qu'il devoit prononcer en François. Il ne pensoit , dit-on , qu'à la force du raisonnement , à la véhémence des passions , & à la grandeur

ORATEURS  
DE LA  
CHAIRE.

Article 36

des figures; & il étoit de l'avis d'un ancien qui croioit qu'un discours étoit fait, lorsqu'il n'y avoit plus que les paroles à trouver. Ce n'est donc qu'en Latin, que l'on a les sermons du pere de Lingendes que l'on a fait imprimer: & ainsi je ne puis vous les proposer ici pour modèles. Car pour les sermons sur les Evangelies du carême, que l'on a donnés sous son nom en François, en 1667. à Paris, chés Muguet, en deux volumes in-8°. ce n'est qu'une traduction, ou même une imitation imparfaite de ceux qui étoient écrits en Latin.

Au reste, dans ceux qui sont en Latin, comme dans ceux que l'on a publiés en François, je vois un homme instruit, qui sçait s'insinuer, qui a bien lû l'Ecriture & les écrits moraux des Peres de l'Eglise: mais je n'y remarque point cette éloquence mâle, vigoureuse, persuasive que le pere Rapin veut qu'on y trouve. On recherche encore les sermons du pere Castillon, à qui le pere Rapin donne aussi les plus grands éloges: mais il faut convenir qu'on les recherche plus pour le fond, que pour la forme: & j'avoue que c'est le principal. Peut-être l'orateur leur donnoit-il en les prononçant une

partie de cette forme , je veux dire de ce feu , de cette chaleur , que l'on n'y sent guères en les lisant.

ORATEURS  
DE LA  
CHAIRE.

Le pere Lami , de l'Oratoire , ne louë pas avec moins de profusion , le pere le Jeune de sa Congrégation. Je suis charmé & édifié du portrait qu'il en fait : c'étoit un autre François de Sales : il prêchoit autant par ses vertus que par ses paroles. Mais le pere Lami convient lui-même qu'il ne faut point chercher dans ses discours , ni les richesses du langage , ni la pureté dans le choix des expressions , ni le sublime des pensées , ni la noblesse des comparaisons.

Entres sur  
les sciences ,  
suite du septi-  
ème encre-  
tien.

M. Perrault met au nombre des grands Orateurs , le Cardinal Jacques Davy du Perron , & Nicolas Coëffeteau , nommé à l'évêché de Marseille. Il dit du premier , que le Roi le choisit pour faire l'oraison funébre de l'illustre Reine d'Ecosse , Marie Stuart , & qu'il tira des larmes de toute l'assemblée. Il étoit difficile que le récit des tristes événemens de la vie de cette Reine , & de sa mort , ne fit pas cette impression. Mais je doute que le discours en lui-même y ait beaucoup contribué. M. Perrault ajoute , que l'éloquence de M. du Perron avoit déjà paruë dans l'oraison funébre de Ronsard ,

Hommes  
illust. t. 1.

qu'il prononça au College de Boncourt à Paris, n'étant encore que laïque. « On » ne peut comprendre, dit-il, comment » un homme du tems de Ronsard a pu » parler comme on parle aujourd'hui, & » se saisir par avance d'un style qui ne » devoit être tout-à-fait en usage que » plus de soixante ans après. »

M. Perrault y pensoit-il, quand il s'exprimoit ainsi ? L'oraison funèbre de Ronsard, imprimée à la tête de ses œuvres, & séparément en 1586. à Paris, chés Frederic Morel, in-12. est, à la vérité, très-flateuse pour ce poète, que l'orateur peint par tout comme la lumiere de la France, & qu'il représente comme un homme qui n'avoit été égalé par personne, & que personne ne pourroit égaler. Du reste, je n'y trouve qu'une éloquence assés froide, des répétitions fréquentes, une grande abondance de paroles, mais au fond peu de variété, d'élégance & de noblesse. L'orateur débute même fort mal : il emploie les vingt premières pages à répéter sans discontinuer, qu'il ne sçait comment s'y prendre pour traiter son sujet. J'ajoute que cette pièce est pleine de termes, que les bons Ecrivains n'emploioient certainement plus au tems de Monsieur Perrault, & dont je doute

que celui-ci eût voulu se servir.

Tout ce que l'on pourroit dire pour excuser en quelque sorte le jugement de cet Académicien, c'est qu'en Italie, & à Rome surtout, du Perron passoit, en effet, pour un homme si éloquent, que le Pape Paul V. disoit un jour : prions Dieu qu'il inspire le Cardinal du Perron ; car il nous persuadera tout ce qu'il voudra. Mais il n'en est pas moins certain, qu'il s'en falloit beaucoup que l'éloquence de ce Cardinal eût en France le même succès,

ORATEURS  
DE LA  
CHAIRE.

Je conviendrai néanmoins qu'il y a quelques harangues de M. du Perron, où l'on trouve plus de feu, plus de dignité, & même plus de pureté dans le style : entr'autres, la *harangue faite de la part de la Chambre ecclésiastique en celle du tiers-Etat, sur l'article du serment.*

Je suis plus d'accord avec M. Perault, lorsqu'il dit de Nicolas Coëffeteau, « que la Reine Marguerite l'ayant « choisi pour son prédicateur, il donna « dans cette fonction d'illustres marques « du bon sens, de l'éloquence & de la « pureté du langage, qui brillent dans « les livres qu'il nous a laissés : & qu'il « fit l'oraison funèbre de Henri IV. avec « une élégance digne de son sujet. » Il de-

ORATEURS  
DE LA  
CHAIRE.

voit seulement ajouter, que l'on trouve dans ce discours & dans ses autres écrits bien des mots qui ont vieilli.

L'éloquence de François Ogier, quelque estimée qu'elle ait été en son tems, ne peut point encore être proposée pour modèle. Quand on lit ses *actions publiques*, c'est-à-dire le recueil de ses sermons, panégyriques & oraisons funébres, on sent bien que l'Auteur étoit orateur: mais je suis bien éloigné de dire avec ses admirateurs, que l'éloquence chrétienne des saints Peres de l'église Grecque y paroît en notre langue avec toutes ses graces & ses ornemens, &

Roï. Maref.  
epist. phil.  
log. l. 2. epist.  
47.

avec M. Rolland Desmaretz, que jamais personne n'a mieux réussi que lui, dans ses panégyriques. Il y a plus d'ordre & de méthode, que dans les sermons de ceux qui l'avoient précédé; il y prodigue moins l'érudition profane, il en bannit ces ridicules plaisanteries qu'on y croioit nécessaires, pour attirer la bienveillance & l'attention de ses auditeurs: mais il y sème encore assés fréquemment des citations des poëtes & des philosophes: la morale des païens y est encore trop mise en parallèle avec celle de l'Evangile. Il me semble, d'ailleurs, que l'Auteur n'a point assés de naturel, que l'art s'appar-

soit trop, qu'il court après de grands  
mots, quelquefois vuides de sens, &  
qu'à force de vouloir s'élever, il donne  
dans le phœbus & dans l'emphase.

ORATEURS  
DE LA  
CHAIRE,

Je regarde le pere Jean - François Senault, mort Général de l'Oratoire, comme lui étant de beaucoup supérieur. C'est à lui, & au pere Hercule Audiffret, général de la Congrégation de la Doctrine chrétienne, à qui l'on est redevable d'avoir purgé la chaire des défauts dont je viens de parler, & d'avoir substitué en leur place la méthode, la pure doctrine de l'Evangile expliquée par les Peres, & la gravité que demande l'auguste ministère de la prédication; c'est le témoignage que tout le monde a rendu au pere Senault en particulier, & surtout le pere de Lingendes, quoiqu'alors son concurrent dans la gloire de l'éloquence de la chaire. Le pere Senault, de son propre aveu, travailla douze ou quinze ans, à se former le style, & à polir son langage, sans néanmoins discontinuer l'étude de la théologie, de l'Ecriture & des saints Peres, où il se fit un fonds inépuisable de doctrine, qui a fourni à quarante Carêmes qu'il a prêchés, la plupart à Paris, à la Cour, & dans les plus grandes chaires. Aussi a-t'il formé les plus illustres

---

ORATEURS  
DE LA  
CHAIRE.

Hommes  
illust. p. 14.  
Édit, in-fol.

prédicateurs du siècle dernier. C'est de son école, dit M. Perrault dans son éloge, que sont sortis les peres le Boux, Mascaron & Soanen, depuis Evêques de Périgueux, d'Agen & de Senés; les peres Hubert, de la Roche, de la Tour & plusieurs autres.

L'Auteur anonyme des *Réflexions sur les prédicateurs*, imprimées à Paris, chés Coignard, en 1687. fait un parallèle assés juste des Orateurs sacrés, qui ont paru du tems du pere de Lingendes, & de ceux qui sont venus depuis. « Il me » semble, dit-il, que dans ce tems-là on » donnoit trop au raisonnement, & pas » assés à la morale. Il y a peut-être au- » jourd'hui trop de morale, & pas assés » de raisonnement. Les sermons étoient » souvent trop secs & trop décharnés; » ils ont présentement une éloquence » trop diffuse. Ils étoient trop froids, » & ne parloient pas assés au cœur; » ils sont présentement trop vifs, & ne » parlent pas assés à l'esprit. L'on se ren- » fermoit dans les maximes générales, » & l'on se reposoit trop sur les audi- » teurs de l'application qu'ils en devoient » faire; je ne sçai si les auditeurs n'ont » pas besoin présentement de se reposer » sur la foi du prédicateur de la vérité de



de ses maximes. L'on posoit alors trop de principes, & l'on ne tiroit pas assez de conséquences : n'y a-t'il point présentement beaucoup plus de conséquences que de principes ? » Je crois que la première partie de ce parallèle convient assez bien au pere de Lingendes, & à la plupart de ceux qui de son tems couroient la même carrière. Mais la seconde ne peut guères être appliquée aux de la Ruës, aux Bourdalouës, aux Huberts, aux de la Roche, aux Massillons, ni à plusieurs autres, dans les discours desquels la méthode, l'ordre, la solidité, la lumière, sont réunies avec la force & la beauté de l'éloquence, de même qu'avec l'onction de la piété.

On regarde le pere de la Ruë comme un modèle de cette éloquence sublime, touchante & pathétique, qui plaît & qui instruit. « Et en effet, dit le pere Giffert, où voit-on une imagination plus vive & plus sage tout ensemble ; plus féconde & plus heureusement hardie ; un génie plus élevé ; une plus noble facilité à concevoir & à exprimer ? Mais où tend & où aboutit tout cet assemblage d'éminentes qualités ? au sublime, au touchant, au patétique. On oublie, & le prédicateur & ses ra-

---

ORATEURS  
DE LA  
CHAIRE.

L'éloquence  
chrét. p.

36.

*Tome II.*

Q

ORATEURS  
DE LA  
CHAIRE.

» res talens , pour ne s'occuper que des  
» impressions qu'il fait sur le cœur ; &  
» au lieu de s'amuser à se récrier , on ne  
» pense qu'à suivre , ou plutôt on suit  
» sans y penser , ce rapide torrent d'im-  
» pressions & de mouvemens qui vous  
» entraînent au bien presque malgré  
» vous. »

Le pere Girouft , sans aller de pair avec celui que je viens de nommer , tient aussi un grand rang parmi les Orateurs de la chaire. On ne peut nier qu'il n'eût des qualités rares pour son ministère ; un esprit droit & solide , une connoissance très-étendue de l'Ecriture & des Peres , de la pénétration dans les matieres de théologie , surtout une éloquence naturelle & forte : enfin une telle autorité en parlant , qu'il donnoit à tout un air de vérité qui persuadoit & qui touchoit. Ses sermons ont été imprimés depuis sa mort à Paris , en cinq volumes in-12.

Le pere Timoleon Cheminais , confrere du pere Girouft , né à Châteaudun en 1650. eut une réputation encore plus brillante. Génie vif & tout de feu , il fut applaudi à la Cœur & dans la capitale du Roiaume , & on lira toujours ses sermons avec plaisir , indépendamment du fruit que l'on peut en retirer pour la di-

rection des mœurs. Il faut convenir, cependant, qu'il n'approfondit pas toujours son sujet, & que le rhéteur paroît trop à découvert dans ses discours. On l'avoit obligé trop jeune de se livrer à l'exercice de la prédication; il manquoit d'un fonds qui eût été nécessaire, qui l'eût rendu un des premiers Orateurs de son siècle, & qu'il eût pu acquérir si la foiblesse de sa santé ne l'eût pas obligé de quitter la chaire à un âge, où beaucoup d'autres commencent à y monter. Il mourut à l'âge de trente-neuf ans, le 15. de Septembre 1689. Le père François Bretonneau de la même société, connu lui-même par ses prédications, recueillit ses sermons, dont il donna d'abord deux volumes en 1690. & un troisième en 1691. & dans la suite en 1729. un quatrième & un cinquième. Les trois premiers sont les plus estimés. C'est dans le quatrième volume que l'on trouve le projet d'une manière de prêcher, que le père Cheminais jugeoit plus convenable à l'éloquence, qu'il a quelquefois suivie avec succès, & dont le père Bretonneau avoit parlé en passant dans l'avertissement des deux volumes qu'il donna en 1690. Ce court écrit est un traité abrégé de l'éloquence de la chaire, que l'on peut lire

---

---

ORATEURS  
DE LA  
CHAIRE.

Q ij

ORATEURS  
DE LA  
CHAIRE.

Avertisse-  
ment du pe-  
re de Mon-  
teuil.

avec quelque utilité, quoiqu'au fond je n'y trouve rien de bien neuf.

On doit beaucoup de reconnoissance à l'éditeur des sermons du pere Matthieu Hubert, & du pere de la Roche, Prêtres de la Congrégation de l'Oratoire.

Personne n'ignore quelle estime le premier s'étoit acquise par la beauté & la solidité de ses prédications, où l'on n'admiroit pas moins la force du raisonnement, que la noblesse des expressions. Sa maniere de raisonner n'avoit point cette sécheresse qui fait perdre quelquefois l'onction au discours : & sa façon de s'exprimer ne tenoit rien de cette élocution trop étudiée, qui affoiblit le discours à

Mai 1725. force de le polir. En effet, dit l'Auteur du Journal des Savans, comme l'on ne trouve point dans les sermons du pere Hubert ces raisonnemens froids & ennuyeux, & ce style plat & insipide qui regne dans les sermons de plusieurs prédicateurs, l'on n'y trouve point aussi ce style précieux, affecté, orné d'antitheses recherchées, & destitué de raisons; ni ces fausses interprétations de l'Ecriture, que quelques prédicateurs emploient pour faire des allusions qu'ils croient ingénieuses, & qui ne sont souvent que puériles; en un mot, l'on n'y voit point de fleurs,

mais beaucoup d'esprit, de jugement & d'onction, & une éloquence mêlée de force & de douceur, qui frappe l'esprit, & qui émeut la volonté. Le pere Bourdalouë avoit une estime singuliere pour le pere Hubert, & le mettoit au nombre des premiers prédicateurs de son tems. Le pere Hubert mourut à Paris, dans la maison de S. Honoré, le Lundi saint 22. Mars de l'année 1717. Il étoit né à Châtillon dans le Maine, & entré à l'Institution en 1661. Le recueil de ses sermons est en six volumes in-12. imprimés à Paris en 1725. L'oraison funèbre de la Reine Marie-Therese d'Autriche que l'on y a joint, n'est pas la meilleure pièce.

Les sermons du pere de la Roche méritent tous les éloges que l'on a donnés à ceux du pere Hubert. Ces deux Prédicateurs ont eu l'un & l'autre une grande réputation, & ils la méritoient.

La solidité jointe à beaucoup de délicatesse, d'énergie, de pureté de style, caractérise les discours moraux de Monsieur Fléchier, & en partie ceux de Monsieur l'abbé Begault, son disciple, Chanoine & Archidiacre de Nîmes, & membre de l'Académie de cette ville. Je

ORATEURS  
DE LA  
CHAIRE.

l'autre moins de brillant & de fleurs. Ce défaut regne encore plus dans les homélies de M. l'abbé Boileau de l'Académie Françoisé, & dans ses sermons prêchés devant Louïs XIV.

Je mets beaucoup au-dessus les sermons de feu M. l'abbé Anselme, publiés à Paris chés Giffart en 1731. en quatre volumes in-8°. & en six volumes in-12. Ce n'est pas sans raison que ce célèbre prédicateur a été applaudi dans toutes les chaires de Paris, pendant un grand nombre d'années. La justesse, la force, l'élévation, l'élégance, la pureté du langage, caractérisent ses discours; & on peut dire que, la piété même à part, on les lit avec une extrême satisfaction.

Nouvell. du  
Parn. to. 2.  
p. 205. 206.

Les sermons du pere Joseph de la Fontaine de la Boissière, Prêtre de l'Oratoire, mort à Paris le 18. Août 1732. âgé d'environ quatre-vingt-quatre ans, imprimés en 1731. en six volumes in-12. ne méritent pas moins d'estime. Ils sont recommandables surtout par la beauté & la vivacité des images, par les pensées délicates & brillantes, par la peinture ingénieuse, mais fidèle de nos mœurs, par un style sententieux, enfin par un langage clair, coulant & sublime, presque tout emprunté de l'Ecriture. S'il étoit permis de rab-

baïſſer ces diſcours par quelque endroit, ce ne pourroit être, que parce qu'il y a quelquefois un peu trop d'eſprit & de fleurs.

ORATEURS  
DE LA  
CHAIRE.

Juill. 1731.

Les Auteurs des mémoires de Trévoux, parlent d'un autre recueil de ſermons choiſis ſur les myſteres, les vérités de la religion, & différens ſujets de la morale chrétienne, imprimé à Paris chés Lottin en 1731. en quatorze volumes in-12. & ils conviennent que ce recueil eſt un excellent fond de ſermons, & d'un tour & d'une expreſſion neuve, vive & énergique. On ſçait qu'ils viennent de M. l'abbé Molinier. Mais la plûpart n'ont point été prêchés tels qu'ils ſe voient imprimés.

P-éf. de la  
trad. de l'o-  
rat. de Cic-  
ron.

En général, on peut dire avec M. l'abbé Colin, que tous ces prédicateurs méritent à juſte titre l'eſtime publique, quoiqu'avec des talens & des caractères différens. Les uns ſe ſont diſtingués par la facilité de l'invention, par le choix des preuves, & par une exacte explication des vérités évangéliques: les autres ont enlevé les ſuffrages par la grandeur des ſentimens, par la nobleſſe des penſées, & par le tour viſ & animé qu'ils ſça-voient leur donner. Ils avoient ſçû ſaiſir le véritable goût de l'éloquence de la

Q iij

ORATEURS  
DE LA  
CHAIRE.

*De doct.  
chrif. l. 4.  
n. 17.*

chaire , tel que S. Auguftin veut qu'on l'emploie , lorsque fans s'arrêter à enseigner à l'auditeur ce qu'il fçait déjà , on ne cesse de l'animer à mettre en pratique ce qu'il fçait. Auffi trouve-t'on chés eux des discours interreffans , toujours directs , continuellement appliqués au prévaricateur de la loi , qui l'apostrophent par tout , qui le pressent fans relâche , qui le réduisent à ne pouvoir plus se défendre. Là se trouve tout ce que ce saint Docteur veut qu'on emploie , prieres , exhortations , instances , répréhensions , reproches , contraintes , & généralement tout ce qui est capable de remuer les cœurs. On voit dans le plus grand nombre , que ce ne font point des matériaux entassés , mais des pièces mises en œuvre , & qui élevent un édifice régulier.

C'est en particulier l'éloge que l'on doit donner au pere Bourdalouë , Jesuite. Je crois que tout le monde convient qu'aucun autre ne lui est supérieur. C'est le grand maître pour l'éloquence de la chaire ; c'est le prince des prédicateurs. Aussi n'a-t'on guères vû , dit un de ses confreres , une réputation plus universelle , plus brillante , plus soutenüe , que celle dont il a jouï paisiblement durant près de quarante ans. Le

Le pere Gibert , traité de l'éloquence chrét. p. 245.



public n'a jamais été partagé sur son sujet ; la Ville & la Cour l'ont également estimé & admiré. C'est qu'il avoit réuni en sa personne tous les grands caractères de la bonne éloquence. La simplicité du discours chrétien , avec la majesté & la grandeur ; le sublime avec l'intelligible & le populaire ; la force avec la douceur ; la véhémence avec l'onction , la liberté avec la justesse , & la plus vive ardeur avec la plus pure lumière. Instruit dans les voies du Seigneur , avec quelle facilité ne développoit-il pas les plus profonds mystères de la religion ? Dans quel jour ne mettoit-il pas les vérités de la morale ? Quel feu dans toute son action , sans emportement & sans violence ? Quelle rapidité , & quel torrent , sans confusion & sans désordre ? Il emportoit , il entraînoit , il enlevait ; il falloit se laisser persuader , se laisser convaincre : le libertinage même n'osoit lui résister , & s'il ne se rendoit pas toujours à la force de sa parole , du moins il la respectoit. Également raisonnable & chrétien , on le voioit avec une espèce d'étonnement déployer toute la force d'une raison pure & éclairée ; & en même-tems étaler tout ce que la religion a de plus grand , de plus élevé , & de plus mystérieux ; pour abbat-

ORATEURS  
DE LA  
CHAIRE.

Colin, préf.  
de la trad. de  
l'orat. de Ci-  
cérone.

tre & pour captiver la plus fiere & la plus orgueilleuse raison, sous l'obéissance d'une foi humble & sincere.

Si l'on veut réussir dans le ministère évangélique, dit un critique moderne, il faut commencer comme le pere Bourdalouë par un exorde sensé & intéressant, puis convaincre l'esprit par des raisons fortes & lumineuses, enfin toucher le cœur par des mouvemens animés & pathétiques. Ce grand homme donnoit à tous ses discours une beauté majestueuse & immortelle. Aussi les vérités qu'il a prêchées, quoique maintenant dénuées des graces & du feu de la déclamation, conservent encore dans ses écrits toute leur noblesse & toute leur force.

Colin, et  
*suprà.*

M. Massillon, Prêtre de l'Oratoire, & aujourd'hui Evêque de Clermont, n'a point encore donné ses sermons au public; l'édition que nous en avons, n'est que le fruit du soin des copistes qui ont recueilli ce qu'ils ont pu. Cependant, tout imparfait qu'est ce recueil, on y reconnoît le génie de cet excellent orateur: on y remarque les principaux traits de cette éloquence, qui sçait amener les vérités & les placer dans tout leur jour; qui tantôt s'insinüe dans le cœur par les charmes d'une diction fine & délicate,

& tantôt fait trembler le vice , & foudroie l'impiété par la force du raisonnement , & des mouvemens qu'elle met en œuvre.

ORATEURS  
DE LA  
CHAIRE.

Le feu pere Terrasson s'étoit étudié sur un si beau modèle à ce style interressant , qui tient l'auditeur continuellement en haleine. On trouve dans ses discours des traits admirables d'une éloquence douce & naturelle ; l'expression est nette , il n'y a ni rudesse , ni obscurité. L'entassement des figures ne fatigue pas : l'orateur ennemi de toute enflure & de toute affectation , ne brille que par des beautés nées de son sujet , & avouées par la raison. Dans ses pensées & dans ses expressions , on ne trouve jamais rien qui ne réponde à la majesté de la parole de Dieu.

Le pere Terrasson ne néglige pas les preuves les plus solides , autorités , raisonneimens. Mais les amenant heureusement , sans leur donner l'air doctrinal , il les emploie par tout à renfermer la véhémence de sa morale , sans la laisser se rallentir. C'est principalement à ce tour direct qui force l'auditeur à se replier sur lui-même , & à s'appliquer des reproches trop vrais que le prédicateur lui fait , qu'on a sujet d'attribuer la foule qui

Q vj

ORATEURS  
DE LA  
CHAIRE.

l'a suivi par tout, & qui remplissoit, à son dernier carême dans la Métropole, ce vaste auditoire qu'on avoit étendu au-delà des bornes ordinaires. Car sans mêler le genre d'éloquence qui nous entraîne, nous courons au prédicateur qui a le secret de nous attacher par de vives peintures de nos défauts, qui nous les reproche sans nous confondre, & qui arrache en quelque sorte notre aveu, notre repentir, notre amendement. Ce style fort peut avoir ses duretés; l'obstination les exige; & il a été consacré par les Prophètes, par les Isaïes, les Jérémies, les Michées, prédicateurs de leur tems, que ni la prison, ni les menaces de la mort ne firent jamais mollir.

Je ne parlerai point des sermons de feu M. de Fenelon, Archevêque de Cambrai, que l'on a recueillis depuis la mort de ce prélat. On ne peut les proposer comme des modèles d'éloquence. On y reconnoît bien la beauté du génie de l'Auteur, la vivacité & la richesse de son imagination. Mais pour m'exprimer dans les mêmes termes de l'éditeur de ce recueil, ces sermons ne sont que les premières fleurs des fruits murs qui ont suivi. Ils sont de la jeunesse de ce prélat, & du tems qu'il n'étoit que M. l'abbé de

Fenelon ; car quoiqu'il prêchât très-sou-  
vent dans son diocèse , il y avoit long-  
tems qu'il pratiquoit ce qu'il a remar-  
qué dans ses dialogues sur l'éloquence ,  
ſçavoir , de ne prêcher que de l'abondan-  
ce du cœur.

ORATEURS  
DE LA  
CHAIRE.

Je ne prétends point non plus qu'il  
n'y ait point d'autres modèles de l'élo-  
quence de la chaire , que ceux dont j'ai  
parlé ; mais je ne veux ni faire une énu-  
mération de nos sermonaires , ni ap-  
précier le mérite de chacun en particu-  
lier , ni moins encore juger de ceux que  
nous entendons aujourd'hui avec satis-  
faction , & qui ont fait imprimer leurs  
discours. Ceux que j'ai cités ſuffiſent ,  
d'ailleurs , pour vous convaincre que l'é-  
loquence Françoisſe a été cultivée avec  
ſoin , & que dans nos Orateurs ſacrés  
vous trouverez également de quoi vous  
plaire & vous inſtruire.

Outre les diſcours qui concernent la  
morale , & les myſteres de la religion ,  
la chaire admet encore les panégyriques  
des Saints , & les oraiſons funébres. On  
a admiré autrefois les panégyriques pro-  
noncés par l'abbé de Bourzeis , l'un des  
premiers membres de l'Académie Fran-  
çoisſe , par MM. Ogier & Verjus , & par  
plusieurs autres dont les pièces ont été

imprimées. Mais on ne lit plus guères aujourd'hui que les panégyriques de M. Fléchier, des peres Bourdalouë & de la Ruë, de M. l'abbé Anselme, de Charles Boileau, abbé de Beaulieu, l'un des quarante de l'Académie Françoisë, & d'un très-petit nombre d'autres qui se sont acquis une juste réputation dans ce genre de composition. Ce qui les a fait admirer lorsqu'ils prêchoient, ce qui fait lire encore leurs discours avec autant d'empressement que de satisfaction, c'est qu'en rendant aux Saints le tribut de loüanges qui leur est dû, ils n'oublient pas ce qu'ils doivent à l'édification du prochain. Ils ont soin de recueillir de leur histoire, ce qu'il y a de plus éclatant & de plus conforme à la vérité; ensuite ils en font une heureuse application aux mœurs du siècle. C'est en cela qu'ils ont fait éclater leur sagesse & leur lumière.

Disc. sur la  
prédic. p. 25.

Car, comme le remarque judicieusement M. l'abbé Fleury, les panégyriques sont le genre de sermons où il s'en fait le plus de fades & d'ennuieux, & où il se dit le plus de choses indignes de la chaire. Ce qui vient, dit-il, de ce que l'on se croit obligé à ne parler que du saint. Comme il y en a beaucoup que la dévotion des peuples a rendu fort célèbres,

& dont l'histoire cependant est ignorée ou peu connue, où l'on avance des faits faux , ou pour le moins hazardés , où l'on se jette sur les belles pensées & sur les grands mots , ce qui est également éloigné du caractère de l'éloquence chrétienne , & indigne de la chaire.

---

---

ORATEURS  
DE LA  
CHAIRE.

D'un autre côté, une narration prolix de la vie du Saint, est une histoire, & non pas un éloge : de continuelles digressions de morale, conviennent encore moins à ce genre d'éloquence ; des louanges communes exprimées par différentes hyperboles, ne font pas connoître le Saint, n'instruisent point, & déplaisent toujours. Pour réussir dans un panégyrique, il faut saisir le caractère particulier du Saint, les dons de Dieu en lui, les actions qui le distinguent de tout autre Saint, ce qui fait son mérite singulier ; il faut pour faire son portrait, bien marquer ces traits, & les réunir, autant qu'il se peut, dans une seule idée, faire en sorte que les réflexions, les instructions naissent de ce qu'on dit du Saint, & ne l'offusquent pas. Voilà ce qu'ont suivi & pratiqué avec soin les panégyristes que j'ai nommés, & en particulier M. Fléchier, le premier de tous & le modèle des autres.

ORATEURS  
DE LA  
CHAIRE.

Il y a moins de noblesse & de grandeur dans les panégyriques de l'abbé Boileau, publiés en 1718. in-12. par les soins de Jean Richard, grand éditeur de sermonaires, & Auteur lui-même d'un bon nombre de discours moraux que l'on recherche avec raison. Mais on s'aperçoit en lisant ces panégyriques, que Charles Boileau se distinguoit par beaucoup de saillies d'esprit, un grand feu d'imagination, mille tours fins & délicats, d'ingénieuses applications des plus beaux traits de l'Ecriture aux différentes mœurs du siècle, par un style vif & animé, par une grande fécondité qu'il avoit acquise en lisant assiduëment les Orateurs & les Poètes profanes, & par une étude encore plus sérieuse & plus convenable des saints Livres & des Peres de l'Eglise.

Le dernier recueil de panégyriques des Saints que l'on a imprimés, est celui de M. l'abbé Seguy, prédicateur du Roi, abbé de Genlis, Chanoine de Meaux, l'un des quarante de l'Académie Française. Il est en deux volumes in-12. qui ont été publiés à Paris en 1736. chés Prault. On y trouve, entr'autres, le panégyrique de S. Louis applaudi & récompensé par l'Académie Française.



Les oraisons funébres admises encore dans la chaire évangélique, sont une es-  
 pece d'éloquence d'un caractère singu-  
 lier, & que l'on regarde d'ordinaire  
 comme l'écueil des prédicateurs. Cepen-  
 dant M. Bossuet, M. Fléchier, M. de  
 Mascaron, l'abbé Anselme, le pere Bour-  
 dalouë, & le pere de la Ruë s'y sont  
 signalés. On ne peut mieux louer les hé-  
 ros chrétiens qu'ils les ont loués, ni ti-  
 rer de leurs vies de plus solides instruc-  
 tions pour l'édification des fidèles.

ORATEURS  
 DE LA  
 CHAIRE.

Tout ce qui est sorti de la plume de M. Fléchier, dit un critique de bon goût, porte le caractère d'une imagination vi-  
 ve & brillante, d'un discernement fin &  
 délicat, d'une élégance & d'une polite-  
 ssé accomplie. On y admire la pureté du  
 langage, le tour ingénieux des pensées, la  
 richesse des expressions, & les graces du sti-  
 le. Mais cet orateur tire sa principale gloire  
 de ses oraisons funébres. Là brillent d'un  
 éclat immortel les vertus politiques, mo-  
 rales & chrétiennes des le Telliers, des  
 Lamoignons, & des Montausiers : là les  
 Reines, les Princesses, les Héroïnes  
 chrétiennes, reçoivent une couronne de  
 louange qui ne périra jamais ; là Turen-  
 ne paroît aussi grand, qu'il l'étoit à la  
 tête des armées, & dans le sein de la vic-

Colin, 24

supra.

ORATEURS  
DE LA  
CHAIRE.

Fléch. lettr.  
t. 1. premie-  
re lettre.

toire. Ce portrait est assés conforme à celui que M. Fléchier a fait lui-même de ses discours, dans une de ses lettres. Pour son style & pour ses ouvrages, dit-il, il y a de la netteté, de la douceur, de l'élégance; la nature y approche de l'art, & l'art y ressemble à la nature. On croit d'abord qu'on ne peut ni penser, ni dire autrement; mais après qu'on y a fait réflexion, on voit bien qu'il n'est pas facile de penser ou de dire ainsi. Il y a de la droiture dans le sens, de l'ordre dans le discours & dans les choses, de l'arrangement dans les paroles, & une heureuse facilité, qui est le fruit d'une longue étude. On ne peut rien ajouter à ce qu'il écrit, sans y mettre du superflu, & l'on ne peut rien en ôter, sans y retrancher quelque chose du nécessaire. Peut-être M. Fléchier eût-il mieux fait de laisser tracer ce portrait par une autre main que la sienne: mais si la modestie pouvoit en souffrir, on y reconnoît la vérité, au moins dans le plus grand nombre des traits.

Il n'y a pas tant d'élégance, ni une si grande pureté de langage, au jugement de M. l'abbé Colin, dans M. Bossuet, que dans M. Fléchier; mais on y trouve une éloquence plus forte, plus mâle,

*Us. suprà.*

plus nerveuse. Le style de M. l'Evêque de Nîmes est plus coulant, plus arrondi, plus uniforme. Celui de M. de Meaux est à la vérité moins égal, moins soutenu ; mais il est plus rempli de ces grands sentimens , de ces traits hardis , de ces figures vives & frappantes qui caractérisent les discours des Orateurs du premier ordre. M. Fléchier est merveilleux dans le choix & l'arrangement des mots ; mais on y entrevoit beaucoup d'attention pour la parure , & trop de penchant pour l'anthitèse qui est sa figure favorite. M. de Meaux plus occupé des choses que des mots , ne cherche point à répandre des fleurs dans son discours , ni à charmer l'oreille par le son harmonieux des périodes ; son unique objet est de rendre le vrai sensible à ses auditeurs. Dans cette vûë , il le présente par tous les côtés qui peuvent le faire connoître , & le faire aimer. Né pour le sublime , il en a exprimé toute la majesté , & toute la force en plusieurs endroits de ses oraisons funébres , & surtout dans celles de Marie de France, Reine d'Angleterre, & de Henriette Anne d'Angleterre, Duchesse d'Orleans. Ses discours, dit le pere de la Ruë, étoient médités , plutôt qu'étudiés & polis. Sa plume & sa mémoire y avoient

Eloge de  
M. Boiluet,  
pag. 43.

moins de part que son cœur. Et comme il avoit le cœur pénétré des grandes vérités dont son esprit étoit plein, l'abondance, la variété, l'onction, ne lui manquoient jamais; non pas même la justesse & la vivacité de l'expression, sans affectation & sans sécheresse. Il dépouilla son éloquence de tout ce qui ne pouvoit que plaire sans édifier, & Dieu permit qu'il plût sans vouloir plaire.

M. Rollin dans son *Traité des études*, t. 2. page 60. & suiv. a tracé avec encore plus de précision, & pour le moins autant de justesse & de vérité les portraits de MM. Fléchier & Bossuet. On aime à envisager souvent ces peintures. Ce qui domine dans M. Fléchier, dit-il, est une pureté de langage, une élégance de style, une richesse d'expressions brillantes & fleuries, une grande beauté de pensées, une sage vivacité d'imagination; & ce qui en est une suite, un art merveilleux de peindre les objets & de les rendre comme sensibles & palpables. Mais il me semble, ajoute-t'il, qu'on voit regner dans tous ses écrits une sorte de monotonie & d'uniformité. Presque partout mêmes tours, mêmes figures, mêmes manières. L'antithèse saisit presque toutes ses pensées; & souvent les affoi-

blit, en voulant les orner. Cette figure, quand elle est rare, & placée à propos, produit un bel effet. M. Rollin justifie son jugement par des exemples qu'il faut lire dans son ouvrage.

---

---

ORATEURS  
DE LA  
CHAIRE.

M. Bossuet, selon lui, écrit d'une manière toute différente que M. Fléchier. Peu occupé des graces legeres du discours, & quelquefois même négligeant les regles gênantes de la pureté du langage, il tend au grand, au sublime, au parétique. Il est vrai qu'il est moins égal, & se soutient moins; & c'est le caractère du style sublime: mais en récompense il enleve, il ravit, il transporte. Les figures les plus vives lui sont ordinaires & comme naturelles.

Peu d'hommes destinés à parler en public, ont reçu de la nature des dispositions aussi favorables, que celles qu'avoit M. de Mascaron. Son extérieur prévenoit, & il étoit difficile dès qu'il paroissoit, de lui refuser son attention: prestance majestueuse, son de voix agréable, geste naturel & réglé. Avec ces beaux dehors & une éloquence naturelle, cultivée par beaucoup d'étude, soutenue d'un esprit solide, & d'un goût excellent, il s'attira dans la province, dans la ville capitale, & à la cour des applaudissemens juste-

ment mérités. Quoique moins orné que M. Fléchier, & moins pathétique que M. Bossuet, il tiendra toujours un grand rang parmi nos Orateurs. Nous avons de lui cinq oraisons funébres, dont la plus parfaite est sans contredit, celle qu'il a faite pour M. de Turenne. On peut dire qu'il s'est surpassé lui-même dans ce discours. C'est une action pour l'immortalité, dit Madame de Sevigné, dans une de ses lettres. « La peinture du cœur de » M. de Turenne, ajoute-t-elle, y est un » chef-d'œuvre, & cette droiture, cette » naïveté, cette vérité dont il étoit pai- » tri, cette solide modestie, enfin tout, » Il me semble n'avoir jamais rien vû de » si beau, que cette pièce d'éloquence. » Madame de Sevigné défioit M. Fléchier de la surpasser, & elle ne croioit pas que cela fût possible. L'événement a montré le contraire. L'oraison funébre que ce célèbre orateur a faite à la louange du même héros, est assurément supérieure à celle de M. de Mascaron, & beaucoup mieux soutenue dans toutes ses parties.

M. Rollin qui joint M. de Mascaron à MM. Fléchier & Bossuet, dit que cet orateur tient quelque chose du caractère de l'un & de l'autre, sans pourtant leur ressembler entièrement. Il a en mêm-

me-tems, dit-il, beaucoup d'élégance & beaucoup de noblesse : mais il est, ce me semble, moins orné que l'un, & moins sublime que l'autre. L'art se montre chés lui avec moins d'ostentation, que dans le premier, ce qui est un grand art; peut-être aussi la nature y est-elle moins riche & moins hardie, que dans le second. M. l'abbé Bosquillon a qualifié M. de Mascaron d'*Ambroise de nos jours*, dans une des inscriptions en vers François qu'il a composées pour orner le portrait de ce prélat, fait par le Fevre. On peut voir ces inscriptions dans le Journal des Savans du 13. Mai 1697.

ORATEURS  
DE LA  
CHAIRE,

Dans les oraisons funébres du pere Bourdalouë, du pere de la Ruë, & de M. l'abbé Anselme, on trouve aussi une beauté majestueuse, une douceur forte & pénétrante, un tour noble & insinuant, une grandeur naturelle & à la portée de tout le monde : & si ces grands Orateurs s'y sont proposés de célébrer dignement la vertu des morts, on sent que leur but a été aussi d'en inspirer l'amour aux vivans. Car, à Dieu ne plaise, dit à cette occasion M. l'abbé Anselme, que les oraisons funébres que l'on prononce dans nos Temples, ressemblent à ces pièces d'éloquence que l'on faisoit autrefois

Préf. du rec.  
de ses orais.  
funébres,

parmi les Grecs à la louange des faux dieux, & des hommes qui s'étoient signalés pour le service de la patrie. La vanité dominoit dans les Orateurs, & tout l'effet que leur discours produisoit sur les peuples, se terminoit à des regrets inutiles, ou à la joie tumultueuse d'un superbe divertissement. C'est donc moins les regles de l'art, quoiqu'on ne doive nullement les négliger, que des sujets d'édification, & des exemples de piété, que l'on doit chercher dans ces sortes de discours. Et c'est aussi la réunion de ces différentes qualités qui mettent les Orateurs dont je viens de parler, malgré quelques ombres qui peuvent se trouver dans leurs pièces, si fort au-dessus de tant d'autres Orateurs de nos jours, qui par une affectation insupportable corrompent plutôt leur style qu'ils ne l'enrichissent; qui quittent la nature pour courir sans cesse après de fades minuties, qui s'imaginent surprendre les personnes de goût par des bluettes, qui ne sortent jamais du figuré, & qui sont plus empressées à s'applaudir eux-mêmes, qu'à travailler à mériter les applaudissemens des personnes sages & d'un jugement solide.



## CHAPITRE III.

*Des Orateurs du Barreau.*

**G**UILLAUME du Vair, Garde des Sceaux, dans son traité de l'éloquence Françoisé, imprimé en 1614. ORATEURS  
DU BAR-  
REAU. demandoit quelles étoient les causes qui avoient empêché jusques-là les progrès de notre éloquence : & cette demande étoit alors raisonnable. Que l'on remonte, en effet, un demi-siècle au-delà, on voit naître en quelque sorte l'éloquence parmi nous. En redescendant, on la trouve dans son enfance ; & après les commencemens du dix-septième siècle, elle n'étoit pas encore telle qu'on pouvoit le souhaiter. Mais un peu après le milieu, on la trouve fort avancée vers la perfection : & quels progrès n'a-t-elle pas fait depuis, puisque l'étude de cet art ne s'est jamais rallentie, & que c'étoit dès-lors une grande avance, dit M. Gibert, non-seulement d'avoir sçu vaincre le mauvais goût, mais encore d'avoir déjà pris beaucoup de bonnes manières ?

L'éloquence ne fit guères de progrès plus rapides au barreau, que dans la

Tome II.

R

Du Vair, tr. de l'éloq. Fr. p. 502. 503. &c.

ORATEURS  
DU BAR-  
REAU.

chaire. On vit d'abord nos Avocats s'étudier à épurer notre langue ; & ils parvinrent à avoir quelque naïveté dans leur style : mais ils n'avoient ni douceur, ni agrément. Ils corrigerent ensuite ce défaut par l'étude & par l'imitation des anciens , dont la diction est pleine de charmes ; & néanmoins en se formant sur ces modèles, ils n'en prirent ni la force, ni l'élevation, ni le talent de dire des choses neuves.

C'étoit le défaut de Guy du Faur sieur de Pibrac, Avocat du Roi, & ensuite Président au Parlement de Paris. Il paroît qu'il avoit l'esprit brillant, & même enjouié, un jugement solide, une mémoire heureuse, & qu'il avoit assez bien étudié les belles lettres. Mais son style est enflé de citations souvent inutiles, & quelquefois mal appliquées. C'étoit le goût de son tems : on vouloit mettre de l'érudition par tout, & on la substituoit aux raisonnemens & aux preuves qui eussent été nécessaires. Ces défauts, au jugement de M. du Vair, n'empêchent pas qu'on ne reconnoisse qu'il s'est beaucoup distingué dans ses harangues, tant pour sa douceur, que pour ses graces, & qu'il n'ait le premier introduit la véritable éloquence au barreau. Nous avons de

lui deux remontrances imprimées , qui ne répondent pas cependant à l'estime que l'on faisoit alors de l'éloquence de leur Auteur. Barnabé Briffon qui fut Avocat général, avant que d'être Président, donna encore plus que M. de Pi-brac dans ce goût d'érudition : il aimait mieux paroître savant qu'éloquent : ce qui est un très-grand défaut dans l'art oratoire ; & il avoit d'ailleurs l'action très-mauvaise. Cependant ses discours étoient ornés & suivis, lors-même qu'il ne se préparoit pas. Ces avantages qu'il devoit à son travail, firent excuser son mauvais goût, & le rendirent contagieux, de telle sorte que presque tout le monde s'y conforma.

Jacques Faye , Chevalier , Seigneur d'Espèisses , qui a rempli les postes les plus honorables dans la magistrature , a beaucoup été loué pour son éloquence par M. Loyfel dans son dialogue des Avocats , par Pasquier dans ses recherches de la France , & par M. du Vair dans le traité que j'ai déjà cité. Il est vrai qu'il parut avoir un grand desir de parvenir à la gloire d'orateur , cependant il ne se forma qu'à bien parler notre langue , & n'alla point au-delà, comme il est aisé de le remarquer, si on se donne

R ij

---

ORATEUR  
DU BAR-  
REAU.

ORATEURS  
DU BAR-  
REAU.

la peine de lire les dix harangues que nous avons de lui. Je préférerois la dixième, qui est une espèce de panégyrique de l'éloquence & d'exhortation à l'érudier. Elle approche plus que les autres du goût de celles des anciens ; aussi quoiqu'il en ait exclu l'érudition qu'il a semée à pleines mains dans ses autres pièces, il avouoit que c'étoit celle qui lui avoit le plus coûté.

M. Verforis faisoit aussi des dissertations de droit, plutôt que des pièces d'éloquence. Jacques Mangot mourut trop jeune pour remplir les belles espérances qu'il avoit données, qu'il soutint même tant qu'il vécut : mais il manquoit d'art & de soin. Loyfel & Pasquier disent qu'il avoit beaucoup d'esprit & de jugement, & qu'il en donna des preuves constantes dans l'exercice qu'il fit pendant quelques années de la charge d'Avocat du Roi au Parlement de Paris, après avoir été Avocat des parties, Maître des Requêtes de l'hôtel du Roi, & en même-tems Procureur général de la Chambre des Comptes.

Malgré les défauts de ces Orateurs du seizième siècle, & du commencement du dix-septième, M. du Vair prétend, que si l'éloquence ne consistoit que dans

la clarté & la pureté du style, dans l'élégance & dans la naïveté, en un mot, dans le caractère de Lyfias ou d'Ifée, il auroit reconnu que les François avoient déjà égalé les anciens Grecs & Latins: Mais comme il faut de plus l'élevation ou la noblesse, la force ou les mouvemens, la variété du style, non-seulement pour les différentes causes, mais aussi pour les diverses parties d'un même discours, il trouve que nos Orateurs n'avoient encore atteint que de fort loin les anciens Grecs & Latins, quoiqu'ils eussent surpassé de beaucoup les anciens François.

ORATEURS  
DU BAR-  
REAU.

Je ne sçai pourquoi M. du Vair ne dit rien de Simon Marion, ni de M. Servin.

Le premier avoit, dit-on, cette partie, *Perroniana*, qu'en discourant, il persuadoit fort; & qu'il P. 205.

n'émuvoit pas moins lorsqu'il mettoit par écrit. Il avoit fait de grands progrès dans les belles lettres, & passoit pour si éloquent, que Mornac n'a pas fait difficulté de l'appeller un autre Cicéron. Il est certain au moins qu'il avoit une imagination vive & féconde, soutenue d'une mémoire excellente, & qu'il étoit habile dans la jurisprudence civile & canonique. La fonction qu'il fit pendant quelques années d'Avocat au Parlement de Paris avec beaucoup de capacité, lui ac-

R iij

ORATEURS  
DU BAR-  
REAU.

quit une grande réputation. Il fut reçu Conseiller à la Cour en 1596. puis Président à la seconde Chambre des Enquêtes, & en dernier lieu Avocat général au même Parlement.

Nous avons un recueil de ses plaidoiers, de même que de M. Servin qui n'a pas eu une moindre réputation, mais dans les plaidoiers duquel on ne peut gueres prendre aujourd'hui d'autre connoissance, que celle du mauvais goût de son tems. Il y cite, comme ceux dont j'ai déjà parlé, beaucoup de Grec & de Latin, souvent sans choix, & presque toujours sans nécessité. Il y fait montre de beaucoup d'érudition, lorsqu'il faut des faits, des preuves & des raisons. Rien de plus ridicule, par exemple, que cette espece de généalogie de toutes les oreilles déchirées depuis celle de Malchus, qu'il fait dans un plaidoyer pour un Avocat à qui un Procureur avoit déchiré l'oreille. J'ai lû quelque part, que le Roi Henri IV. disoit de cet orateur qu'il avoit des lettres, mais moins bien arrangées, que celles du messager de Poitiers. C'étoit une plaisanterie, mais qui fait assés bien connoître l'usage que M. Servin faisoit de son érudition. Il faut cependant avouer que l'on trouve dans ses plaidoiers

beaucoup de principes sur les libertés de l'Eglise Gallicane, & de solides réflexions sur le même sujet.

ORATEURS  
DU BAR-  
REAU.

Je laisse les plaidiers d'Expilly, de Montereul, & de plusieurs autres, qui ont les défauts de ceux dont j'ai parlé, sans en avoir toutes les bonnes qualités. Mais si on ne lit plus ces plaidiers, il n'est pas inutile d'en connoître les Auteurs, leur caractère, leurs talens, le génie de leur éloquence; & pour acquérir cette connoissance, je ne connois point de meilleur ouvrage que *le dialogue des Avocats*, par Antoine Loyfel, imprimé parmi ses opuscules recueillis par Claude Joly, qui avoit exercé lui-même avec honneur la profession d'Avocat, avant que d'embrasser l'état ecclésiastique. Ce recueil qui devient fort rare, a été imprimé in-4°. à Paris, chés Jean Guignard, en 1656. Voici ce qui donna lieu à ce dialogue.

Pendant que le Roi Henri IV. étoit à Poitiers, on parla à Paris de modérer le salaire des Avocats: & le 13. de Mai de l'an 1602. sur la proposition du Président Segulier, & du consentement de M. de Harlay premier Président, on délibéra sur cette affaire, les Chambres assemblées, & il fut arrêté, que conformément

Histoire de  
M. de Thou,  
l. 128. au  
commence-  
ment.

R. iij

ORATEURS  
DU BAR-  
REAU.

ment au 161. article de l'Ordonnance de Blois , publiée & enregistrée vingt-trois ans auparavant , mais qui jusqu'alors étoit demeurée sans exécution , quant à ce point , les Avocats seroient tenus de déclarer par écrit ce qu'ils auroient reçu pour leur honoraire , afin que les Juges reglassent , suivant cette déclaration , les frais & dépens que la partie qui auroit perdu son procès , seroit obligée de rembourser : que s'ils refusoient de le faire , les Avocats seroient dès-lors traités comme concussionnaires. Les Avocats présentèrent une requête pour s'opposer à cet Arrêt ; ils publièrent en même-tems un mémoire , où ils expliquoient fort au long , pourquoi cet article de l'Ordonnance de Blois n'avoit pas été exécuté , & firent entendre qu'ils étoient prêts à abandonner leur profession , dès que ce ne seroit plus qu'un ministère servile.

En conséquence de cette démarche , la Cour donna un second Arrêt le 18. de Mai , par lequel il étoit ordonné aux Avocats qui ne voudroient plus exercer la profession , d'en passer leur déclaration aux Greffes , ajoutant qu'après cette démarche , il ne leur seroit plus permis d'en faire les fonctions , à peine de faux. Duhamel , Choüart , & Lonel , anciens



Avocats, également respectables, & par leur grand âge, & par une probité reconnüe, firent jusqu'à deux fois des remontrances qui n'aboutirent à rien. Voiant ce mauvais succès, ils s'assemblerent dans la Chambre des Consultations, au nombre de trois cens sept, qui déclarerent unanimement, qu'ils renonçoient à leur profession. Et après avoir tous signé cette délibération, ils se rendirent deux à deux au Greffe de la Cour, pour y en prendre acte. Les gens du Roi, qui favorisoient en secret les Avocats, cherchant les moiens d'arrêter les suites de cette démarche, écrivirent au Roi & au Chancelier, & leur insinuerent, qu'il seroit à propos d'apporter quelque temperamment aux deux Arrêts du Parlement, & en dirent les raisons, en faisant en même-tems l'éloge des Avocats & de leur profession. Tout ce tumulte fut enfin apaisé par une Ordonnance du Roi du 25. de Mai, & les Avocats reprirent l'exercice de leurs fonctions.

Ce fut donc à l'occasion de cette division, & en 1602. même, que M. Loyfel composa son dialogue des Avocats de Paris, où il fait connoître le mérite de ceux-ci, mais avec tant de sincérité, qu'il en rapporte également les mauvaises qua-

R v

---

 ORATEURS  
DU BAR-  
REAU.

lités comme les bonnes, principalement par rapport au génie & au caractère de leur éloquence. L'historique & le critique s'y trouvent réunis, de manière que cet ouvrage, quoique mal écrit, est également agréable & utile à lire. Il y a pris à peu près pour modèle les Entretiens des Orateurs illustres par Cicéron, ses interlocuteurs, comme dans cet ouvrage de l'ancien orateur Romain, disant librement ce qu'ils pensent de ceux qui font la matière & l'objet de leurs conversations. Ces interlocuteurs sont Etienne Pasquier, Conseiller & Avocat du Roi en la Chambre des Comptes, & ancien Avocat en la Cour de Parlement, & c'est de son nom que le dialogue est intitulé, comme celui de Cicéron étoit intitulé du nom de Brutus : François Pithou, sieur de Bierne, Avocat au Parlement : Antoine Loyfel, aussi Avocat, Auteur du dialogue ; deux de ses fils, Antoine & Guy Loyfel, le premier Avocat au Parlement, & depuis Conseiller, & le second, Conseiller-Clerc au même Parlement ; le sieur d'Hibbouvilier, Avocat, Theodore Pasquier, fils d'Etienne, Avocat, & Nicolas Pasquier, Maître des Requêtes, frere de Theodore.

M. Loyfel ne publia pas lui-même ce

dialogue ; mais comme il avoit eu des-  
sein de l'adresser à MM. les Avocats du  
Parlement de Paris , Claude Joly en pu-  
bliant cet ouvrage , suivit son intention.

ORATEURS  
DU BAR-  
REAU.

L'Auteur n'avoit parlé que des Avocats  
qui avoient fleuri jusqu'en 1602. l'édi-  
teur y fit quelques additions , & l'enri-  
chit de notes fort interressantes , outre  
la liste des Avocats des années 1524. &  
1599. « & un indice alphabétique des «  
Avocats , & autres personnages célé-  
bres mentionnés au dialogue & aux «  
dites listes , avec quelques remarques , «  
éloges , & ouvrages d'aucuns d'entre «  
eux. »

Au reste , quelques éloges que M. Loy-  
fel donne aux Avocats célèbres dont il  
parle , par rapport à leur éloquence , il  
est aisé de s'appercevoir qu'il sentoît lui-  
même , qu'ils étoient encore fort infé-  
rieurs en ce point aux anciens Orateurs  
Grecs & Romains.

M. du Vair , qui en avoit la même  
idée , prétend que si notre éloquence n'a  
pas fait de progrès plus rapides , cela  
vient du défaut de grandes affaires , de  
celui d'une juste récompense , & de la  
difficulté de cet art , qui dépend , dit-il ,  
d'une infinité de talens que la nature seu-  
le peut donner , mais qu'elle donne ra-

R vj

ORATEURS  
DU BAR-  
REAU.

Jugem. des  
Sav. sur les  
rhét. t. 2. p.  
391.

rement, & de je ne sçai combien de qualités qu'il faut acquérir par un travail grand & assidu, dont la vivacité François n'est point capable. Cependant sans qu'il y ait eu de plus grandes récompenses, ou des affaires plus considérables depuis M. du Vair; sans que l'éloquence ait eu des disciples plus illustres, elle a paruë pourtant quelquefois dans tout son éclat. Car enfin, dit M. Gibert, que lui manque-t'il, lorsqu'à la pureté, & à l'élégance de la diction, on joint encore la noblesse des pensées, la force des mouvemens, le nombre des périodes, la variété du style? & si cela est, ajoute-t'il, nous devons reconnoître qu'il ne falloit presque s'en prendre qu'au peu d'application de nos anciens François, s'ils ne réussissoient pas mieux.

Colin, et  
supra, p. 35.  
36.

Il est certain, en effet, que depuis le milieu du dernier siècle, la magistrature & le barreau ont produit de célèbres Orateurs: mais peu d'entr'eux ont donné leurs discours au public. Si nous avions ceux que les premiers Magistrats, & les gens du Roi prononcent chaque année à la rentrée des Cours, nous aurions de parfaits modèles d'une éloquence noble, grave, judicieuse, capable de maintenir le bon goût, & de servir de rampart

contre cette éloquence ébloüissante, fardée , pleine de pointes & de jeux d'esprit , que quelques Ecrivains tâchent d'introduire parmi nous , & qui n'a déjà trouvé que trop d'imitateurs. A l'égard des Avocats , nous devons regretter de n'avoir presque rien de Pucelle , de Fourcroy , de Nivelles , ni de plusieurs autres qui se sont fait un nom très-célèbre dans cette profession ; & nous sommes presque obligés de nous borner aux ouvrages d'Antoine Arnauld , d'Antoine le Maître , d'Olivier Patru , de Gaultier , de Gillet , de Matthieu Terrasson.

---

---

ORATEURS  
DU BAR-  
REAU.

Quoique nous aions peu de discours de M. Arnauld , je ne puis me dispenser d'en dire un mot. M. Arnauld d'Andilly , son fils , dit dans ses mémoires imprimés , qu'il succéda à la charge de Procureur général de la Reine Catherine de Medicis qu'avoit son pere , & qu'il l'exerça jusqu'à la mort de cette Princesse ; mais qu'il quitta celle d'Auditeur des Comptes qu'il avoit en même-tems , pour se donner tout entier à la profession du barreau , où il éclata bien-tôt par son rare savoir , & son extraordinaire éloquence. La passion qu'il eut , ajoute M. d'Andilly , pour le service du Roi Henri le Grand & pour l'Etat , fit qu'il ne se pré-

ORATEURS  
DU BAR-  
REAU.

sent point d'occasions, où il ne signa-  
lât son zèle pour l'un & pour l'autre par  
des écrits si puissans, que ceux qu'il fit  
avant la paix de Vervins, ramenerent des  
villes entieres & quantité de noblesse à  
leur devoir. M. d'Andilly parle avec beau-  
coup d'éloge de plusieurs de ces écrits,  
*l'anti-Espagnol*, qui est une réponse à un  
manifeste du Duc du Maine, *La fleur-  
de-lys*, *la délivrance de la Bretagne*, *la pre-  
miere Savoytienne*, *l'avis au Roi pour bien  
regner*. Mais les deux plus connus, sont  
le plaidoyer qu'il prononça en 1594.  
pour l'Université de Paris contre les Je-  
suites, qui fut imprimé la même année,  
& que l'on a réimprimé en 1717. avec  
un autre plaidoyer de M. Chevalier, Avo-  
cat au Parlement de Paris; & le *franc &  
véritable discours au Roi sur le rétablisse-  
ment qui lui est demandé par les Jesuites*.  
On voit par ces deux pièces, & surtout  
par la premiere, combien M. Arnauld  
étoit supérieur à tous les Orateurs de son  
tems.

Hommes il-  
lustres, p. 61.

M. le Maître, fils d'un Maître des  
Comptes & de Catherine Arnauld, né à  
Paris le 2. de Mai 1608. commença à  
plaider à vingt & un ans. M. Perrault dit  
qu'il s'y prit d'une maniere qui n'avoit  
point encore eu d'exemple dans le bar-

reau. Il y apporta, dit-il, l'éloquence de l'ancienne Grece & de l'ancienne Rome, dégagée de tous les vices que la barbarie de nos Peres y avoit introduite. Ce fut un nouveau ciel & une nouvelle terre dans le bel art de la parole. Il n'avoit encore que vingt-huit ans, lorsque M. le Chancelier Seguier le choisit pour présenter ses lettres au Parlement, & aux autres Cours superieures. « Il y a près de soixante ans, continuë M. Perrault, que les harangues qu'il prononça alors ont été faites, & elles sont néanmoins dans une aussi grande pureté de langage, que si elles venoient d'être composées. C'est une chose surprenante, que cet excellent homme ait scû, non-seulement se défendre des vices & des défauts de son tems, des jeux de mots, & des antitheses, qui faisoient alors les délices de l'orateur, & de ses auditeurs; mais que par la force de sa raison il ait prévu, & comme saisi par avance la maniere parfaite de s'exprimer, qui n'a été en usage qu'après une longue suite d'années. »

ORATEURS  
DU BAR-  
REAU.

L'on regarde, dit l'Auteur des vies des jurisconsultes, les trois éloges de M. Seguier, que M. le Maistre prononça dans l'occasion dont je viens de parler,

Taisand,  
vies des ju-  
risc. 2. édit.  
p. 345.

ORATEURS  
DU BAR-  
REAU.

comme trois chefs-d'œuvres , qui ont cela de singulier & de merveilleux , qu'encore qu'ils traitent le même sujet , ils n'empruntent pourtant rien les uns des autres , ni pour la matière , ni pour la forme ; ils ont chacun leurs beautés différentes , que le tems n'a pas altérées ; & ils peuvent servir de modèle dans le genre démonstratif , c'est-à-dire , dans l'éloquence la plus vive & la plus animée , la plus noble & la plus majestueuse , qu'on eût encore vûe en France. On donne les mêmes éloges aux différens plaidoiers que M. le Maistre prononça en divers tems ; & il faut convenir que ce célèbre orateur mérite une partie de ces éloges. On trouve chés lui de beaux traits , des mouvemens forts & pathétiques , joints à une grande abondance , & d'excellentes preuves. Mais son discours est chargé de trop de citations. L'attention des lecteurs en souffre , & il n'est pas toujours facile de suivre le fil de son raisonnement.

On sçait , au reste , qu'il ne faut point lire M. le Maistre dans les premières éditions de ses plaidoiers. Lorsqu'il se fut retiré dans la solitude à l'âge de trente ans , au milieu de la réputation la plus brillante , & après avoir reçu des lettres



de Conseiller d'Etat, qu'il renvoia, il voulut brûler tous ses discours ; & en aiant été empêché par M. l'abbé de saint Cyran, il les négligea au moins tellement, que l'on risqua entierement de les perdre. Plusieurs années après, les Libraires en recueillirent ce qu'ils purent sur des copies fort défectueuses, & en les publiant, ils y insererent plusieurs piéces qu'ils donnerent sans raison sous le nom de M. le Maître qui n'en étoit point l'Auteur. On fit cependant deux éditions de ce recueil ; & on alloit en faire une troisième, lorsque l'on engagea M. le Maître à la donner lui-même, pour empêcher que ces éditions si défectueuses ne se multipliasent davantage. Ce grand homme qui s'étoit condamné depuis près de vingt ans à un silence volontaire, ne put goûter cette proposition, & ce ne fut qu'à force de priéres & de sollicitations qu'il engagea M. Issali, qui est mort doien des Avocats du Parlement de Paris, à procurer lui-même l'édition que l'on demandoit avec tant d'instances. M. Issali s'en chargea avec plaisir : mais l'impression étoit à peine commencée, que M. le Maître, qui ne cherchoit que l'obscurité, la fit suspendre : & ce ne fut qu'après bien des

---

---

ORATEURS  
DU BAR-  
REAU.

consultations & des décisions bien claires, que l'on continuât l'édition que nous avons, & qui est la seule qui mérite d'être recherchée.

Ce fut à l'occasion de la retraite de M. le Maître, & de ce grand amour pour le silence, que Marin le Roi de Gomberville, de l'Académie Française, fit ces quatre vers :

Te dirai-je ce que je pense,  
O grand exemple de nos jours ?  
J'admire tes nobles discours,  
Mais j'admire plus ton silence.

On rapporte de lui, que dès qu'il eut formé la résolution de quitter le monde, il eut beaucoup de peine à se résoudre de continuer de plaider jusqu'aux vacances, & qu'il disoit lui-même que son esprit étoit plus alors occupé de son dessein que de ses plaidoiers. M. Talon, Avocat général, qui s'en apperçut, dit à cette occasion, qu'il ne plaideroit plus, mais qu'il dormoit. Ces paroles aiant été rapportées à M. le Maître, cet illustre orateur plaida dans l'occasion suivante avec tant de feu & d'éloquence, en présence de M. Talon, & en regardant souvent ce Magistrat, que tout le monde l'admira, & convint que cette dernière

action l'emportoit sur les plus brillantes  
du passé. Il mourut le 4. de Novembre  
de l'an 1658.

ORATEURS  
DU BAR-  
REAU.

Il avoit connu Daniel de Priézac, Avocat au Parlement, Docteur régent en l'Université de Bourdeaux, & depuis l'un des membres de l'Académie François, & Conseiller d'Etat, & il faisoit quelque estime de son éloquence. Mais je ne crois pas que nous aions de cet Académicien de plaidoiers imprimés. Je n'ai vû de lui que trois discours François qu'il avoit prononcés en différentes occasions: « le premier sur la réception de M. le Marquis de Villars, à l'état & office de grand Senéchal de Guienne: le deuxième, sur la réception de M. de Barraut à l'état & office de Senéchal de Bazadois: le troisième, à la première entrée de M. le Duc de Mayenne en la Cour de Parlement, sur le sujet des ruines d'une colonne du Palais de Tutele. » Ces trois discours ont été imprimés in-8°. à Bourdeaux en 1621. Cependant M. l'abbé d'Olivet n'en parle point dans le catalogue des ouvrages de Priézac, à la suite de son histoire de l'Académie François.

Olivier Patru parut un peu plus tard au barreau que M. le Maître: mais il

Eloge de M.  
Patru au-de-  
vant de ses  
plaid.

ORATEURS  
DU BAR-  
REAU.

Contin. des  
mém de lit-  
tér. p. 40.

Continua-  
tion de l'hist.  
de l'Académ.  
Françoise.

n'y parut pas avec moins de distinction. Chapelain dit de lui ; qu'il traitoit les matieres de jurisprudence très-élégamment, très-éloquemment & très-judicieusement ; & qu'il travailloit peu , parce qu'il vouloit trop bien faire. C'étoit, selon le pere Bouhours , l'homme du Roiaume qui savoit le mieux notre langue. Ajoutons , dit M. l'abbé d'Olivet, qu'il la sçavoit , non pas en Grammairien seulement , mais en orateur. Car le Grammairien écrit purement , correctement : l'orateur l'imité en ces deux points : mais de plus , il veut de la noblesse , de l'élégance , de l'harmonie. Quand M. Patru commença à se montrer au barreau, pour être souverainement éloquent, il falloit qu'un Avocat ne dît presque rien de sa cause ; mais qu'il fit des allusions continuelles aux traits de l'antiquité les moins connus ; & qu'il eût l'art d'y répandre une nouvelle obscurité , en ne faisant de tout son discours qu'un tissu de métaphores. Il n'y avoit que M. le Maître qui s'étoit élevé au-dessus de ces défauts ; encore n'en étoit-il pas entièrement exempt. Cicéron que M. Patru se rendit de bonne heure familier , & dont il traduisit une des plus belles oraisons , comme je l'ai dit ailleurs , lui fit

comprendre qu'il faut toujours avoir un but, & ne jamais le perdre de vûe : Qu'il faut y aller par le droit chemin, ou si l'on fait quelque détour, que ce soit pour y arriver plus sûrement : & qu'enfin si les pensées ne sont vraies, les raisonnemens solides, l'élocution pure, les parties du discours bien disposées, on n'est pas orateur. Il se forma donc sur Cicéron, & le suivit d'assés près en tout, hors en ce qui regarde la force & la véhémence. Mais outre qu'elle pouvoit ne pas convenir à la douceur de son caractère, si d'ailleurs nous considérons de combien de vices il eut à purger l'éloquence de son siècle, nous lui pardonnerons aisément de n'avoir pas eu toutes les perfections. On le regardoit comme un autre Quintilien, comme un oracle infailible en matiere de goût & de critique. Tous ceux qui sont aujourd'hui nos maîtres par leurs écrits, dit M. l'abbé d'Olivet, se firent honneur d'être ses disciples,

---

ORATEURS  
DU BAR-  
REAU.

Et nous n'aurions besoin d'Apollon, ni de Muses,  
Si l'on avoit toujours des hommes comme lui,

dit M. des Reaux dans son épitaphe.

Il n'a, dit un autre critique, ni tant de véhémence, ni tant de fécondité que

Colin, préf.  
de la trad. de  
l'orat. de Ci-  
ceron.

ORATEURS  
DU BAR-  
BEAU.

M. le Maistre ; mais son style est pur, clair, dégagé : il a une merveilleuse facilité à bien tourner un fait, & à s'insinuer dans les esprits par la douceur de sa diction , & par la netteré de ses raisonnemens. On ne remarque dans ses ouvrages ni obscurité , ni embarras , ni expressions fastueuses , ni faux brillans : en un mot, c'est un esprit juste , exact, & qui ne perd jamais de vûe son objet. On desireroit seulement que ses discours eussent un peu plus de chaleur. On a quatre éditions de ses plaidoiers ; & dans les dernières on y a joint ses autres ouvrages. La quatrième édition donnée à Paris en 1732. en deux volumes in-4°. est préférable aux précédentes. Outre un plaidoier de plus, il y a d'autres pièces qui n'avoient pas encore été imprimées.

M. Patru avoit mérité l'estime & l'amitié de M. de Lamoignon de Basville , qui a été lui-même un grand orateur. Je n'ai vû de cet illustre Magistrat qu'un *plaidoie*, imprimé in-4°. à Paris chés Cramoisy en 1668. *pour le sieur Girard Vanopstal, un des Recteurs de l'Académie Royale de la peinture & de la sculpture.* L'orateur y soutient avec beaucoup de force , de noblesse & de grandeur , les prééminences de la sculpture , & la di-

gnité de ceux qui excellent dans cet art.

Il y vengè avec les mêmes armes les arts libéraux, contre ceux qui les confondent avec les arts mécaniques. Il y fait de celui pour qui il plaidoit un éloge aussi délicatement tourné que conforme à la vérité, Le choix des termes, la pureté du langage, l'élégance du style, la force des raisons, l'abondance & la solidité des preuves : tous ces caractères se trouvent réunis dans ce plaidoier. Peut-être y a-t'il un peu trop d'érudition : mais elle est disposée avec tant d'art, que si c'est un défaut, on est presque tenté d'y applaudir.

ORATEURS  
DU BAR-  
REAU.

Je ne dois pas omettre ici les plaidoiers de Nicolas de Corberon, Avocat général au Parlement de Mets, & ceux d'Abel de sainte-Marthe, Avocat au Parlement de Paris, recueillis & publiés in-4°, à Paris chés Charles de Sercy en 1693, par les soins d'Abel de sainte-Marthe, Chevalier, Seigneur de Corbeville, Conseiller du Roi en sa Cour des Aydes, & Garde de la bibliothèque de Sa Majesté à Fontainebleau. Nicolas de Corberon, d'une ancienne famille originaire de Bourgogne, établie depuis en Champagne, exerça d'abord la charge de Lieutenant particulier au Présidial de Troyes

ORATEURS  
DU BAR-  
REAU.

jusqu'en 1634. que le Roi Louis XIII. qui s'étoit mis en possession de la Lorraine, lui donna gratuitement une charge de Conseiller au Conseil souverain de Nancy, d'où, à la persuasion de M. Cornuel, Intendant des Finances, & Président en la Chambre des Comptes, qui étoit son oncle, il passa en 1636. à celle d'Avocat général au Parlement de Metz qui venoit d'être créée. Ce fut dans cette charge, qu'il prononça les plaidoiers recueillis & publiés par M. de sainte Marthe, son gendre, & qui ont été d'autant mieux reçus, que nous en avons peu des Avocats généraux, & que M. de Corberon joint à beaucoup de science une éloquence peu commune pour son tems. Ce recueil contient quatre-vingt-huit plaidoiers de cet illustre Magistrat. M. de sainte Marthe en a ajouté douze de M. de sainte Marthe, son pere, Avocat au Parlement, Conseiller du Roi en son Conseil d'Etat, & Garde de la bibliotheque de Sa Majesté à Fontainebleau. Quoique M. de sainte Marthe eût écrit de sa main ces douze plaidoiers, il ne les avoit pas tous prononcés. Les quatre derniers sont sur une restitution demandée par deux sœurs contre leur profession religieuse. M. Robert plaida pour l'une,



Parte, M. de sainte Marthe pour l'autre; M. Arnauld pour le neveu de ces deux religieuses, qui s'étoit emparé de leurs biens, & M. Servin pour le Roi. L'éditeur a cru que le public seroit bien aise de voir quatre discours de quatre des plus grands hommes qui fussent alors au barreau; d'autant plus que le discours de M. Servin n'a point été imprimé parmi les plaidoiers, ni celui de M. Robert dans son livre *Rerum judicatarum*, ou des causes jugées. Le cinquième & le sixième des douze plaidoiers de M. de sainte Marthe, sont aussi sur le même sujet, & ont tous deux été écrits de la main, soit que par un effort de la mémoire qui étoit fort heureuse, il eût recueilli le discours de l'Avocat qui avoit plaidé contre lui; ou que pour se divertir, il eût composé dans son cabinet un plaidoier opposé à celui qu'il avoit prononcé. L'éditeur a joint encore à ces plaidoiers un discours qu'il présenta en 1668. au Roi pour le rétablissement de la bibliothèque de Fontainebleau, dans lequel il y a un excellent éloge de Sa Majesté. Ce discours, qui mérite d'ailleurs d'être lû en entier, avoit déjà paru en la même année 1668. in-4<sup>e</sup>. avec les preuves de l'établissement de la bibliothèque Royale de Fontainebleau.

---

ORATEURS  
DU BAR-  
REAU.

ORATEURS  
DU BAR-  
REAU.

Satyre neu-  
vième.

Préface des  
plaidoiers de  
Gautier.

Claude Gautier dont nous avons les plaidoiers en deux volumes in-4°. parut aussi avec éclat dans le tems que M. Patru couroit la même carrière avec tant d'honneur. M. Boileau Despreaux représente le premier comme un homme très-mordant : & M. Brossette commentateur de ce poëte, ajoute, que lorsqu'un plaideur vouloit intimider sa partie, il la menaçoit *de lui lâcher Gautier*. Son éloquence, selon le même, n'étoit point réglée : c'étoient des saillies & des impétuosités fort inégales. Son feu s'éteignoit même dans le repos, & il avoit besoin d'être animé par l'action. Il fit lui-même imprimer le premier volume de ses plaidoiers avant sa mort arrivée le 16. de Septembre 1666. & le célèbre Gabriel Gucret, qui exerçoit la même profession, en publia depuis une seconde édition. Si l'on en croit cet illustre éditeur, bon juge assurément, surtout en cette partie, une éloquence vive, puissante, avoit rendu M. Gautier l'une des plus belles lumières du barreau : il avoit la déclamation forte, beaucoup de feu, une imagination aussi brillante que féconde. Son action, dit-il, avoit tant de force qu'elle entraînoit après elle le suffrage de ses juges, & les esprits de ses audi-

teurs. Il excelloit surtout dans la replique. Alors il n'y avoit rien de si fort qu'il n'affoiblît; il déconcertoit son antagoniste : il en éludoit toutes les ruses; il démonstroît, pour ainsi dire, tout son plaidoyer : il repoussoit les coups avec plus de vigueur, qu'on ne les avoit lancés contre lui : son esprit tout de feu pénétrant les raisons qu'on lui avoit opposées, il les battoit en ruine, & souvent même il les rendoit ridicules. A ces talens, M. Gautier, selon son apologiste, joignit une fierté noble & généreuse : il disoit hardiment la vérité, & il fit perpétuellement la guerre au libertinage. Les traits de sa satire étoient alors si piquans, que ceux qui étoient le plus livrés au désordre, rougissoient de ses reproches & redoutoient sa censure.

M. Gueret ajoute, que M. Gautier ne fût point esclave de l'autorité, qu'il respecta la grandeur sans la craindre, & que jamais la considération d'aucune puissance ne lui a fait refuser une bonne cause; qu'il en a plaidé plusieurs que tout le barreau avoit refusées; que peu de tems même avant sa mort, il étoit chargé d'affaires qui n'ont point été plaidées, parce qu'il ne s'étoit point trouvé d'Avocats assez hardis pour les entrepren-

ORATEURS  
DU BAR-  
REAU,

dre ; & qu'il s'étoit rendu si redoutable à tout le monde, qu'on le préféreroit souvent à tous les autres, de crainte de l'avoir contre soi-même ; qu'enfin l'année de sa mort, quoiqu'âgé de soixante & seize ans, il parut encore dans deux ou trois grandes causes, où l'activité & la vivacité de son esprit continuèrent à le faire admirer. Mais comme ses plaidoiers paroissent sans ce feu & ces grâces qu'il sçavoit leur donner en plaidant, & que le papier ne peut conserver, il faut avouer qu'ils ne paroissent presque que de foibles copies de ses originaux. M. Gueret soutient, cependant, que l'on y voit toujours la vivacité de son imagination sans déreglement, la force de ses raisonnemens sans obscurité, la pointe de la satire sans bassesse, & que l'on y reconnoitra même la chaleur de son action. Mais M. Gueret a un peu trop donné dans ces éloges à l'amitié qu'il avoit pour l'Auteur, aux liaisons qui étoient entre eux, & à sa qualité d'éditeur des ouvrages de son ami.

Je ne sçai si je me trompe ; mais je trouve plus d'esprit, de délicatesse, d'éloquence, & de pureté de langage dans les plaidoiers de M. Erard, aussi Avocat au Parlement de Paris, qui après avoir

été du conseil de M. le Duc de Mazarin, fut ensuite attaché à la maison de Bouillon. Ces plaidoiers où l'Auteur ne s'éloigne jamais ni de la vérité du fait, ni de la pureté des maximes, où il ne se sert ni de lieux communs, ni de citations inutiles, selon le témoignage que lui rend le Journal des Savans, furent recueillis pour la première fois en 1694. Mais ce recueil imparfait se fit sans l'aveu de l'Auteur, un Libraire s'étant avisé de le compiler sur une permission obtenue en son nom, comme M. Erard le dit lui-même dans sa lettre à M. le Duc de Caderousse écrite en 1695. On en a fait une édition plus complète & plus correcte en 1734. in-8°. à Paris, chés Mesnier. Presque tous ces plaidoiers sont d'ailleurs intéressans par leur matière. Celui qui a fait le plus de bruit, est celui que M. Erard fit pour M. le Duc de Mazarin, Pair de France, contre dame Hortance Mancini, Duchesse de Mazarin, sa femme qui s'étoit retirée en Angleterre. M. Erard gagna sa cause. Mais M. de saint Evremont qui étoit dans les intérêts de Madame la Duchesse de Mazarin, fit une réponse à son plaidoyer, où l'esprit & la vivacité se montrent également, & où l'orateur est traité comme un homme

ORATEURS  
DU BAR-  
REAU.

Journ. du  
16. Avril  
1696.

Oeuvr. de  
S. Evrem. t.  
6. pag. 500.  
Édit. de 1725.

Ibid. t. 5.  
P. 355.

qui avoit fait de son éloquence l'abus le plus énorme. Cette accusation est-elle fondée ? ce n'est point à moi à le décider. On pourroit peut-être en mieux juger, si l'on eût imprimé le plaidoyer de M. Sachot pour Madame de Mazarin : mais cette pièce n'a point été rendue publique : au moins l'ai-je inutilement cherché.

Au reste, M. Sachot étoit savant dans le droit civil & canonique, habile dans la coutume, & fort versé dans les matières bénéficiales. Il sçavoit le Grec & le Latin parfaitement, & avoit une grande connoissance des Auteurs de l'une & l'autre langue. Son érudition étoit soutenue par de grandes ouvertures d'esprit. Mais avec tout cela il plaidoit mal. Il apportoit si peu de soin & de préparation dans la plupart de ses causes, que le moment qui précédoit celui où il devoit parler, il ne sçavoit pas souvent par où il commenceroit. Ainsi s'abandonnant à son imagination, & n'ayant, pour ainsi dire, que le hazard pour guide, on ne doit pas s'étonner si son style étoit dur & mal poli, si son discours étoit sans construction & sans ordre : défauts dont les plaidoyers de M. Erard sont fort éloignés.

François-Pierre Gilet, né à Lyon le 8 de Juillet 1648. avoit beaucoup d'esprit, d'érudition & de politesse. Il a fait honneur au barreau par ses plaidoiers, & à la république des lettres par ses traductions. J'ai parlé ailleurs de celles de quelques oraisons de Cicéron qu'il a fait imprimer. C'est dans cette source qu'il a puisé cette éloquence majestueuse, & cette noble simplicité, qui font le caractère principal des plaidoiers que nous avons de lui, & que l'on a réimprimés en 1718. en deux volumes in-4°. On sent en les lisant, qu'il joignoit les lumières naturelles à une vaste érudition, la délicatesse à la force, le brillant à la solidité. Il sçavoit fortifier les décisions des ordonnances & des coutumes, par les maximes importantes du droit Romain: & s'il avoit cultivé les belles lettres, il n'étoit pas moins habile à démêler & à bien exposer l'esprit des loix. Ses plaidoiers sont travaillés avec plus de soin que le reste de ses ouvrages. En voulant persuader les Juges, il n'est pas difficile de voir qu'il a voulu aussi plaire au public. La véhémence & les fleurs sont, au reste, plus propres à l'orateur, qu'à tout autre Ecrivain.

ORATEURS  
DU BAR-  
REAU.

Europ. Sav.  
Mai 1719.  
art. 2.

Nous n'avons point de plaidoiers de

S iiiij

ORATEURS  
DU BAR-  
REAU.

M. de Sacy, Avocat au Conseil, & l'un des quarante de l'Académie Française, mais un recueil de factums & de mémoires qu'il publia en 1724. à Paris, chez Huet en deux volumes in-4°. & je conviens avec lui qu'il faut mettre de la différence entre ces deux sortes d'écrits. Je sçai, comme il le fait observer dans sa belle & judicieuse préface, que les plaidiers sont faits pour être prononcés devant un grand nombre d'auditeurs de toute espèce, & que les factums, au contraire, sont faits pour être lûs dans le cabinet, & solitairement par chaque lecteur : que les premiers demandent un appareil qui réponde au concours des auditeurs ; & que les seconds ne semblent demander qu'une noble simplicité : que dans ceux-là où il s'agit d'entraîner une multitude assemblée, il faut de l'élévation, du feu, de la force, quelquefois même du désordre, & souvent de la véhémence ; au lieu que dans ceux-ci où il n'est question que de persuader un homme seul, maître de ses réflexions, & à qui rien de ce qui l'environne, n'impose, il ne faut presque que de la justesse, de la précision, de la variété, de la méthode, & une sagesse qui se soutienne toujours. Cependant beaucoup de fac-



turns sont recherchés aussi comme des pièces d'éloquence ; parce qu'ils sont tels, en effet ; & ceux de M. de Sacy ont cet avantage.

ORATEURS  
DU BAR-  
REAU.

Journ. des  
Sav. Janvier  
1726.

Ceux qui ont du goût pour ces sortes d'écrits, & principalement ceux qui se destinent à la profession d'Avocat, ne trouveront pas seulement dans ce recueil des modèles pour tous les genres d'affaires dont ils peuvent être chargés, des points d'histoire éclaircis par une judicieuse critique, des questions de droit traitées avec grace, des procédures même débrouillées avec tant de netteté, que le lecteur oublie souvent qu'on l'entretient de procédures ; ils y trouveront aussi une éloquence variée, qui sçait se proportionner aux sujets qu'elle traite, sublime dans les causes majeures, douce & insinuante dans les autres ; des traits ingénieux, délicats, presque toujours nouveaux. Le style en est pur & châtié : M. de Sacy ne croioit pas qu'il lui fût permis de négliger les regles de la langue : au contraire, plus les matieres se sont trouvées sèches & peu intéressantes, plus il semble qu'il ait pris à tâche d'en sauver l'ennui par la beauté du discours, la justesse des termes, & l'exactitude de la diction.

S v

ORATEURS  
DU BAR-  
REAU.

Ce qu'on pouvoit lui reprocher, c'est d'avoir quelquefois laissé dans son style quelque chose d'affecté, de trop peigné, & qui se sent un peu trop du style de son Auteur favori, qui étoit Pline. En cela, M. de Sacy s'est un peu éloigné, quoique rarement, de ce beau portrait qu'il fait lui-même de l'orateur dans sa préface :  
» Jamais, dit-il, on ne le verra courir  
» après des mots à la mode ou affectés ;  
» mais aussi ne se permettra-t'il jamais  
» des expressions basses ou hors d'usage.  
» Il ne chargera point son style d'ornemens recherchés ; mais il ne rejettera  
» point des graces, dont la nature semblera embellir son sujet. Il ne prendra  
» point le transport d'une imagination échauffée, pour l'effort d'un génie sublime. Le sublime même le plus brillant s'offrira vainement, à lui, quand  
» il ne lui faut que du simple. Enfin, il  
» ne se croira point concis & naturel, quand il ne fera que sec & négligé. »  
M. de Sacy a rangé ses factums & mémoires par ordre chronologique : je crois qu'il auroit été beaucoup plus convenable de suivre l'ordre des matieres. On a inferé au commencement du deuxième volume, trois harangues qu'il a prononcées dans l'Académie Françoisse, & qui

sont dignes de la réputation de leur Auteur.

ORATEURS  
DU BAR-  
REAU.

Préface des  
œuvres de  
M. Terras-  
son.

Le dernier recueil de plaidoiers & mémoires que l'on ait donné au public, & qui n'est pas assurément le moins précieux, est celui de feu M. Matthieu Terrasson qui a été un des plus grands ornemens du barreau de Paris, & d'une famille distinguée par la beauté de l'esprit & le sçavoir. Ce recueil qui parut en 1737. en un volume in-4°. contient des discours sur differens sujets, des plaidoiers, des mémoires ou factums, & des consultations. La plupart des discours, l'Auteur les composa dans sa jeunesse, soit pour cultiver le goût naturel qu'il avoit pour l'éloquence, soit pour servir de modèle aux jeunes Magistrats qui ont de semblables discours à faire. Quoique celui qu'il prononça à l'Hôtel-de-Ville de Lyon, sa patrie, dès qu'il fut reçu Avocat, ne soit peut-être pas écrit avec toute la précision que l'on trouve dans les autres, il ne laisse pas que de renfermer un grand nombre de pensées vives & brillantes, qui l'ont rendu, & qui le rendent encore le modèle de ceux que l'on a prononcés depuis dans de semblables occasions.

Tous ceux qui ont entendu ou lû le

S vj

ORATEURS  
DU BAR-  
REAU.

discours qu'il prononça à la Cour des Aydes, lors de la présentation des lettres de M. le Chancelier Daguesseau, font demeurés d'accord que la beauté de cette pièce répond à la noblesse du sujet. Tout y est exprimé avec une justesse & une élégance, qui font également honneur au cœur & à l'esprit de l'orateur; & quand cette pièce seroit seule, elle suffiroit pour immortaliser son Auteur qui en a fait plusieurs autres, où brille cette éloquence mâle & sublime qui lui étoit si naturelle. Le discours sur l'esprit & sur la science, par exemple, ne lui est point inférieur.

Mais où M. Terrasson paroît encore plus orateur, c'est dans ses plaidoiers. Ceux qu'il fit dès qu'il commença à être employé au barreau, lui acquirent, dit l'Auteur de son éloge, le titre de *plume dorée*, titre qu'il a toujours soutenu depuis avec honneur. On trouva qu'il avoit sçu joindre aux beautés de l'éloquence, & à la pureté du langage, toute la force du raisonnement; & dans les plaidoiers que l'on a recueillis, on admire, en effet, cette justesse d'esprit, cette élégance, ce naturel, ces agréables faillies, & cette force d'expression, que l'on ne trouve pas toujours réunis, & qui en instruisant le lec-

M. de Ferrière, à la fin des vies des jurisconsultes par Taisand, nouv. édition.

leur, le divertissent. Ils ne plaisent pas moins par la singularité des faits qui en ont été l'occasion, que par la manière dont ils sont traités. On n'y trouve point de ces faits indifférens, ni de ces détails de procédures qui rebutent le lecteur le plus indulgent. On y voit plusieurs aventures intéressantes racontées avec tous les ornemens & avec toutes les réflexions dont elles seroient susceptibles dans le recit d'une conversation polie, savante & enjouée. Les moiens, au lieu d'être affoiblis par la précision & les graces du style, en tirent au contraire une nouvelle force, parce qu'ils en deviennent plus frappans. Il n'y a pas jusqu'aux simples faillies qui y deviennent de véritables pensées par la vivacité de l'expression, & par le nombre de réflexions qu'elles font naître. C'est l'éloge que l'éditeur en fait.

ORATEURS  
DU BAR-  
REAU.

Personne n'a nié, en effet, que M. Terrasson ne fût éloquent; mais quelques personnes ont prétendu que c'étoit aux dépens de l'érudition. Le même éditeur fait voir l'injustice de ce reproche. Le plaidoier, dit-il, que M. Terrasson prononça pour M. l'Archevêque de Lyon, contre celui de Tours & les Evêques de Bretagne au sujet de la primatie, & celui qu'il prononça en présence des Etats

ORATEURS  
DU BAR-  
REAU.

de Neuf-Châtel au sujet de cette souveraineté, sont plus que suffisans pour fermer la bouche à ceux qui auroient voulu faire croire que M. Terrasson n'avoit que de l'esprit. Dans le plaidoyer qui concerne la primatie, on trouve une érudition solide, accompagnée d'excellentes réflexions politiques sur la difference des ordres, dont l'état ecclésiastique est composé.

Le plaidoyer concernant la souveraineté de Neuf-Châtel, ne renferme pas uniquement le point particulier de l'histoire & des loix de cette souveraineté. C'est presque un traité complet sur la succession des Souverains, dans lequel l'orateur a mis dans un plus beau jour, & en moins de paroles tout ce qu'un très-grand nombre d'Auteurs de droit public, avoient écrit sur ce sujet d'une maniere confuse dans d'immenses volumes fort ennuyeux. M. Terrasson, en prenant seulement les propositions fondamentales de cette multitude d'écrits, a trouvé le moien de faire raisonner des Auteurs qui ne font que citer; & pour donner plus de poids aux conséquences qu'il tire de ces citations, il prête aux Auteurs qu'il cite, des graces qu'il affecte de paroître avoir tirées d'eux.

Accordons donc avec plaisir , & parce qu'il est vrai , l'éloquence & l'érudition à M. Terrasson. Mais tout Auteur a ses défauts , dit un critique , & M. Terrasson a les siens. Il a trop d'esprit , ou , pour ôter toute équivoque , il a trop de cette sorte d'esprit qui consiste à donner à tout ce qu'on dit un tour ingénieux & brillant. Son éloquence , quoique très-solide quant au fond des pensées & des raisonnemens , est peut-être trop fleurie , trop ornée , trop délicate , & par-là moins grave , moins sérieuse , moins forte , & moins naturelle que celle qui convient au barreau. C'est l'éloquence d'Isocrate plutôt que celle de Demosthene. M. Terrasson , c'est toujours le même critique qui parle , étoit parmi les Avocats , ce que M. Fléchier étoit parmi les prédicateurs. Voilà , sans doute une belle place : mais il en est de plus honorables encore : & l'Avocat qui seroit dans son genre , ce que M. Bossuet ou le pere Bourdalouë étoient dans le leur , nous paroîtroit supérieur à M. Terrasson.

J'ai dit que nous n'avions presque rien de Fourcroy , de Nivelles & de plusieurs autres qui ont paru le siècle dernier avec beaucoup d'éclat au barreau de Paris , mais nous en avons quelques pièces , &

ORATEURS  
DU BAR-  
REAU.

Journ. des  
Savans, Juin  
1737. à la  
fin.

vous ne sêrés peut-être pas fâché de con-  
noître le caractère de ces Orateurs, tel  
qu'il a été tracé par un de leurs contem-  
porains qui a exercé la même profession,  
& qui avoit beaucoup d'esprit & de goût.  
Je commence par M. de Fourcroi.

» Notre critique dit, que du consen-  
» tement presque de tout le monde, cet  
» Avocat avoit le premier rang. Il y a  
» déjà plusieurs années, ajoute-t'il, (&  
» c'est en 1679. qu'il a écrit ceci) que sa  
» réputation est établie. Lorsqu'il com-  
» mença à paroître en la Grand'-Cham-  
» bre, il effaça tous ceux de son tems,  
» & il n'a encore été effacé de personne.  
» Il a l'esprit vif & pénétrant pour per-  
» cer toutes les obscurités d'une affaire,  
» & pour en démêler les replis. Il a le  
» jugement solide, beaucoup de discer-  
» nement dans le choix des raisons, une  
» grande justesse dans ses pensées. A ses  
» talens naturels, il ajoute une profonde  
» érudition, une connoissance parfaite  
» du droit Romain & coutumier, de l'u-  
» sage & de la pratique. L'étude de ces  
» sciences sévères & épineuses ne l'a pas  
» tellement occupé, qu'il ne se soit at-  
» taché à d'autres plus humaines & di-  
» vertissantes : il est fort sçavant dans les  
» belles lettres, il aime l'histoire & la



poésie, & il se sert fort avantageusement dans ses plaidoyers de la connoissance qu'il a de l'une & de l'autre. Son style est serré, & n'a rien d'effeminé. Il est concis dans la narration, solide dans son raisonnement, pur dans le choix des mots, quoiqu'on voie bien qu'il n'en est pas esclave, & qu'il songe bien plus aux choses qu'à la manière de les dire. Il donne à ses causes tous les ornemens dont elles sont susceptibles, sans y en mettre d'inutiles : c'est pourquoi ses exordes sont simples, & souvent il n'en fait point du tout. Comme il a une grande lecture de toute sorte d'Auteurs, il est heureux dans ses citations, & juste dans ses applications. Il est pathétique, quand il a occasion de l'être, & il soutient bien un mouvement, & par la force des choses qu'il dit, & par la fermeté de la voix. Tous ces talens d'esprit naturels & acquis, sont accompagnés des avantages du corps, d'une force extraordinaire, d'une voix nette & ferme, & d'une prestance majestueuse. »

Nous avons de Bonaventure de Fourcroy, le plaidoyer qu'il prononça dans la cause du gueux de Vernon ; un deuxième, pour un médecin qui prétendoit

ORATEURS  
DU BAR-  
REAU.

ORATEURS  
DU BAR-  
REAU.

être exempt d'être collecteur de la taille; & peut-être quelques autres. Je ne parle pas de ses poésies qui sont en petit nombre, & la plupart fort médiocres. Cet Avocat mourut fort âgé le 25. Juin 1691. Son plaidoyer, & les autres qui ont été prononcés dans la cause du gueux de Vernon, ont été recueillis, & imprimés à Paris, chés Louïs Billaine, en 1665. in-4°. sous ce titre : *Divers plaidoiers touchant la cause du gueux de Vernon, & autres sujets.* M. de Sallo rendant compte de ce recueil dans le Journal des Savans, du Lundi 9. Mars 1665. dit que comme le sujet de cette cause tient beaucoup de la déclamation, il fut traité avec tout l'art & tous les mouvemens, dont ces sortes de causes sont susceptibles : chaque Avocat fit voir que l'éloquence reugnoit souverainement au barreau. Mais il ne se peut rien souhaiter de plus achevé, ajoute-t'il, que le plaidoié de M. l'Avocat général Bignon, où sans rien perdre des graces que demandoit la matiere, ni de cette noblesse de style qui convient à la dignité de sa charge, il a employé ce qu'il y avoit de plus solide & de plus puissant pour persuader. Les autres plaidoiers qui composent ce recueil, & qui sont sur différentes matie-

res , sont , selon M. de Sallo , toutes pié-  
ces excellentes , & qui méritent d'être  
vûës.

ORATEURS  
DU BAR-  
REAU.

Je reviens à notre critique anonyme.  
Personne , continuë-t'il , ne refuse la «  
seconde place à M. Pageau , & plusieurs  
lui donnent la première. Il a une élo-  
quence naturelle , qui plaît d'autant «  
plus , qu'il y paroît moins d'art ; une «  
facilité d'esprit merveilleuse pour tour-  
ner bien un fait , & une heureuse abon-  
dance de paroles & de raisons , dont «  
la douceur & la force charment & en-  
levant l'auditeur. Son discours est net , «  
fluide & insinuant : il emprunte peu «  
d'ornemens des Auteurs anciens ; tout «  
paroît de son fond , & s'il se sert quel-  
quefois des pensées des autres , il sçait «  
si bien se les approprier , qu'on ne les «  
reconnoît plus : il évite avec soin les «  
façons de parler fastueuses & empou-  
lées , & les ornemens recherchés dont «  
quelques-uns tâchent d'ébloüir le vul-  
gaire ignorant. C'est de-là que des gens «  
de mauvais goût , & qui n'aiment que «  
les excès & les emportemens d'une «  
imagination déréglée , ont pris sujet de «  
dire , que ses plaidoiers n'avoient pas «  
assés de sel , & rampoient quelquefois. »  
Mais je crois que c'est faute de con- «

ORATEURS  
DU BAR-  
REAU.

» nôtre les véritables beautés d'une pié-  
» ce d'éloquence. S'ils le trouvent vuide  
» & rampant , c'est parce qu'il est égal  
» dans son style , modeste dans ses figu-  
» res , juste dans ses pensées , évitant éga-  
» lement la bassesse des uns , & le faux  
» brillant des autres. On peut faire la  
» même comparaison de lui avec M. de  
» Fourcroy , qu'on faisoit de Demosthe-  
» ne & de Cicéron. M. de Fourcroy par  
» la force de son raisonnement , & par la  
» véhémence de son discours , emporte  
» & enleve l'esprit de l'auditeur , sem-  
» blable à un torrent qui entraîne tout  
» ce qu'il rencontre , & que rien ne peut  
» arrêter. M. Pageau est comme un fleu-  
» ve tranquille qui se renferme dans le  
» lit qu'il s'est formé , & qui roulant dou-  
» cement ses eaux , porte la fécondité  
» dans les campagnes voisines , & réjouit  
» les habitans qui sont sur ses bords.  
» L'uniformité de son style n'empêche  
» pas qu'il ne soit pathétique ; il sçait  
» émouvoir les passions à propos , & il  
» se rend maître des affections d'autant  
» plus facilement que son artifice est ca-  
» ché , & qu'on est moins préparé à s'en  
» défendre. » Il avoit , d'ailleurs , tous  
les dehors qui sont si avantageux à l'o-  
rateur. Il mourut à Bagneux , près de

Paris, la nuit du 7. au 8. de Juillet 1683. 

---

M. Deshaguais, depuis Avocat général en la Cour des Aydes, avoit joint, selon le même critique, à la science du Palais la connoissance des belles lettres, & s'en servoit à propos & avec beaucoup de justesse : son style étoit pur, net & fleuri. On voit dans toutes ses pièces beaucoup d'imagination. Son expression est élégante, & il tournoit une raillerie fort ingénieusement. Il avoit d'ailleurs de la force & de la solidité, & toujours beaucoup d'élévation.

M. Pouffet de Montauban qui plaida dans la cause du gueux de Vernon, & dans plusieurs autres affaires très-considérables, n'eût pas une moindre réputation. « Peu de personnes, dit notre critique, ont eu de la nature les qualités qui sont propres à former un orateur, dans l'excellence qu'il les a eûes. « Un esprit vif & pénétrant, une imagination ingénieuse & féconde, une mémoire heureuse. Il a cultivé ces talents par l'étude des belles lettres & des sciences humaines. Dans son avènement au Palais, il parut avec beaucoup d'éclat, & fit plusieurs pièces qui lui attirèrent l'estime & l'admiration de tout le monde. Il faut avouer qu'il réussit »

ORATEURS  
DU BAR-  
REAU.

ORATEURS  
DU BAR-  
REAU.

» merveilleusement dans les sujets suscep-  
» tibles de déclamation. Depuis on a cru  
» qu'il avoit plus de brillant que de so-  
» lidité ; qu'il cherchoit plus dans les cau-  
» ses à faire paroître son esprit qu'à per-  
» suader ses Juges. » Notre critique avouë  
lui-même qu'il en avoit été charmé,  
lorsqu'il l'avoit entendu parler dans des  
sujets où il pouvoit donner l'effort à son  
imagination , & y mêler de la littératu-  
re ; mais qu'il le trouvoit vuide & foible  
dans les questions de droit & de procé-  
dure. « Je ne sçai , dit-il , si c'est que son  
» esprit se trouvoit trop resserré dans les  
» matieres sèches & arides , ou si par un  
» défaut de jugement il abandonnoit le  
» point décisif de la cause , pour s'atta-  
» cher à ce qui brilloit & flatoit. » Il  
ajoute , qu'il avoit quelquefois des fail-  
lies admirables , & que par un enchan-  
tement de belles paroles il tenoit l'esprit  
de l'auditeur dans une espece d'extase ;  
mais quelquefois aussi pour vouloir dire  
de belles choses , & ne se pas mesurer as-  
sés à sa matiere , il enchâssoit , pour ainsi  
dire , les diamans dans le fer , & mêloit  
du *phœbus* dans les affaires les moins im-  
portantes.

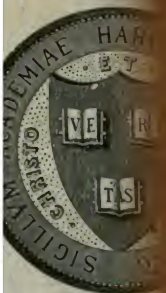
Je laisse ce que le critique dit de Char-  
don , de Commeau , de Jobert , de le

Cousin, & de deux ou trois autres qui  
sont assés peu connus aujourd'hui, pour  
rapporter ce qu'il pense de MM. Vaultier, Nivelles & Robert.

ORATEURS  
DU BAR-  
REAU.

M. Vaultier, dit-il, est un homme «  
tout extraordinaire. Il a l'esprit vif & «  
pénétrant, la conception heureuse, la «  
mémoire si admirable, que je l'ai vû «  
souvent plaider deux heures entières «  
sans extrait ni mémoires. Ses narrations «  
sont pompeuses, ses peroraisons véhé- «  
mentes, & tout son discours parsemé «  
de figures, & particulièrement de mé- «  
taphores & d'hyperboles. Son expres- «  
sion est riche, & son style élevé : mais «  
avec cela, il faut avoüer qu'il y a sou- «  
vent dans ses figures de l'excès & de «  
l'emportement, & dans son style une «  
inégalité prodigieuse. Il se guinde quel- «  
quefois si haut, qu'on le perd de vûë, «  
& presque au même instant on le voit «  
ramper à terre. Ses divisions sont fort «  
ingénieuses, & éclaircissent les affaires «  
les plus embarrassées : mais elles sont «  
trop fréquentes ; & au lieu de faire des «  
parties, il ne fait que des morceaux. «  
Ses exordes sont souvent trop recher- «  
chées ; & il ne remplit pas toujours «  
les grandes idées qu'il a données de lui «  
ou de sa cause. Il a une facilité de s'ê- «

238(2)



ARD UN

LIBRARY OF

ch Dep

SEVER HA

GIFT OF  
IES HAZEN

(Class of 1874)

~~April 1874~~

28 Oct



apporta en naissant de ce  
pour le barreau, & il ce  
famille de feu M. le pre- ce  
de Lamoignon, une ce  
Ces avantages lui don- ce  
rée au Palais, sitôt qu'il ce  
ilége, & il ne parut pas ce  
qu'il y trouva beaucoup ce  
trouvant accablé d'af- ce  
avant d'étudier les ma- ce  
que les questions se ce  
prétend qu'il n'a pas ce  
fond de science. Ce- ce  
notre critique, il plai- ce  
, & avec assés d'ordre ce  
si on l'examine un ce  
connoîtra que sa pro- ce  
se extrêmement à l'o- ce  
les yeux étoient juges ce  
, ils remarqueroient ce  
qui y sont couverts ce  
actions : & il est conf- ce  
ver scrupuleusement, ce  
is pur, & que sa conf- ce  
is nette. Néanmoins, ce  
expression est élégante, ce  
d'envelopper de grands ce  
les paroles, & que tout ce  
d'un beau ton de voix, ce  
, & d'une mine agréa- ce

ORATEURS  
DU BAR-  
REAU.

T

ORATEURS  
DU BAR-  
REAU,

» noncer extraordinaire , & une imagi-  
» nation sans bornes ; mais comme elle  
» n'est pas bien réglée , il embrasse tout  
» ce qu'il trouye , & se répand sur tout  
» ce qui environne son sujet. On peut  
» dire de lui ce qu'on disoit autrefois de  
» Cassius Severus , qu'il parle mieux sur  
» le champ qu'après une longue prépa-  
» ration : d'où vient qu'il réussit bien  
» dans les repliques. » Il quitta le barreau  
pendant dix ans , pour se faire Intendant  
de M. le Prince de Monaco. Mais quand  
il revint à Paris , loin d'y paroître comme  
étranger , il s'acquit une réputation si  
prompte , qu'après quelques années il se  
vit en état de disputer le prix avec les  
plus illustres.

» M. Nivelle peut passer pour un très-  
» bon Avocat. Il est savant , il a du génie  
» & du bon sens. Il y a beaucoup de clar-  
» té & de netteté dans son discours , &  
» de la force dans son raisonnement. Il  
» sçait bien démêler une procédure em-  
» barrassée , & un fait intrigué. Il a l'ac-  
» tion belle , la voix forte , le geste libre ;  
» il déclame avec chaleur , fait bien le  
» choix des raisons , & les débite avec  
» beaucoup d'ordre & de vigueur. Mais  
» il outre quelquefois ses figures , & dans  
» les endroits préparés , son style est quel-  
» quefois enflé,

» M,

M. Robert apporta en naissant de « grands talens pour le barreau , & il « trouva dans la famille de feu M. le pre- « mier Président de Lamoignon , une « grande faveur. Ces avantages lui don- « nerent une entrée au Palais, sitôt qu'il « fut sorti du College , & il ne parut pas « plutôtaubarreau,qu'il y trouva beaucoup d'emploi. Mais se trouvant accablé d'affaires , & ne pouvant étudier les matières qu'à mesure que les questions se présentent , on prétend qu'il n'a pas acquis un grand fond de science. Cependant , ajoute notre critique, il plaide agréablement , & avec allés d'ordre & de clarté. Mais si on l'examine un peu de près , on connoitra que la prononciation impose extrêmement à l'oreille , & que si les yeux étoient juges de ses ouvrages , ils remarqueroient bien des défauts qui y sont couverts par l'éclat de ses actions : & il est constant qu'à l'observer scrupuleusement , son style n'est pas pur , & que sa construction n'est pas nette. Néanmoins , parce que son expression est élégante , & qu'il sçait l'art d'envelopper de grands riens dans de belles paroles , & que tout cela est soutenu d'un beau ton de voix , d'un geste libre , & d'une mine agréa-

---

ORATEURS  
DU BAR-  
REAU.

» ble, il trouve des admirateurs; & il  
 » faut avouer qu'il plaide beaucoup mieux  
 » que bien des gens plus savans que lui. »

J'ai tiré ces caractères d'un petit manuscrit intitulé, *Sentimens de Cléanthe sur quelques-uns des plus fameux Avocats plaidans au barreau du Parlement de Paris en l'année 1679.* On attribuoit dès-lors cet écrit, que je ne crois point imprimé, à M. Barbier d'Aucour dont j'ai parlé ailleurs, & de qui nous avons deux factums imprimés sur la fameuse affaire de Jacques le Brun, condamné à mort pour un assassinat qu'il n'avoit point commis. Ces deux factums sont regardés comme des modèles par les gens du métier, à qui ils ont fait dire, que si l'Auteur avoit voulu plaider, il auroit été l'ornement du barreau.

Au défaut des plaidoiries des Avocats dont je viens de tracer le caractère, & qui sont demeurés manuscrits pour la plupart, on pourroit se contenter de ce que M. Gayot de Pitaval en rapporte dans ses *Causés célèbres & intéressantes*, dont on a déjà quatorze vol. in-12. Il faut pourtant avouer que cet ouvrage ne nous dédommage point des pièces mêmes. Je ne nie point que le projet de cet Auteur ne soit excellent, & que son recueil ne

soit réellement fort utile. Mais il manque de goût dans l'exécution ; & il est fâcheux que le laborieux Auteur n'ait point épargné à ses lecteurs plusieurs causes qui n'ont rien d'interessant, l'ennui des répétitions, des vastes analyses, des réflexions galantes & morales, & des digressions. Plusieurs critiques célèbres & d'un bon jugement, lui ont fait ces reproches avant moi ; & je ne puis m'empêcher de convenir avec eux, que les extraits des mémoires des illustres Avocats, sont le plus grand ornement de son recueil. Il faut lire encore ceux que l'on trouve dans le Journal des Audiences.

Un jeune homme qui veut se former à l'éloquence du barreau, doit écouter aussi avec attention les plaidoirs des Célèbres Avocats qui sont aujourd'hui tant d'honneur à la nation, les Chevalier, les Cochin, les Aubri, les le Normant, les Guillet de Blaru, & plusieurs autres ; & lire avec soin celles de leurs pièces imprimées qui ont un objet interessant.

On ne doit avoir aucun égard à la critique qu'en fait un Ecrivain François réfugié en Hollande, qui prétend fausement que les plaidoirs du plus grand nombre de nos Avocats, ne sont qu'un amas de citations souvent prises au ha-

ORATEURS,  
DU BAR-  
REAU;

Lettres mor.  
& critiques  
du Marquis  
d'Argens.

zard, & coufûës les unes aux autres; que ces Orateurs s'étendent beaucoup plus qu'ils ne devroient, fur ce qui ne regarde point le fond de leur caufe, & qu'ils ne difent pas un mot du fait, qu'en ôtant l'exorde & la peroraifon de leurs difcours, qui roulent fur les grandes qualités des Juges, il n'y reſte plus rien. Ce jugement eſt abſolument faux: cette maniere de plaider eſt totalement inconnue, ſurtout au Parlement de Paris.

On eſt même fort éloigné de ce mauvais goût dans ces plaidoirs, ſur des cauſes feintes & imaginaires, que l'on fait chaque année prononcer dans de certaines écoles aux jeunes rhétoriciens pour les exercer. Comme on a pour but de leur apprendre en quoi conſiſte la bonne éloquence, & que ces pièces ſont toujours dirigées pour la compoſition par des mains habiles, il y en a peu où l'on ne trouve beaucoup de goût, de force & de ſolidité. On en peut voir des modèles dans les quatre plaidoirs François, que le pere Gabriel-François le Jay, Jeſuite, a fait imprimer dans le premier tome du recueil de ſes diſcours, poëſies, & autres opuſcules Latins, qu'il a décoré du titre de *Bibliothèque des rhéteurs*,

## CHAPITRE IV.

*Des discours Académiques par rapport à l'éloquence.*

**I**L y a d'autres ouvrages qui, bien qu'éloignés du style ordinaire du barreau & de la chaire, ne laissent pas d'être d'un grand secours à l'orateur, parce qu'ils réveillent en lui le goût des bonnes choses, & lui rendent l'esprit plus fécond & plus orné. Ces ouvrages, d'ailleurs, nous montrent avec quel zèle les François se sont appliqués à l'éloquence, surtout depuis un siècle. Et je ne suis pas surpris de ce zèle. Il est certain, dit un critique, que rien ne mérite mieux d'être l'objet de l'ambition des hommes, que l'éloquence. Les plus beaux dons de l'art & de la nature y paroissent avec un grand éclat. C'est un triomphe qui flatte agréablement, que d'entraîner tous les esprits par la force & les charmes du discours, & de s'emparer de l'amour ou de la haine de ses auditeurs pour les tourner comme on veut. Il ne faut donc pas s'étonner si, avec de telles idées de l'éloquence, nos François se sont appli-

DISCOURS  
ACADEMI-  
QUES.Histoire des  
ouvrages des  
Savans, Mars  
1688. pag.  
189.

DISCOURS  
ACADEMI-  
QUES.

qués sérieusement à s'y perfectionner. C'étoit le but de plusieurs assemblées savantes qui se sont formées dès le seizième siècle, & qui ont subsisté quelques-tems.

La première que je connoisse, fut établie sur la fin de l'année 1570. pour travailler à l'avancement du langage François, & à remettre sus, tant la façon de la poésie, que la mesure & reglement de la musique anciennement usitée par les Grecs & Romains. C'est ce qui est rapporté dans les lettres patentes de cette Académie, que l'on trouve tout au long, avec ses statuts, dans l'histoire de l'Université de Paris, par César Egasse du Boulay, tome vi. page 714. &c. Jean-Antoine de Baif, poète, & Joachim Thibault de Courville, musicien, furent les promoteurs de cet établissement. On voit par les lettres patentes que le Roi leur accorda, qu'ils avoient le pouvoir de se choisir des associés, fix desquels devoient jouir des *privileges, franchises & libertés, dont jouissent, dit Charles IX. nos autres domestiques* : & à ce que l'adite Académie soit suivie & honorée des Grands, nous avons, ajoute le Prince, libéralement accepté & acceptons le surnom de protecteur & premier auditeur d'icelle. Voilà la première



Académie, au moins connue, qui ait été instituée pour notre langue uniquement, & sans embrasser d'autres sciences.

DISCOURS  
ACADEMI-  
QUES.

Henri III. n'eût pas moins de goût que Charles IX. pour les exercices de cette compagnie naissante: comme on peut le voir dans l'*Histoire des recherches des antiquités de la Ville de Paris*, par Sauval, tome 2. page 493. Mais elle fut bien-tôt dérangée par les guerres civiles: & la mort de Baif, arrivée en 1591. acheva de mettre en déroute la petite société d'Académiciens.

Plusieurs mémoires font une mention honorable d'une Académie plus moderne, dont l'abbé d'Aubignac fut le premier directeur. On y examinoit principalement les ouvrages d'éloquence & de poésie; & l'on y fit pendant quelque-tems des discours d'éloquence sur différens sujets, & sur la diversité des conditions. On les prononçoit le premier jour de chaque mois, & chacun en disoit librement son avis. On nous a conservé les noms des principaux membres de cette assemblée. M. Hedelin, abbé d'Aubignac, en fut quelque-tems directeur, & Pierre Dortigue sieur de Vaumoriere, gentilhomme de Provence, en fut Vice-directeur. Gabriel Gueret en étoit le secrétaire.

Réflex. sur  
les ouvrages  
de lit. ér. to.  
2. p. 334.

taire. On y vit les Marquis de Vilaines, du Chatelet, & d'Herbault; MM. Petit, Perrachon, Avocat, du Périer & Richellet; l'abbé de Villars & l'abbé de Villeferin. La nomination du dernier à l'Evêché de Senez, rompit pour toujours les assemblées de cette Académie.

On assure qu'une partie au moins des *harangues sur toutes sortes de sujets*, publiées in-4°. à Paris, chés Guignard, en 1687. par M. de Vaumoriere, avoit été prononcée ou lûe dans ces assemblées. Il est vrai que l'Auteur fait entendre qu'il n'avoit fait que recueillir ces harangues: mais c'est trop dire; il est lui-même Auteur de quelques-unes. L'édition de 1687. a été suivie de deux autres, l'une en 1693. & l'autre en 1713. Celle-ci est augmentée d'un grand nombre de nouvelles harangues, & de la dissertation de M. l'abbé du Jarry sur les oraisons funébres, dont j'ai parlé ailleurs. Le traité préliminaire sur l'art de composer des harangues, contient plusieurs bons préceptes, mais il y en a aussi quelques autres qui sont dignes de censure, comme M. Gibert l'a fait voir dans le tome troisième de ses jugemens sur les Maîtres d'éloquence. Ce qu'il y a de plus excellent dans ces règles, est qu'elles sont données d'une ma-

niere éloignée des déclamations de College, & accommodées à l'usage de la vie civile, propres à un Ambassadeur, à un Intendant de Province, à un Gouverneur de Ville. A l'égard des harangues, le choix en est assés bon : il y en a peu où l'on ne trouve de l'esprit, du goût, & un style assés pur.

---

DISCOURS  
ACADEMI-  
QUES.

Il y en a dans les trois genres, dans le démonstratif, dans le délibératif, & dans le judiciaire. La plus grande partie de celles qui sont dans le premier genre, sont des complimens, des discours, des panégyriques, & des oraisons funébres prononcées en différentes occasions. Parmi les discours du genre délibératif, il y en a de divers pays, & de divers siècles. Quelques-uns ont été empruntés des Grecs, & quelques autres des Romains. Les discours du genre judiciaire ont presque tous été prononcés en des occasions importantes. Il y en a qui l'ont été à l'ouverture des Audiences, d'autres à celle des Etats d'une province; quelques-uns à la réception d'un officier. Si l'on en excepte deux ou trois qui sont sur différens faits tirés de l'ancienne histoire, tous les autres sont du dernier siècle. Ce recueil fait honneur à celui qui l'a publié.

T v

DISCOURS  
ACADEMI-  
QUES.

Elcge de M.  
de Vaumor.  
au-devant de  
ses lettres de  
l'édition de  
1699.

Si l'on en croit Mademoiselle de Scuderi, la moindre qualité de M. de Vaumoriere étoit son bel esprit. « Il l'avoit » vif, les sentimens naturels & nobles, » les idées justes & distinctes, les expres- » sions gaies & hardies..... Les graces or- » noient tous ses discours, & la douceur » de son naturel se répandoit sur ses pa- » roles... Sa facilité étoit soutenue d'un » fond qu'on ne trouve guères. Il avoit » une connoissance parfaite de l'antiqui- » té. Il étoit vif & pressant dans ses nar- » rations, surprenant dans ses peintures, » savant dans ses remarques ; éloquent, » &c.

Mais de toutes les assemblées où l'on travailloit en particulier à se perfectionner dans l'éloquence, il n'y en a point eu de plus célèbre, & dont le succès a été le plus heureux, que celle qui se tenoit chés M. Conrart après les premières années du dix-septième siècle. Je dis qu'il n'y en a point eu dont le succès ait été plus heureux, parce qu'elle donna lieu à l'établissement de l'Académie Française, à qui notre langue a certainement les plus grandes obligations, & à laquelle on doit presque toute la perfection, où la poésie & l'éloquence sont arrivées sous le regne de Louis le Grand, com-

me on peut le voir dans l'inimitable histoire de cette célèbre compagnie, composée par feu M. Pellisson, & continuée jusqu'en 1700. par M. l'abbé d'Olivet.

DISCOURS  
ACADEMI-  
QUES.

Les premiers Académiciens étoient tous gens amis des lettres, qui les cultivoient avec soin, qui s'appliquoient à purifier, à orner, à perfectionner notre langue; & leurs premiers discours servirent beaucoup à augmenter ce zèle, & à exciter une noble émulation, dont les fruits furent en particulier très-avantageux à l'éloquence. Ils étoient convenus d'abord que chacun d'eux, l'un après l'autre, liroit ou prononceroit un discours sur tel sujet qu'il voudroit choisir: & il y a eu vingt de ces discours, dont cinq seulement ont été imprimés. On peut lire encore avec utilité celui de Guillaume Colletet, *de l'éloquence & de l'imitation des anciens*, que cet Académicien prononça en 1636. & que l'on a imprimé in-12. à Paris chés Antoine de Somnaville, en 1658. & je ne refuse pas de croire, ce que l'Auteur en dit lui-même dans son épître dédicatoire à M. le Comte de Servien, Ministre d'Etat, que l'illustre compagnie qui entendit ce discours, ne lui dénia pas ce glorieux applaudissement qu'elle donne aux ouvrages qui ne lui dé-

T vj

*plaisent point.* Colletet y fait de fort bonnes réflexions sur le génie de la véritable éloquence, sur les avantages que l'on peut tirer de la lecture des anciens, & la manière dont on doit les imiter. Le portrait qu'il fait de l'éloquence en général, est d'autant plus beau qu'il est dans le vrai : c'est dommage que les couleurs qu'il emploie pour faire cette peinture, je veux dire les expressions dont il se sert, conviennent mieux à un poète qu'à un orateur. Il s'étend beaucoup sur l'imitation, faisant voir que Demosthene & Cicéron ont imité les Orateurs qui les avoient précédés, qu'Homere a imité les poètes qui avoient écrit avant lui, qu'Hésiode & Pindare sont les imitateurs d'Homere, comme Virgile a imité Homere lui-même, Hésiode & Théocrite. Il dit la même chose de ceux qui de son tems avoient acquis de la réputation en France par leur poésie ou par leur éloquence ; & loin de les en blâmer, il prétend « que c'est l'imitation qui forme l'esprit, » qu'elle fournit des alimens convenables à sa vie, qu'elle le remplit de mille fécondes sémences que le tems fait » éclore, & dont il tire des fruits aussi » beaux qu'ils sont utiles au monde. » Mais il excluë cette imitation servile « qui

rend, dit-il, l'homme tardif & pares-  
 seux, & qui le fait esclave des autres,  
 puisqu'il n'ose porter ses pas que dans  
 les vestiges d'autrui... Non, ajoute-t'il,  
 lorsque je dis que l'orateur & le poète  
 doivent imiter les grands hommes qui  
 les ont précédés, je ne suis pas d'avis  
 qu'ils transportent leurs livres entiers  
 dans leurs propres ouvrages, ni que ti-  
 rant la quintessence d'un excellent poë-  
 te, de ses bons vers ils en fassent de  
 mauvais centons, ni qu'ils s'appliquent  
 à de vaines & lâches parodies, qui ne  
 sont que les marques d'une stérilité  
 d'esprit; enfin qu'ils n'osent jamais pen-  
 ser ni dire, que ce que ceux qu'ils s'ef-  
 forcent de suivre, ont dit & pensé  
 avant eux.

DISCOURS  
 ACADEMI-  
 QUES.

Il faut, continuë-t'il, ressembler aux  
 abeilles, qui de l'émail & de l'ame des  
 fleurs composent si bien leur miel, que  
 l'on n'y remarque plus rien des choses  
 qui l'ont formé. Il faut tellement imi-  
 ter les grands Ecrivains, que les con-  
 noissances que nous tenons d'eux, ne  
 paroissent point empruntées. Il faut les  
 suivre pour les atteindre, & les attein-  
 dre pour les devancer... Il faut enri-  
 chir la pauvreté de notre langue, de  
 l'abondance de la leur, émailler notre  
 fonds de leurs agréables diversités,

DISCOURS  
ACADEMI-  
QUES.

» échauffer notre sang de leur feu... &  
» nous approprier si bien ce qu'ils ont  
» de plus rare, que leur bel art ne soit  
» plus en nous que l'effet d'une excellen-  
» te nature. »

Colletet pour montrer le ridicule de ceux qui ne sont que de serviles imitateurs des anciens, fait ce portrait singulier de ces Savans que l'on appelloit Ciceroniens.

» C'étoit, dit-il, un plaisir de voir ces  
» visages pâles & mélancoliques, se pri-  
» ver de tous les plaisirs de la vie, fuir  
» la compagnie des vivans, comme s'ils  
» eussent été déjà morts, s'ensevelir dans  
» leur étude comme dans un cercueil, &  
» s'abstenir de la lecture de toute sorte  
» de livres, hormis de Cicéron, avec  
» autant de soin que Pythagore s'abste-  
» noit de l'usage des viandes. Leurs bi-  
» bliothèques n'étoient diversifiées que  
» des différentes impressions des œuvres  
» de Cicéron. Leurs histoires n'étoient  
» que celles de sa vie ; & leurs poèmes  
» épiques que les froides narrations de  
» son Consulat ; les tableaux & les pein-  
» tures de leurs galeries, n'étoient que  
» son image. Ils la portoient gravée dans  
» leurs anneaux, aussi-bien que dans leurs  
» cœurs. Pendant le jour, il étoit le seul  
» entretien de leur esprit, comme durant



la nuit, il étoit l'unique objet de leurs « songes & de leurs rêveries. Quiconque « les abordoit, reconnoissoit bien-tôt « qu'ils préféroient l'honneur d'avoir fait « un ramas de certaines paroles, une « période bien ronde & bien cadencée, « aux généreuses actions des plus grands « héros du monde. Et quand leurs lon- « gues veilles les avoient atténués de ma- « ladies, ils mouroient contens, puis- « qu'ils augmentoient le nombre des mar- « tyrs de Cicéron; & sembloit qu'ils sou- « haitassent moins en mourant, la pos- « sion de la gloire céleste & la vision de « Dieu même, que la présence éternelle « de ce démon de l'éloquence. »

Tel est le portrait de Colletet fait de ces faux imitateurs de Cicéron; il prétend qu'il ne l'a point chargé; il le trouve ridicule, & je crois que tout lecteur sensé n'en pensera pas autrement.

Deux choses contribuèrent dans la suite à rendre l'émulation des nouveaux Académiciens, plus grande, plus solide & plus fructueuse : l'usage que l'on introduisit, que chaque Académicien prononceroit un discours public le jour de sa réception; & l'établissement d'un prix fondé par M. de Balzac, pour celui qui, au jugement de l'Académie, auroit le

DISCOURS  
ACADEMI-  
QUES.

Histoire de  
l'Acad. Fr.

Continua-  
tion de l'hist.  
de l'Académ.  
in-12. p. 179.

mieux réussi à traiter en prose le sujet indiqué, par la même compagnie.

M. Patru donna lieu à l'usage dont je viens de parler : « à la réception il prononça un fort beau remerciement , dont on demeura si satisfait , dit M. Pellisson , qu'on a obligé tous ceux qui ont été reçûs depuis , d'en faire autant. » D'abord ces discours ne furent que des complimens peu étendus : ils se prononçoient à huis clos , & devant les Académiciens seuls , tant que la compagnie s'assembla chés M. le Chancelier Seguier : mais depuis qu'elle s'assemble au Louvre , & qu'elle tient ses portes ouvertes les jours de réception , ce ne sont plus de simples remercimens , ce sont des discours d'apparat. Et quoique la matière de ces discours soit toujours la même ; l'art oratoire , dit le continuateur de M. Pellisson , est tellement un Protée , que par leurs formes différentes ils paroissent toujours nouveaux.

Il est certain aussi que la fondation du prix d'éloquence , a mis parmi nos jeunes Ecrivains une noble jalousie qui a servi , & qui sert tous les jours infiniment à perfectionner leurs talens : & c'est à quoi peut-être nous devons une partie des Orateurs que nous avons eus

depuis 1671. que la volonté de M. de Balzac commença à être mise à exécution.

DISCOURS  
ACADEMI-  
QUES.

Je ne dis pas que tous les discours qui ont été prononcés dans l'Académie Française, soit à la réception de ses membres, soit en d'autres occasions, doivent être regardés comme autant de modèles. Il y en a beaucoup, surtout parmi les premiers, dont le style trop simple, trop uniforme, manque de force & d'élevation : dans la suite on y mit plus d'élégance, plus de feu, plus de noblesse. Il y en a aussi où l'art se montre trop, où le brillant tient la place du solide, où l'on court trop après l'esprit, où le néologisme est substitué au naturel. Mais en général, on peut dire qu'il y a dans presque tous du génie, un style correct, des expressions pures; & qu'il n'y a point de recueil qui n'en offre de véritablement éloquens.

L'applaudissement avec lequel on avoit reçu plusieurs recueils de ces discours, engagea l'Académie, ou quelqu'un en son nom, à réduire en un corps en 1698. tout ce qui avoit été prononcé jusques-là par MM. de l'Académie Française dans leurs réceptions, & en d'autres occasions différentes, depuis que cette il-

**DISCOURS**  
**ACADEMI-**  
**QUES.**

lustre Compagnie a été établie par M. le Cardinal de Richelieu. Ce recueil parut in-4°. chés Coignard, & fut réimprimé avec des augmentations & des retranchemens, en deux volumes in-12. à Amsterdam en 1709. Et il seroit difficile que ceux qui veulent se former à l'éloquence, pussent lire un meilleur livre que ce recueil. Je le répète; on feroit tort à son jugement, si on assuroit que toutes ces pièces sont également bonnes: mais il n'y en a aucune qui ne mérite d'être lûe. M. Barbier d'Aucour a fait sur deux de ces discours, prononcés l'un & l'autre à l'Académie Française, sur le rétablissement de la santé du feu Roi, le 27. Janvier 1687. des *remarques* excellentes qui ont été imprimées in-12. à Paris, chés le Monnier, en 1688. Si l'on avoit de la même main d'aussi bonnes remarques sur la plûpart des autres discours, elles formeroient un recueil précieux d'observations, qui tourneroient à l'avantage de notre langue & de notre éloquence Française.

Ce que je dis de ces discours Académiques, je le dis aussi de ceux qui ont remporté le prix fondé par M. de Balzac. Je ne prétends point apprécier le mérite de chacun en particulier; il me

suffit de faire remarquer que le plus grand nombre est digne du jugement avantageux que l'Académie en a porté, & de la couronne qui lui a été décernée.

DISCOURS  
ACADEMI-  
QUES.

J'ajoute, que l'établissement de ce prix a procuré à la nation un avantage qui se perpétue, & dont on voit chaque jour de nouveaux fruits ; c'est qu'il a animé, & qu'il anime encore à cultiver l'éloquence, comme feu M. de la Motte l'a prouvé avec autant de solidité, que de délicatesse & d'élégance, dans ce beau *Discours sur les prix que l'Académie Française distribue*, qu'il prononça dans l'Académie même, le 25. Août 1714. & que l'on trouve imprimé à la suite de ses réflexions sur la critique. Seconde édition 1716.

Le plus sûr moyen de perfectionner les talens, dit-il entr'autres, c'est d'aspirer à un prix que des Juges éclairés dispensent, & de le disputer à des concurrents qu'on doit toujours supposer redoutables. Cette double vûe, de juges qu'il faut satisfaire, & de rivaux qu'il faut surpasser, fait faire à l'esprit tout l'effort dont il est capable : un Auteur qui sans concurrence abandonne un ouvrage au public, se contente d'ordinaire de le trouver bon ; celui qui dis-

Page xv.

DISCOURS  
 ACADEMI-  
 QUES.

»pute un prix, veut que son ouvrage  
 »soit le meilleur. Son ambition est un  
 »censeur qui ne lui pardonne rien : elle  
 »étend ses lumieres; elle soutient sa vi-  
 »gilance; elle l'avertit sans cesse qu'il n'a  
 »pas assez bien fait, s'il peut faire mieux;  
 »& la crainte d'être vaincu par un au-  
 »tre, fait, pour ainsi dire, qu'il se sur-  
 »passe lui-même. » Tout ce discours mé-  
 rite d'être lû : on y trouve d'excellens  
 principes sur l'éloquence Françoisse, &  
 sur ce qui fait la véritable beauté des dis-  
 cours oratoires.

Depuis l'établissement de l'Académie  
 Françoisse, & à l'exemple de cette illus-  
 tre compagnie, on a vû naître en des  
 tems differens dans quelques villes du  
 Roiaume d'autres Académies, dont l'un  
 des objets est aussi de cultiver l'éloquen-  
 ce Françoisse, comme celle de Toulouse,  
 de Soissons & de Marseille; & l'on ne  
 peut nier que ces établissemens n'aient  
 de grands avantages.

Réflex. sur  
 les ouvrages  
 de littér. to  
 4. p. 74.

Je conviens, dit un critique moder-  
 ne, que Paris est le centre du bon goût,  
 que la critique plus fine & plus délicate  
 que dans les provinces, avertit plus sû-  
 rement de ce qui est une beauté ou un  
 défaut dans une pièce. C'est-là que par  
 une communication mutuelle de lumie-

mes on s'éclaire, que le goût s'épure, que la raison plus exercée fait éviter les méprises. Mais quoique ces avantages ne se trouvent que médiocrement dans les provinces, il faut convenir aussi que l'esprit est de tous les pays, & qu'un homme né avec le génie de la poésie, de l'éloquence, des mathématiques, &c. peut cultiver avec succès son talent, sans être dans la capitale. C'est à Roüen que Corneille a fait ses meilleures pièces, le Cid, Horace, Cinna, Polyeucte, Pompée, Rodogune, Héraclides. On pourroit citer plusieurs autres exemples.

DISCOURS  
ACADEMI-  
QUES.

Ce qui supplée parmi les hommes à la méthode du College, dit M. l'abbé de S. Pierre, c'est la méthode des Académies, ou des conférences qu'ils font sur les matieres qui sont de leur profession, ou de leur goût. Ils n'écoutent plus un professeur, un régent, mais ils s'écoutent les uns les autres. Ils écoutent avec plus d'attention ceux qui ont acquis plus de réputation dans la compagnie; ils profitent des lumieres les uns des autres: ils contredisent leurs pareils, ils en sont contredits; & l'autorité des uns, & la contradiction des autres, la crainte d'être méprisé ou moqué, le desir d'être applaudi & de surpasser ses pareils, l'envie

Ouvr. pol.  
t. 1. to. 7. p.  
69.

DISCOURS  
ACADEMI-  
QUES.

de servir utilement sa patrie , les anime tous au travail , & augmente leur application & leur attention , d'où dépend le grand accroissement de l'esprit. En quelque país du monde , que des gens , dont l'esprit a été cultivé par l'éducation & par la lecture , s'assemblent dans les vûes que je viens de marquer , on ne peut nier qu'ils ne réussissent à étendre leurs connoissances , & à perfectionner leur goût.

Les Académies provinciales mettent d'ailleurs à profit les ouvrages célèbres nés dans la capitale , elles les étudient , elles les consultent comme des guides qui leur montrent le chemin qu'elles doivent tenir. En un mot , toute compagnie studieuse qui aura de l'émulation , est sûre de tenir un rang dans la république des lettres. Je ne dis pas qu'elle y tienne le premier rang : mais qu'importe ? elle sera toujours utile à sa patrie ; sur le Parnasse , comme chés Mécenas , chacun tient sa place.

Suivant cette idée , on peut donc conseiller à ceux qui se destinent à l'éloquence , ou qui ont du goût pour les écrits en ce genre , de parcourir au moins les pièces qui se trouvent dans les recueils de l'Académie des jeux floraux de Tou-



louse, & de celle de Marseille qui est beaucoup plus récente. Si l'on n'y trouve pas communément le même goût, & la même pureté de style, que dans les ouvrages composés par d'excellens esprits, qui font depuis plusieurs années leur séjour dans la capitale du Roiaume, on peut au moins les comparer pour discerner le bon & le mauvais goût; & il y a toujours beaucoup à gagner en faisant cette comparaison. Ce seroit sûrement une injustice, de ne lire les pièces qui sont dans ces recueils, que pour ridiculiser les Orateurs provinciaux. Il est certain, dit le critique que j'ai cité plus haut, que si quelques-uns d'entr'eux s'étoient formé le goût à Paris, ils seroient venus à bout d'écrire purement; de mettre plus de justesse dans leurs pensées; de mieux connoître les vraies beautés de l'éloquence. Si leurs compositions estimables pour quantité de traits vifs & brillans, offrent des choses d'un mauvais goût dans un style peu correct, c'est plutôt faute d'une certaine culture, que manque de génie. En remarquant leurs défauts, on apprend à les éviter, & l'on profite de ce qui en est exempt.

L'Académie de Soissons n'a point réuni en un corps ses pièces d'éloquence;

DISCOURS  
ACADEMI-  
QUES.

Réflex. sur  
les ouv. de  
littér. to. 5.  
p. 250.

DISCOURS  
ACADEMI-  
QUES.

mais on en trouve plusieurs qui ont été imprimées séparément, ou rassemblées dans les differens recueils de l'Académie Françoisé ; & il y en a peu où l'on ne sente le bon goût , la justesse de l'esprit & la beauté du génie de ceux qui en sont les Auteurs. C'est en particulier le caractere du plus grand nombre des discours Académiques du feu pere Gaichies, Prêtre de l'Oratoire , & membre de la-dite Académie de Soissons ; & je regarde le recueil que l'on en a donné depuis peu au public , comme un vrai présent qu'on lui a fait : aussi la plûpart de ces discours ont-ils reçu de grands applaudissemens de l'Académie Françoisé, juge solide & éclairé de ces sortes de pièces.

On peut encore regarder les éloges consacrés à la mémoire des membres des Académies des sciences & des belles lettres de Paris, comme des sources où l'on doit chercher le bon goût & la beauté de notre éloquence, indépendamment de l'utilité que l'on en retire pour l'histoire littéraire. Ces éloges Académiques étant dans le genre d'éloquence, que les Latins appellent *renue & subtile*, le style en est plus simple que dans les panégyriques, les oraisons funébres, & autres discours

discours de cette espèce, mais c'est une simplicité qui est jointe avec beaucoup d'esprit, surtout dans les éloges composés par M. de Fontenelle. Il est aisé d'y reconnoître, pour me servir des termes mêmes, que cet illustre Académicien emploie en parlant de l'un de ses confrères, que *tout ce qu'il dit lui appartient* : j'ajouterois volontiers, & la manière dont il le dit. On trouve dans la plupart des portraits peints d'après nature, & des descriptions très-naïves, mais très-vives. L'Auteur y sçait employer à propos certains traits d'histoire & d'antiquité, fort propres à apprendre aux jeunes gens l'usage sobre & raisonnable qu'on en doit faire dans la composition. Si cependant, dit M. Rollin, il étoit permis de chercher quelque tache parmi le grand nombre de beautés qu'offrent ces éloges, on pourroit peut-être en soupçonner quelque une dans un certain tour de pensées un peu trop uniforme, quoique les pensées soient fort diversifiées, qui termine la plupart des articles par un trait court & vif en forme de sentence, & qui semble avoir ordre de s'emparer de la fin des périodes, comme d'un poste qui lui appartient à l'exclusion de tout autre. Je craindrois, ajoute M. Rollin, qu'un mo-

Roll. érai-  
té des étud.  
t. 2. pag. 67.  
68. 71. 72.

**DISCOURS**  
**ACADEMI-**  
**QUES.** déle si autorisé ne fit un jour dégénérer l'éloquence dans ces sortes de traits que Seneque appelle de certains aiguillons, & des coups subits de sentences : qui, selon le même Auteur, semblent par leur affectation étudiée mandier l'applaudissement, & qui étoient inconnus à la saine antiquité. Il ne s'ensuit pas pour cela, qu'ils doivent être entièrement rejetés : ils peuvent donner beaucoup de grace, & même beaucoup de force au discours, comme on le voit souvent dans les éloges de M. de Fontenelle : mais on peut en abuser, & cet abus est à craindre.

Il y en a qui trouvent plus de naturel, & plus de simplicité dans les éloges composés par M. de Boze, Secrétaire de l'Académie des belles lettres, & l'on y apperçoit d'ailleurs beaucoup d'élégance & de correction de style.

Les éloges que l'on insère de tems à autre, dans les recueils de l'Académie des jeux floraux de Toulouse, ne méritent ordinairement qu'une légère attention. Outre que la partie historique y est presque entièrement négligée, ce qui est un très-grand défaut, la plupart ne sont que des panégyriques où l'on ne montre qu'une partie des vertus de ceux qui en

sont l'objet. Ils ne manquent ni de feu, ni d'une certaine élégance : mais souvent il y a beaucoup plus de mots que de pensées. J'y trouve encore un autre défaut : c'est que ces éloges n'offrent souvent que des traits généraux qui peuvent également convenir à toute sorte de gens de lettres. On ne s'applique point à y peindre l'esprit & le cœur de chacun : on ne cherche point à y caractériser poliment leurs défauts. Le tour délicat que M. de Fontenelle sçait donner à ses éloges, où, sans flatterie & sans partialité, il dit le bien & le mal avec beaucoup d'art, est un excellent modèle. Si on ne peut l'imiter, il faudroit au moins tâcher d'en approcher.

J'aime beaucoup mieux les éloges prononcés dans l'Académie de Marseille, que ceux de Toulouse. Il y a une sorte d'éloquence & de vivacité qui plaît ; les caractères sont assés bien peints, & ces éloges sont beaucoup plus utiles à l'histoire littéraire. Ceux que l'on a imprimés avec les dissertations des Académies de Montpellier & de Beziers sont trop secs, & trop destitués d'ornemens & de faits.

Celle de Soissons ne nous a point donné les éloges des membres qu'elle a

DISCOURS  
ACADEMI-  
QUES.

perdus, excepté celui de M. le Maréchal d'Estrées : & cette pièce éloquente & d'un goût exquis, nous fait regretter de n'en avoir pas un plus grand nombre de la même plume. C'est un des plus beaux morceaux que l'on ait vûs depuis long-tems dans le genre d'éloge historique. Le style en est mâle & plein de noblesse : les portraits y sont de main de maître : les réflexions y sont toujours judicieuses, & ne peuvent être mieux exprimées. Celui à qui on doit un si beau présent, est M. Biet, Chanoine régulier, Abbé de S. Leger, & directeur de l'Académie de Soissons.

Je vous crois maintenant suffisamment instruit des ouvrages, au moins principaux, qui regardent notre Langue, & notre Eloquence. Je serai content, si ce que je vous ai dit, peut vous être de quelque utilité. Je vous instruirai dans peu des écrits didactiques sur la Poësie, des traductions Françoises des anciens Poëtes, & de nos Poëtes François,



# BIBLIOTHEQUE FRANÇOISE.

\*\*\*\*\*

*On a rangé ce Catalogue suivant l'ordre des matieres qui sont traitées dans cet ouvrage: Et afin que l'on trouve sans peine les jugemens que l'on porte des livres dont il y est fait mention, on indique ici les pages où il en est parlé. On a cru aussi devoir insérer dans ce Catalogue quelques écrits concernant les mêmes matieres, dont on ne dit rien dans l'ouvrage; mais ces derniers sont en petit nombre.*

---

## PREMIERE PARTIE.

### *Traitez sur la Langue Françoise.*

---

#### *Ouvrages sur l'origine de la Langue Françoise.*

**T**HRESOR de l'histoire des langues de cet Univers, par Claude DURET, Bourbonnois, Conseiller, Président au siège Présidial de Moulins, Yverdon 1613. in-4°. *ibid.* 1619. in-4°. tome 1. page 38.

V iij

Traité des langues où l'on donne des principes & des regles pour juger du mérite & de l'excellence de chaque langue, & en particulier de la langue François, par *Jean FRAIN DU TREMBLAY*, de l'Académie d'Angers, *Paris*, 1703. in-12. *Amsterdam*, 1709. in-12. tome 1. page 22.

Recherches de la France, par *Etienne PASQUIER*, huitième livre, *Orleans*, 1566. in-folio, & avec ses autres ouvrages, *Amsterdam* (*Trévoux*) 1723. 2. vol. in-folio, t. 1. p. 33. 34.

Devis de la langue François, par *Abel MATTHIEU*, fleur des Moyftardieres, *Paris*, 1572. in-8°. t. 1. p. 6.

La Conformité du langage François avec le Grec, par *Henri ETIENNE*, *Paris*, 1566. in-12. *ibid.* 1569. in-12. t. 1. p. 45. 46.

Origine de la langue & poésie François, par *Claude FAUCHET*, Président en la Cour des Monnoies, *Paris*, 1581. in-4°. t. 1. p. 33.

### *Traité sur l'Excellence de la Langue François.*

Projet du livre intitulé : De la précellence du langage François, par *Henri ETIENNE*, *Paris*, 1579. in-8°. t. 1. p. 6.

Dialogues du nouveau langage italianisé, & autrement déguisé par les courtisans



de ce tems , par *Henri ETIENNE* , *Paris* ,  
1578. in-8°. tome 1. page 8.

La Défense & illustration de la langue  
Françoise , par *Joachim DU BELLAI* , *Paris* ,  
1549. in-8°. & dans le recueil des ouvra-  
ges de l'Auteur , *Paris* , 1561. in-4°. *Roüen* ,  
1597. in-4°. tome 1. page 27.

Le Quintil Horatian sur la défense & il-  
lustration de la langue Françoise , ( contre  
l'ouvrage de *Joachim du Bellai* ) par *Char-  
les FONTAINE* , *Parisien*. *Lyon* , 1551. in-18°.  
*ibid.* 1576. in-18°. t. 1. p. 28.

Avantages de la langue Françoise sur la  
langue Latine , par *Loüis LE LABOUREUR*.  
*Paris* , 1669. in-12. t. 1. p. 9. & 10.

*Cet ouvrage contient de plus deux lettres  
latines de René-François Gualter , Baron de  
Sluse , avec la traduction françoise de M. le  
Laboureur , & une réponse du même à ces  
lettres. Ces écrits roulent sur le même sujet.*

La Comparaison de la langue & de la  
poësie Françoise , avec la Grecque & la  
Latine , par *Jean DESMARETS DE SAINT  
SORLIN* , de l'Académie Françoise. *Paris* ,  
1670. in-4°. t. 1. p. 11. 12.

La Défense de la poësie & de la langue  
Françoise , par *Jean DESMARETS DE SAINT  
SORLIN* , de l'Académie Françoise : avec  
une épître du même en vers dithyrambi-  
ques à *Charles Perrault* , de la même Aca-  
démie. *Paris* , 1675. in-8°. t. 1. p. 11. 12.

Discours en faveur des inscriptions des

V üij

monumens publics faites en Latin , par *Amable DE BOURZEIS*, de l'Académie Française. Cet écrit composé en 1676. se trouve dans le recueil des harangues de l'Académie Française. Paris , 1684. in-4°. Amsterdam, 1669. in-12. & Paris 1714. in-12 t. 1. p. 12.

Discours sur la nécessité de faire en François les inscriptions des monuments publics ( contre le discours latin , de *monumentis publicis latinè inscribendis*, du pere Jean Lucas, Jésuite ) par *Paul TALLEMANT*, de l'Académie Française. Dans le recueil des harangues de cette Académie. Paris, 1684. in-4°. t. 1. p. 15.

Considération en faveur de la langue Française contre le discours latin du pere ( Jean Lucas, Jésuite ) par *Michel DE MAROLLES*, abbé de Villeloin. Paris , 1677. in-4°. t. 1. p. 15. 16.

Défense de la langue Française pour l'inscription de l'arc de triomphe, par François CHARPENTIER, de l'Académie Française. Paris , 1676. in-12. t. 1. p. 12. 13.

De l'Excellence de la langue Française, par François CHARPENTIER, de l'Académie Française. Paris, 1683. in-12. 2. vol. t. 1. p. 14. 16. 17.

Préface de l'ouvrage de *Marin CUREAU DE LA CHAMBRE*, de l'Académie Française, intitulé ; Nouvelles conjectures sur la digestion. Paris, 1633. in-4°. t. 1. p. 17. 18.

Apologie de la langue Latine ( contre la

Préface du livre de M. de la Chambre, par le sieur BELOT : avec une lettre du même, sur le même sujet, à MM. de l'Académie Française. *Paris*, 1637. in-8°. tome 1. page 18. 19. 20. 21.

Le Sort de la langue Française, par le sieur DE LIONNIERE, Conseiller, Secrétaire du Roi. *Paris*, 1703. in-12. t. 1. p. 36. 37.

Discours sur le progrès de la langue Française, par Jean GAICHIE's, prêtre de l'Oratoire, de l'Académie de Soissons. C'est le quatrième des discours Académiques du même. *Paris*, 1738. in-12. t. 1. p. 23. 25. 26.

Préface des Remarques sur la langue Française, par Claude FAVRE DE VAUGELAS. Nous en marquerons ailleurs les éditions. t. 1. p. 22. 23.

Premier volume du Parallèle des anciens & des modernes, en ce qui regarde les arts & les sciences : Dialogues, par Charles PERRAULT, de l'Académie Française. *Paris*, 1688. seconde édition, 1692. in-12. t. 1. p. 21. 22.

Le second des Entretiens d'Ariste & d'Eugene, par Dominique BOUHOURS, Jésuite. *Paris*, 1671. in-12. t. 1. p. 22.

Deux articles du livre intitulé : Hüétiana, ou pensées diverses & remarques de littérature de Pierre-Daniel HÜET, ancien Evêque d'Avranches, de l'Académie Française. *Paris*, 1722. in-12. t. 1. p. 13.

Le second volume du recueil des œuvres

V v

de *Jean-Baptiste SANTEUL*, Chanoine régulier de l'Abbaïe de saint Victor. *Paris*, 1729. in-12. tome 1. pag. 11. 12. 13.

Discours sur Homere, par *Antoine HOUTART DE LA MOTTE*, de l'Académie Française : au-devant de son Iliade en vers François. *Paris*, 1714. in-8°. t. 1. p. 23. 24.

Des Causes de la corruption du goût, (ou défense d'Homere contre le discours de M. de la Motte sur Homere,) par *Anne LE FEVRE*, femme d'*André DACIER*. *Paris*, 1714. in-12. t. 1. p. 24.

Singularités historiques & littéraires (tome 1.) par *Dom Jean LIRON*, Bénédictin de la Congrégation de S. Maur. *Paris*, 1734. in-12. t. 1. p. 35.

Dissertation sur l'état des sciences en France, depuis la mort de Charlemagne jusqu'à celle du Roi Robert, par *Claude-Pierre GOUJET*, Chanoine de S. Jacques l'Hôpital. *Paris*, 1736. in-12. t. 1. p. 30. & suiv.

Le premier des Entretiens littéraires & galans, par M. DU PERRON DE CASTERA. *Paris*, 1738. in-12. t. 1. p. 27.

### *Grammaires Françaises.*

**G**rammaire Française, par *Jacques DU BOIS*, dit SYLVIVS. *Paris*, 1537. in-12. t. 1. p. 46. 47.

Grammaire Franceſe, par *Loüis MEYGRET*.  
*Paris*, 1550. in-4°. tome 1. page 46.

Nouvelle Grammaire Françoisſe, par *Robert ETIENNE*. *Paris*, 1558. in-12.

Grammaire Françoisſe, par *Pierre RAMUS* (ou de la Ramée) *Paris*, 1572. in-8°. *ibid.* 1587. in-8°. t. 1. p. 41. 42. 88.

L'Eſchole Françoisſe pour apprendre à bien parler & écrire ſelon l'uſage de ce tems, & pratique des bons Auteurs, par *Jean-Baptiſte DUVAL*, Avocat au Parlement de *Paris*. *Paris*, 1604. in-12. t. 1. p. 43.

Grammaire & Syntaxe Françoisſe, contenant reigles bien exactes & certaines de la prononciation, ortographe, conſtruction & uſage de notre langue, en faveur des eſtrangers qui en ſont deſireux, par *Charles MAUPAS*, de Blois. *Paris*, 1604. in-12. *ibid.* ſeconde édition, 1625. in-12. t. 1. p. 44. 45.

Exact & très-facile acheminement à la langue Françoisſe, par *Jean MASSET*. A la ſuite du tréſor de la langue Françoisſe de *Jean Nicot* (voiés le chapitre des *Dictionnaires*). *Paris*, 1606. in-folio, t. 1. p. 48.

Grammaire Françoisſe rapportée au langage du tems, par *Antoine OUDIN*, Secrétaire, interprète du Roi. *Paris*, 1633. in-12. t. 1. p. 48. 49.

Méthode univerſelle pour apprendre facilement les langues, pour parler purement & écrire nettement en François, recueillie

par le sieur DU TERTRE, *seconde édition*. Paris, 1652. in-12. Cette édition est préférable à la première ; elle est corrigée avec assés de soin , & enrichie de quelques augmentations utiles. tome 1. page 49. 50.

Nouvelle méthode pour apprendre facilement les principes & la pureté de la langue Françoisé , par Claude IRSON. Paris, 1656. in-12. t. 1. p. 50. 51.

Grammaire Françoisé , par le pere CHIFFLET, Jésuite. Anvers, 1659. in-12. Plusieurs fois réimprimée depuis , & en dernier lieu sous le titre de Nouvelle & parfaite Grammaire Françoisé. Paris, 1722. in-12. t. 1. p. 49. 50.

Grammaire générale & raisonnée , par le sieur de Trigny ( Claude LANCELOT, depuis religieux de l'Abbaie de S. Cyran, conjointement avec Antoine ARNAULD, Docteur de Sorbonne) Paris, 1664. in-12. t. 1. p. 53. 54.

Méthode nouvelle pour apprendre la langue Françoisé , par Alexandre JOLI. Hambourg , 1669. in-8°.

Remarques sur les principales difficultés de la langue Françoisé , par le sieur Alcide DE SAINT MAURICE. Paris, 1672. in-12. t. 1. p. 51. 52.

Grammaire méthodique , contenant en abrégé les principes de cet art , & les règles les plus nécessaires de la langue Françoisé , par le sieur d'ALAIS. Paris, 1682. in-12. t. 1. p. 60. 61.

Nouvelle Grammaire Françoisé, par *René MILLERAN*, professeur des langues Françoisé, Allémande & Angloise. *Marseille*, 1692. in-12. tome 1. page 52. 53.

L'Art de bien parler François, qui comprend tout ce qui regarde la Grammaire, & les manieres de parler douteuses, par *M. DE LA TOUCHE*. *Amsterdam*, 1696. in-12. *ibid.* quatrième édition, 1730. in-12. 2. vol. t. 1. p. 62. & suiv.

Projet d'un essai de Grammaire Françoisé. *Genève*, 1704. in-12. t. 1. p. 64.

Grammaire Françoisé, par *François-Seraphin REGNIER DESMARAIS*, de l'Académie Françoisé. *Paris*, 1706. in-4°. t. 1. p. 55-56. & suiv.

Réponse du même aux remarques critiques sur la Grammaire, faites dans les mémoires de Trévoux, du mois d'Octobre, 1706. *Paris*, 1706. in-4°. t. 1. p. 56.

Grammaire Françoisé, par *Claude BUFFIER*, Jésuite. *Paris*, 1708. in-12. plusieurs fois réimprimée depuis. La même, dernière édition. *Paris*, 1732. in-12. & la même année dans le cours de sciences du même Auteur, *ibid.* in-fol. t. 1. p. 56. & suiv.

Grammaire Françoisé, par *Pierre LERMITTE DE BUISSON*. *Hambourg*, 1704. in-8°.

Nouvelle Grammaire réduite en Tables. par *Leonor LE GALLOYS* Sieur de GRIMAREST. *Paris*, 1719. in-4° t. 1. p. 58.

470 BIBLIOTHEQUE

La Langue Françoisé expliquée dans un ordre nouveau, par M. MALHERBE. *Paris*, 1725. in-12. tome 1. page 61. 62.

Principes de l'Ortographie Françoisé, ou réflexions utiles à toutes les personnes qui aiment à écrire correctement, par L. P. D. L. (DE LONGUE) *Paris*, 1725. in-12. t. 1. p. 64. 65. *Cet ouvrage est plus un traité de Grammaire, qu'un traité d'Ortographie.*

Principes généraux & raisonnés de la Grammaire Françoisé, par M. RESTAUT, Avocat au Parlement de Paris. *Paris*, 1730. in-12. *ibid.* 1732. in-12. *ibid.* 1738. *Cette dernière édition est augmentée & corrigée avec soin.* t. 1. p. 70. 71.

Abregé de la Grammaire Françoisé : à la suite de la Bibliothèque des enfans, ou recueil d'écrits sur le systéme du bureau Typographique, par Louïs DU MAS. *Paris*, 1733. in-4°. t. 1. p. 73.

Nouvelle Grammaire Françoisé, par un grammairien François. *Bruxelles*, 1736. in-12. t. 1. p. 71. & suiv.

Critique de cette Grammaire, par M. LAMBRECKS : & réponse de l'Auteur de la Grammaire. *ibid.* 1737. in-12. t. 1. p. 73.



**R**EFLEXIONS sur toutes les parties de la Grammaire, par Louïs DE COURCILLON DE DANGEAU, de l'Académie Françoisé. *Paris*, 1694. in-12. t. 1. p. 101.



Essais de Grammaire, par le même. *Paris*, 1717. in-12. tome 1. page 101.

Réflexions sur la Grammaire Française, par le même. *Paris*, 1717. in-12. t. 1. p. 101. 102.

Discours sur les Voïelles & sur les Consonnes, par le même. *Paris*, 1721. in-12. t. 1. p. 128.

Deux traités : l'un de la Ponctuation de la langue Française : l'autre des Accens de la langue Française, par Etienne DOLET. *Paris*, 1540. in-18. Et avec le *Quintil* Horatian de Charles Fontaine. *Lyon*, 1576. in-8. t. 1. p. 40.

Traité du Récitatif, avec un traité des Accens, de la Quantité & de la Ponctuation, par Leonor LE GALLOYS, sieur de GRIMAREST. *Paris*, 1707. in-12. C'est le meilleur ouvrage que l'on ait sur ce que l'Auteur appelle le récitatif. C'est par oubli que l'on n'en a point parlé dans cette bibliothèque, où on lui auroit rendu toute la justice qu'il mérite.

Remarques sur l'introduction de l'*j* & de l'*v* consonnes, par MM. RUCHAT, & Pierre DESMAISEAUX. Dans les nouvelles de la république des lettres, Août 1701. & Mai 1704. t. 1. p. 42.

Dissertation sur l'introduction de l'*j* & de l'*v* consonnes, par Philibert PAFILLON, Chanoine de la Chapelle-au-Riche à Dijon. Dans les mémoires de littérature & d'histoire recueillis par Pierre NICOLAS DES

MOLETTZ, prêtre de l'Oratoire. t. 7. première partie. Paris, 1729. in-12. tome 1. page 42.

Traité des Tropes, ou des differens sens dans lesquels on peut prendre un mot dans une même langue, par M. CHENEAU, sieur DU MARSAIS. Paris, 1730. in-8°. t. 1. p. 65. & suiv.

Le premier livre de la Rhetorique ou de l'Art de parler, par Bernard LAMY, Prêtre de l'Oratoire (*voies le chapitre des rhetoriques*) t. 1. p. 54.

Le deuxième volume du Traité de la maniere, & d'étudier les belles lettres, par Charles ROLLIN, ancien Recteur de l'Université de Paris, professeur d'éloquence au College roial, & associé à l'Académie roiale des inscriptions & belles lettres. Paris, 1726. in-12. t. 1. p. 71.

Discours sur les travaux de l'Académie Françoisse, par Charles-Ivénée DE CASTEL DE SAINT PIERRE : *Dans la critique de la république des lettres par le sieur Masson*, tome douzième. t. 1. p. 75. 76. 186.

Dialogues François selon le langage du tems, par J. D. PARIVAL. Leyde, 1656. & 1678. in-8°. Ibidem 1709. in-12. Item, Francfort, 1688. in-8°. t. 1. p. 69. 70.

### *Écrits sur l'Orthographe Françoisse, & la Prononciation.*

L'Orthographe Françoisse, par Jacques DU BOIS, dit SYLVIVS. 1531. t. 1. p. 77. 78.

Champ fleuri auquel est contenu l'art & science de la dûë & vraie proportion des lettres Attiques, & vulgairement lettres Romaines, proportionnées selon le visaige & corps humain, par Maître Geoffroi TORRY, de Bourges ( Libraire & Auteur. ) Paris, 1529. in-folio. Ibid. 1549. in-8°. tome 1. page 78. 79.

Traité touchant le commun usage de l'Ecriture François, auquel est débattu des fautes & abus en la vraie & ancienne puissance des lettres, par LOUIS MEYGRET. Paris, 1545. in-8°. t. 1. p. 80.

Le menteur, ou l'Incrédule de Lucian, traduit du Grec : avec une Escripture quadrant à la prolotion François; & les raisons, par LOUIS MEYGRET. Paris, 1548. in-4°. t. 1. p. 82. 83.

Traité touchant l'ancien Ortographe François & écriture de la langue François, contre l'Ortographie des Meygretistes, par Glaumalis du Vezelet ( Guillaume DES AUTELZ. ) Lyon, 1548. in-8°. t. 1. p. 80.

Défenses de LOUIS MEYGRET, touchant son livre de l'Ortographie François, contre les censures de Guillaume des Autels, & ses adhérens. Lyon, 1550. in-8°. t. 1. p. 80.

Replique aux furieuses défenses de LOUIS Meygret touchant son Ortographe, & la question de notre écriture François, par Guillaume DES AUTELS. Lyon, 1551. in-8°. t. 1. p. 80. 81.

Réponse à la dézesperée replique de Glattmalis de Vezelet, transformé en Gyllaome des Aotels, par *Louïs MEYGRET*. *Paris*, 1551. in-8°. tome 1. page 80. 81.

Apologie à *Louïs Meygret*, & dialogue de l'Orthographe e prononciation Françoisse, départi en deux livres, par *Jacques PELLETIER*. *Poitiers*, 1550. in-8°. *Lyon*, 1555. in-8°. t. 1. p. 82. 83.

La déclaration des abus que l'on commet en écrivant, & le moien de les éviter, & représenter naïvement, ce que jamais homme n'a fait, par *Honorat RAMBAUD*, Maître d'école à *Marseille*. *Lyon*, 1578. in-8°. t. 1. p. 83. & suiv.

Dialogue sur la Cacographie Françoisse, avec annotations sur son orthographe, par *Laurent JOUBERT*, Medecin ordinaire du Roi de France & du Roi de Navarre, premier Docteur, Regent, Chancelier, & Juge de l'Université en medecine de *Montpellier*. *Paris*, 1579. in-8°. t. 1. p. 83. 84.

L'Ortographie Françoisse selon la prononciation de notre langue, par *Claude EXFILLY*, Président au Parlement de *Grenoble*. *Lyon*, 1618. in-folio. t. 1. p. 88. 89.

Récréations littérales & mystérieuses, où sont curieusement établis les principes & l'importance de la nouvelle Orthographe, avec un acheminement à la connoissance de la poésie & des anagrammes, par le pere *Antoine DOBERT*, Dauphinois, religieux Minime. *A Lyon*, 1650. in-8°. t. 1. p. 89. 90.

Traité de l'Orthographe Françoisé dans sa perfection, dédié à M. Colbert fils, Seigneur de Seignelai, par Jacques D'ARGENT, Grammairien. *Paris*, 1666. in-12. tome 1. page 93.

Les Principes du déchifrement de la langue Françoisé, par Jacques DE GEVRY. *Paris*, 1668. t. 1. p. 90.

L'Ortographie de la langue Françoisé, par Jérôme-Ambroise LANGEN-MANTEL, in-12. t. 1. p. 90.

Principes infaillibles & regles assurées de la juste prononciation de la langue Françoisé, par LARTIGAULT. t. 1. p. 91. 92.

Les véritables regles de l'Ortografe Franceze, ou l'art d'aprandre an peu de tems à écrire correctément, par Louïs DE LESCLACHE. *Paris*, 1668. t. 1. p. 91. 92.

Traité de l'Ortographie, où l'on examine les regles de Louïs de Lesclache, par le sieur DE MAUCONDUIT. *Paris*, 1669. in-12. t. 1. p. 92. 93.

Lettre sur l'Ortographie, à M. de Pontchartrain, Conseiller au Parlement de Paris, par Louïs DE COURCILLON DE DANGEAU, de l'Académie Françoisé. *Paris*, 1693. in-12. t. 1. p. 101.

Traité de l'Ortographie Françoisé, ou l'Ortographie en sa pureté, par le sieur DE SOULE. *Paris*, 1692. in-12. t. 1. p. 95. 96.

Alphabet ingénieux pour le François. *Bourdeaux*, 1694. in-12. t. 1. p. 96.

Traité de l'Ortographie & de la prononciation Françoisé, par *André RENAUD*, prêtre, Docteur en théologie : à la suite de sa maniere de parler la langue Françoisé selon ses differens stiles, &c. Lyon, 1694. in-12. tome 1. page 167. & suiv.

L'Art de bien prononcer & de bien parler la langue Françoisé, dédié à M. le Duc de Bourgogne, par le sieur *J. H. D. K.* Paris, 1688. in-12. *ibid.* 1696. in-12. t. 1. p. 103.

Traité de l'Ortographie, par *François-Seraphin REGNIER DESMARAIS*, de l'Académie Françoisé. Ce traité fait partie de sa *Grammaire Françoisé.* Paris, 1706. in-4<sup>o</sup>.

Examen critique du traité d'Ortographie de M. l'abbé Regnier Desmarais, par *Nicolas DUPONT*, Avocat au Parlement. Paris, 1713. in-12. t. 1. p. 104.

Le Tableau de l'Ortographie Françoisé, par *Pierre PANEL.* Hambourg, 1710. in-8<sup>o</sup>.

L'Art de prononcer parfaitement la langue Françoisé. Paris, 1713. in-12.

Nouvelle maniere d'écrire comme on parle en France, par le pere *VAUDELIN*, Augustin réformé. Paris, 1713. in-12. t. 1. p. 96. 97.

Instructions chrétiennes mises en orthographe naturelle, pour faciliter au peuple la lecture de la science du salut, par le même. Paris, 1715. in-12. t. 1. p. 96. 97.

L'Ortografe Française sans équivoques &c

dans ses principes naturels. *Paris*, 1716. in-12. tome 1. page 102. 103.

Méthode du sieur P Y - P O U L A I N D E L A U N A Y, ou l'art d'apprendre à lire le François & le Latin, & l'Ortographe. *Paris*, 1719. in-12. t. 1. p. 108. 109. & suiv.

Discours pour perfectionner l'Ortographie, par Charles-Irénée DE CASTEL DE SAINT PIERRE. Dans les mémoires de Trévoux, Février 1724. & dans le Journal des Savans, Avril, 1725. t. 1. p. 98.

Projet pour perfectionner l'Ortografie des langues d'Europe, par le même. *Paris*, 1730. in-8°. t. 1. p. 98. & suiv.

Méthode très-facile pour apprendre l'Ortographe à ceux ou celles qui n'ont pas étudié le Latin, & utile aux personnes qui ont la connoissance des belles lettres, par le sieur J A C Q U I E R. *Paris*, 1725. in-8°. t. 1. p. 109. & suiv.

Réflexions sur l'Ortographe en général, & sur celle des dictionnaires de la langue François, par Louis DU MAS. Dans la bibliothèque des enfans, ou écrits sur le système du Bureau typographique. *Paris*, 1733. in-4°. t. 1. p. 102.

Traité de l'Ortographe François en forme de dictionnaire, enrichi de notes critiques, & de remarques sur l'étymologie & le genre des mots, la conjugaison des verbes irréguliers, & les variations des Auteurs, par le sieur L E R O Y ( Prêtre d'im-

primerie.) *Poitiers*, 1739. in-8°. tome 1. page 111. & suiv.

Traité de la Prosodie Française, par *Joseph THOULIER D'OLIVET*, de l'Académie Française. *Paris*, 1736. in-12. & *Amsterdam*, 1737. in-12. t. 1. p. 128. & suiv.

### *Observations & remarques critiques sur la Langue Française.*

**L**Es Sources de l'élégance Française, ou du droit & naïf usage des principales parties du parler François, par *Jean DE CHABANEL*, Tolosain. *Toulouse*, 1612. in-12. t. 1. p. 132. 133.

La Langue Française de *Jean GODARD*, Parisien, ci-devant Lieutenant Général au Bailliage de Ribemont. *Lyon*, 1620. in-8°. t. 1. p. 133.

Remarques sur la langue Française, par *Claude FAVRE DE VAUGELAS*, de l'Académie Française. *Paris*, 1647. in-4°.

Les mêmes remarques, avec les observations de *Thomas CORNEILLE*, de l'Académie Française. *Paris*, 1687.

Les mêmes, avec les observations, de l'Académie Française. *Paris*, 1704. in-4°. & à la Haye, 1705. in-12. 2. volumes.

Les mêmes, avec les observations de *Thomas CORNEILLE*, & celle d'*Olivier PA*



TRU, Avocat au Parlement, & l'un des quarante de l'Académie Française. *Paris*, 1738. in-12. 3. vol. tome 1. page 134. 137. 138. 139.

Lettres touchant les remarques de la langue Française (de M. de Vaugelas,) par François DE LA MOTHE LE VAYER, de l'Académie Française. *Paris*, 1647. in-8°. & dans le recueil in-folio de ses ouvrages. t. 1. p. 139. 140.

Liberté de la langue Française dans la pureté, par Scipion DUPLEIX, historiographe de France. *Paris*, 1651. in-4°. t. 1. p. 139. 140.

La Politesse de la langue Française, par Noël FRANÇOIS. *Bruxelles*, 1663. in-12.

Nouvelles remarques de M. de Vaugelas sur la langue Française : publiées par Louis-Augustin ALLEMAN, Avocat au Parlement de Grenoble. *Paris*, 1690. in-12. t. 1. p. 142. 143.

Le deuxième des Entretiens d'Ariste & d'Eugene, par Dominique BOUHOURS, Jésuite. *Paris*, 1671. in-12. t. 1. p. 144. & suiv.

Sentimens de Cléanthe sur les Entretiens d'Ariste & d'Eugene, par Jean BARBIER d'AUCOUR, de l'Académie Française. *Paris*, in-12. 2. vol. Le premier en 1671. le deuxième en 1672. item en Hollande en un seul vol. in-12. item. *Paris*, 1730. in-12, avec une préface de M. l'abbé Granet. t. 1. p. 144. & suiv.

De la Dêlicatesse ( contre les sentimens de Cléanthe , en partie ) par l'abbé de MONTFAUCON DE VILLARS. *Paris*, 1671. in-12. item , en *Hollande* , avec les sentimens de Cléanthe , in-12. tome 1. page 145. 146.

Doutes sur la langue Françoisë proposés à MM. de l'Académie , par un gentilhomme de province ( *Dominique BOUHOURS*, Je-suite. ) *Paris*, 1674. in-12. t. 1. p. 150. & suiv.

Remarques sur la langue Françoisë , par le même. *Paris*, 1675. in-12. & suite de ces remarques , *ibid.* 1692. in-12. t. 1. p. 150. & suiv.

Explication de divers termes françois que beaucoup de gens confondent , faute d'en avoir une notion nette , par le même. Dans les mémoires de Trévoux , Septembre & Octobre 1701. édit de *Hollande*, t. 1. p. 150. & suiv.

Le second Entretien du Traité de la paresse , ou l'art de bien employer le tems en toute sorte de conditions , par *Antoine DE COURTIN*. *Paris*, 1674. in-12. *ibid.* 1677. in-12. ( Ce deuxiême entretien est contre les remarques du pere Bouhours. ) t. 1. p. 152.

Observations sur la langue Françoisë , par *Gilles MENAGE*. *Paris*, in-12. 2. volumes. Le premier en 1675. le deuxiême en 1676. t. 1. p. 143. & suiv.

Nouvelles remarques sur la langue Françoisë , par *Nicolas BERAÏN*, Avocat au Parlement

FRANÇOISE. 481  
Parlement de Paris. *Roüen*, 1675. in-12.  
tome 1. page 161. 162.

Discussion de la suite des Remarques du  
pere Bouhours sur la Langue Françoisé,  
pour défendre ou pour condamner plu-  
sieurs passages de la Version du Nouveau  
Testament de Mons, & principalement  
ceux que le pere Bouhours y a repris, par  
*Nicolas THOYNARD*, d'Orleans. *Paris*,  
1693. in-12. t. 1. p. 155. 156.

Apologie de M. Arnauld & du pere  
Bouhours, contre l'Auteur déguisé sous le  
nom d'abbé Albigeois (*Nicolas Thoynard*)  
(attribuée au pere RIVIERE, *Jesuite.*) 1694.  
in-12. t. 1. p. 156. 157.

Les sujets d'emportement que M. Thoy-  
nard donna à M. Arnauld. 1694, in-12. t. 1.  
p. 157.

Nouvelles Observations, ou Guerre ci-  
vile des François sur la Langue. *Paris*,  
1688. in-12. t. 1. p. 163. & suiv.

Le Génie de la Langue Françoisé, par  
le sieur D'AISSY. *Paris*, 1685. in-12. *ibid.*  
1687. in-12. 2. vol. t. 1. p. 158. 159.

Réflexions sur l'usage présent de la Lan-  
gue Françoisé, ou Remarques nouvelles &  
critiques touchant la politesse du langage,  
par *Nicolas ANDRY* de Boisregard. *Paris*,  
in-12. 2. vol. Le premier en 1689. le deu-  
xième en 1693. t. 1. p. 159. & suiv. p. 180.

De la Critique (contre l'ouvrage précé-  
Tome I. X\*

dent) par *César VICHARD DE SAINT REAL*,  
*Lyon*, 1691. in-12. & dans le tome quatrième  
 du recueil de ses ouvrages, édition de  
 1730. in-12. tome 1. page 160. & suiv.

Les commencemens de la Langue Fran-  
 çoise, ou Grammaire tirée de l'usage &  
 des bons Auteurs, par *Pierre RICHELET* in-  
 12. t. 1. p. 162.

La connoissance des Genres François,  
 tirée de l'usage & des meilleurs Auteurs de  
 la Langue, par le même. *Paris*, 1694. in-  
 12. t. 1. p. 162.

Maniere de parler la Langue Françoise  
 selon ses differens styles, avec la critique  
 de nos plus célèbres Ecrivains en Prose &  
 en Vers : & un petit traité de l'Orthogra-  
 phe & de la Prononciation Françoise, par  
*André RENAUD*, Prêtre, Docteur en théo-  
 logie. *Lyon*, 1694. in-12. t. 1. p. 167. &  
 suiv.

Réflexions sur l'élégance & la politesse  
 du Style, par *Jean-Baptiste MORVAN DE*  
*BELLEGARDE*. *Paris*, 1695. in-12. t. 1. p.  
 179. 180. 203.

Remarques & décisions de l'Académie  
 Françoise, par P. T. (*Paul TALLEMANT*)  
*Paris*, 1698. in-12. t. 1. p. 139.

Eclaircissemens sur les Principes de la  
 Langue Françoise (par rapport à l'élégan-  
 ce du Style) par *Jean-Leonor GALLOYS*,  
 sieur de GRIMAREST. *Paris*, 1712. in-12. t.  
 1. p. 182.

Lettre d'un Gentilhomme Perigourdin (Jean-Leonor GALLOYS, sieur de GRIMAREST) avec la Réponse du sieur DE LA LANDE. *Paris, 1730. & 1731. in-12. tome 1. page 182.*

Synonimes & Epithetes Françoises, recueillies & disposées par ordre alphabetique, par Antoine DE MONTMERAN, Avocat en Parlement. *A Paris, 1645. in-12.*

La justesse de la Langue Françoisse, ou les différentes significations des mots qui passent pour synonymes, par l'abbé GIRARD, ancien Aumônier de feuë Madame la Duchesse de Berri. *Paris, 1718. in-12.*

Item, sous le titre de : Synonimes François, leurs différentes significations, & le choix qu'il en faut faire pour parler avec justesse. *Paris, 1736. in-12. t. 1. p. 182. & suiv.*

Remarques de Grammaire sur Racine, par Joseph THOULIER D'OLIVET, de l'Académie Françoisse. *Paris, 1738. in-12. t. 1. p. 187. & suiv.*

Lettre sur cet ouvrage, dans le pour & contre de M. Prevôt d'Exiles ; Tome seizième, t. 1. p. 190.

Observations critiques à l'occasion des Remarques de Grammaire sur Racine de M. l'abbé d'Olivet, (par M. SOUBEIRAN DE SCOPON, de l'Académie de Toulouse.) *Paris, 1738. in-12. t. 1. p. 190. 191.*

Racine vengé, ou examen des Remar-  
X ij

ques Grammaticales de M. l'abbé d'Oliver  
sur les œuvres de Racine : dédié à l'Acadé-  
mie Françoisé, (par M. l'abbé GYOT DES  
FONTAINES,) 1739. in-12. tome 1. page 192.  
& suiv.



**D**ialogues du nouveau langage italieni-  
sé, & autrement déguisé par les Cour-  
tisans de ce tems, par *Henri ETIENNE*. Pa-  
ris, 1578. in-8°. t. 1. p. 8.

Le grand Dictionnaire des Précieuses, ou  
la clef de la Langue des Rüelles, par *Antoi-  
ne BAUDEAU*, sieur de SOMAIZE, Secretaire  
de Madame la Connestable Colonne. Pa-  
ris, 1660. in-12. t. 1. p. 175.

Nouveau Dictionnaire des Précieuses,  
contenant leur histoire, leur poétique, leur  
cosmographie, leur chronologie, les pré-  
dictions astrologiques qui concernent leurs  
Etats & leurs Empires; enfin leurs mœurs,  
par le même. Paris, 1661. in-8°. 2. vol.  
t. 1. p. 176. & suiv.

La Comédie des Précieuses ridicules de  
Moliere, mise en vers François, par le mê-  
me *BAUDEAU*. Paris, 1660. in-12. t. 1.  
p. 177.

Les véritables Précieuses, avec un dialo-  
gue de deux Précieuses sur les affaires de  
leur Communauté, par le même. Paris,  
1660. in-12. t. 1. p. 177. 178.

Le Procès des Précieuses, en vers bur-

lesques : Comédie , par le même. *Paris* , 1660. in-12. tome 1. page 179. 180.

.Des Mots à la mode , & des nouvelles façons de parler : avec la suite traitant du bon & du mauvais usage dans les manieres de s'exprimer ; des façons de parler Bourgeoises , &c. par *François DE CALLIERE* , de l'Académie Française. *Paris* , 1693. in-12. 2. vol. t. 1. p. 164. & suiv.

Dictionnaire Néologique , ( par l'abbé *GYOT DES FONTAINES*. ) *Paris* , 1726. in-12. *ibid.* 1727. in-12. Item à Amsterdam , avec diverses pièces , 1728. in-12. t. 1. p. 169. & suiv.

Le faux Aristarque reconnu ( en partie contre l'ouvrage précédent , par *François GAYOT DE PITAVALL*. ) 1733. in-12. t. 1. p. 171.

Dénonciation faite à l'Académie de Soissons de quelques termes peu polis & mesféans , comme *Pardi* , *Mardi* , &c. par *Jean GAICHIE's* , prêtre de l'Oratoire , de l'Académie de Soissons , &c. Dans les mémoires de littérature & d'histoire recueillis par *Pierre NICOLAS des Moletz* , prêtre de l'Oratoire , tome 8. premiere partie : Et dans le recueil des œuvres du pere *GAICHIE's*. *Paris* , 1738. in-12. t. 1. p. 167.



*Ecrits sur la maniere de traduire ,  
ou Regles de la Traduction.*

**T**raité de la maniere de bien traduire d'une langue en une autre, par *Etiennè DOLET*. Paris, 1545. in-8°. Imprimé avec le traité de l'Ortographie de *Loüis Meygret*. tome 1. page 195.

Traité de la Traduction, ou Regles pour apprendre à traduire la langue Latine en la langue Françoisè, tirées des meilleures traductions du tems, par le sieur de l'ESTANG ( *Gaspar de Tende*. ) Paris, 1660. in-8°. t. 1. p. 165. 196.

Observations sur les sentimens du sieur de l'Estang ( *Gaspar de Tende* ) au sujet des regles qu'il a prétendu donner pour traduire. Ces observations ne sont pas sans quelque mérite, cependant l'abbé DE MAROLLES qui en est l'Auteur, est souvent fort inférieur à celui qu'il s'est cru en état de censurer. Elles se trouvent pages CLXXII. & suiv. du premier volume des Oeuvres de *Virgile*, traduites en vers François par ledit abbé de Marolles. Paris 1673. in-4°.

Rapports de la langue Latine à la Françoisè, pour traduire élégamment, par le sieur POULAIN. Paris, 1672. in-12. t. 1. p. 197. 198.

Méthode facile & curieuse pour la traduction de la langue Françoisè en la La-



**F R A N Ç O I S E.** 487  
tine, & de la Latine en la Françoisé, par  
un Régent de l'Université (*Jean GAIL-  
LARD*) *Paris*, 1673. in-12. t. 1. p. 197.

Méthode pour écrire secretement, &  
pour traduire en François les Langues vul-  
gaires. *Paris*, 1698. in-12.

Regles pour traduire le Latin en Fran-  
çois, par *Denis GAULLYER*, Professeur en  
l'Université de Paris. *Paris*, 1719. in-12.  
t. 1. p. 197.

Essai sur la maniere de traduire les noms  
propres François en Latin, par *Nicolas  
DUPONT*, Avocat au Parlement de Paris.  
*Paris*, 1710. in-12. tome 1. page 206. &  
suiv.

Discours (en vers François) contre la  
Traduction, par *Guillaume COLLETET*. *Pa-  
ris*, 1648. in-12. t. 1. p. 204. 205.

---

### *Dictionnaires de la Langue Françoisé.*

**D**ictionnaire François & Latin, par  
*Robert ETIENNE*. *Paris*, 1540. in-fol.  
*ibid.* 1549. in-fol. *ibid.* 1557. in-4<sup>o</sup>. t. 1. p.  
209.

Thréfor de la langue Françoisé, tant an-  
cienne que moderne, par *Aimar DE RAN-  
CONNET*, Président au Parlement de Paris,  
augmenté & publié par *Jean NICOT*, Mai-

X iiij

tre des Requêtes de l'Hôtel du Roi : avec une grammaire François & Latine, un recueil de vieux proverbes ; & le Nomenclateur d'Adrien Junius ( ou du Jon : ) *Paris*, 1606. in-fol. *ibid.* 1613. in-4°. t. 1. p. 210.

Dictionnaire François & Latin, par *Jean GAUDIN*, Jésuite. *Paris*, 1616. in-4°. t. 1. p. 212.

Thréfor des deux langues François & Latine, par le même. 1678. in-4°. t. 1. p. 212. & *suiv.*

Inventaire des deux langues François & Latine, par *Philibert MONET*, Jésuite. *Lyon*, 1636. in-fol. tome 1. page 210. 211.

Nouveau & dernier Dictionnaire des langues François & Latine, assorti des plus utiles curiosités de l'un & de l'autre Idiome : contenant les termes des Arts de l'une & l'autre Langue, par *Philibert MONET*, Jésuite. *Paris*, 1628. in-4°. *ibid.* 1645. in-4°.

Le grand Apparat François-Latin, tiré de Ciceron, & des meilleurs Auteurs, par *Pierre DELBRUN*, Jésuite. *Tolose*, 1650. & *Paris*, 1660. in-4°. t. 1. p. 217.

Dictionnaire nouveau François-Latin : composé & recueilli par le pere *Charles PAJOT*, Jésuite. *Roüen* 1651. in-8°. On en avoit déjà une seconde édition faite à *Lyon* in-8°. 1645. t. 1. p. 211.

Dictionnaire Royal de François *POMEY*, Jésuite. *Lyon*, 1701. in-4°. t. 1. p. 212.

Diétionnaire nouveau François - Latin , plus ample & plus exact que ceux qui ont paru jufqu'à préfent , par le pere Guy TACHARD , Jefuite. *Paris* , 1689. in-4°. *Le pere Tachard fut aidé dans ce travail par les peres Jean GAUDIN , Dominique BOUHOURS , & Jean COMMIRE. t. 1. p. 217.*

Diétionnaire François & Latin , par Pierre DANET , abbé de S. Nicolas de Verdun. *Lyon* , 1684. in-4°. & *plusieurs fois réimprimé depuis. t. 1. p. 214. & fuivantes.*

Diétionnaire François & Latin , par Joseph JOUBERT , Jefuite. *Lyon* , 1710. in-4°. & *réimprimé en 1738. t. 1. page 217. & fuiv.*

Diétionnaire François contenant l'explication des mots , plufieurs nouvelles Remarques fur la langue Françoisé , fes expreffions propres , figurées & burlefques , la prononciation des mots les plus difficiles , le genre des noms , le régime des verbes , avec les termes les plus connus des Arts & des Sciences : le tout tiré de l'ufage & des bons Auteurs de la langue Françoisé ( par Pierre RICHÉLET. ) *Genève* , 1680. in-4°. *Item* , feconde édition revûë , corrigée & augmentée. *Lyon* , 1681. in-4°. 2. vol. - *Item* , *Genève* ( *Lyon fur la copie de celle de Genève* , ) 1685. in-4°. - *Item* , *Genève* , 1689. in-4°. - *Item* , *ibidem* , 1690. in-4°. - *Item* , revûë , corrigée & augmentée , *Genève* , 1693. in-4°. 2. vol. - *Item* , *Cologne* , 1694. moins ample que la précédente. - *Item* , *Amfterdam* , 1706. in-folio , conforme à l'édition de *Genève* de 1693. qui

*est la plus recherchée, à cause des traits satyriques qui y sont multipliés.* - Item, *Amsterdam, (Lyon) 1709.* avec le Latin de chaque mot François, & autres additions: par les soins de (*Jean-Claude FABRE*, prêtre de l'Oratoire.) - Item, *Genève, 1710. 2. vol. in-4°. on y a omis les mots Latins.* - Item, *Lyon, 1719. 2. vol. in-fol.* - Item, *Roüen, 1719. 2. vol. in-folio, conforme à l'édition de 1709. à l'exception de quelques changemens & retranchemens.* - Item, *Genève, 1723. 3. vol. in-fol.* - Item, nouvelle édition augmentée de plusieurs remarques & articles d'Histoire, de Grammaire, de Critique, & de Jurisprudence (par *Pierre AUBERT*, Avocat à Lyon) & d'une Bibliothèque des Auteurs cités dans l'ouvrage (par l'abbé *Laurent-Josse LE CLERC*) *Lyon, 1728. in-fol. 3. vol.* - Item, nouvelle édition, corrigée & augmentée d'un grand nombre d'articles. *Amsterdam, 1732. in-4°. 2. vol. tome 1. page 220. & suiv.*

Dictionnaire général & curieux, contenant les principaux mots & les plus usités en la langue François, &c. par *César DE ROCHEFORT.* *Lyon, 1685. in-fol. t. 1. p. 226. & suiv.*

Essai d'un Dictionnaire universel, contenant généralement tous les mots François, tant vieux que modernes, les termes des Arts & des Sciences, &c. par *Antoine FURETIERE*, abbé de Chalivoy, 1684. in-4°. t. 1. p. 230. & suiv.

Dictionnaire universel, contenant géné-

ralement tous les mots François, tant vieux que modernes, les termes des Arts & des Sciences, &c. *par le même.* Rotterdam, 1690. in-fol. 3. vol. Item, 1690. in-4°. 3. vol. Item, *La Haye*, 1701. in-fol. 3. vol. & encore plusieurs fois depuis. t. 1. p. 230. & suiv.

Dictionnaire universel fait sur un plan nouveau, contenant tous les mots François, tant anciens que modernes, les termes des Arts & des Sciences, &c. *Trévoux*, 1704. in-fol. 3. vol. *ibid.* 1721. in-fol. 5. vol. *ibid.* 1732. in-fol. 5. vol. tome 1. page 242. & suiv.

Remarques sur le Dictionnaire de Trévoux: *Dans les mémoires de Trévoux*, Avril, Juillet & Decembre 1724. t. 1. p. 246. 247.

Réponse du sieur de LAUTOUR DU CHATEL, au dernier article du trente-quatrième Journal des Savans de 1732. au sujet du Dictionnaire de Trévoux, 1734. in-8°. t. 1. p. 247. & suiv.

Dictionnaire de l'Académie Française. *Paris*, 1694. in-fol. 2. vol. *ibid.* 1718. in-fol. 2. vol. Il s'en fait actuellement une nouvelle édition, qui paroîtra dans peu. t. 1. p. 246. & suiv.

Le Parnasse allarmé pour les Dictionnaires, par Gilles MENAGE, 1649. in-4°. Le même Ecrit sous le titre de : Requête de Dictionnaires à MM. de l'Académie Française, 1652. in-4°. & dans le nouveau Menagiana t. 4. in-12. t. 1. p. 257. 258.

Dialogue sur le Dictionnaire promis par MM. de l'Académie Françoisse. *Parmi les Dialogues satyriques & moraux du sieur PETIT. Paris, 1688. in-12. t. 1. p. 252. 253.*

L'Apotheose du Dictionnaire de l'Académie Françoisse, & son expulsion de la région céleste. *La Haye, 1696. in-12. t. 1. p. 258.*

Réponse à cet ouvrage, par le sieur MALLEMANS DE MEZANGES. *Paris, 1696. in-12. t. 1. p. 258. 259.*

L'Enterrement du Dictionnaire de l'Académie Françoisse, (pour replique à la réponse du sieur Mallemans.) *La Haye, 1697. in-12. tome 1. page 258. 259.*

Dictionnaire des Halles, tiré du Dictionnaire de l'Académie Françoisse. *Bruxelles, 1696. in-12. t. 1. p. 261. 277.*

La Comédie des Académistes, par Charles DE SAINT DENYS, Seigneur de SAINT EVREMONT, 1650. in-12. & dans le recueil des ouvrages de cet Auteur. t. 1. p. 257.

### *Ecrits sur les Proverbes François.*

LE huitième livre des Recherches de la France (déjà citées) par Etienne PASQUIER. t. 1. p. 274.

Mimes, Enseignemens & Proverbes, par Jean-Antoine DE BAÏF. *Paris, 1591. in-18.*

*ibid.* augmentés. *Paris*, 1597. in-18. t. 1. p. 273. 274.

Les prémices , ou le premier livre des Proverbes épigrammatisés, ou des Epigrammes proverbialisés, par *Henri ETIENNE*, 1594. in-12. t. 1. p. 271. 272.

Les Déguiés, Comédie Françoisé, avec l'explication des Proverbes, & mots difficiles, par *Charles MAUPAS*. *Blois*, 1626. in-12.

Le Palais des curieux, par *François BEROALDE DE VERVILLE*, 1612. 12. t. 1. p. 270. 271.

Curiositez Françoises , pour supplément aux Dictionnaires, par *Antoine OUDIN*. *Paris*, 1640. in-8°. *ibid.* 1656. in-8°. tome 1. page 270.

Les premiers essais des Proverbes, par *Fleury DE BELINGHEN*. *La Haye*, 1653. in-12.

Les nouveaux & illustres Proverbes historiques, expliqués par diverses questions curieuses & morales, en forme de dialogue , &c. *Paris*, 1665. in-12. 2. vol. t. 1. p. 275.

Le divertissement des Sages dans l'explication d'un grand nombre de Proverbes, & de façons de parler triviales & proverbiales, &c. par *Jean-Marie DE VERNON*, Religieux pénitent du Tiers-Ordre de saint François. *Paris*, 1665. in-8°. t. 1. p. 276. 277.

# 494 BIBLIOTHEQUE

Origines de quelques coutumes anciennes & de plusieurs façons de parler triviales : avec un vieux manuscrit en vers sur l'origine des Chevaliers Bannerets , par Jacques MOISANT DE BRIEUX. Caën , 1672. in-12. t. 1. p. 275. 276.

Les Divertissemens de M. D. B. ( MOISANT DE BRIEUX ) *ibid.* 1673. in-12. t. 1. p. 275. 276.

Dictionnaire des Proverbes , avec leur explication & leur origine , par G. D. B. Bruxelles , 1710. in-8°. t. 1. p. 277. 278.

Remarques sur quelques Proverbes François par ordre alphabetique , pour servir d'explication & d'additions au Dictionnaire des Proverbes de M. G. D. B. par Jacob LE DUCHAT , au t. 2. du *Ducatiæna*. Amsterdam , 1738. in-8°. tome 1. page 278.

Dictionnaire comique , satyrique , burlesque , libre & proverbial , par Philibert-Joseph LE ROUX , Amsterdam , 1718. in-8°. Item , Lyon ( Hollande ) 1730. in-8°. Cette édition est augmentée de moitié. t. 1. p. 278. & suiv.

La Comédie des Proverbes , par Adrien DE MONTLUC MONTESQUIOU , Comte de Carman. Paris , 1665. Nouvelle édition , in-12. t. 1. p. 269.

Comédie des Proverbes , ( par un anonyme. ) Paris , 1698. in-12. t. 1. p. 269.

Dialogue où l'on examine l'usage que l'on doit faire des Proverbes : c'est le di-



*xième des Discours Académiques du pere Jean GACHIE'S ; dans le recueil de ses Ouvrages. Paris, 1738. in-12. t. 1. p. 194.*

---

*Ecrits sur les Ethymologies des Mots de la Langue Françoisé.*

**L'**Harmonic Etymologique des Langues, par *Etienne GUICHARD. Paris, 1606. in-8°. ibid. 1631. in-8°. t. 1. p. 282. 283.*

De l'origine de la Langue & Poësie Françoisé, par *Claude FAUCHET. t. 1. p. 281. 282. (voies les Ecrits sur l'origine de la langue Françoisé.)*

Trésor des recherches & antiquités Gauloises & Françoises, réduites en ordre alphabetique, & enrichies de beaucoup d'origines, épitaphes, &c. par *Pierre BOREL, Medecin. Paris, 1655. in-4°. t. 1. p. 284-285.*

Origines de la langue Françoisé, par *Gilles MENAGE. Paris, 1650. in-4°.*

*Le même Ouvrage augmenté, sous ce titre : Dictionnaire étymologique, ou origines de la langue Françoisé, par Gilles MENAGE : nouvelle édition, augmentée par l'Auteur, & enrichie des origines Françoises de Pierre DE CASENEUVE ; d'un discours sur la science des Etymologies, du pere Henri BESNIER, Jésuite ; & d'un vocabulaire hagiologique, c'est-à-dire, une liste*

des noms de Saints qui paroissent éloignés de leur origine, & qui s'expriment diversément selon la diversité des lieux, par *Claude CHASTELAIN*, Chanoine de l'Eglise de Paris : avec des préfaces & des remarques, par *Henri-Pierre SIMON DE VALHERBERT*. *Lyon*, 1694. in-folio. t. 1. p. 288. & suiv.

De la conformité du langage François avec le Grec, par *Henri ETIENNE*. *Paris*, 1566. in-8°. t. 1. p. 281.

Celt-Hellénisine, ou étymologie des mots François tirés du Grec : plus, Preuves en général de la descente de notre Langue, par *Leon TRIPPAULT*. *Orleans*, 1580. in-8°. t. 1. p. 283. & suiv.

Etymologie des mots François qui tirent leur origine de la langue Grecque, en forme de Dictionnaire dressé pour l'utilité publique, par *Jules-César DE BERNIERES*, Ecuyer, sieur de la Motte Renuvez, Gentilhomme Champenois. *Paris*, 1645. in-12.

Recueil alphabetique des mots François tirés de la langue Grecque, par *Claude LANCELOT*. *A la fin du Jardin des Racines Grecques*, par le même, plusieurs fois imprimé. *Paris*, in-12. t. 1. p. 285.

Etymologies de plusieurs mots François contre les abus de la secte des nouveaux Hellenistes de Port-Royal, par *Philippe LABBE*, Jesuite. *Paris*, 1661. in-12. t. 1. p. 285. & suiv.

Les Etymologies, ou les origines & les dérivés de quelques mots François : à la fin de la Grammaire Française de Claude IRSON, citée à l'article des Grammaires. t. 1. p. 287.

## SECONDE PARTIE.

### *Traité sur l'Eloquence.*

*Traductions Françaises des Ecrits des Anciens sur la Rhétorique.*

**L**A Rhétorique d'Aristote, traduite par Jean DU SIN. Paris, 1608. in-8°.

Rhétorique d'Aristote traduite en François, par Robert ETIENNE, Poète & Interprete du Roi pour les langues Grecque & Latine, & achevée par Robert ETIENNE, Avocat au Parlement de Paris. Paris, 1630. in-8°.

La Rhétorique d'Aristote, traduite par François CASSANDRE. Paris, 1654. in-4°. *ibid.* 1675. in-12. avec une lettre de Nicolas Perrot d'Ablancour sur cette traduction ; & réimprimée à la Haye en 170. . t. 1. p. 304. & suiv.

Le Génie de la Rhétorique d'Aristote. Paris, in-12. *ibid.* p. 306.

Rhétorique d'Aristote, traduite du Grec, par le sieur BAUDUYN de la Neufville. Paris, 1669. in-12.

Traité du Sublime, ou du merveilleux dans le discours par Longin, traduit du Grec, par *Nicolas BOILEAU DESPREAUX*, de l'Académie Française. *Paris*, 1674-1683. 1694. & ailleurs soit séparément, soit avec les autres écrits de *M. Despreaux*. t. 1. p. 329. & suiv.

La Rhétorique de Ciceron ( *ce sont les quatre Livres à Herennius* ) traduite en François par *Paul JACOB*, Avocat au Parlement de Paris. *Paris*, 1652. in-12. t. 1. p. 317.

La Rhétorique de Ciceron, ou les trois livres du dialogue de l'Orateur, traduits en François, ( par *Jacques CASSAGNE*, de l'Académie Française. ) *Paris*, 1673. in-12. tome 1. page 308. 309.

Le premier livre de l'Orateur de Ciceron, traduit par *François JOULET*, Chantre & Chanoine d'Evreux. *Paris*, 1601. in-12. t. 1. p. 307. 308.

L'Orateur de Ciceron, traduit en François, par *M. l'Abbé COLIN*, avec des notes, & un discours préliminaire. *Paris*, 1737. in-12. t. 1. p. 310. 311.

Le Dialogue de Ciceron des Orateurs illustres, intitulé *Brutus*, traduit en François, par *Pierre DU RYER*, de l'Académie Française. *Paris*, in-12. t. 1. p. 314.

Le même ouvrage traduit par *Loüis GIRY*, de l'Académie Française. *Paris*, 1652. in-12. *ibid.*

Entretiens de Cicéron sur les Orateurs illustres, traduits en François, par *Joseph-François BOURGOIN DE VILLEFORE*. Paris, 1726. in-12. t. 1. p. 312. & suiv.

Traité de l'Institution de l'Orateur, par *Quintilien*, traduit en François, par *Michel DE PURE*. Paris, 1663. in-4°.

Le même Ouvrage traduit par *Nicolas GEDOYN*, de l'Académie Française & de celle des Belles Lettres, & Chanoine de la sainte Chapelle de Paris. Paris, 1718. in-4°. t. 1. p. 317. & suiv.

Dialogue des Orateurs attribué à *Tacite*, & à d'autres, traduit en François, par *Loüis GIRY*, de l'Académie Française. Paris, 1630. in-4°. avec une préface d'*Antoine Godeau*, Evêque de Vence.

Le même Ouvrage, traduit par *François MAUCROIX*, Chanoine de Reims; dans ses œuvres posthumes. Paris, 1710. in-12.

Le même Ouvrage traduit par *Jacques MORABIN*; avec un discours où l'on donne de nouvelles conjectures sur l'Auteur de cet ouvrage. Paris, 1722. in-12. t. 1. p. 324. & suiv.

*Petrone*, de la corruption de l'Eloquence, traduit en François par *François NODOT*: avec les autres œuvres de *Petrone*, traduites par le même. Paris, 1694. in-8°. Cologne (Rouen ou Lyon) 1694. in-12.

Le même écrit de *Petrone*, traduit par *M. DE LA VALTERIE*: au tome sixième des

500 BIBLIOTHEQUE  
*œuvres de M. de saint Evremont. Paris,*  
1725. in-12. t. 1. p. 339. & suiv.

---

*Rhétoriques Françaises des Mo-  
dernes.*

**J**ugemens des Savans sur les Auteurs qui  
ont traité de la Rhétorique, avec un pré-  
cis de la Rhétorique de ces Auteurs, par  
*Balthasar GIBERT. Paris*, in-12. 3. volu-  
mes : Le premier en 1713. le second en  
1716. le troisième en 1719. t. 1. p. 384. &  
suiv.

Lettre du même sur cet ouvrage, adres-  
sée aux Auteurs du Journal littéraire im-  
primé à la Haye. *Dans la seconde partie de*  
*ce Journal pour l'année 1715. tome 1. page*  
385. 386.

La Clavicule, ou la Science de Raymond  
Lulle, avec toutes les figures de Rhétori-  
que, par le sieur *Paul JACOB*, Avocat au  
Parlement : & la vie de Raymond Lulle,  
par *Guillaume COLLETET. A Paris*, 1646.  
in-8°. t. 1. p. 360.

L'art de bien discourir, avec l'esprit de  
Raymond Lulle, par *Nicolas DE HAUTE-  
VILLE. Paris*, 1666. in-12.

Le grand & vrai art de pleine Rhétori-  
que, compilé & composé par *Pierre FA-  
BRY*, curé de Meray, & divisé en deux li-  
vres : Le premier, pour composer en Pro-  
se, Oraisons, Lettres missives, Epîtres,

Sermons, &c. Le second, pour composer en Rythme, Chants roiaux, Ballades, Rondeaux, Virelais, Chançons, &c. *Paris*, 1521. in-8°. *ibid.* 1536. *ibid.* 1544. t. 1. p. 343. 344.

Rhétorique Françoisé, par *Antoine Fouquelin*. *Paris*, 1555. in-12. *ibid.* 1557. nouvelle édition, in-12. t. 1. p. 344.

La Rhétorique de *Pierre de Courcelles* (natif de Candes en Touraine) *Paris*, 1557. in-12. t. 1. p. 348.

Adresse assurée pour acquérir la facilité de persuader, par le sieur d'EPY, in-12. t. 1. p. 346.

Discours de la Langue, & le Thrésor de bien dire, par *Claude le Gris*, Roüen, 1604. in-12, tome 1. page 346.

Les Sources de l'élegance Françoisé, ou du droit & naïf usage des principales parties du parler François. *Toulouse*, 1612. in-12. tome 1. page 346.

Tableau de l'Eloquence Françoisé, où l'on voit la maniere de bien écrire, par le R. P. *Charles de S. Paul*, Abbé & Supérieur général de la Congrégation de Notre-Dame de Feüillans. *Paris*, 1632. in-12. *Item*, nouvelle édition, revüe, corrigée & augmentée d'annotations en marge. *A quoi l'on a ajouté un Traité de la Rhétorique Françoisé*, in-18. *Paris*, 1657. Cette nouvelle édition a été donnée après la mort de l'Auteur. Elle est plus correcte que la première

*qui étoit devenuë rare. Le petit traité de Rhétorique que l'on a ajouté est attribué au Cardinal DU PERRON. t. 1. p. 349. 350.*

Rhétorique Françoisë , autrement l'Art de bien dire , traité par une méthode nouvelle , très-facile pour se rendre bien disant dans tous les rencontres de discours qu'on veut faire, par G. GAUDIN , sieur de la Bourdeillere. Paris, 1645. in-12.

La Rhétorique du Prince , par François DE LA MOTHE LE VAYER. Paris, 1651. in-12. & dans le recueil in-folio de ses divers écrits. t. 1. p. 351. & suiv.

La Rhétorique Françoisë , où l'on trouve de nouveaux exemples sur les passions & sur les figures ; où l'on traite à fond de la matiere des genres oratoires ; & où le sentiment des délicats est rapporté sur les usages de notre langue , par René BARY , Conseiller , & Historiographe du Roi. Paris , 1653. in-4°. Item , Amsterdam , 1669. in-12. tome 1. page 353. & suiv.

Discours sur la Rhétorique Françoisë , par Jean-François LE GRAND , Substitut du Procureur Général du Parlement de Paris. Paris , 1657. in-4°. & auparavant avec la Rhétorique de Bary , édition de 1653. in-4°. t. 1. p. 356. & suiv.

La Rhétorique Françoisë qui enseigne la maniere de bien discourir de chaque chose , par L. D. P. Paris , 1657. in-18. On attribué cet ouvrage à M. du Perron , qui a été Cardinal & Evêque d'Evreux. Il se



*trouve imprimé à la suite du Tableau de l'Eloquence Françoisé , par Charles de S. Paul , Abbé de Feüllans , dans la nouvelle édition de ce traité publiée en 1657. t. 1. p. 345. 346.*

Méthode des Orateurs, ou l'art de lire les Auteurs , de les examiner , & de faire des lieux communs , par Jean DE SOUDIER , Ecuyer, sieur DE RICHESOURCE. *Paris , 1668. in-8°.*

L'Art de bien dire , ou les Topiques Françoises , par le même. *Ibid. 1662. in-8°.*

La Rhétorique Françoisé , ou les préceptes de l'ancienne & vraie éloquence , accommodés à l'usage des conversations & de la société civile , du barreau & de la chaire , par le sieur LE GRAS. *Paris , 1671, in-4°. tome 1, page 359,*

La Rhétorique , ou l'Art de parler , par Bernard LAMY , prêtre de la Congrégation de l'Oratoire. *Paris , 1675. 1676. 1688. 1701. & 1715, in-12. t. 1. p. 363. & suiv.*

La Rhétorique de l'honnête homme. *Amsterdam , 1700. in-12. t. 1. p. 360. 361.*

De la Rhétorique selon les préceptes d'Aristote , de Cicéron & de Quintilien ; avec des exemples tirés des Auteurs sacrés & profanes , tant anciens que modernes , (attribuée à M. HOUDART DE LA MOTTE , mais composée par M. BRETON , Curé de la Paroisse de S. Hippolite, à Paris.) *Paris , 1703, in-12. ibid, 1716. in-12, t. 1. p. 386. & suiv.*

Traité de la véritable Eloquence, ou réfutation des Paradoxes sur l'éloquence, avancés par l'Auteur du livre de la connoissance de soi-même (François Lamy Bénédictin) par Balthasar GIBERT. Paris, 1703. in-12. t. 1. p. 371. & suiv.

Lettre d'un Juriste (Edme POURCHOT) à l'Auteur du livre de la véritable Eloquence, 1703. in-12. t. 1. p. 374. 375.

Réponse de l'Auteur du livre de la véritable Eloquence (Balthasar GIBERT) à la lettre d'un Juriste. Paris, 1703. in-12. t. 1. p. 376.

Seconde réponse du même à la même lettre. Dans les mémoires de Trévoux, Septembre 1703. t. 1. p. 376.

Lettre de M. GIBERT sur le même sujet, à l'Auteur du Journal littéraire de Soleure: Dans le volume de ce Journal pour l'année 1706. tome 1. page 377. 378.

Réflexions sur la Rhétorique, (contenues en plusieurs lettres,) par Balthasar GIBERT. Paris, 1704. & 1706. in-12. t. 1. p. 380. & suiv.

La Rhétorique du College trahie par son apologiste, par Dom François LAMY, Bénédictin, de la Congrégation de S. Maur, Paris, 1703. in-12. t. 1. p. 379. 380.

Défense du sentiment d'un Philosophe contre la censure d'un Rhéteur, (par Edme POURCHOT, professeur de philosophie au College Mazarin, ancien Recteur de l'Université

Université de Paris, &c. avec une satire Latine, par M. LE COMTE, alors professeur au College Mazarin, & des notes Françoises de M. Pourchot,) 1706. in-12. tome 1. page 378. 379.

Lettres (de M. Fabio BRULART DE SILLERY, Evêque de Soissons, des Académies Françoises & des Belles Lettres,) sur la dispute entre MM. Gibert & Pourchot, & le pere Lamy, sur l'Eloquence : avec la réponse du pere Lamy. Paris, 1706. in-12. Item, Amsterdam, 1730. t. 1. p. 383. & suiv.

Lettre sur l'étude & l'usage de la Rhétorique, par Claude DE MORINIERE : avec le traité de la science qui est en Dieu, du même. Paris, 1718. in-12. t. 1. p. 392. & suiv.

La Rhétorique, ou l'Art de connoître & de parler, par le sieur CLAUSIER. Paris, 1728. in-12. tome 1. page 388. 389.

Traité philosophique & pratique d'Eloquence, par Claude BUFFIER, Jésuite. Paris, 1728. in-12. & dans le Cours des Sciences du même Auteur. Paris, 1732. in-fol. t. 1. p. 389. & suiv.

Introduction à la Rhétorique, par BRULON DE SAINT REMY, professeur des humanités au College de Joinville. Joinville, 1729. in-12. t. 1. p. 391. 392.

La Rhétorique, ou les Regles de l'Eloquence, par Balthasar GIBERT, ancien  
Tome II. X

Recteur de l'Université de Paris, l'un des professeurs de Rhétorique au Collège Mazarin. Paris, 1730. in-12. tome 1. page 367. & suiv.

Abregé de Rhétorique, par M. l'abbé COLIN ; à la tête de sa traduction de l'Orateur de Cicéron. Paris, 1737. in-12. t. 1. p. 394. & suiv.

### *Ouvrages François sur l'Eloquence en général.*

**T**Raité de l'Eloquence François, & des raisons pourquoi elle est demeurée si basse, par Guillaume DU VAIR, Evêque de Lisieux, Garde des Sceaux de France. Paris, 1614. in-8°. Et dans le recueil des ouvrages du même Auteur. Paris, 1641. in-folio. t. 2. p. 3. & suivantes, & page 77.

Tableau de l'Orateur François. Lyon, 1624. in-12.

Portrait de l'Eloquence, par DUPRE. Paris, 1620. in-8°.

Considérations sur l'Eloquence François, par François DE LA MOTHE LE VAYER, de l'Académie François. Paris, 1738. in-12. Et dans le recueil de ses ouvrages. Paris, in-fol. tome 2. page 8. & suiv.

Le Parterre de la Rhétorique François, émaillé de toutes les plus belles fleurs de l'éloquence qui se rencontrent dans les

Orateurs, tant anciens que modernes. *Lyons*, 1666. in-12. tome 2. page 12.

Réflexions sur l'usage de l'Eloquence de ce tems en général, par René RAPIN, Jésuite. *Paris*, 1672. in-12. Et dans le recueil de ses divers Traités. *Paris*, 1682. in-4°. t. 2. p. 15. & suiv.

Du grand & du sublime dans les mœurs, & dans les différentes conditions des hommes, par René RAPIN, Jésuite. *Paris*, 1686. in-12. t. 2. p. 41.

La maniere de bien penser dans les Ouvrages d'esprit, par Dominique BOUHOURS, Jésuite. *Paris*, 1687. in-4°. *ibid.* 1688. in-12. *Amsterdam*, 1689. in-12. t. 2. p. 18. & suiv.

Lettres à une Dame de province (servant d'apologie à l'Ouvrage précédent) par le même. *Paris*, 1688. t. 2. p. 21.

Sentimens de Cléarque sur les dialogues d'Eudoxe & de Philante, & sur les lettres à une Dame de province. *Paris*, 1689. in-12. tome 2. p. 21. 22.

Les Agrémens du langage réduits à leurs principes, par Etienne-Simon DE GAMACHES, Chanoine régulier de sainte Croix. *Paris*, 1718. in-12. t. 2. p. 26. & suiv.

Dialogues sur l'Eloquence en général, & sur celle de la Chaire en particulier, par François DE SALIGNAC DE LA MOTHE FENELON, Archevêque de Cambrai. *Paris*, 1718. in-12. t. 2. p. 30. & suiv.

Y ij

Discours où l'on montre que c'est l'Eloquence qui a jetté les fondemens de la société civile, par *Esprit FLECHIER*, Evêque de Nîmes, l'un des quarante de l'Académie Française. *Dans les œuvres mêlées de ce Prélat. Paris, 1714. in-12. tome 2. page 38. & suiv.*

Les beautés de l'ancienne Eloquence opposées aux affectations de la moderne, par le sieur *DE BOISSIMON. Paris, 1688. in-12. t. 2. p. 24. & suiv.*

Du bel esprit, où sont examinés les sentimens qu'on en a d'ordinaire dans le monde, par *François DE CALLIERES*, de l'Académie Française. *Paris, 1695. in-12. t. 2. p. 73. & suiv.*

L'onzième chapitre du *Traité du Beau*, par *Jean-Pierre DE CROUSAZ*, membre des Académies Royales des Sciences de Paris & de Bourdeaux; aujourd'hui Conseiller des ambassades de Sa Majesté le Roi de Suede Landgrave de Hesse-Cassel. *Amsterdam, 1714. in-12. 2. vol. Ibid. 1724. tome 2. page 33. & suiv.*

L'article second du livre troisième, de la Maniere d'étudier & d'enseigner les belles Lettres, par *Charles ROLLIN*, ancien Recteur de l'Université de Paris, &c. *t. 2. p. 50. & suiv.*

Observations sur le *Traité* précédent, par rapport à ce qui regarde l'Eloquence, par *Balthasar GIBERT*, ancien Recteur de l'U-

Université de Paris. *Paris*, 1727. in-12. tome 2. page 52. & suiv.

Lettre de M. ROLLIN en réponse aux observations de M. Gibert. *Paris*, 1727. in-12. t. 2. p. 56.

Discours sur l'Eloquence, par Joseph THOULIER D'OLIVET, de l'Académie Française : imprimé avec sa traduction des Catilinaires de Ciceron, *Paris*, 1736. in-12. t. 2. p. 68. & suiv.

Lettre de M. l'abbé DESTRE'ES, concernant en particulier un endroit du discours précédent. Dans les observations sur les Ecrits modernes, Tome huitième. t. 2. p. 68. & suiv.

Lettre de Jean-Baptiste-Loüis CRE'VIER, professeur au Collège de Beauvais, sur le même sujet ; *ibid.* Tome neuvième. t. 2. p. 68. 69.

Lettre de M. l'abbé D'OLIVET, sur le même sujet, à M. Bouhier ancien Président à Mortier au Parlement de Bourgogne, & l'un des quarante de l'Académie Française. *Paris*, 1737. in-12. t. 2. p. 69. 70.

Lettre d'un Provincial (M. LE ROY, du Collège Mazarin) sur un discours Latin de M. Crévier (à l'occasion de la même dispute.) *Paris*, 1738. 12. t. 2. p. 70. 71.

Traité du Sublime, par M. SILVAIN, Avocat au Parlement de Paris. *Paris*, 1732. in-12. t. 2. p. 41. & suiv.

Réflexions sur la nature & la source du  
Y iij

Sublime dans le discours, sur le vrai Philo-  
sophique du discours poétique, & sur l'A-  
nalogie qui est la clef des découvertes, (par  
le pere CASTEL, Jesuite.) *Dans les mémoires  
de Trévoux, Octobre, 1733. tome 2. page 39.  
& suiv.*

Le quatrième chapitre du tome premier  
du Traité de l'Opinion, ou Mémoires pour  
servir à l'histoire de l'esprit humain, par  
Gibert-Charles LE GENDRE, Marquis de saint  
Aubin, seconde édition. *Paris, 1735. in-  
12. t. 2. p. 72. 73.*

### *Ecrits sur l'Eloquence du Barreau.*

Entretiens sur l'Eloquence de la Chaire  
& du Barreau, par Gabriel GUE'RET,  
Avocat au Parlement de Paris. *Paris, 1666,  
in-12. t. 2. p. 77. & suiv.*

La préface de la Rhétorique Française  
du sieur LE GRAS (*voies l'article des Rhéto-  
riques modernes*) t. 2. p. 80. & suiv.

La seconde partie des Réflexions sur l'E-  
loquence de ce tems, par René RAPIN,  
Jesuite (*voies l'article précédent.*) t. 2. p.  
88. & suiv.

L'Eloquence de la Chaire & du Barreau,  
selon les principes les plus solides de la  
Rhétorique sacrée & profane, par l'abbé  
DE BRETTEVILLE. *Paris, 1689. in-12. t. 2.  
p. 95. & suiv.*



L'article du tome premier du Traité de la maniere d'étudier & d'enseigner chrétiennement, par *Charles ROLLIN*, où il est traité de l'Eloquence du Barreau. *tome 2. page 91. & suiv.*

Regles pour former un Avocat, tirées des plus fameux Auteurs, tant anciens que modernes, dédiées à MM. les Avocats du Parlement de Paris, par M. DE MERVILLE, Avocat au même Parlement. *Paris, 1711. in-12. t. 2. p. 106. & suiv.*

Discours sur le Génie de la Langue Française, & la maniere de traduire, qui contient aussi quelques regles pour l'Eloquence, & des réflexions sur l'usage de notre Barreau comparé à celui de l'ancienne Rome, par *François-Pierre GILLET*, Avocat au Parlement de Paris : (*avec les Plaidoiers & autres œuvres du même.*) *Paris, 1718. in-4°. t. 2. p. 101. & suiv.*

Lettres, ou Dissertations, où l'on fait voir que la Profession d'Avocat, est la plus belle de toutes les professions : & où l'on examine si les Juges qui président aux Audiences, peuvent légitimement interrompre les Avocats lorsqu'ils plaident, (par *François-Bernard COCQUART*, Avocat au Parlement de Dijon.) *Londres (Dijon) 1733. in-12. t. 2. p. 108. & suiv.*

Réponse d'un fils à son pere, sur deux lettres qui parurent en 1733. au sujet de la Profession d'Avocat (contre l'Ouvrage précédent) 1734. *in-12. t. 2. p. 111.*

Y iiii

Tableau de l'Avocat, divisé en six chapitres, qui traitent de l'Esprit, de l'Etude, de la Science, de l'Eloquence, de l'Air, de la Memoire, de la Prononciation, du Geste & de la Voix, par *Timothée-François THIBAUT*, Avocat en la Cour souveraine de Lorraine & Barrois, Banquier expeditionnaire en celle de Rome. *Nancy, 1737. in-12. Voila bien des matieres indiquées pour un Ecrit de soixante & douze pages de gros caractere. Mais en général, le peu que l'Auteur dit sur chaque sujet est solide, bien pensé, & bien exprimé. Cet ouvrage est écrit en forme de Maximes, & il y en a plusieurs qui peuvent être utiles à d'autres qu'à des Avocats.*

---

*Ecrits sur l'Eloquence de la Chaire.*

**T**raité de la Doctrine chrétienne, par *S. Augustin* : traduit en François, par *Guillaume COLLETET*. *Paris, 1636. in-8°.*

Le même traduit ( par *Joseph-François BOURGOIN DE VILLEFORE.* ) *Paris, 1701. in-8°. tome 2. page 114. & suiv.*

La Rhétorique Ecclesiastique de *Louïs de Grenade*, de l'Ordre de saint Dominique : traduite en François par *Nicolas-Joseph BINET*, Docteur en Théologie de la Faculté de Paris. *Paris, 1698. in-8°. t. 2. p. 117. & suiv.*

De la maniere de composer & de bien

faire un Sermon, par François PANIGAROLA, de l'Ordre des Freres Mineurs, traduit de l'Italien en François. Paris, 1624. in-12. tome 2. page 123. & suiv.

Aydes à la Prédication : avec le Traité de saint François DE SALES, Evêque & Prince de Genève sur le même sujet. Rouen, 1628. in-18. t. 2. p. 125. & suiv.

Des Prédicateurs qui affectent le bien dire, discours d'Antoine DE LAVAL, sieur de Belair, imprimé avec quelques Traductions du même de divers opuscules des Peres de l'Eglise. Paris, 1620. in-8°. t. 2. p. 124. & suiv. & 294.

Avertissement aux Prédicateurs, tiré des saints Conciles & des Peres, principalement des instructions du grand saint Charles Borromée. Perigueux, 1650. in-8°. t. 2. p. 168. & suiv.

Idee de la Rhétorique des Prédicateurs, par Jean DE SOUDIER, Ecuyer, sieur de RICHESOURCE. Paris, 1662. in-12. Item, nouvelle édition, sous ce titre : L'Eloquence de la Chaire, ou la Rhétorique des Prédicateurs. ibid. 1673. in-12. t. 2. p. 130. & suiv.

L'Homiliafte Evangelique, par le même. Paris, 1687. in-12. t. 2. p. 133. 134.

L'Art de bien dire, ou les Topiques François, par le même. Paris, 1662. in-12. t. 2. p. 134. 135.

Entretiens sur l'Eloquence de la Chaire

Y v

& du Barreau, par *Gabriel GUERET*, Avocat au Parlement de Paris. Paris, 1666. in-12. tome 2. page 126. & suiv.

L'Art de prêcher, contenant diverses méthodes pour faire des Sermons, des Pannegyriques, des Homelies, des Prônes, &c. par *Gilles DUPORT*, Prêtre, Protonotaire apostolique, & Docteur en droit civil & canonique. Paris, 1674. in-12. Item, *ibid.* seconde édition augmentée, 1683. in-12. t. 2. p. 142. & suiv.

Traité de l'excellence & de la pratique de la Chaire. Paris, 1675. in-12. t. 2. p. 135.

Réflexions sur l'Eloquence de la Chaire, par *René RAPIN*, Jésuite. C'est la troisième partie de ses réflexions sur l'Eloquence de ce tems, déjà citées. t. 2. p. 135. & suiv.

L'Art de prêcher, ou l'idée du parfait Prédicateur, par *Nicolas DE HAUTEVILLE*, Prêtre, Docteur en Théologie. Paris, 1683. in-12. t. 2. p. 148. & suiv.

L'Art de prêcher la parole de Dieu, contenant les regles de l'Eloquence chrétienne, (par *Marc-Antoine DE FOIX*, Jésuite.) Paris, 1687. in-12. t. 2. p. 153. & suiv.

L'Eloquence de la Chaire & du Barreau, par l'Abbé *DE BRETTEVILLE*. Paris, 1689. in-12. t. 2. p. 188. & suiv.

L'Art de prêcher, (Poème en quatre chants, par *Pierre DE VILLIERS*;) in-12. imprimé beaucoup de fois ; & en dernier lieu

avec les autres poësies de l'Auteur. Paris, 1728. in-12. tome 2. page 246. & suiv.

Epîtres 2. 3. & 4. du même, dans le même recueil de ses poësies. Ibid. p. 247.

Discours où l'on examine si l'Eloquence de la Chaire est plus difficile que celle du Barreau, par *Esprit FLECHIER*, Evêque de Nîmes, dans ses œuvres mêlées. Paris, 1712. in-12. t. 2. p. 243. & suiv.

Dialogues sur l'Eloquence en général, & sur celle de la Chaire en particulier, par *François DE SALIGNAC DE LA MOTHE FENELON*, Archevêque de Cambrai. Paris, 1718. in-12. t. 2. p. 236. & suiv.

Sentimens sur l'Art de prêcher, avec des réflexions sur les differens caracteres des Prédicateurs, par *Laurent JUILLEARD DU JARRY*. Paris, 1694. in-12. t. 2. p. 170. & suiv.

Dissertation sur les Oraisons funébres, par le même. Paris, 1706. in-12. t. 2. p. 182. & suiv.

Avertissement de *Philippe GOIBAUD DU BOIS*, de l'Académie Française, au-devant de la traduction des sermons de S. Augustin sur le Nouveau Testament. Paris, 1694. in-8°. t. 2. p. 198. & suiv.

Réflexions sur l'Eloquence des Prédicateurs, contre l'avertissement de M. du Bois, par *Antoine ARNAULD*, Docteur de la maison & société de Sorbonne. Paris,

1695. in-12. item, 1700. *ibid.* in-12. item, 1707. in-12. item, en 1730. en Hollande, avec d'autres écrits sur l'Eloquence & sur la Poësie, recueillis par M. BRUZEN DE LA MARTINIERE. tome 2. page 201. & suiv.

Réflexions sur les Prédicateurs écrites en forme de lettres. Paris, 1697. in-12. t. 2. p. 242. & suiv.

Traité de la meilleure maniere de prêcher, par M. DESBORDS, prêtre de Rouën. Rouën, 1700. in-12. t. 2. p. 190. & suiv.

Maximes sur le ministère de la Chaire, par Jean GAICHIE's, prêtre de l'Oratoire, Théologal de Soissons, & membre de l'Académie de la même ville. Paris, 1710. in-12. item. Toulouse, 1711. in-12. item, Paris, avec les discours Académiques du même, 1738. in-12. t. 2. p. 228. & suiv.

Discours sur les complimens dans la Chaire évangélique, par le même. C'est le troisième de ses discours Académiques. t. 2. p. 233. & suiv.

Le bon goût de l'Eloquence chrétienne, par Blaise GISBERT, Jésuite. Lyon, 1702. in-12. t. 2. p. 222.

Le même sous ce titre : l'Eloquence chrétienne dans l'idée & dans la pratique. Lyon, 1715. in-4°. item, à Amsterdam, avec des remarques de Jacques LENOIR, 1728. in-12. t. 2. p. 222. & suiv.

Discours sur la prédication, ouvrage posthume de Claude FLEURY, prêtre, Prieur

d'Argenteuil, in-12. *sans date, & sans marque du lieu de l'impression.* tome 2. page 244.

Préface mise au-devant des Sermons de Charles DE LA RUË, Jésuite. Paris, 1719. in-8°. t. 2. p. 218.

Réflexions sur l'Eloquence de la Chaire : & discours sur l'Eloquence de l'Ecriture sainte, par Charles ROLLIN : à la fin de son second volume de la maniere d'étudier & d'enseigner chrétiennement. t. 2. p. 242. & suiv.

Observations pour rendre les Sermons plus utiles, par Charles-Irénée DE CASTEL DE SAINT PIERRE. Dans la bibliothèque Française, ou histoire littéraire de la France, tome IX. Et dans le tome second des opuscules de l'Auteur, in-12. t. 2. p. 247. & suiv.

Lettre d'Antoine GODEAU, Evêque de Vence, sur le caractère des Oraisons funebres. C'est la quatre-vingt-huitième des lettres de ce Prélat. Paris, 1713. in-12. t. 2. p. 187.

\*\*\*

Traité de la composition d'un Sermon, par Jean CLAUDE, Ministre de la Religion prétendue réformée : parmi ses œuvres posthumes. Amsterdam, 1688. in-12. t. 2. p. 245.

Avis sur la maniere de prêcher : ouvrage posthume de Jean LA PLACETTE, Pasteur de l'Eglise Française de Coppenha-

gue. Rotterdam, 1733. in-12. tome 2. page 244. 245.

De l'exercice du ministère sacré, par OSTERVALLD, Ministre protestant. Hollande, 1738. in-8°. t. 2. p. 245. 246.

---

### *Ecrits sur l'action de l'Orateur.*

**M**ethode pour bien prononcer un Discours, & pour le bien animer, par René BARY, historiographe du Roi : nouvelle édition. Leyde, 1708. in-12. t. 2. p. 251. & suiv.

De l'action de l'Orateur, ou de la Prononciation & du Geste, par Michel LE FAUCHEUR, Ministre de la Religion protestante ; & publié par Valentin CONRART, de l'Académie Française. Paris, 1657. in-12. Leipsic, 1686. in-12. t. 2. p. 252. & suiv.

Poème sur les mauvais gestes de ceux qui parlent en public, & surtout des Prédicateurs, par Louis SANLECQUE, Chanoine régulier de la Congrégation de sainte Geneviève : 1°. Dans le recueil de vers choisis publié par Dominique Bouhours, Jésuite. Paris, 1693. in-12. 2°. avec les autres Poësies du pere Sanlecque. Harlem, 1696. in-8°. Et ibid. 1726. in-12. tome 2. page 258. & suiv.

Caracteres des Prédicateurs, en vers François, par Claude BOYER, de l'Académie Française : avec d'autres poësies chré-



*viennes de l'Auteur. Paris, 1695. in-8°. t. 2. p. 260.*

*Réflexions sur la Déclamation. Dans l'histoire des ouvrages des Savans, tome vingt-quatrième, Juin, 1709. t. 2. p. 267. & suiv.*

*Pensées sur la Déclamation, par Louis RICCOBONI. Paris, 1738. in-8°. t. 2. p. 260. & suiv.*

## TROISIÈME PARTIE.

### *Orateurs.*

*Traductions Françaises des Ecrits des anciens Orateurs Grecs & Latins.*

**E**Xhortation à Démonique : du Regne, ou de la maniere de bien regner : le Symmachique : Discours d'Isocrate, traduits en François par Louis LE ROY, dit Regius. Paris, 1560. in-8°. t. 2. p. 273. 274.

Discours d'Isocrate de la Louange d'Helené, traduit en François par Louis GIRY, de l'Académie Française. Paris, 1640. in-12. tome 2. page 274.

Discours d'Isocrate de la Louange de Brasiris, traduit en François par Pierre DU RYER, de l'Académie Française. Paris, 1640. in-12. t. 2. p. 274.

Discours d'Isocrate à Démonique , traduit par François-Seraphin REGNIER DESMARAIS , de l'Académie Française : avec sa Traduction en vers François du premier livre de l'Iliade. Paris , 1700. in-8°. t. 2. p. 274.

Réflexions morales , traduites du Grec d'Isocrate , ou Essai d'une traduction Française de cet Auteur , par René MOREL de Breteüil. Paris , 1702. in-12. t. 2. p. 275.

Philippiques de Démosthène, traduites du Grec en François par le sieur L'ALEMANT. Paris , 1549. in-8°.

La deuxième & la troisième Philippique de Démosthène , traduites en François , par Jean PAPON , Jurisconsulte. Lyon , 1554. in-12. t. 2. p. 277.

Les trois Olynthiennes , & quatre Philippiques de Démosthène , traduites par Louis LE ROY. Paris , 1575. in-4°. t. 2. p. 277. 278.

Oraisons & harangues de Démosthène , traduites par Gervais DE TOURNAY , Chanoine & Docteur scholastique de l'Eglise de Soissons. Paris , 1579. in-8°.

Les quatre Philippiques de Démosthène , une des Verrines de Cicéron , avec l'Eutyphron , l'Hippias , & l'Eutydemus de Platon , traduits en François par François DE MAUCROIX , Chanoine de Reims. Paris , 1685. in-12. tome 2. page 278. & suiv.

La même traduction des Philippiques de

Démofthene , revûë , & renduë prefque nouvelle , par *Joseph THOULIER D'OLIVET* : ( Dans les prétenduës Oeuvres poſthumes de M. de Maucroix. ) *Paris* , 1710. in-12. t. 2. *ibid.* & 279.

Les quatre Philippiques de Démofthene , traduites en François par *Joseph THOULIER D'OLIVET* , de l'Académie Françoisë : les deux premières en 1727. & les quatre imprimées enfemble en 1736. *Paris* , in-12. t. 2. p. 286. & *ſuiv.*

La première Philippique de Démofthene , les trois Olynthiennes , & la harangue ſur la paix , traduites du Grec par *Jacques DE TOURREIL* , de l'Académie Françoisë. *Paris* , 1691. in-12. t. 2. p. 279.

Les mêmes Harangues , avec la deuxième & la troiſième Philippique , la lettre de Philippe aux Atheniens , & la réponſe à cette lettre , par le même. *Paris* , 1701. in-4°.

Les mêmes , nouvelle édition revûë & corrigée par le Traducteur , & publiée par *Guillaume MASSIEU* , de l'Académie Françoisë ( avec les autres œuvres de M. de Tourreil. ) *Paris* , 1721. in-4°. & in-12. t. 2. p. 279. & *ſuiv.*

Les Harangues de Démofthene & d'Eſchine ſur la couronne , traduites par *Guillaume DU VAIR* , Garde des Sceaux de France. *Paris* , 1593. in-8°. tome 2. page 284. & *ſuiv.*

Les Harangues de Démofthene & d'Eſ-

chine sur la Couronne, traduites par *Jacques DE TOURREIL*, (dans l'édition de ses œuvres publiées par M. l'abbé Maffieu.) *Paris*, 1721. in-4°. & in-12. t. 2. p. 284. & suiv.

L'Oraison de Ciceron responsive à celle de Salluste, traduite par *Pierre SALIAT*. *Paris*, 1537. in-8°. t. 2. p. 291.

Oraisons de Ciceron avant & après son exil, traduites par *Claude DE CUZZI*. *Paris*, 1541. in-8°. t. 2. p. 291.

Oraisons de Ciceron pour Marcel, pour élire Pompée chef de l'armée contre Mithridate, & pour Ligarius : traduites par *Etienne LE BLANC*, Conseiller du Roi, & Contrôleur général de son Epargne. *Paris*, 1541. in-8°. t. 2. p. 291.

Oraison que fit Ciceron à César pour le rappel de Marcus Marcellus, traduite par *Antoine MACAULT*, Secrétaire & Valet de chambre ordinaire du Roi. *Paris*, 1541. in-8°. t. 2. p. 291.

Les Philippiques de Ciceron, traduites par le même, avec un argument en vers sur chacune. *Poitiers*, 1548. in-fol. t. 2. p. 291.

La deuxième Philippique de Ciceron, traduite par *Jean PAPON*, dans le livre de même intitulé : Rapport des deux Princes d'éloquence Grecque & Latine, Démosthène & Ciceron, à la traduction d'aucunes leurs Philippiques. *Lyon*, 1554. in-12. tome 2. page 292.

La seconde Philippique de Ciceron, traduite par *Antoine DE LAVAL*, Geographe du Roi, &c. (avec ses Deseins de protestations nobles & publiques.) *Paris*, 1622. in-4°. t. 2. p. 293. & suiv.

La premiere Oraïson de Ciceron contre Verrés, traduite par *Claude CHAUDIERE*. *Reims*, 1551. in-4°. t. 2. p. 291. 292.

Oraïsons de Ciceron contre Verrés, traduites par *Bernard LESFARGUES*, Avocat au Parlement de Toulouse. *Paris*, 1640. in-4°. t. 2. p. 298. 299.

Traduction de l'Oraïson de Ciceron contre Verrés, où il est parlé de plusieurs beaux monumens de l'ancienne Sicile, par M. l'abbé GONTHIER. *Paris*, 1682. in-12. t. 2. p. 299. 300.

L'Oraïson de Ciceron pour Milon, traduite par *Guillaume DU VAIR* : avec ses autres opuscles déjà cités. t. 2. p. 295.

L'Oraïson de Ciceron pour Milon, traduite par *Claude DELAISTRE*, Avocat au Parlement de Paris. *Paris*, 1693. in-12. t. 2. p. 295. 296.

Les Oraïsons de Ciceron pour Coelius, pour Milon, & la seconde Philippique, traduites par *François-Pierre GILLET*, Avocat au Parlement de Paris. *Paris*, 1696. in-4°. tome 2. page 300.

La même Traduction revûë, avec celle des quatre Catilinaires. *Paris*, 1718. in-4°.

Huit Oraisons de Cicéron, traduites en François : savoir, pour Quintius, pour la loi Manilia, pour Ligarius, & pour Marcellus, par Nicolas PERROT D'ABLANCOUR : la quatrième Catilinaire, par Louis GIRY : l'Oraison pour le poëte Archias, par Olivier PATRU : les harangues pour la Paix & pour Déjotarus, par Pierre DU RYER. Paris, in-4°. 1638. & pour la quatrième fois. *ibid.* 1644. in-4°. t. 2. p. 296. 297.

L'Oraison de Cicéron pour le poëte Archias, traduite par Olivier PATRU, (& l'une des huit du recueil précédent,) traduite de nouveau par le même, & imprimée avec le recueil de ses Plaidoiers & autres œuvres. Paris, in-4°. t. 2. p. 297. 298.

L'Oraison de Cicéron pour Marcellus, les quatre Catilinaires, & quelques endroits choisis des Verrines, par François DE MAUCROIX, & Joseph THOULIER D'OLIVET, (pour les quatre Catilinaires : ) Dans les œuvres posthumes de M. de Maucroix déjà citées. t. 2. p. 302. 303. & suiv.

Les Oraisons de Cicéron, traduites par Pierre DU RYER, de l'Académie Française, imprimées en différens tems. Paris, in-12. tome 2. page 301. 302.

Toutes les Oraisons de Cicéron, traduites en François, par Joseph-François BOURGOIN DE VILLEFORE. Paris, 1731. in-12. 8. vol. t. 2. p. 305. & suiv.

Oraisons choisies de Cicéron, traduites

**F R A N Ç O I S E.** 525  
en François. *Paris*, 1725. in-12. 2. vol. t.  
2. p. 304.

Les Controverses de Seneque , traduites  
en François par *Matthieu DE CHALVET*,  
Président au Parlement de Toulouse. *Pa-*  
*ris*, 1638. in-folio. t. 2. p. 311. 312. 315.

Les mêmes Controverses traduites par  
*Bernard LESFARGUES*, Avocat au Parle-  
ment de Toulouse. *Paris*, 1639. in-4°. Et  
avec la Traduction de toutes les œuvres du  
philosophe Seneque , par *Jean BAUDOÛIN*,  
*Pierre DU RYER*, & *François DE MALHER-*  
*BE*. *Paris*, 1656. in-folio. t. 2. p. 311. 312.  
315. 316. &c.

Les Déclamations attribuées à Quinti-  
lien , traduites par *Bernard DU TEIL*, Avo-  
cat au Parlement. *Paris*, 1658. in-4°. t. 1.  
p. 320. 321.

Corps jetté dans la Mer : Déclamation  
de Quintilien, traduite par le R. P. LEY-  
MIN, Religieux de la Doctrine chrétienne.  
*A Beziens*, 1651.

Panegyrique de Trajan par Plin le jeu-  
ne, traduit en François par *Hippolyte-Jules*  
*PILET DE LA MESNARDIERE*, de l'Académie  
Françoise. *Paris*, 1638. in-4°. t. 2. p. 322.

Le même, traduit par *Jacques ESPRIT*,  
de la même Académie. *Paris*, 1677, in-12.  
t. 2. p. 323.

Le même, traduit par *Claude DELAISTRE*,  
Avocat au Parlement de Paris. *Paris*, 1681,  
in-12.

526 BIBLIOTHEQUE

Le même, traduit par *Louïs DE SACY*, de l'Académie Française, & Avocat au Conseil. *Paris*, 1709. in-12. tome 2. p. 329.

Le même, traduit par M. le Comte DE QUART. *Turin*, 1724. in-12. tome 2. pag. 326. & suiv.

Panégérique de Pacatus, traduit en François par CHRESTIEN. *Paris*, 1608. in-8°.

Les Concions ou Harangues de Tite-Live, nouvellement traduites en François, par *Jean DE AMELIN*, gentilhomme de Sarlat. *Paris*, 1568. in-8°. t. 2. p. 326. & suiv.

Essai de Rhétorique contenu dans la Traduction de quatre harangues de Tite-Live, par *Jean-Pierre DE CROUSAZ*. *Groningue*, 1725. in-12. t. 2. p. 328. & suiv.

L'Académie de l'ancienne & de la nouvelle Eloquence, ou Harangues tirées des anciens historiens Grecs & Latins. *Lyon*, 1665. in-12. *ibid.* 1669. in-12. 2. vol. t. 2. p. 328.



**L** Es Harangues de *Louïs Grotto*, surnommé l'Aveugle d'Adria, traduites en François par *Barthelemi DE VIETTE*, Lyonnois. *Paris*, 1638. in-8°. tome 2. page 331. & suiv.





---

*Traductions Françaises de quelques  
Ecrits des Peres de l'Eglise, qui  
peuvent servir aux Orateurs de  
la Chaire.*

**S**Econde Apologie de saint Justin pour les Chrétiens, par Pierre Fondet (*Pierre CHANUT.*) Paris, 1670. in-12. t. 2. p. 339. & suiv.

Exhortation de saint Clément d'Alexandrie aux Gentils, traduite par Louis Cousin, Président en la Cour des Monnoies, & l'un des quarante de l'Académie Française. Paris, 1684. in-12. t. 2. p. 340.

Traité d'Origene contre Celse, traduit par Elie BOUHEREAU, Ministre protestant. Amsterdam, 1700. in-4°. t. 2. p. 340.

Apologetique de Tertullien pour les Chrétiens, traduit en François par Louis GIRY, de l'Académie Française. Paris, 1636. in-12. t. 2. p. 340.

Le même, traduit par Jean-Baptiste VASSOULT, Aumônier de Madame la Dauphine. Paris, 1714. in-4°. & *ibid.* 1715. in-12. tome 2. page 340. 341.

Le Dialogue de Minutius Felix, traduit par Nicolas PERROT D'ABLANCOUR, de l'Académie Française. Paris, 1660. in-18. t. 2. p. 341.

Les Oeuvres de saint Cyprien, traduites en François par *Pierre LOMBERT*. Paris, 1672. in-4°. Rouen, 1716. in-4°. t. 2. p. 341. 342.

Homelies de saint Basile, de S. Gregoire de Nazianze, de S. Aftere d'Amasée, & de S. Leon Pape, traduites en François (par *Jean-Baptiste MORVAN DE BELLEGARDE*.) Paris, in-8°. en plusieurs volumes imprimés en differens tems. t. 2. p. 345.

Homelie de saint Aftere, Evêque d'Amasée, traduite en François (par *François DE MAUCROIX*.) Paris, 1695. in-12. t. 2. p. 345.

Discours de saint Gregoire de Nazianze contre l'Empereur Julien : traduits du Grec (par l'abbé *TROÏAT*.) Lyon, 1735. in-12. t. 2. p. 345. 346.

Sermons de saint Jean Chrysostome au peuple d'Antioche, avec quelques autres discours, traduits du Grec (par *François DE MAUCROIX*, Chanoine de Reims.) Paris, 1671. & 1689. in-8°. t. 2. p. 342. 343.

Sermons du même S. Jean Chrysostome, sur la Genese, & sur les Actes des Apôtres; Sermons choisis, au nombre de quatre-vingt-huit : Opuscules du même, traduits (par *Jean-Baptiste MORVAN DE BELLEGARDE*.) en plusieurs volumes in-8°. imprimés à Paris en différentes années. t. 2. p. 343.

Sermons de saint Jean Chrysostome sur quelques Evangelistes, & les Epîtres de S. Paul, ( traduits par *Nicolas FONTAINE*, & autres.)

autres ) *Paris*, 1682. 1690. &c. in-4°. &c  
in-8°. tome 2. page 344.

Les Panégyriques des Martyrs par saint  
Jean Chrysostome, traduits du Grec, par  
*Joseph DURANTY DE BONRECUEIL*, prêtre  
de l'Oratoire. *Paris*, 1735. in-8°. t. 2. p.  
343.

Lettres de saint Jérôme, traduites en  
François par Dom *Guillaume ROUSSEL*,  
Bénédictin, de la Congrégation de saint  
Maur. *Paris*, 1713. in-8°. 3. vol. t. 2. p.  
344. 345.

Sermons de saint Augustin sur le Nou-  
veau Testament, traduits par *Philippe GOI-  
BAUD DU BOIS*, de l'Académie Française.  
*Paris*, 1694. 1700. in-8°. 6. vol. t. 2. p. 346.

Sermons choisis de saint Bernard, tra-  
duits par *Joseph-François BOURGOIN DE  
VILLEFORE*. *Paris*, 1738. in-8°. t. 2. p.  
346.

Sermons de Louis de Grenade, traduits  
de l'Espagnol, par *Nicolas-Joseph BINET*.  
*Paris*, 1698. in-8°. 2. volumes.



*Sermons , Panégyriques , & Oraisons funébres de quelques Orateurs modernes de la Chaire, dont il est parlé dans le deuxième Tome de cet Ouvrage , depuis la page 346. jusqu'à celle 385.*

**S**ermons sur tous les Evangiles du Carême, par *Claude DE LINGENDES*. Paris, 1666. in-8°. 2. volumes. t. 2. p. 353. •

Sermons & Panégyriques d'*André CASTILLON*, Jésuite. Paris, 1672. 1676. in-8°.

Le Missionnaire de l'Oratoire, ou Sermons pour les Avents, Carêmes, & Fêtes de l'année, par *Jean LE JEUNE*, dit le Pere aveugle. Paris, 1671, in-8°. 2. vol.

Sermons de *Jean-Louis DE FROMENTIERES*, Evêque d'Aire. Paris, 1688. 1690, in-8°. 4. volumes.

Sermons du Pere *GIROUST*, Jésuite, (publiés par le Pere *François BRETONNEAU*.) Tours, 1700. in-12. 2. vol. & Paris, 1704, in-12. 5. volumes. t. 2. p. 362.

Sermons du Pere *Timoleon CHEMINAIS*, Jésuite. Paris, 1690. in-12. 2. vol. *ibid*, 1691. 3. vol. *ibid*. augmentés d'un quatrième & d'un cinquième volume, publiés par le Pere *François BRETONNEAU*,

Sermons du Pere *Loüis* BOURDALOÛE, Jesuite, (donnés au public par *François* BRETONNEAU, de la même Compagnie.) *Paris*, 1707. & suiv. in-8°. 14. vol. *ibid.* 12. & in-18. 14. vol.

Sermons du Pere *Charles* DE LA RUE, Jesuite. *Bruxelles*, 1706. in-12. en plusieurs volumes. Item, *Paris*, 1719. in-8°. 4. vol. *ibid.* 12. 4. vol.

Sermons pour l'Avent, le Carême, & sur divers sujets, prononcés par *Antoine* ANSELME, abbé de S. Sever, Cap de Gascogne, de l'Académie des Belles Lettres. *Paris*, 1731. 4. vol. in-8°. & 6. vol. in-12.

Sermons & Panégyriques, prononcés par *Matthieu* HUBERT, prêtre de l'Oratoire. *Paris*, 1725. in-12. 6. volumes.

Sermons de *Jean* DE LA ROCHE, prêtre de l'Oratoire, pour l'Avent & le Carême, & sur les Myſteres & autres sujets, *Paris*, 1725. & 1729. 6. vol. in-12.

Sermons de *Joseph* DE LA FONTAINE DE LA BOISSIERE, Prêtre de l'Oratoire, pour le Carême, les Fêtes des Saints, les Myſteres de la Religion, Vêtures, Professions Religieuses & Assemblées de Charité: nouvelle édition. *Paris*, 1738. 6. vol. in-12. t. 2. p. 366.

Sermons du Carême prononcés devant le Roi, par *Charles* BOILBAU, abbé de Beaulieu, de l'Académie Française. *Paris*, 1711. 2. vol. in-12.

Z ij

Sermons choisis sur divers sujets, par *François DE SALIGNAC DE LA MOTTE FELON*, Archevêque de Cambrai. *Paris*, 1718. in-12.

Sermons de *Jean-Baptiste MASSILLON*, Evêque de Clermont. *Trévoux*, 1705. & 1708. in-12. 4. volumes.

Sermons sur divers sujets de Morale, & sur les Myfteres, par *André TERRASSON*, prêtre de l'Oratoire. *Paris*, 1726. in-12. 4. volumes.

Sermons choisis sur les Myfteres, la vérité de la Religion, differens sujets de la Morale chrétienne, & Panégyriques, par *M. l'abbé Jean-Baptiste MOLINIER*. *Paris*, 1730. & années suiv. in-12. 12. volumes.

✠ ✠

**A**ctions publiques de *François OGIER*. *Paris*, 1656. in-4°. 2. vol. tome 2. page 358.

Panégyriques des Saints, par *Jean VERJUS*, donnés au public par *François VERJUS*, prêtre de l'Oratoire. *Paris*, 1664. in-4°.

Panégyriques & autres Sermons, prêchés par *M. Esprit FLECHIER*, Evêque de Nîmes. *Paris*, 1696. in-4°. *ibid.* 1697. 2. vol. in-12. *Lyon*, 1713. 3. vol. in-12.

Panégyriques & Oraisons funébres du Pere *Charles DE LA RUE*. *Paris*, 1740. 3. vol. in-12.

Panegyriques choisis par *Laurent JULIARD DU JARRY*. Paris, 1700. in-12.

Panegyriques des Saints, prononcés par *Antoine ANSELME*, abbé de saint Sever, Cap de Gascogne, Prédicateur ordinaire du Roi, de l'Académie roiale des Belles Lettres : avec les Oraisons funébres prononcées par le même. Paris, 1718. in-8°. 3. vol.

Panegyriques des Saints, par *Charles BOILEAU*. Paris, 1718. in-8°.

Panegyriques des Saints, par *Jean DE LA ROCHE*, prêtre de l'Oratoire. Paris, 1723. 2. vol in-12.

Panegyriques des Saints, par *Joseph SEGUY*, Prédicateur du Roi & de l'Académie Française. Paris, 1736. 2. vol. in-8°.



Oraisons funébres, prononcées par *Jules MASCARON*, Evêque d'Agen. Paris, 1704. in-12.

Oraisons funébres, prononcées par *Jacques-Benigne BOSSUET*, Evêque de Meaux. Paris, 1699. in-12. réimprimées plusieurs fois.

Oraisons funébres, prononcées par *M. Esprit FLECHIER*, Evêque de Nîmes. Paris, 1716. in-12. & réimprimées plusieurs fois.

Oraisons funébres du pere *Charles DE LA RUE*, imprimées avec ses Panegyriques.

Oraisons funébres, par *Antoine ANSELME*  
Z iij

ME, Abbé de saint Sever, Prédicateur du Roi. *Imprimées, avec ses Panégyriques. Paris, 1718. 3. vol. in-8°.*

---

*Discours, Harangues & Plaidoiers  
des Orateurs du Barreau.*

**H**arangues & actions publiques des plus rares esprits de notre tems, (Guy DU FAUR, Jacques FAYE, Philippe CANAYE, Guillaume RANCHIN, MANGOT, LOYSEL, & autres,) faites tant aux ouvertures des Cours souveraines de ce Roiaume, qu'en plusieurs autres occasions signalées. *Paris, 1609. in-8°. tome 2. page 386.*

Le thrésor des Harangues & Remontrances faites aux ouvertures du Parlement, & aux entrées des Rois, Reines, &c. par Laurent GIBAULT. *Paris, 1660. in-4°.*

Discours de Daniel DE PRIEZAC, Avocat au Parlement de Paris, de l'Académie Françoisé. *Bordeaux, 1621. in-8°. tome 2. page 403.*

Harangues prononcées sur la présentation des Lettres de M. le Chancelier Seguier, par Antoine LE MAITRE. *Paris, 1636. in-4°. & avec le recueil de ses Plaidoiers. t. 2. p. 399.*

Discours prononcés à la présentation des Lettres de provision de M. le Chancelier le Tellier en 1678. par René PAGEAU,



Avocat au Parlement de Paris. *Paris*, 1687.  
in-12.

Discours prononcés au Parlement de Provence, par un de Messieurs les Avocats Généraux (M. DE GUEYDAN.) *Paris*, 1739. in-12. Ce recueil de discours dont on promet une suite, a paru trop tard, pour que l'on ait pu en parler dans cet Ouvrage. Les sujets y sont pour l'ordinaire interressans, & traités en général d'une manière qui convient à chacun. Mais il ne faut pas y chercher le feu, l'élevation, le sublime de l'Eloquence Française. On a raison de dire dans l'Avis au Lecteur, que c'est plus un recueil de Dissertations de droit, que de discours oratoires. Cependant ces discours ont été prononcés, & l'on ne prononce point des Dissertations.



Plaidoiers de Louis SERVIN. *Paris*, 1603  
& années suiv. in-8°. 4. vol. t. 2. p. 389.

Plaidoiers, & avis de Simon MARION.  
*Paris*, 1625. in-4°. t. 2. p. 389.

Plaidoiers de Jacques DE PUYMISSON.  
*Roüen*, 1627. in-8°.

Plaidoiers de Claude EXPILLY. *Lyon*,  
1628. in-4°. t. 2. p. 391.

Plaidoiers d'Antoine LE MAISTRE, Avocat au Parlement de Paris; publiés par les soins de Jean ISSALI, Avocat au même Parlement. *Paris*, 1657. *ibid.* 1688. in-4°. 2. vol. tome 2. page 398. & suiv.

Divers Plaidoiers touchant la cause du

Gueux de Vernon, avec celui de M. BRIGNON, Avocat Général : & quelques autres Plaidoiers sur diverses matieres. *Paris*, 1665. in-4°. t. 2. p. 426. & suiv.

Plaidoiers de *Claude GAUTIER*, Avocat au Parlement de Paris. *Paris*, in-4°. 2. volumes. *Le premier publié par l'Auteur, & le deuxième avec la réimpression du premier, par les soins de Gabriel GUERET*, Avocat au même Parlement. *Paris*, 1698. in-4°. 2. vol. t. 2. p. 410. & suiv.

Plaidoiers de *Nicolas DE CORBERON*, Avocat Général au Parlement de Mets; & d'*Abel DE SAINTE MARTHE*, Avocat au Parlement de Paris. *Paris*, 1693. in-4°. tome 2. page 407. & suiv.

Plaidoiers, Harangues, & autres œuvres d'*Olivier PATRU*, Avocat au Parlement de Paris, imprimés pour la quatrième fois à Paris, 1732. in-4°. 2. vol. t. 2. p. 403. & suiv.

Plaidoier de *Chrestien-François DE LAMOIGNON DE BASVILLE*, pour le sieur Girard Vanopstal, un des Recteurs de l'Académie roiale de Peinture & de Sculpture. *Paris*, 1668. in-4°. t. 2. p. 406. 407.

Plaidoiers de *Claude ERARD*, Avocat au Parlement de Paris. *Paris*, 1696. in-8°. seconde édition, 1734. in-8°. t. 2. p. 412 & suiv.

Réponse au Plaidoier de M. ERARD, pour M. le Duc de Mazarin, par *Charles LE SAINT DENYS*, Seigneur de saint Evie-

## F R A N Ç O I S E. 537

mont : (*Dans les œuvres de M. de saint Evremont tome fixième , édition de Paris , 1725. in-12. ) t. 2. p. 413. 414.*

Plaidoiers , & autres œuvres de *François-Pierre GILLET* , Avocat au Parlement de Paris , *seconde édition. Paris , 1718. in-4°. 2. vol. t. 2. p. 415.*

Factums & Mémoires de *Louïs DE SACY* , Avocat au Conseil , & l'un des quarante de l'Académie Française. *Paris , 1724. in-4°. 2. vol. t. 2. p. 416. & suiv.*

Plaidoiers , Mémoires & Factums de *Matthieu TERRASSON* , Avocat au Parlement de Paris. *Paris , 1737. in-4°. tome 2. page 419. & suiv.*

Causés célèbres & interressantes , recueillies par *François GAYOT DE PITAVAIL* , Avocat. *Paris , 1735.-1739. in-12. 14. vol. t. 2. p. 434. & suiv.*

### *Discours & Eloges Académiques.*

**D**iscours de l'Eloquence & de l'imitation des anciens , par *Guillaume COLLETET* , de l'Académie Française. *Paris , 1658. in-12. t. 2. p. 443. & suiv.*

Harangues sur toutes sortes de sujets , recueillies par *Pierre D'ORTIQUE DE VAUMORIÈRE*. *Paris , 1687. in-4°. ibid. 1693. in-4°. ibid. 1713. in-4°. t. 2. p. 440. & suiv.*

Recueils des piéces d'éloquence & de poësie présentées à l'Académie Françoisé, ou prononcées dans cette Académie, &c. depuis 1671. jusqu'en 1739. in-12. *Paris, en plusieurs vol. t. 2. p. 450. & suiv.*

Recueil des Harangues prononcées par Messieurs de l'Académie Françoisé dans leurs réceptions & en d'autres occasions, depuis l'établissement de l'Académie jusqu'à présent. *Paris, 1698. in-4°. — Item. Amsterdam, 1709. 2. vol. in-12. — Item. Paris, 1735. 4. vol. in-12. t. 2. p. 449. & suiv.*

Remarques sur deux discours prononcés à l'Académie Françoisé, sur le rétablissement de la santé du Roi (Louis XIV.) par Jean BARBIER D'AUCOUR, de la même Académie. *Paris, 1688. in-12. t. 2. p. 450.*

Discours sur les prix que l'Académie Françoisé distribuë, par Antoine HOUDART DE LA MOTTE, de la même Académie : à la suite des réflexions du même sur la Critique. *Paris, 1716. in-8°. t. 2. p. 451. & suiv.*

Eloges de MM. de l'Académie des Sciences de Paris, morts depuis l'établissement de cette Compagnie, par M. Bernard DE FONTENELLE : avec les Mémoires de cette Académie, in-4°. & séparément en plusieurs vol. in-12. *Paris, t. 2. p. 457. & suiv.*

Eloges de MM. de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres, par M. Claude GROS DE BOZE : avec les Mémoires de cette Académie. *Paris, in-4°. t. 2. p. 458.*

Eloges de MM. de l'Académie des Jeux floraux de Toulouse : *Dans les recueils de cette Académie , imprimés in-8°. à Toulouse en differens tems. t. 2. p. 458.*

Eloges de MM. de l'Académie des Belles Lettres établie à Marseille , par Antoine-Louis DE CHALAMONT DE LA VISCLEDE , Secrétaire perpetuel de la même Académie. *Marseille , 1735. in-12. t. 2. p. 459.*

Eloges de MM. de l'Académie des Sciences & Belles Lettres de la ville de Besiers , par differens Auteurs : *Dans le recueil des Lettres , Mémoires , & autres pièces pour servir à l'histoire de cette Académie. Besiers , 1731. & 1736. in-4°. tome 2. page 459.*

Eloges de MM. de la Société Roiale des Sciences de Montpellier : *avec les Relations des assemblées publiques de cette Société , imprimées in-4°, à Montpellier en différentes années. t. 2. pag. 459.*

Discours & harangues de M. HEBERT , de l'Académie de Soissons. *Soissons , 1699, in-12.*

Discours Académiques de Jean GAICHIE's , prêtre de l'Oratoire , Théologal de Soissons , & de l'Académie de la même ville. *Paris , 1738. in-12. t. 2. p. 456.*

Eloge de M. le Maréchal d'Estrées , par M. BIET , Chanoine Régulier , Abbé de saint Leger , Directeur de l'Académie de Soissons. *1739. in-8°. t. 2. p. 460.*

*Fin du Catalogue,*

---

# ORDRE

## Des divisions du Catalogue.



### BELLES LETTRES.

#### GRAMMAIRE.

<b>O</b> uvrages sur l'Origine de la Langue François- se.	461
Excellence de cette Langue.	462
Grammaires.	466
Orthographe & Prononciation.	472
Observations & Remarques critiques sur la Langue Françoisse.	478
Règles pour la Traduction.	485
Dictionnaires.	487
Proverbes François.	492
Etymologies.	495

---

#### RHÉTORIQUE & ÉLOQUENCE.

<b>T</b> raductions Françoises des Ecrits des Anciens sur la Rhétorique.	497
Rhétoriques Françoises des Modernes.	500
Ouvrages sur l'Eloquence en général.	506
Eloquence du Barreau.	510
Eloquence de la Chaire.	512
Action de l'Orateur.	518

#### *Orateurs.*

<b>T</b> raductions Françoises des Ecrits des anciens Orateurs Grecs & Latins.	519
Traductions Françoises de quelques Ecrits des Peres de l'Eglise, qui peuvent servir aux Orateurs de la Chaire.	527
Sermons, Panégyriques & Oraisons funébres de quel- ques Orateurs modernes de la Chaire.	530
Discours, Harangues & Plaidoyers des Orateurs du Barreau.	533
Discours & Eloges Académiques.	537













